

Contributors

Goulin, Jean, 1728-1799

Jourdain, M. (Anselme Louis Bernard Bréchillet), 1734-1816

Publication/Creation

Paris : Vincent, 1772.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/e84bsrw4>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.







25, 195/A/2

J XVI
18/g

Goulin (J.) & Jordanes - B. de Met (A.L.C.)

21

4 10

84

10 10 ✓

94 10

17

36 15

178 10

130

30

180

21

24

42

17

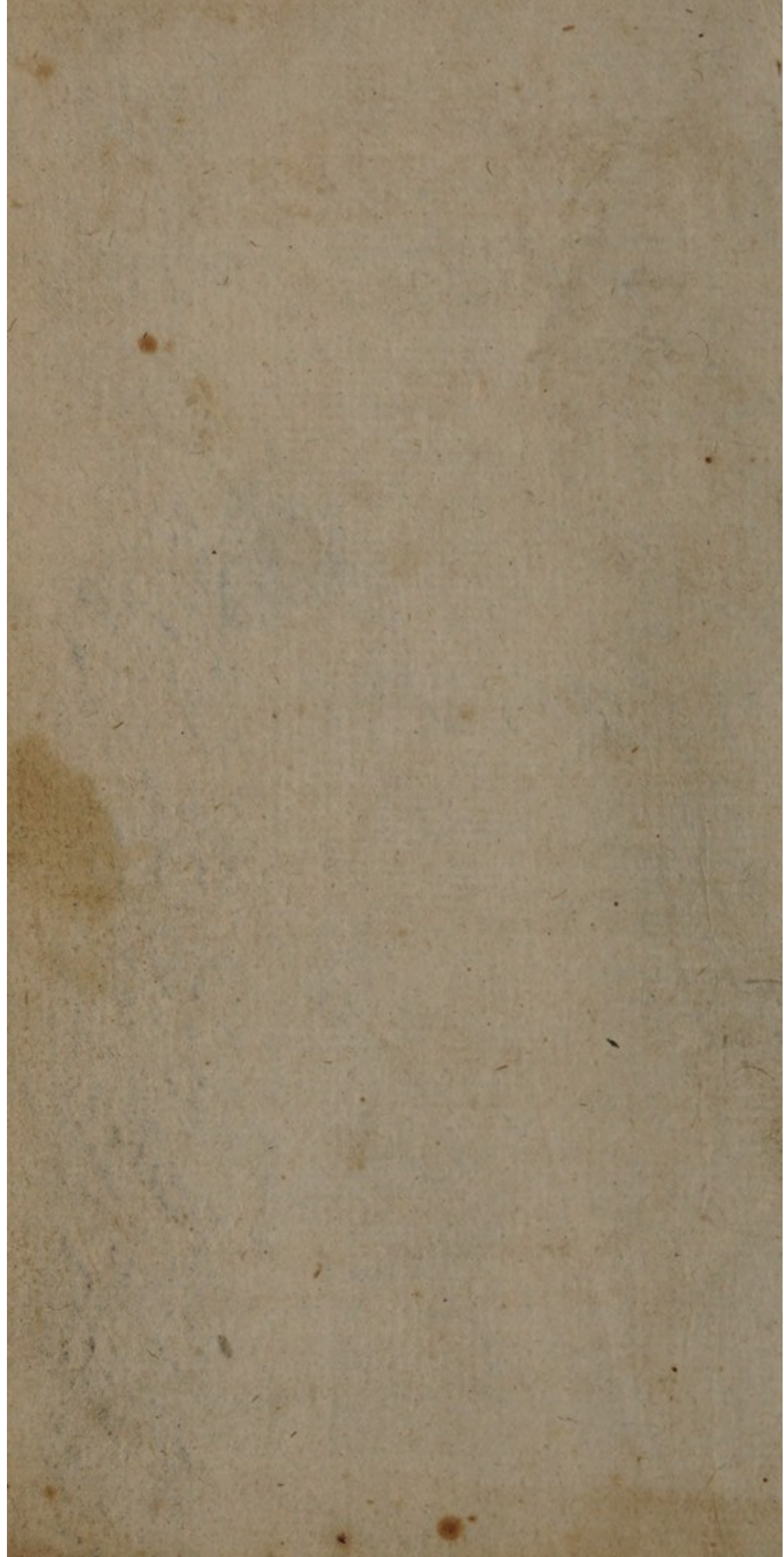
21

14 15

21

10 10

36 15



Pathology

P.C 101 23304

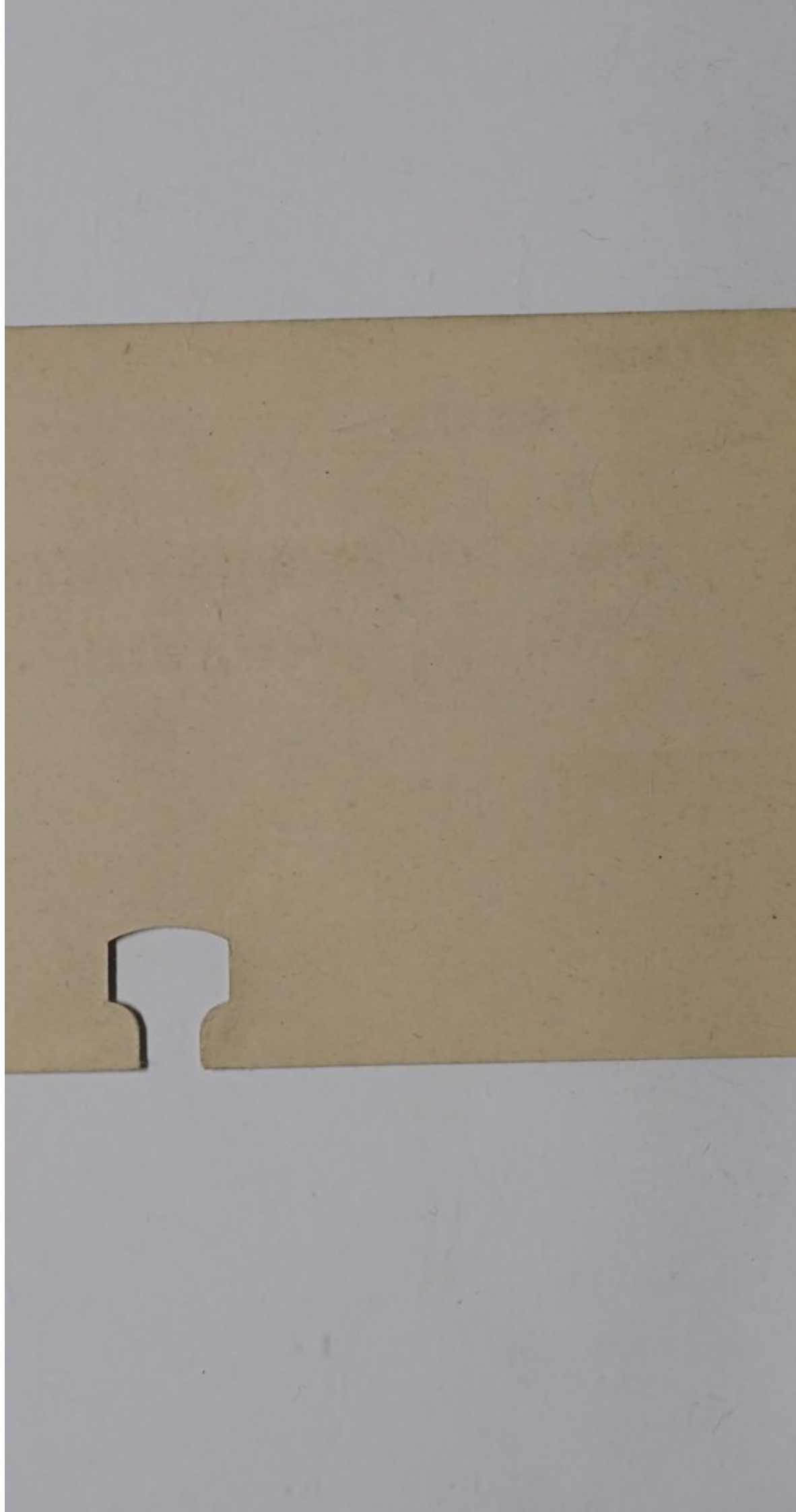
Spec Dis.

Tic dolooureux; its causes, symptoms & treatment

Morgan, William.

1/2mo Paper.

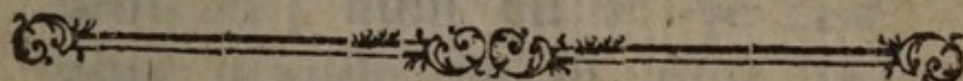
Lond 1856



42550

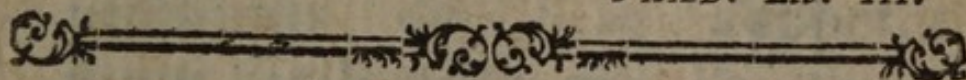
LE
MÉDECIN
DES
DAMES,
OU, L'ART
DE LES CONSERVER
EN SANTÉ.

Nouvelle Édition, revue & augmentée.

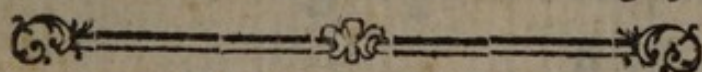


Sincerum mihi,
Candore noto, reddas judicium peto.

PHÆD. Lib. III.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
des Mathurins, Hôtel de Clugny.



M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

N. 8.

Lib.

MÉTHODE

DES

DAMES

OU

DE LES CONSERVER

EN SANTÉ.

Nouvelle Édition, revue & corrigée.

PAR

André Moreau, docteur en médecine,
professeur de la Faculté de Médecine de Paris.

À PARIS,



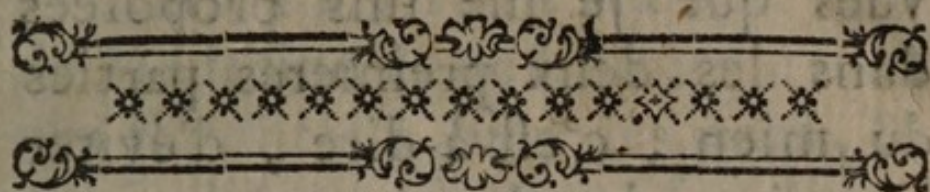
A PARIS,

Chez Vernet, Imprimeur-Libraire, rue
de la Harpe, à l'Écluse de Clugny.

PAR

M. D. C. C. L. X. I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE Médecin des Dames , ou l'Art de les conserver en Santé, embrasse des objets plus essentiels que ceux de la toilette. Les maladies auxquelles les femmes sont particulièrement sujettes m'ont paru mériter la plus grande attention ; aussi en ai-je fait la plus grande & la plus solide partie de mon Ouvrage. Les personnes de l'art s'appercevront facilement que j'ai profité des lumieres des plus célèbres Auteurs : je rends volontiers hommage à leurs travaux ; & je me croirai très-honoré , si l'extrait que j'ai fait de ces excellens Ouvrages peut remplir les

iv A V E R T I S S E M E N T.

vues que je me suis proposées dans les deux premières parties du mien , c'est-à-dire , d'éviter la peine de chercher dans une multitude d'Auteurs , qui ne s'accordent pas toujours entr'eux , ce qui peut convenir pour remédier aux accidens , & donner le tems de recourir aux avis salutaires d'un Médecin éclairé & expérimenté.

L'Anatomie , par laquelle je commence , est bien différente de ces Traités complets , dont l'étendue nécessaire , dans certains cas , seroit trop diffuse pour les personnes que j'ai eu envie de satisfaire jusqu'à un certain point , sans les ennuyer par des détails qui ne peuvent convenir qu'à des gens destinés , par goût ou par état , à acquérir des connoissances complètes de la structure humaine.

Les termes anatomiques , ceux

AVERTISSEMENT. V

de Médecine & de Chirurgie sont peu familiers à bien des gens, & particulièrement aux femmes : aussi ai-je eu l'attention de m'en écarter, & d'en substituer d'autres plus aisés à comprendre ; & j'ai tâché, autant qu'il m'a été possible, de comparer telle partie humaine avec telle partie d'un animal domestique. De cette façon, la femme la moins instruite peut avoir une idée d'elle-même, sans que rien la rebute ni n'offense sa pudeur.

L'air, les alimens, le genre de vie, les exercices, le repos, les lieux que l'on habite, les soins du corps, &c. sont autant d'objets qui contribuent à la santé : aussi ai-je entré, à cet égard, dans des détails analogues au plan de cet Ouvrage ; & c'est à-peu-près ce que contient la première partie.

A mesure que l'on avance en

vj A V E R T I S S E M E N T.

âge , le tempérament change , les occupations ne sont plus les mêmes , & le genre de vie doit être différent. Pour mieux remplir ces objets , j'ai cru devoir diviser le cours de la vie de l'homme en cinq tems différens ; l'enfance , l'adolescence , la puberté , la virilité , & la caducité. Les précautions que doivent prendre les meres qui veulent nourrir leurs enfans , m'ont encore paru mériter mon attention ; & les soins que demande le corps termine la seconde Partie de cet Ouvrage.

Quand à la troisieme partie , elle n'est , à proprement parler , qu'un extrait de différentes recettes de médicamens conseillés par les meilleurs Auteurs & dont il est toujours prudent de ne faire usage que d'après l'avis de son Médecin , parce que le meilleur remède peut quelquefois être nuisi-

ble entre des mains peu habituées aux observations essentielles qui font la base de la science de guérir. L'âge, le tempérament, & les différentes circonstances dans lesquelles les malades peuvent se trouver, méritent les plus grands égards, sur-tout pour les remèdes pris intérieurement.

J'aurois bien désiré ne me pas écarter de mon premier plan, c'est-à-dire, le terminer par les recettes ci-dessus énoncées; mais plusieurs Dames, auxquelles je fis part du dessein que j'avois de faire un Ouvrage destiné à les conserver en santé, me reprocherent de n'avoir pas parlé des soins qu'exige la beauté. J'eus beau leur représenter que la *Chymie des Dames*, *Bligny*, Mademoiselle *Dauvergne*, le *Médecin charitable*, *Ab-decker*, le *Traité des Odeurs*, &c. &c. s'en étoient occupés, &

viii A V E R T I S S E M E N T.

que ces ouvrages contenoient tout
ce qu'elles pouvoient defirer là-
dessus : rien ne put les faire défif-
ter de leur prétention. » Que nous
» citez-vous-là , me dirent-elles ?
» Et pourquoi nous obliger à re-
» courir à tant d'Ouvrages divers ,
» tandis que vous pouvez extraire
» de ces différens Auteurs ce que
» vous jugerez nous convenir le
» mieux & fans danger , & l'infé-
» rer dans le vôtre ; du moins n'au-
» rons-nous qu'un feul & même
» Volume pour le tout , & qui
» nous instruira fans crainte d'ac-
» cidens... » Ces petits larcins, leur
» répondis-je , ne font pas honnê-
» tes..... » Vous êtes bien scrupu-
» leux , me repondit une de ces
» Dames ! L'Auteur du *Traité des*
» *Odeurs* n'a-t'il pas pris plusieurs
» recettes de la *Chymie des Da-*
» *mes* , & de plusieurs autres ?
» Croyez-nous ; ne vous brouillez

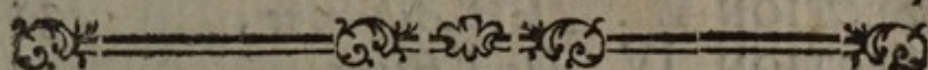
» point avec notre sexe ; & foyez-
 » lui utile , puisque vous le pou-
 » vez ». Enfin j'eus beau m'en dé-
 fendre ; il fallut me rendre : d'a-
 près cela , on peut juger que les
 soins de la toilette sont , pour ain-
 si dire , un objet détaché , & fait
 après coup , & que , si je les ai in-
 sérés , en forme de supplément ,
 dans mon Ouvrage , ce n'a été que
 pour souscrire aux ordres d'un sexe
 auquel on est souvent obligé d'ac-
 corder , par bienfaisance , ce qui ré-
 pugne souvent à une façon de pen-
 ser délicate , qui a des vues plus
 solides ; mais , malgré le désagré-
 ment que j'ai éprouvé à composer
 ce dernier article , (la Toilette des
 Dames ,) j'ose assurer y avoir ap-
 porté toute mon attention , & n'a-
 voir exposé ou conseillé que ce
 qui peut être réellement utile , &
 nullement dangereux.

Enfin , comme on ne peut être

x A V E R T I S S E M E N T.

être trop attentif à ce qui regarde la santé , j'ai fait en sorte d'éclaircir nombre de préjugés sur différens remèdes que l'intérêt suggere à leurs auteurs , & dont les effets sont souvent plus dangereux qu'utiles.

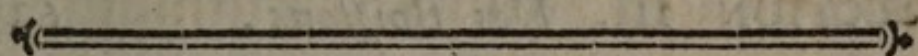




T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

Contenues dans cet Ouvrage.

P R E M I E R E P A R T I E.

Précautions nécessaires pour conserver la Santé.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Elémens de Santé.

SECTION I. <i>De l'Idée qu'on doit avoir de soi-même,</i>	Page 1
SECTION II. <i>De la Circulation,</i>	4
SECTION III. <i>Des Glandes,</i>	6
SECTION IV. <i>Des Muscles,</i>	7
SECTION V. <i>Des Poumons,</i>	8

C H A P I T R E I I.

<i>De la Santé,</i>	11
SECTION I. <i>De l'Air chaud,</i>	13
SECTION II. <i>De l'air froid,</i>	16
SECTION III. <i>De l'Air huimide,</i>	19

C H A P I T R E I I I.

SECTION I. <i>Du Printems,</i>	22
SECTION II. <i>De l'Eté,</i>	25

SECTION III. <i>De l'Automne,</i>	31
SECTION IV. <i>De l'Hiver.</i>	34

CHAPITRE IV.

<i>De la Faim & de la soif,</i>	41
-------------------------------------	----

CHAPITRE V.

<i>Des Alimens, en général,</i>	45
SECTION I. <i>Du Règne végétal,</i>	48
SECTION II. <i>Du Règne animal,</i>	57
SECTION III. <i>Des Boissons,</i>	63

CHAPITRE VI.

<i>De la Digestion,</i>	72
-------------------------	----

CHAPITRE VII.

<i>Des Sécrétions & des Excrétions,</i>	77
SECTION I. <i>Des gros Excrémens,</i>	78
SECTION II. <i>Des Urines,</i>	82
SECTION III. <i>De la Transpiration & de la Sueur,</i>	85
SECTION IV. <i>De la Salive,</i>	87
SECTION V. <i>Des Larmes,</i>	88
SECTION VI. <i>De la Morve,</i>	91
SECTION VII. <i>De l'Humeur des Oreilles, ou Cerumen, & de celles des Parties naturelles,</i>	98
SECTION VIII. <i>Des Régles, ou mois,</i>	99
SECTION IX. <i>Des Fleurs blanches,</i>	103

CHAPITRE VIII.

<i>Des Passions, en général,</i>	107
SECTION I. <i>De la Colere,</i>	109
SECTION II. <i>De la Joie,</i>	111

T A B L E. xiiij

SECTION III. *De la Crainte & de la Tristesse,* 112

SECTION IV. *Des Effets des passions sur les Tempéramens,* 113

CHAPITRE IX.

Des Sens, en général, 116

SECTION I. *Du Goût,* 118

SECTION II. *De l'Odorat,* 120

SECTION III. *De l'Ouïe,* 123

SECTION IV. *De la Vue,* 125

SECTION V. *Du Toucher,* 128

SECTION VI. *De la Voix,* 129

CHAPITRE X.

De l'Exercice & du Repos, 133

CHAPITRE XI.

Du Sommeil & de la Veille, 137

CHAPITRE XII.

De la beauté, 143

CHAPITRE XIII.

Du Mariage, en général, 145

SECTION I. *De la Saison la plus propre pour marier les demoiselles,* 149

SECTION II. *De l'Age le plus convenable pour marier les demoiselles,* 148

SECTION III. *Des Momens les plus propres à remplir les Devoirs du mariage,* 150

SECTION IV. *Du Tempérament des Hommes, Comparé, pour la génération, à celui des Femmes,* 152

CHAPITRE XIV.

De la Génération , 154

CHAPITRE XV.

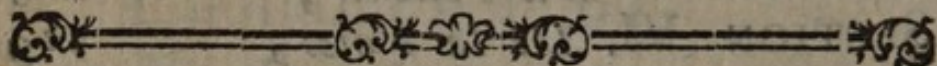
De la Grossesse , 160

CHAPITRE XVI.

De l'Accouchement, & de ses Suites , 172

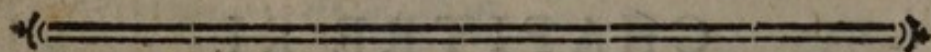
CHAPITRE XVII.

De la Conduite que doivent tenir les Femmes qui veulent nourrir , 186



S E C O N D E P A R T I E.

Des Maladies des différens Ages.



CHAPITRE PREMIER

Des Maladies de l'enfance , 191

CHAPITRE II.

Des Maladies de l'Adolescence , 204

CHAPITRE III.

Des Maladies de la Puberté , 216

CHAPITRE IV.

Des Maladies de l'Age viril.

Premiere Epoque , 225

Seconde Epoque , 232

CHAPITRE V.

Des Maladies de l'Age avancé , & de celles qui attaquent l'Age décrépit , 246

CHAPITRE VI.

<i>Précautions à prendre pour corriger les</i>	
<i>Difformités naissantes ,</i>	255
SECTION I. <i>Des Cheveux ,</i>	256
SECTION II. <i>Des Yeux ,</i>	262
SECTION III. <i>Du Nez ,</i>	265
SECTION IV. <i>De la Bouche ,</i>	ibid
SECTION V. <i>Des Oreilles ,</i>	277
SECTION VI. <i>Des Parties naturelles ,</i>	278
SECTION VII. <i>De la Gorge ,</i>	282
SECTION VIII. <i>Des Mains & des Bras ,</i>	285
SECTION IX. <i>Des Pieds ,</i>	291

CHAPITRE VII.

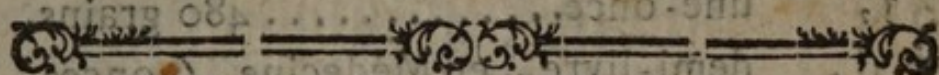
<i>Des Bains & des Lavages ,</i>	294
--------------------------------------	-----

CHAPITRE VIII.

<i>Des Maladies de la Peau , que l'on</i>	
<i>peut guérir sans danger , & de cel-</i>	
<i>les qu'on ne doit point supprimer ,</i>	301

CHAPITRE IX.

<i>Concernant quelques Incommodités parti-</i>	
<i>culières ,</i>	306



TROISIEME PARTIE.

Maladies particulieres.

N. B. Comme les Articles contenus dans cette Troisième partie sont rangés par ordre alphabétique , on a cru pouvoir se dispenser d'en faire la table.

Fin de la Table.

A V I S

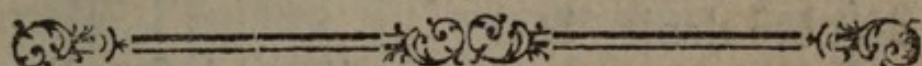
Comme il est assez ordinaire que les Doses des Médicamens soient désignées, dans les ordonnances des Médecins & des Chirurgiens, par des caractères chymiques, que tout le monde ne connoît pas, j'ai cru devoir mettre ici la Table suivante.

<i>Fig.</i>	<i>Explic.</i>	<i>Valeur.</i>
\mathcal{R} ,	Prenez.	
$\overline{\text{gr}}$.	grain...	pesanteur d'un grain d'orge.
$\mathfrak{D}\mathfrak{ss}$,	demi-scrupule.....	10 grains.
$\mathfrak{D}j$,	un scrupule.....	20 grains.
$\mathfrak{Z}\mathfrak{ss}$,	demi-drachme.....	30 grains.
$\mathfrak{Z}j$,	une drachme.....	60 grains.
$\mathfrak{Z}\mathfrak{ss}$,	demi-once.....	240 grains.
$\mathfrak{Z}j$,	une-once.....	480 grains.
$\mathfrak{L}\mathfrak{ss}$,	demi-livre... en Médecine...	6 onces.
$\mathfrak{L}j$,	une livre.....	12 onces.
$\overline{\text{aa}}$,	ou $\overline{\text{aã}}$,	quantité égale.
$q. f.$	quantité suffisante.	
$m. j.$	poignée, ou manipule.	
$P.$	pugille, ou pincée.	



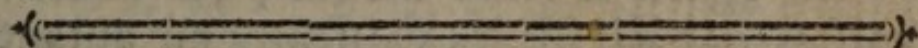
LE MÉDECIN

DES DAMES.



PREMIERE PARTIE.

*Précautions nécessaires pour conserver
la Santé.*



CHAPITRE PREMIER.

Éléments de Santé.

SECTION I. *De l'idée qu'on doit avoir
de soi-même.*



NOTRE corps est un composé de parties dures & de parties molles. Les parties dures sont les os, ou cette charpente osseuse & articulée, qui soutient les parties charnues, recouvertes d'une enveloppe extérieure, dont la finesse, l'éclat & la blancheur flattent nos yeux. Ceci, en général, convient à toute la char-

pente osseuse. La forme & la distribution de cette charpente produisent des cavités dans lesquelles sont contenues différentes parties dont la mollesse, la structure délicate, & les usages essentiels à la vie, ont exigé qu'elles fussent à l'abri des chocs extérieurs : tel est le cerveau qui est contenu dans la tête ; les poumons, le cœur, &c. contenus dans la poitrine ; le foie, placé sous les côtes du côté droit, &c.

Les autres parties molles, desquelles je crois devoir parler, sans m'arrêter exactement aux détails anatomiques, sont les vaisseaux, ou les tuyaux par lesquels passe un liquide quelconque.

Eu égard à leurs usages, les anatomistes ont divisé les vaisseaux en autant de classes qu'ils leur ont reconnu de propriétés particulières. Je ne parlerai ici, que de ceux qui sont les plus sensibles au commun des hommes. Je n'en admettrai donc, pour l'instant que de deux espèces ; les veineux, & les artériels.

On appelle *vaisseaux sanguins* ceux qui portent le sang dans toutes les parties de notre corps, & qui rapportent celui qui doit être rapporté au réservoir du sang, qui est le cœur, pour renouveler la circulation. D'après cette légère explication, il est aisé de concevoir qu'il y a des vaisseaux sanguins qui portent le sang dans un sens, & qu'il y en

a d'autres qui le rapportent dans un sens contraire. On peut facilement reconnoître les uns & les autres. Le battement, que l'on sent au poignet & au cœur, vient des vaisseaux qui portent le sang à toutes les parties du corps. On nomme ces vaisseaux *arteres*. Ils forment le pouls, ou la bouffole du médecin, parce qu'en effet, lorsqu'il y a quelques dérangemens dans les fonctions de l'œconomie animale, l'égalité du mouvement des *arteres* ne se soutient plus. Quant aux autres veines sanguines, & qui diffèrent des *arteres*, on les reconnoît dans la saignée. Il n'y a point de femmes qui n'ait observé que l'on fait toujours la piquure de la saignée, à quelque distance de la partie inférieure de la ligature. La raison de cette précaution est fondée sur ce que le sang, qui revient des parties inférieures pour regagner les parties supérieures, trouvant la ligature qui s'oppose à son passage, par la compression qu'elle fait sur les vaisseaux, oblige le sang à sortir par l'ouverture de la saignée. Au contraire, si l'on faisoit l'ouverture à la partie supérieure de la ligature, il ne sortiroit que peu ou point de sang, à moins qu'on n'ouvrît quelque *artere*. Dans ce dernier cas, le sang sortiroit par soubresaut, au lieu de faire l'arcade, comme dans la saignée ordinaire. Enfin la sortie du sang, dans cette dernière saignée,

paroît être suivie : au lieu qu'elle est interrompue dans l'ouverture des arteres, parce que, comme je l'ai dit plus haut, le sang qui circule dans ces derniers vaisseaux, y reçoit un mouvement de devant en arriere, duquel l'effet est sensible dans leur ouverture.

Quant aux veines que l'on nomme *lymphatiques*, cet ouvrage ne me permettant pas d'entrer dans un trop grand détail sur leur description, j'exposerai seulement quelles sont celles qui fournissent cette liqueur blanchâtre, que l'on remarque dans les poëlettes, après la saignée, lorsque le sang est suffisamment reposé & refroidi. On nomme *lymphe* cette liqueur aqueuse. Les vaisseaux lymphatiques produisent encore la blancheur de la peau ; & de l'entrelacement de ces vaisseaux avec les arteres, & les veines sanguines, dépend ce beau coloris qui nous flatte tant dans une belle personne.

SECTION II. *De la Circulation.*

Le mot de *circulation* peut s'entendre sous différens sens ; mais je ne l'emploie ici, que pour caractériser le cours des liqueurs dans les vaisseaux desquels j'ai parlé dans la Section précédente. On doit donc entendre par la circulation ce mouvement par lequel le sang est dé-

terminé du cœur vers les extrémités inférieures. Ce mouvement est regardé, à juste titre, comme le principe de la vie : il commence & finit avec elle.

Pour bien concevoir l'effet de la circulation : il faut se représenter le cœur comme double, & capable de se dilater & de se resserrer. Je supprime ici tous autres détails anatomiques, comme trop ambigus pour des personnes qu'il s'agit de satisfaire pour l'instant, sans chercher à les instruire à fond. D'après ce que je viens de dire, lorsque le cœur, se dilate, le sang entre dans le cœur, & , lorsqu'il se resserre, il en sort, pour être distribué dans toutes les parties du corps. La structure interne du cœur est donc telle, que le sang, qui est entré d'un côté, ne peut ressortir de ce même côté, chaque côté ayant ses usages qui ne peuvent être dérangés sans quelques causes particulières, qui peuvent faire perdre la vie.

Quant au degré de vitesse de la circulation, il n'est guères possible de le déterminer. Tout ce que l'on peut dire là-dessus est que ce mouvement est plus rapide chez les jeunes personnes que chez les vieilles ; que le tempérament, la force des passions, les exercices, & le genre de vie, y contribuent beaucoup : aussi l'augmentation de ce mouvement, & son moindre degré de vitesse, sont

également dangereux , quand ils sont contre nature.

D'après la legere idée que je viens de donner du cœur , on doit pressentir combien est foible & dénué de sens le propos de certaines femmes qui disent : „ Madame telle est morte subitement d'une goutte de sang , qui lui est tombée sur le cœur. „ Les morts subites dépendent de toute autre cause.

Enfin pour bien concevoir le mouvement progressif du sang , il faut observer que , si la colonne sanguine fait un pas en avant , elle en recule presque trois en arriere , pour agir avec plus de puissance contre des espèces de soupapes qui se rencontrent dans les arteres. Ce mouvement est continu , tant que l'animal existe ; & il ne finit qu'avec lui. La diminution ou l'augmentation de l'action propre des vaisseaux , par telle cause que ce soit , & celle des autres parties qui contribuent à la circulation , sont ce qui augmente ou ralentit ses effets.

SECTION III. *Des Glandes.*

Tout peut piquer la curiosité de femmes. Elles entendent parler des glandes , sans savoir ce que c'est. Faut-il pour cela qu'elles aillent consulter des ouvrages anatomiques ? Il est bien plus simple de leur dire que l'on nomme

glandes des espèces de pelotons composés de l'assemblage de différens vaisseaux. La fraise de veau cuite peut les instruire à cet égard. Les glandes sont tous ces petits noyaux blanchâtres, qui parsement la fraise de cet animal. L'ordre & les usages de ces glandes sont rangés dans des classes particulières, & ont différens noms. Les unes produisent la sueur, & parsement la peau. Celles qui fournissent la salive occupent la bouche. Il y en a aux yeux, pour les larmes, & enfin il y en a d'autres plus cachées, qui servent à la digestion & à d'autres usages. Les plus sensibles sont celles du col, des aisselles, & des aînes. Je ne parle point actuellement des nerfs, parce que cet article a trop de rapport aux passions, pour l'en séparer.

SECTION IV. *Des Muscles.*

Tout ce qui vit dans la nature est sujet à des mouvemens volontaires, & à d'autres qui sont involontaires. Lorsque l'on veut remuer le bras, l'idée s'en est d'abord déterminée dans l'ame; & celle-ci la transmet aux parties qui lui sont soumises. Mais, dans la respiration, les muscles, qui l'opèrent, agissent purement & simplement, par une espèce d'effet mécanique, duquel on ne

s'apperçoit pas. Tous ces mouvemens s'exécutent par le moyen de certaines masses charnues, susceptibles de s'étendre & de se racourcir. Ces masses se nomment *muscles* ; & , pour me faire mieux entendre, les muscles sont toutes les parties charnues des animaux, qui servent à nous nourrir. Si l'extrémité de cette partie charnue se termine par une espece de corde très-ferrée, & qu'on ne peut manger dans les gros animaux, cette extrémité est appelée *tendon*. On la trouve ordinairement attachées à l'os. Mais si cette extrémité est terminée par une espece de toile, ou de parchemin très-ferré, alors on la nomme *aponévrose*. Ceci ne doit s'entendre que des muscles destinés à exécuter les différens mouvemens extérieurs. En voilà, je crois, autant qu'il en faut pour donner aux femmes une idée des muscles.

SECTION V. *Des poumons, &c.*

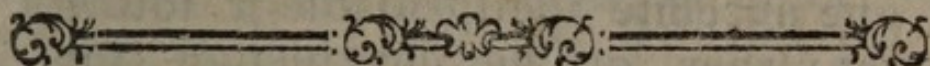
Demander à une femme ce que c'est que les poumons, le foie, la rate, l'estomac, &c. & où toutes ces parties sont situées, c'est lui faire une question le plus souvent ridicule, & presque toujours embarrassante. Il faut donc l'instruire, sans la rendre trop scientifique, sur un objet trop abstrait par lui-même.

Ce que l'on nomme *moul* dans le veau, & que d'autres nomment *l'ame* dans les volatils, est précisément ce que les anatomistes appellent *les poumons*, ou les réservoirs de l'air que l'on reçoit dans l'inspiration, & duquel on rend une partie dans l'expiration. L'inspiration est le moment auquel la poitrine & la gorge se soulèvent chez les femmes; & l'expiration est celui où ces parties s'affaissent. Les poumons sont situés sous cette espèce de hote formée par la poitrine qui commence au-dessous des clavicules, ou l'os poulleux, qui supporte les mammelles, ou encore cette belle table solide, que l'on admire chez les femmes, & qui se termine inférieurement, de chaque côté, par deux demi-cercles qui vont se terminer à l'épine du dos. La poitrine contient aussi le cœur. Ce que je viens de dire de la poitrine m'oblige nécessairement à prévenir les femmes sur une expression impropre, qui leur échappe très-souvent. Si elles ont mal au dos, elles n'hésitent point à dire que le derriere du dos leur fait mal. Nous croyons devoir les prévenir que la partie qu'elles nomment ainsi est la poitrine. Elles doivent donc dire tout uniment qu'elles ont mal au dos. Quant à ce qui regarde le foie, il est bon qu'elles sachent que ce viscere, qui filtre la bile, est situé du côté droit, sous l'arc

que j'ai dit terminer la partie inférieure de la poitrine. La rate occupe le côté gauche.

Les femmes tombent encore dans une erreur qui leur est très-pardonnable. Elles prennent souvent le ventre pour l'estomac, & l'estomac pour le ventre. Elles seront sûrement moins inquiètes, quand elles sauront que l'estomac est situé dans l'espace qui s'observe entre la partie inférieure de la poitrine & le nombril, & que le reste doit être regardé comme ventre & bas-ventre qui est ordinairement le siège des coliques. Ce dernier contient les intestins, ou boyaux; la matrice qui contient l'enfant pendant la grossesse; la vessie qui est le dépôt des urines filtrées par les reins, ou les rognons dans le bœuf, le veau, le mouton, &c. Quant aux reins, ils sont situés dans cet espace qui est latéralement, & un peu postérieurement contre la terminaison inférieure de la poitrine, & l'élévation des hanches. Quoique ce détail soit très-succint, cependant il me paroît suffisant pour que, dans bien des cas; les femmes puissent connoître elles-mêmes la partie qui est affectée chez elles, & faire une accusation plus juste aux ministres de leur santé. Il pourra même résulter de ce détail, que, voulant elles-mêmes consulter par écrit, elles le feront plus sûre-

ment , en caractérisant la région de l'endroit qui leur paroît malade.



C H A P I T R E II.

De la Santé.

C'EST de l'exécution complète & bien entendue des fonctions des différentes parties que j'ai exposées, & de celles de plusieurs autres qui m'écarteroient de mon plan, que dépend la santé. On doit donc nommer *état de santé* cette intégrité parfaite & cet accord admirable, qui régne dans les liqueurs, de manière que toutes les fonctions animales s'exécutent sans trouble ; car le moindre dérangement dans cette économie peut non-seulement altérer la santé, mais même avoir des suites funestes, qui dépendent assez ordinairement de l'abus des six choses non-naturelles, savoir, l'air, les alimens, tant solides que liquides, le mouvement, le repos, les passions de l'ame, les excréments retenus ou évacués, le sommeil & la veille.

L'air est aussi nécessaire à notre vie, qu'il est utile à notre santé. C'est par l'air que nous vivons ; & c'est par lui que nous finissons. Cet élément subtil,

dont nous sommes environnés, duquel nous sentons si bien les influences, est d'une nécessité indispensable à tous les êtres vivans, qui périssent bientôt, lorsqu'ils en sont privés. Les poissons même meurent l'hiver, sous la glace, si l'on n'a pas soin d'y faire un trou, pour que l'air puisse passer dessous, & se communiquer aux poissons qui y sont enfermés. Ce n'est pas encore pour avoir avalé beaucoup d'eau, que les hommes se noient; mais c'est parce qu'ils perdent la respiration, n'ayant pas, comme les poissons, des organes capables de séparer l'air d'avec l'eau.

Autant l'air est nécessaire à notre vie & à notre santé, autant il leur est préjudiciable, par les différens états de sécheresse & d'humidité, par lesquels il peut passer. Tous les physiciens sont d'accord que l'air est fluide. Rien ne peut lui ôter cette qualité qui lui est nécessaire pour borner l'accroissement de toutes nos parties qui, par cette sage précaution du Créateur, nagent toujours dans un fluide dont la pression est égale par-tout. De plus, si l'air étoit susceptible de se congeler, comme les autres liquides, notre vie seroit de peu de durée. D'après ce léger exposé, on ne doit pas être surpris des altérations que les changemens de tems apportent dans nos corps, & conséquemment

dans notre santé , puisque la qualité de notre bien-être dépend des différentes parties qui le composent , & de l'élévation où nous sommes.

Nous succomberions souvent sous le poids de l'air , s'il n'avoit une libre communication dans notre corps , & si celui qui se trouve dans nos vaisseaux ne se mettoit en équilibre avec l'air extérieur , que nous recevons , tant par les pores de la peau , que par la respiration & les alimens que nous prenons.

Il ne suffit pas encore de respirer l'air en liberté , pour n'avoir rien à craindre : il faut aussi qu'il soit d'une température convenable à l'âge & au tempérament. Ces conditions de l'air sont d'autant plus nécessaires , que , tantôt il est chaud & brûlant , tantôt froid & glaçant , tantôt sec , & tantôt humide ; enfin qu'il y a des tempéramens chauds & secs , froids & humides , &c.

SECTION I. *De l'Air chaud.*

L'air chaud est produit par le vent du midi. Il est ordinairement brûlant , & le moins favorable à la santé des femmes d'un tempérament chaud , & d'une constitution sanguine. Il peut être la cause d'une infinité de maladies , lorsqu'elles s'y exposent trop long-tems inconsidérément , si elles n'y sont pas accoutumées.

L'effet de l'air chaud est de rendre plus épais le sang que reçoivent les poulmons. en augmentant l'activité de la circulation, il procure une transpiration trop abondante ; enleve au sang & aux autres liqueurs qui circulent dans les vaisseaux, leurs parties les plus subtiles ; les prive de leur fluidité, & les coagule : de-là les engorgemens des vaisseaux, les obstructions de différens genres, & les maladies inflammatoires ; la pleurésie, les fluxions de poitrine, la phrénésie, &c.

Lorsque l'air est chaud, les femmes du tempérament que j'ai indiqué ci-dessus, doivent habiter un appartement frais, & qui par son exposition, soit à l'abri de l'impression de la chaleur de l'air. Elles peuvent quelquefois suppléer à l'exposition, en faisant mettre sur le plancher des feuilles ou des rameaux verts, sur lesquels elles auront soin de faire jeter de l'eau fraîche. Cette précaution ne doit s'observer que pour éviter la grande chaleur ; car il seroit très-pernecieux aux femmes d'entrer dans de pareils appartemens, si elle venoient de dehors, étant en sueur. Dans les chaleurs, les appartemens, pour être sains, doivent être exposé au nord, dans un lieu pur, serein & élevé ; les planchers doivent avoir une hauteur bien proportionnée, les fenêtres & les portes con-

venablement hautes, larges & dégagées.

Un danger très-familier, & auquel les femmes, en général, ne font point attention, est de se tenir presque nues dans l'été, de se deshabiller, de rester en chemise avec un simple jupon de toile. Cette façon de se mettre à son aise pourroit bien n'être point préjudiciable à la santé, si on l'adoptoit le matin en se levant, & qu'on la continuât le reste de la journée; mais c'est ordinairement dans le milieu de la journée, & presque toujours dans le tems que la digestion s'opere, qu'on a recours à ce moyen pour se rafraîchir. Il ne faut pas être beaucoup instruit, pour savoir que, dans le tems que la digestion s'opere, la nature est dans un travail qui exige l'augmentation des forces : aussi est-ce dans ce moment que la transpiration est plus abondante. Si on se met à l'air, on arrête cette transpiration : elle rentre dans ses propres réservoirs, surcharge la masse des liqueurs, trouble la digestion, & donne lieu à des douleurs colliquatives, que les femmes ressentent plus particulièrement en été, sur le soir.

Dans l'été, on doit s'habiller simplement & à la légère, pour ne pas trop couvrir ni surcharger le corps. C'est encore dans le tems que l'air chaud fait ressentir ses effets, que les femmes doivent boire moins de vin, & beaucoup

plus de liqueurs aqueuses, légèrement acides, telles que la limonade, l'eau de fraises, de groseilles, ou de l'eau édulcorée avec le sirop de Berberis, &c. Toutes ces boissons calment l'activité des liqueurs, rafraîchissent, & résistent à la putrefaction. Les avantages que l'on retire de ces boissons, lorsqu'on ne les boit pas à la glace, sont supérieurs à tous ceux des autres boissons fermentées. Les fruits bien mûrs, tels que les fraises, les cerises, les groseilles, les pêches, pris avec modération, sont principalement utiles à la santé, dans cette saison. Si les femmes pouvoient encore faire des végétaux la base de leur nourriture, elles se porteroient beaucoup mieux qu'en s'abandonnant à l'usage de la viande qui, dans cette saison, se dispose facilement à un genre de putréfaction contraire à l'œconomie animale.

L'heure de la promenade mérite des égards. Le matin, jusqu'à dix heures, & l'après-midi, depuis cinq ou six heures, jusqu'à huit ou neuf heures, sont regardés comme les momens les plus favorables, quand il n'y a point eu d'orage quelques heures auparavant.

SECTION II. *De l'Air froid.*

De tous les vents, celui du nord est

le plus favorable à la santé. En fortifiant les fibres, il rend les solides en état d'agir plus puissamment sur les liqueurs. Par sa densité, il dissipe les nuages, les brouillards, & ramene la sérénité dans le ciel : il purge l'air de ce qu'il y a de grossier ; emporte au loin ces miasmes dangereux & subtils, & ces exhalaisons putrides, qui sont la source de nombre de maladies mortelles.

Les effets de l'air froid sont donc opposés à ceux de l'air chaud. Dans l'hiver, toutes les fibres animales se contractent ; les liqueurs se condensent ; les corps diminuent de volume, & deviennent plus pesans, parce qu'il y a moins de dissipation extérieurement, & plus de concentration intérieurement.

Le froid produit un picotement accompagné de chaleur, & d'une espèce d'inflammation dans les parties qui y sont exposées. Cette irritation resserre les fibres, & en augmente la force & l'activité : aussi presque tout le monde se porte-t-il mieux dans le tems de la gelée.

L'air froid, dont les effets sont si sensibles sur nos corps, n'est pas moins dangereux pour nos poumons. Nous en ressentirions souvent de funestes effets, si, en le respirant, il ne se trouvoit adouci & mitigé par celui qui reste dans

lès vésicules * du poumon, à chaque expiration. Néanmoins, quand il est trop froid, il peut condenser le sang dans les poumons, & y produire des inflammations. Les effets qu'il produit extérieurement, en resserrant les fibres de la peau, & en refroidissant trop le sang dans les vaisseaux, retient la partie la plus grossière de la transpiration, & produit des maladies très-fâcheuses.

Enfin les alternatives du froid & du chaud sont nécessaires à l'œconomie animale; mais, si l'un ou l'autre est extrême, il est préjudiciable. L'extrême chaud & l'extrême froid font tomber les substances animales dans un premier degré de pourriture.

L'air froid ne convient pas à tous les tempéramens. Les femmes attaquées de la poitrine, & celles qui sont d'un tempérament délicat, ou sujettes à des douleurs de rhumatisme, ne doivent point s'exposer à cet air trop subitement, lorsqu'elles sortent d'un endroit chaud, sur-tout si cet endroit étoit échauffé par un poêle. Elles doivent préférer le feu de la cheminée, se couvrir la tête, la poitrine, les bras, les mains, les jambes & les pieds. Leurs

* On entend par *vésicules* des grains à-peu-près comme ceux du raisin, mais plus petits, & qui, par leur union & leur rapprochement: forment la substance du poumon.

habits doivent être chauds, sans être trop lourds. Les boissons fermentées, telles que le vin vieux, le cidre & le poiré bien mûrs, leur sont très-convenables, étant coupées avec beaucoup d'eau. La bière leur est nuisible. Les fruits en compôte peuvent leur convenir; & des alimens doux & d'un bon suc doivent être la base de leur nourriture.

Les appartemens doivent être exposés au midi, & point au rez-de-chauffée, à moins qu'il n'y ait quelques marches à monter, pour les élever de la terre. La chaleur des appartemens doit être douce & modérée; &, quand il fait beau, il est bon d'ouvrir les fenêtres, à l'heure du midi, pour raréfier l'air.

Une précaution que les femmes doivent encore avoir, est de ne point mettre de chauffrettes sous elles. Outre que cette façon de se chauffer est indécente, elle altère la beauté de la cuisse; fait monter des feux au visage; donne lieu à nombre d'accidens & aux vapeurs, & est suivie de beaucoup d'inconvéniens desquels j'aurai occasion de parler dans la suite.

SECTION III. *De l'Air humide*

L'air humide rend les corps sujets à de grandes altérations. Cet air, sur-

chargé de vapeurs qui couvrent la surface de la terre, détruit le ressort des fibres animales ; d'où s'ensuivent l'abattement, la foiblesse, les douleurs que l'on ressent dans tous les endroits où la circulation est gênée, comme dans les parties qui ont été démises ou rompues, & dans celles où les rhumatismes se font ressentir ordinairement.

L'air humide gonfle les vésicules des poumons, gêne & supprime même quelquefois totalement la transpiration ; d'où dépendent les rhumes de différentes espèces, les toux opiniâtres, les diarrhées, &c.

Les précautions que les femmes doivent prendre pour éviter les impressions de l'air humide, consistent à se bien couvrir toutes les parties du corps, mais particulièrement la tête, la poitrine & les pieds.

L'habitude qu'ont certaines femmes de porter de caleçons, dans l'hyver, n'est point aussi ridicule que des esprits peu sensés se l'imaginent. Non seulement les caleçons garantissent du froid les cuisses, les parties naturelles & le bas-ventre ; mais encore ils délivrent les femmes du poids incommode des hardes qu'elles portent pour se garantir du froid. Elles sont donc moins fatiguées ; & le bas-ventre est moins gêné, & moins exposé à prendre une mauvaise forme.

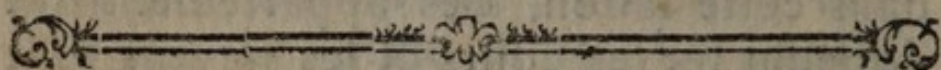
S'il est nécessaire de tenir les appartemens secs, c'est principalement dans l'humidité; tems auquel l'air transpire, & forme une espèce de rosée malfaisante, que l'on voit sur les murs & sur les planchers qui sont carrelés. Les appartemens bien boisés & bien parquetés ne sont pas sujets aux mêmes inconvéniens; mais, comme tout le monde n'est pas à portée de jouir des mêmes avantages, on peut y suppléer, en entretenant toujours dans l'appartement une chaleur douce & égale. Les rez-de-chaussée sont, en général, mal-sains dans cette saison. Les appartemens qui donnent sur les cours & les jardins sont aussi peu avantageux, à moins que les cours & les jardins ne soient grands, & que les maisons ne soient exposées au midi. Enfin les tems humides ne peuvent engager à les passer à la campagne: dès qu'ils commencent, il faut se retirer dans les villes.

De tous les différens airs, il n'y en a point, en général, qui soit plus malsain pour la santé, que l'air humide. Les pulmoniques, les asthmatiques, les catarrheux, les fluxionnaires, les rhumatifans, les cacochymes*, &c. doivent éviter cet air qui leur est très-pernicious. Le régime de vivre doit

* On nomme *cacochymes* ceux qui sont comme bouffis, & remplis de mauvaises humeurs.

être un peu plus spiritueux, dans cette saison, que dans les autres. Les légumes ne conviennent guères : le bœuf, le mouton, & quelque peu de gibier noir, sont les viandes qui paroissent alors mériter la préférence. Les aromates peuvent entrer dans les alimens. Le vin vieux, & d'un bon crû, pris avec sagesse, mérite la préférence sur toutes les autres boissons.

Comme l'air sec produit le même effet que l'air chaud, il faut voir ce que j'ai dit de ce dernier, à la Section I. de ce Chapitre.



CHAPITRE III.

Des Saisons, en général.

LES quatre température de l'air, qui divisent l'année en quatre tems égaux, de trois mois chaque, sont appelées *saisons*, qui sont le printems, l'été, l'automne, & l'hyver.

SECTION I. *Du Printems.*

Le printems est, de toutes les saisons de l'année, celle après laquelle on aspire le plus. Nous désirerions qu'elle durât toujours, parce qu'elle est la plus

brillante, la plus douce, la plus tempérée, & la plus propre à donner à notre individu de la force, de l'agrément, de la légèreté & de la souplesse. Elle est d'ailleurs remplie de beaucoup d'agréments que l'on sent mieux qu'on ne peut les dépeindre. En effet, c'est dans cette saison que l'on ressent plus de vigueur. La nature, pour ainsi dire, rajeunie, semble distribuer ses dons, & faire éclater ses merveilles. Tous les êtres acquièrent une nouvelle force, tout reçoit une nouvelle forme; en un mot, tout respire le plaisir & la gaieté. Les animaux sont même plus propres à se reproduire. Les efforts répétés, qu'ils font pour y parvenir, leur sont moins dangereux : ils repeuplent bien plus sûrement la terre, l'air & les eaux.

Quoique cette saison paroisse si bien-faisante, elle n'est pas pour cela exempte de produire des maladies très-graves, & quelquefois mortelles; ce qui dépend de la structure de notre individu, laquelle, par les frottemens continuels auxquels elle est exposée, s'use insensiblement, & court nécessairement à sa destruction. D'ailleurs c'est une loi incontestable, que tout ce qui existe dans la nature est sujet à dépérir & à s'altérer.

L'imprudence est souvent la cause des maladies qui régneront dans le prin-

tems. On les éviteroit sans doute, si, trop tôt séduit par une température agréable, on ne cherchoit pas à se soustraire aux précautions qu'exige l'hyver. Mais, par malheur, une femme n'est point du bon ton, si elle ne suit pas la saison, ou, pour mieux dire, l'ordre marqué par le Calendrier. Les habits d'hyver rentrent dans la garde-robe; & ceux qui sont indiqués par la saison, & non par l'intérêt de la santé, doivent figurer : de-là les rhumes, les fièvres, &c. Le froid alors, qui frappe subitement sur toutes les parties du corps, qui avoient été couvertes pendant l'hyver, bouche les pores de la peau; arrête la transpiration, & produit des maladies graves de différentes espèces, telles que les pleurésies, les péripneumonies, les esquinancies, &c. Il est donc essentiel de ne quitter les robes d'hyver, que lorsque la douceur de la température de l'air est constamment bien établie depuis quelque tems. Enfin les femmes doivent éviter scrupuleusement de s'exposer au froid, lorsqu'elles ont fait quelque exercice qui a pu les échauffer, ou qu'elles ont été exposées à ressentir les effets de la chaleur d'un appartement bien clos & bien échauffé par un poêle ou par le feu de la cheminée. Ces précautions regardent encore les femmes qui ont l'habitude de porter
des

des corfets ouatés : elles ne doivent pas se presser de les quitter.

Les précautions que j'indique sont d'autant plus essentielles à observer, qu'au commencement du printems l'air est sujet à beaucoup de variations, & que, dans l'espace de vingt-quatre heures, on éprouve successivement du froid, du chaud, & de l'humidité. Un exercice modéré, une nourriture douce & légère, telle que celle des végétaux, une boisson délayante, la privation des liqueurs spiritueuses, & ce que j'ai indiqué sur le tems le plus convenable pour changer la façon de s'habiller, éviteront une partie des maladies auxquelles l'envie de suivre les modes donne lieu.

SECTION II. *De l'Été.*

Le printems est bientôt passé. A peine s'apperçoit-on de cette agréable saison, dont le commencement tient encore beaucoup de l'hyver. Il n'y a donc que sa fin qui puisse nous faire appercevoir de la différence de l'une & de l'autre saison. Le printems est l'image d'une fleur qu'on admire aujourd'hui, & qui sera flétrie demain : image trop sensible des beaux jours de l'humanité, dont nous ne connoissons pas le prix avant d'être arrivés à ce terme que nous abré-

geons par l'abus des plaisirs , lorsqu'ils
luisent pour nous , & dont il ne nous
reste que le triste souvenir , lorsque nous
sommes dans notre hyver !

Par sa chaleur vivifiante , le soleil fait
naître au printems les végétaux dessé-
chés : il ranime ces insectes qui étoient
engourdis pendant l'hyver : il réveille
ces animaux endormis * , qui , après un
sommeil de six mois , pendant lequel ils
se sont épuisés eux-mêmes , en se nour-
rissant de leur propre substance , sortent
de leur retraite , pour aller réparer les
pertes qu'ils ont faites , & se procurer
de nouvelles ressources , lorsque le froid
viendra se faire sentir.

Ce même soleil , le principe de la
végétation , lorsqu'il darde avec trop
de force ses rayons brûlans , devient le
destructeur de cette plante admirable ,
qu'il auroit vivifiée. Mais , en nuisant
aux unes , il est utile à d'autres , pour
lesquelles une chaleur modérée ne se-
roit pas suffisante. Il nous dédommage ,
en quelque façon , de l'incommodité
qu'il nous cause , en donnant la matu-
rité à des fruits de toute espèce , dont
les uns sont comme un antidote salu-
taire contre l'ardeur de ses feux , &
dont les autres , qu'il a faits , pour ainsi
dire , les dépositaires de cette flamme

* Le loir , la marmotte ,

vivifiante , serviront pendant la triste saison , à conserver ou à ranimer chez nous la chaleur vitale , que le froid vient éteindre ou diminuer.

Tant de fruits divers , que la terre produit abondamment en été , nous sont donnés pour modérer les effets funestes de la chaleur qui met nos liqueurs en mouvement ; en dissipe une partie , par l'excessive transpiration ; en altère la fluidité , les épaisit , leur ôte la liberté de la circulation , & nous expose aux inflammations & à toutes sortes de maladies aiguës.

L'usage modéré de ces présens de la saison , connus sous le nom de *fruits horaires* , nous met à l'abri des maux dont nous sommes alors menacés. Leurs sucs aqueux , doués d'une agréable acidité , ont la vertu d'étancher la soif en même tems qu'ils réparent l'humidité que le sang a perdue , & qu'ils entretiennent sa fluidité.

Nous avons moins à redouter qu'on ne le croit communément des fruits horaires , que nous désirons naturellement alors. Leurs excès même (ce qui doit s'entendre dans le cas où l'on en feroit presque sa nourriture ordinaire , comme le petit peuple ,) n'est pas aussi nuisible qu'on le dit. Les incommodités & les maladies , que l'on observe chez ceux qui mangent beaucoup de fruits , vien-

nent de ceux qui n'ont pas acquis leur parfaite maturité, ou qui sont de mauvaise qualité; d'un suc acerbe ou trop astringent, ou qui ont été brûlés par la foudre, ou sur lesquels des animaux venimeux ont répandu leur bave, enfin de ceux qui sont gâtés ou pleins de vers. Ce que je viens de dire, touchant l'usage des fruits, ne doit point s'appliquer aux personnes réduites à la diète laiteuse, auxquelles les fruits doivent être interdits. Mais, excepté cette circonstance, on peut user des fruits, en observant les précautions convenables, c'est-à-dire, soit en les examinant, soit en les pelant, soit même en les lavant, soit enfin en s'abstenant scrupuleusement de ceux que l'on reconnoît soi-même être pernicioeux à la santé; car, les complexions n'étant pas les mêmes, & les estomacs ayant des espèces de caprices dont on ne peut rendre raison, il n'est pas possible d'établir des loix fixes & invariables à cet égard.

L'attention qu'il faut encore avoir, dans cette saison, est de manger moins qu'en hyver; de faire un plus grand usage des boissons délayantes & légèrement acides; de préférer les végétaux à la chair des animaux, que je ne prétends pas cependant interdire absolument; de s'abstenir sur-tout des liqueurs spiritueuses; de ne boire que du vin le-

ger, & bien trempé; de renoncer au café, au chocolat, ou au moins n'en prendre que le tiers de la dose permise en hyver, & une fois par jour seulement. Du fruit bien mûr, avec du pain, est un très-bon déjeûné en été. On peut varier son déjeûné, en prenant tantôt un verre d'orgeat, & tantôt un verre de limonade, l'un on l'autre avec un peu de pain.

On se fait un plaisir délicieux de boire à la glace, en été. A la vérité, plusieurs personnes, qui en ont contracté l'habitude, n'en sont pas incommodées. Quoique plusieurs médecins n'approuvent pas cet usage, peut être n'est-il pas aussi nuisible qu'on le dit: le danger au moins se réduira presque à rien, si l'on ne boit point ainsi lorsqu'on est en sueur, ou qu'on a l'estomac plein, & si l'on a la précaution de ne faire refroidir que le vin ou l'eau. Au surplus, les personnes qui ont l'estomac délicat doivent absolument s'abstenir de boire à la glace. Ceci regarde particulièrement les femmes qui sont dans le tems critique, ou qui sont enceintes.

Quoiqu'il soit quelquefois nuisible de boire à la glace, cependant il ne paroît pas qu'on ait à craindre le même inconvénient des glaces factices, que l'on prend, tant à la fin des repas, que dans

l'intervalle qui les suit ou les précède : au contraire , on a observé que les estomacs les plus lents à digérer , & peut-être les plus délicats , s'en trouvoient bien après un grand repas ; ce qui dépend , sans doute , des différens ingrédiens qui entrent dans la préparation de ces glaces factices.

On sçait encore combien il est dangereux de s'exposer long tems au soleil , & encore plus lorsqu'on a la tête nue , sur-tout depuis onze heures du matin , jusqu'à deux heures après midi , que la chaleur est plus brûlante : aussi les femmes , & sur-tout les jeunes demoiselles , ne doivent-elle pas s'y exposer sans un parasol , ou un chapeau de paille , une caleche , &c. si elles veulent éviter les migraines violentes , les foibleesses de vue , en un mot , la perte de l'éclat de leur teint , & de celui de leur peau. Les accidens , qui arrivent par les coups de soleil , sont suffisans pour faire sentir l'utilité de ce que je te conseille *.

Il est également important , dans cette saison , d'habiter , s'il est possible , un appartement frais , & hors de la portée des rayons du soleil , ou au moins exposé au nord , ou fermé par des jalou-

* Quand ces accidens arrivent , il faut avoir recours au *Dictionnaire de Santé* , qui indique , au mot COUP DE SOLEIL , les moyens d'y remédier.

fies, & rafraîchi comme je l'ai indiqué à la Section de l'*Air chaud*.

L'exercice doit être celui de la promenade; &, si on le fait à pied, il faut que ce soit de grand matin, & le soir. Si c'est au milieu du jour, on doit choisir les allées d'un bois impénétrable aux rayons du soleil. L'exercice du cheval est très-nuisible en plein midi. Celui du carrosse peut convenir à toutes les heures, parce que l'impériale met à l'abri de l'ardeur du soleil. Les stores, que l'on met aux portières des carrosses, me paroissent très-utiles.

SECTION III. De l'Automne.

Il semble que l'automne devroit avoir pour nous les mêmes avantages que le printems, & nous procurer les mêmes délices. Il paroît même que nous devrions le préférer au printems, & que cette préférence lui seroit dûe, puisqu'il n'est pas exposé, comme lui, aux mêmes inconvéniens & aux mêmes variations. D'ailleurs il n'est pas aussi brûlé par le soleil qui, chaque jours alors, s'avance vers le point de l'équinoxe. De plus, comme quelques plantes semblent reprendre une nouvelle vie, que plusieurs même donnent une seconde fois des fleurs, & que le soleil est alors, à notre égard, & dans une position pareille

à celle où il étoit au printems , l'automne ne devoit-il pas être regardé comme un second printems , & en avoir tous les agrémens ?

Les animaux qui ont souffert , pendant l'été , une forte transpiration qui les a épuisés , songent à réparer leurs forces : aussi observe-t-on que l'exception des hommes & de quelques animaux domestiques , l'accouplement n'est pas aussi fréquent dans cette saison. D'ailleurs la campagne , en se dépouillant de toutes ses beautés & de tous ses ornemens , répand un air de tristesse sur toute la nature. Enfin l'engourdissement qui commence à saisir ce qui nous tourchoit si agréablement , & ce qui faisoit nos délices , nous rappelle l'hyver , image de la vieillesse.

La première précaution qu'il faut avoir , dans cette saison , est de quitter de bonne heure les robes d'été , & d'en prendre de plus chaudes , sur-tout le soir ; de se couvrir un peu plus la nuit ; d'être plus sobre dans l'usage des fruits qu'on pouvoit se permettre pendant l'été.

Les fruits d'automne pour acquérir un parfait degré de maturité , ont ordinairement besoin d'être conservés pendant quelque tems dans des serres destinées à cet usage. L'espèce de fermentation qui se fait dans ces fruits en rend

le suc doux, agréable, & plus capable de s'affimiler à nos liqueurs & de nous être bienfaissant.

La plûpart des jeunes demoiselles & des femmes, en général, se font une partie de plaisir d'aller en vendange, & d'y boire avec avidité du moût * de vin, de pommé, de poiré. Ces liqueurs, qui ont déjà subi un commencement de cette fermentation nécessaire pour en faire une boisson salulaire, continuent de fermenter dans l'estomac & dans les intestins *, où elles causent les plus grands désordres, tels que les diarrhées, les dyssenteries, la colique de Poitou, & autres maladies dont on trouve le traitement dans le *Dictionnaire de Santé*. On observe sur-tout que ces accidens sont plus fréquens dans les années abondantes, parce qu'on peut plus aisément, & à moins de frais, se procurer cette boisson.

Comme les brouillards commencent à paroître dans cette saison, on doit éviter de se promener, le matin, avant que le soleil ait paru; & le soir, dès que le soleil est retiré, on ne doit point s'exposer au ferein. Les appartemens frais ne conviennent plus; & ceux qui sont exposés au midi méritent la préférence. Les végétaux & la chair des ani-

* C'est ce qu'on appelle du *vin doux*.

** Entrailles ou boyaux.

maux, à parties égales, doivent être la base de la nourriture. Le café & le chocolat, pris avec précaution, seront moins nuisibles à la santé, que dans l'été. Un vin vieux, & bien trempé, paroît être la meilleure boisson que l'on puisse employer. Enfin on peut augmenter ses exercices. La promenade à pied, à cheval, & en carrosse; le volant, & autres jeux qui appartiennent aux dames, sont très-convenables à leur santé.

SECTION IV. *De l'Hyver.*

Quoique le soleil soit plus près de nous dans cette saison, nous en sentons cependant moins la chaleur, parce qu'il ne nous envoie ses rayons qu'obliquement, & qu'il demeure moins de tems sur notre horizon. La nature alors est engourdie; les herbes sont desséchées: les arbres sont dépouillés de leurs ornemens; &, parmi les insectes, les uns sont presque sans mouvement: le germe d'une nouvelle génération, chez les autres, ne se trouve conservé que dans les œufs fécondés, qu'une mere attentive pour des êtres qu'elle ne doit pourtant pas voir, a cachés avec soin dans un lieu abrité, ou qu'elle a enveloppés dans une espèce de duvet, pour préserver sa race future des rigueurs du froid. Au

premier coup d'œil, on croiroit donc la nature éteinte ; mais, en pénétrant plus avant, on découvre qu'elle vit, & qu'elle dispose ses forces pour reparoitre avec éclat au printems. Enfin la rigueur de l'hyver n'empêche pas la circulation de la sève dans les végétaux.

Quoique cette saison soit toujours triste & cruelle à passer, cependant il est certain qu'elle est utile à la santé. Pendant l'hyver, la transpiration insensible est plus abondante ; les liqueurs circulent plus librement, & avec plus de force ; les membres ont plus de vigueur : en un mot, il semble que l'on prend plus d'embonpoint, tant par la vie plus tranquille que l'on mène, que parce qu'on mange plus dans cette saison que dans toutes les autres.

Si le corps a besoin d'être couvert, c'est dans l'hyver. La tête, la poitrine & les pieds ne doivent point éprouver de froid, parce que, s'il vient à saisir ces parties, la transpiration s'arrête ; & de-là tous les accidens que j'ai décrits à la Section de l'*Air froid*.

Il n'est pas nécessaire pour se bien couvrir, d'avoir des habits lourds : il suffit d'en avoir qui, quoique legers, conservent leur chaleur. Les ouates de soie, placées entre deux étoffes legeres, paroissent remplir cette indication.

Les brouillards presque continuels,

qui obscurcissent l'air, (principalement celui de Paris;) l'humidité des rues, les pluies de la saison, ne causent pas moins de mal que le froid, si on s'y expose inconfidérément. L'humidité bouche les pores, & supprime la transpiration. Plus cette excrétion est grande & abondante, plus le danger de la suppression est grand; car elle se porte alors sur les poumons, sur le cerveau, sur le foie, ou sur les intestins; & l'on est alors puni de son imprudence, par des maux de tête violens, par des ophthalmies, des rhumes, des catarrhes, des diarrhées, des difficultés de respirer, par des douleurs de côté, &c. dont on trouve les moyens curatifs dans le *Dictionnaire de Santé*, dans le *Précis de Médecine* de M. Lieutaud, & dans d'autres Ouvrages de la même classe. D'après ce que je viens d'exposer, on ne peut donc être trop attentif à prendre les moyens d'entretenir la transpiration; & pour y parvenir, les femmes doivent avoir soin de se bien couvrir la tête, la poitrine, les bras, les mains, les pieds, &c. Elles doivent encore, pendant cette saison, renoncer aux coëffures de mode & de goût, & frustrer les yeux des hommes de tous ces attraits séduisans, que présente une poitrine bien dessinée & bien parée. Il ne leur est pas moins salutaire de chan-

ger de linge & d'habits , si les brouillards ou les pluies les ont pénétrés.

Quoique les pieds demandent beaucoup d'attention , parce qu'il font , plus que toutes les autres parties du corps , exposés à l'humidité , cependant ce sont celles qu'on néglige davantage : aussi , lorsqu'ils sont saisis du froid & de l'humidité , en résulte-t-il des rhumes dont on pourroit se garantir en portant des chaufures impénétrables à l'eau. Si les claquies , ou faux foulies , que les femmes ont adoptées , depuis quelques années , à l'imitation des hommes , étoient plus épaisses , & d'un bon cuir , elles pourroient répondre aux vues que je propose , si les personnes qui en portent avoient soin d'en changer , dès que celles qu'elles ont aux pieds sont trop humides. La propreté des pieds n'est pas moins utile à la santé , dans cette saison , que dans toutes les autres , en observant que , dans l'hyver , on ne doit point laver ses pieds à l'eau froide , ni dans un lieu frais & humide , dans lequel il n'y a point de feu , quand bien même l'eau seroit chaude , parce que les pieds , qui ont été échauffés par l'eau , venant à être subitement frappés par l'air froid , il peut en résulter de très-grands inconvéniens. Enfin , quoiqu'on se lave les pieds dans l'eau chaude en hyver , & devant le feu , il ne faut

pas que les serviettes , que l'on employe pour s'essuyer , soient froides. On ne doit pas non plus rester les jambes nues : il est bon même de ne retirer qu'un pied à la fois , & de laisser l'autre dans l'eau chaude , pendant qu'on essuie & qu'on chauffe le premier. Une dernière précaution que je crois devoir recommander aux jeunes personnes & aux femmes , c'est de ne se laver jamais les pieds aux approches de leurs règles , pendant leur écoulement , & immédiatement après.

Les mains n'exigent pas moins de précautions que les pieds. Les effets répercussifs du froid m'engagent à conseiller aux filles , & aux femmes qui sont dans le tems critique , à ne se jamais laver , dans l'hyver , les mains à l'eau froide. La plaisanterie de faire , avec ses mains , des pelotes de neige , d'y laisser fondre de la glace , d'en couler un morceau dans le dos , &c. a souvent eu des suites funestes. Il n'est pas moins ridicule d'en manger.

Quant aux exercices du corps , on peut s'y livrer plus hardiment , pourvu que , si l'on est en sueur , ou près d'y entrer , on ne s'avise pas de quitter ses habits , ou de se tenir à un air froid & humide , ou de boire trop froid.

Les poëles , dont se servent quelques personnes , devroient être rejettes , &

même ne pas être placés dans les antichambres, où bien des riches particuliers font dresser le couvert. En échauffant l'atmosphère d'une chambre, ou d'un appartement, en tenant les pores très ouverts, ils les rendent plus sensibles aux effets du froid, lorsqu'on en sort. Les salles de spectacles, où l'on reste enfermé plusieurs heures, ont aussi cet inconvénient.

Si les poëles sont nuisibles à la santé, le grand feu, que l'on fait dans de certaines cheminées, y est également contraire. Pour qu'un appartement soit sain, il faut que la chaleur, qu'on y veut procurer, soit douce, & à-peu-près égale à cette douce influence que l'on ressent dans un beau printems* : sans cela, la respiration d'un air ainsi trop raréfié expose à des maladies cruelles, lorsque l'on sort, & que l'on en respire un qui ne l'est point ; ce qui rentre dans le principe que j'ai déjà établi, qu'il ne faut jamais faire succéder la chaleur au grand froid, ni un grand froid à une forte chaleur.

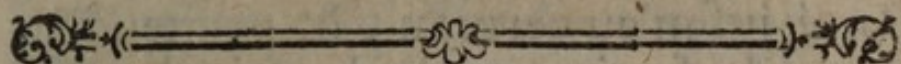
Outre que la décence s'oppose totalement à la façon qu'ont certaines femmes de se présenter au feu pour s'y chauffer, en retroussant leurs jupes, il

* La chaleur des appartemens, suivant M. de Reaumur, doit être au vingtième degré de son thermomètre.

en peut encore résulter beaucoup d'inconvéniens , tels que le desséchement, & la brûlure de l'épiderme des parties sur lesquelles la chaleur se porte. Un dernier inconvénient, & qui n'est pas moins préjudiciable aux loix de la sagesse, est que la façon de se chauffer, que je viens de condamner, anime beaucoup les passions des deux sexes. Il arrive donc souvent que, sans le vouloir, on fait parler la nature, dans un tems où la plus petite précaution pourroit la conserver dans cette chaste intégrité qui fait le bonheur de l'homme & de la femme. On ne peut donc pas être trop circonspect sur la façon de se chauffer.

Quand l'épiderme est brûlée, il s'élève des vessies pleines de sérosités, qui, en se crevant, forment une espece d'escarre qui demande des soins que l'on trouve décrits dans le *Dictionnaire de Santé*. Cette brûlure peut quelquefois dégénérer en ulcere, en gangrene, surtout chez les personnes qui ont la masse des liqueurs empreinte de quelques vices particuliers.





CHAPITRE IV.

De la Faim & de la Soif.

AVANT que de parler des alimens , j'ai cru qu'il étoit utile de donner une legere idée des signes & des causes de nos besoins. La faim & la soif sont certainement ceux que l'enfant exprime plus parfaitement au moment qu'il est né , & dès qu'il a respiré. Ce sont deux besoins imprimés à tous les êtres vivans. Ils soutiennent & prolongent notre existence , quand nous n'en abusons pas ; & ils la détériorent , quand nous nous écartons des loix que la nature nous impose pour ne point déranger ses fonctions.

La faim & la soif sont deux sentimens , ou pour mieux dire , deux appétits naturels , que nous avons de tems en tems , & qui sont excités dans l'ame par l'action des nerfs de l'estomac & du gosier. Ces deux sentimens s'excitent en nous quand l'estomac est vuide , c'est-à-dire qu'il n'est pas rempli d'alimens. Alors la liqueur , qui a coutume de descendre des artères dans l'estomac , & qui contribue à la digestion , ne trouvant pas de quoi exercer son action , agite &

ébranle l'estomac. Ce mouvement est porté jusqu'au cerveau, & excite dans l'ame le sentiment de la faim : aussi, quand on a faim ; le jugement est - il moins solide, le corps plus foible ; & la machine est dans une espece d'affaïssement & d'anéantissement, qui indique le besoin de réparer ses forces.

La soif vient de ce que l'humeur qui a coutume de monter de l'estomac dans le gosier, en forme de vapeur moite & grossiere, pour y entretenir ses parties dans l'humidité qui leur est convenable pour le bien du corps, étant trop échauffée & trop agitée, parce que son action n'est point tempérée par celle de quelque'autre liqueur, ou parce que le feu, qui est par tout le corps, en augmente l'agitation, ou enfin par quelque'autre cause que ce puisse être ; cette humeur portée au gosier, en forme d'air ou de vapeur trop subtile, alors, au lieu d'humecter & de rafraîchir le gosier, l'échauffe & le dessèche ; ce qui produit, dans les nerfs, un mouvement propre à exciter dans nous le sentiment de la soif.

Si l'on doit s'en rapporter à l'exemple & aux sentimens de bien des gens, la faim & la soif, lorsqu'on peut les satisfaire raisonnablement, excitent en nous une sensation bien agréable. Mais, quand on ne le peut pas, que ces senti-

mens sont cruels ! Quel tableau plus effrayant que celui d'un homme qui périt faute de pouvoir les contenter ! La nature, irritée d'être frustrée de ses droits, se méconnoît elle-même, se tourne en fureur ; & c'est alors qu'elle efface dans le cœur ces sentimens d'amour & de tendresse, que tous les êtres vivans ont naturellement pour leurs semblables. L'aimant immole sa maîtresse : les peres & les meres sacrifient leurs propres enfans ; & les animaux s'entre-tuent, pour assouvir deux besoins d'où dépend la conservation de notre existence.

Si la faim & la soif ont des inconvéniens, leurs avantages ne sont pas moins réels. La nature les a imprimés chez nous, pour réparer les pertes que notre machine fait continuellement ; pour corriger l'âcreté des fels que les humeurs contractent, & qui se trouvent adoucis par un nouveau chyle*. Dans l'état de santé, la faim & la soif se font sentir ; mais, dans les maladies de langueur, ces deux sentimens s'éteignent.

L'état de la maladie n'est pas la seule cause de la perte de l'appétit : les gourmands y sont sujets, parce qu'à force d'avoir fatigué leur estomac, ce viscere perd l'action propre à exciter le desir de manger.

* Espece de bouillie, sous laquelle les alimens se réduisent dans la digestion.

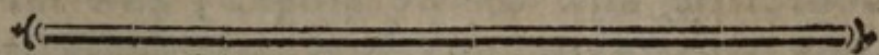
Je crois devoir encore faire observer que la salive peut contribuer à la faim, quand l'estomac n'en est pas trop rempli. Que l'on joigne à ce que j'ai dit la bile que l'on trouve dans l'estomac de ceux qui meurent de faim, & dans celui des chiens fort affamés, on sera suffisamment instruit des causes de la faim qui se perd facilement par l'horreur ou la répugnance naturelle, qu'on a pour certains alimens, certaines odeurs, & même pour certains discours que les gens mal élevés tiennent à table. En un mot, la faim est l'appétit des alimens, & la soif celui des liquides.

L'effet de la soif est de nous avertir de la diverse acrimonie des liqueurs, & du desséchement de l'œsophage *; c'est pourquoi elle succede à la faim. On observe que les chameaux, après avoir rempli les vastes cellules de leur estomac, supportent la soif pendant des semaines entières; mais l'homme ne peut la supporter un petit nombre d'heures, sans qu'il en résulte des accidens quelquefois très-graves, & même la mort.

Les alimens chauds, les vins, les liqueurs fortes, les spiritueuses; les assaisonnemens aromatiques, les sucreries,

* L'œsophage est un conduit par lequel passent les alimens & la boisson, pour se rendre dans l'estomach. Je donne cette explication, pour instruire certaines femmes qui croient encore que le manger passe par un trou, & la boisson par un autre.

les pâtisseries, l'exercice trop violent, les chaleurs, le crachement excessif des gens pituiteux, &c. sont autant de causes de la soif qui ne se perd pas aussi aisément que la faim ; car la plûpart des yvrognes meurent presque tous en buvant ; au lieu que les gourmands sont souvent privés de leurs plaisirs, long-tems avant leur mort, parce que la langue & l'estomac perdent tout-à-coup l'usage de leurs facultés.



CHAPITRE V.

Des Alimens, en général.

LES alimens sont aussi nécessaires à la vie, que l'air que l'on respire. L'un nous anime ; les autres nous soutiennent. L'air pénètre dans nos poumons, se glisse dans nos veines, s'insinue dans les plus petits vaisseaux de notre corps, & répand en nous un aliment dont nous ne connoissons point les qualités, mais dont nous éprouvons les effets. Les alimens nous fournissent une nourriture plus grossière : aussi produisent-ils en nous des effets plus sensibles.

Les plantes dont la terre se couvre, les fruits qu'elle tire de son sein, les

animaux qu'elle porte , sont autant de moyens de nous nourrir , que la nature nous offre , & qui sont des témoignages frapans de sa libéralité. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que la nature n'ait eu d'autres vues que de flatter nos sens. Elle a moins cherché à nous plaire qu'à nous être utile ; à nous satisfaire qu'à nous nourrir : en un mot , elle a varié les élémens de notre nourriture , pour nous laisser la liberté d'en faire un choix conforme aux tempéramens , aux saisons , aux sexes , aux âges , aux différentes circonstances dans lesquelles nous pouvons nous trouver , & peut-être à nos différens désirs.

Les corps , les végétaux & les animaux ont entr'eux une grande analogie. Les nuances infinies , qui se trouvent entre la plante la plus tendre , & l'animal le plus fort , sont autant de degrés qui marquent l'altération de ces principes , depuis l'instant où la terre les développe de son sein , jusqu'à celui où ils sont prêts à y rentrer , par la putréfaction.

Ce sont ces différentes épreuves * , que subissent les alimens , qui dégagent la matiere nutritive , & la rendent plus propre à accomplir ses effets. Ainsi , pour que nous puissions nous nourrir de quel-

* Je les expliquerai en donnant une idée de la digestion.

DES ALIMENS.

que substance que ce soit, il faut qu'elle puisse s'altérer dans notre corps. Les productions alimenteuses de la terre sont moins altérées que les animaux : aussi sont-elles très-propres à les nourrir. Les plantes, au contraire, ne pourroient pas tirer leur nourriture des animaux, dont les sucs sont trop altérés, à moins que la putréfaction ne les ait rendus à leur état primitif.

Les végétaux sont-ils plus sains pour la santé, & nous nourrissent-ils mieux que la chair des animaux ? C'est une question que l'on doit examiner à fond avant d'y répondre.

Dans les premiers âges du monde, on ne se nourrissoit que des productions de la terre. Les hommes, plus sobres, avoient moins de besoins. Ils ignorent cet art dangereux & flatteur, enfant de la gourmandise & de l'opulence, qui couvre nos tables de mets, & surcharge nos estomacs de nourriture. Si l'on fait mention à la prodigieuse quantité d'animaux de toutes espèces, dont le Créateur a peuplé la terre, on se persuadera aisément qu'ils sont autant destinés à nous alimenter, qu'à nous amuser & à nous servir.

Si nous avions été assujettis à ne vivre que de végétaux, nous aurions souvent été les victimes de la grossièreté de cette nourriture, & de l'intempérie

de faisons ; & , si on examine les choses des près , on s'apperçoit facilement que l'animal paroît avoir été formé comme un terme moyen entre nous & les végétaux , comme un estomac vivant , qui nous broie continuellement des alimens , & nous les prépare. Quelques réflexions sur la nature des deux especes d'alimens qui sont destinés à notre nourriture , serviront à établir une règle certaine sur le choix que l'on en doit faire.

SECTION I. *Du Règne végétal*

On remarque , dans la classe des végétaux , les fruits & les plantes que la terre produit. Tout le monde peut savoir que plus un corps contient de mucilage , plus il est nourrissant , pourvu qu'il n'ait pas éprouvé une trop grande altération ; mais aussi plus ce mucilage s'altère promptement dans l'eau , & tire à la putréfaction , plus il a souffert d'altération. On peut aussi juger de son élaboration plus ou moins grande , par la façon dont il se gonfle dans l'eau. Le mucilage fermenté se gonfle beaucoup plus que celui qui ne l'est pas. Un autre caractère sert à reconnoître celui de la partie mucilagineuse ; c'est la viscosité qui prouve l'union plus ou moins intime des parties , & , par conséquent , la plus ou moins forte altération. Le

Le mucilage tiré des végétaux , & qui est encore brut , a donc une très-longue marche à faire pour parvenir à la destruction de ses principes , & pour nourrir les animaux. Celui qui a passé par la fermentation , en acquérant une nouvelle nature , a perdu de l'étendue de ses droits : il se digere mieux ; mais il nourrit moins. Le mucilage , qui s'approche le plus de notre nature , est celui qui des végétaux , a passé dans celui des animaux , & qui reçoit des qualités propres à l'animal. Il ne faut pas cependant qu'il ait été plus atténué que ne le sont les fucs de l'animal qu'il doit nourrir.

Après ce mucilage , vient immédiatement celui du lait qui est une liqueur toute particuliere. Quelques-unes de ses parties tendent à la putréfaction ; d'autres sont susceptibles de fermentation acide. Enfin l'esprit des plantes , dont cette liqueur est saturée , tempere la nature putrescible de l'état animal , & forme un mucilage intermédiaire entre l'état animal & l'état végétal.

Les veines des végétaux sont les premières parties de la plante , qui se développent. Elles servent à nourrir toute la plante , en recevant de la terre les parties propres à former le mucilage. C'est-là que ce mucilage éprouve la première élaboration qui est continuée

dans le reste de la plante. Plus les parties de la plante sont éloignées de la racine, & plus le mucilage qu'elles contiennent est atténué & assimilé. Par une raison toute contraire, les racines sont remplies d'un mucilage plus visqueux, plus indigeste, & présentent à l'estomac plus de crédulité que toutes les autres parties de la plante. Enfin les tiges & les feuilles laissent passer la partie de la plante la plus épurée vers les fleurs; & les fruits ne conservent que la plus grossière.

Quant aux feuilles & aux fleurs des plantes, il ne paroît pas qu'elles soient susceptibles de fournir beaucoup de sucs nourriciers.

Les fruits naissent autant pour nos besoins, que pour notre sensualité. C'est un rafraîchissement dans les chaleurs les plus vives de l'été, & une douceur dans tous les tems.

Les oranges, les citrons, sont des fruits très-rafraîchissans. Les plantes & les semences aromatiques, qui s'opposent à la putréfaction, & tempèrent les effets de la plus violente chaleur, naissent dans les pays chauds. Plus le degré de chaleur est considérable, plus la maturité des fruits est complète.

Il est rare que l'on se trouve incommodé des abricots, des pêches, & de certaines especes de poires, quand on

en mange avec prudence , & que ces fruits sont mûrs. Il y a , outre cela , des especes de poires & de pommes qui ne parviennent jamais à maturité sur les arbres : aussi ne sont-elles mangeables que lorsqu'un mouvement intestin a perfectionné leur mucilage. Les neffles & les coings sont encore dans le cas des fruits dont je viens de parler.

Les fruits acides, comme les grofeilles , les cerises , les fraises , les framboises , &c. sont plus propres à flatter notre goût , qu'à nous nourrir.

Les prunes & les pruneaux humectent , adoucissent , rafraîchissent , désaltèrent , & excitent l'appétit. Il y a des prunes douces & de sures. Les premières rafraîchissent ; les autres constipent. Les pruneaux désaltèrent , & adoucissent l'acrimonie de la bile.

Les figues , principalement celles qui sont sèches , sont très-bonnes pour l'asthme , l'enrouement , la toux , & toutes sortes de maladies de poitrine. Elles facilitent l'expectoration , aident la respiration ; & , dans de certains cas , elles provoquent les urines , lorsqu'elles sont embarrassées dans les voies urinaires , par quelques sables ou graviers. Elles ont aussi d'autres usages que j'indiquerai à leur place.

Les raisins secs sont très-bons dans les catarrhes. Ils détergent les reins & les voies urinaires.

Les noix passent pour être cordiales ; anti-scorbutiques & propres à exciter la transpiration.

Les châtaignes sont âcres , astringentes , & indigestes , si on en mange trop à la fois. Si on les fait cuire sous les cendres ou sur les charbons , elles passent pour une assez bonne nourriture , quand on n'en abuse pas. On les croit même propres à remédier aux foiblesses des femmes.

Le melon , pris bien à tems , est très-gracieux à manger. Il rafraîchit beaucoup , calme la soif , aiguise l'appétit , & empêche , dit-on , les concrétions des pierres & des graviers dans la vessie & les reins , lorsqu'on en mange souvent ; mais il est sujet à occasionner des vents & de grandes douleurs dans le ventre : c'est pourquoi il ne convient point aux personnes sujettes à la colique. Il cause d'ailleurs des flux de sang , & , entr'autres , des fièvres quartes. Tout bien considéré , il ne convient point aux estomacs délicats , ni aux foibles constitutions. si on veut en manger , il faut que ce soit avec du sel & du gros poivre. Les filles & femmes qui ont leurs règles , ou qui sont près de les avoir , & celles qui , depuis peu de tems , en sortent , ou qui sont accouchées , il n'y a pas long-tems , doivent absolument s'en abstenir.

Si la nature n'avoit eu en vue , dans la formation des semences , que la reproduction des plantes , elle n'auroit pas été si prodigue , puisqu'un seul grain de froment suffit pour conserver l'espece ; mais il falloit nous nourrir , & alimenter tous les animaux. C'est pour remplir cet objet si important , que la terre est si fertile. La semence est la partie de la plante la plus utile : en un mot , c'est celle qui contient le mucilage le plus altéré ; c'est aussi celle qui est la plus nourrissante.

Il y a deux especes de semences ; les unes qui sont inaltérables dans l'eau , les autres qui y éprouvent tous les changemens communs aux mucilages. Les amandes contiennent un mucilage extrêmement compact & terreux , & conservent dans l'eau l'union entière de toutes les parties. Cependant l'expérience apprend que tous les estomacs ne digerent pas facilement les émulsions ; ce qui prouve que leurs parties mucilagineuses ne sont pas si atténuées que celles du chyle , auquel ces liqueurs paroissent ressembler , ce qui dépend de la grande quantité d'huile que contiennent les émulsions qui sont sujettes à se rancir dans l'estomac. Elles peuvent , par conséquent , diminuer ou détruire l'effet des dissolvans de la digestion. On ne doit donc faire usage

des émulsions qu'avec beaucoup de prudence.

Les semences propres à faire du pain , & les légumes , constituent deux classes d'alimens qui ont des propriétés bien différentes que celles dont je viens de parler. L'eau agit aisément sur elles , & les pénètre avec beaucoup de facilité. Les pois , les fèves , les lentilles , ferment difficilement. Les légumes frais forment cependant un chyle plus doux que ceux qui sont gardés. Les lentilles , & les fèves sur-tout , sont âcres & produisent des vents , pendant la digestion ; ce qui prouve le peu d'union de leurs principes. On doit donc préférer les légumes frais.

Les semences farineuses sont , de toutes les productions de la terre , celles qui fournissent le mucilage le plus parfait. Ces semences , avant la fermentation , ont plus de pesanteur spécifique , que toutes les autres substances propres à nourrir. Quand elles ont été fermentées , elles occupent spécifiquement plus de volume ; ce qui prouve combien elles sont nourrissantes.

Cette préparation , que l'on donne aux substances farineuses , nous produit une nourriture agréable , que l'habitude nous rend presque indispensable : le pain est l'aliment le plus ancien , le plus universel ; & il fait la base de notre nour-

riture. Le froment trituré & réduit en poudre, est suffisamment fermenté : la coction supplée à ce qui reste à faire. Le pain bien cuit est préférable à celui qui l'est moins. Tout le monde fait usage de pain. Quand il est bien fait, & qu'on a l'attention de ne pas le manger chaud, il est rare qu'on en soit incommodé. C'est un des alimens les plus légers, & un de ceux dont on abuse le moins. Un peu de seigle ou d'orge le rendent plus rafraîchissant. On peut encore faire du pain avec des farines de différentes especes. Quoique le froment soit assez généralement abondant, il y a cependant des pays où il est très-rare, ou bien où il est si cher, à cause de son exportation, que bien des gens sont obligés d'y suppléer par d'autres moyens.

Le seigle, l'orge, la farine de riz, &c. sont les ressources ordinaires auxquelles ont recours ceux qui ne peuvent avoir de froment.

Le pain de seigle n'est pas, à beaucoup près, si nourrissant que celui de froment. Il donne souvent des tranchées à ceux qui n'y sont pas accoutumés ; mais il y a des personnes d'un tel tempérament, qu'elles n'iroient pas à la garderobe, si elles n'avoient le soin de déjeuner avec un morceau de pain de seigle, & un verre d'eau par-dessus. Un moyen aussi simple de se procurer la santé ne doit pas être rejeté. C 4

Le pain que l'on fait avec l'orge est beaucoup plus rafraîchissant que celui de froment. Il convient aux personnes dont le tempérament est chaud, & qui sont replettes. Il provoque les selles, en détergeant les passages sécrétoires, & en diminuant la trop grande plénitude des humeurs.

Le pain de riz, quoique très-nourrissant & très-fortifiant, n'est en usage que dans de certains pays. Les personnes d'un tempérament foible peuvent en faire usage. Il diminue l'âcreté des liqueurs, donne plus de consistance à celles qui sont trop fluides; ce qui ne le rend pas propre aux personnes sanguines & replettes.

Quant au pain d'avoine, on ne s'en sert guères que pour nourrir les chiens & autres animaux quadrupedes. Malgré cela, la farine qu'on en retire, & qui est connue sous le nom de *gruau*, est un aliment que l'on conseille dans presque toutes les maladies d'épuisement.

Le beurre & l'huile d'olive ne conviennent qu'aux tempéramens secs & resserrés. Ces deux alimens sont très-nuisibles aux jeunes personnes.

Le lait est, en général, d'une digestion très-facile; mais il ne convient pas à tous les tempéramens. Il se caillebotte quelquefois dans de certains estomacs,

& occasionne des dévoiemens. On ne doit pas en faire usage sans l'avis d'un médecin éclairé.

Le fromage nourrit assez. Il aide à la digestion, quand il est vieux ; mais, s'il est trop nouveau, il charge l'estomac. Son usage trop fréquent, & en trop grande quantité, peut être nuisible.

Tout le monde convient des propriétés des œufs, c'est-à-dire qu'on leur attribue celle d'échauffer & de nourrir. Il faut éviter d'en manger, lorsqu'ils ont été cuits durs, à moins qu'on ne veuille les assaisonner avec du poivre & du vinaigre, pour aiguillonner les fibres de l'estomac & animer leurs mouvemens, pour hâter la digestion.

SECTION II. *Du Règne animal.*

Moins il y a de tems que les animaux sont nés, & moins ils sont aisés à digérer. Ils ont les parties solides coriaces, & leurs fibres résistent très-long-tems à l'action de l'estomac, à moins qu'ils n'aient été nourris avec un mucilage tout préparé, comme le lait & les œufs. Dans ce cas, ils sont très-tendres & très-déliçats. Le mucilage, que fournissent les jeunes animaux, est ordinairement indigeste, sur-tout s'il n'a pas été convenablement préparé par l'action du feu. C'est pour cela que le veau,

l'agneau & le cochon de lait causent des indigestions.

Les sexes différens forment aussi, dans l'altération, quelques nuances. Les femelles, en général, ont l'estomac moins fort, les fibres plus molles; & les humeurs sont moins assimilées que celles des mâles, auxquelles on doit donner la préférence, quand ils ne sont point privés des parties de la génération; car alors ils rentrent presque dans la classe des femelles. Malgré cela, un vieux animal châtré est plus utile à la santé, qu'un jeune animal pourvu de toutes ses parties.

Si l'âge & le sexe produisent des différences, que ne doivent pas faire l'exercice & la nourriture? L'estomac commence la digestion, & l'exercice la finit.

Entre les quadrupèdes qui servent à nous nourrir, le bœuf, le veau & le mouton tiennent le premier rang.

Le bœuf est une viande très-saine & d'un fort bon goût. Elle contient des sucs grossiers, qui, une fois condensés dans les vésicules des fibres, ne s'en séparent pas aisément: c'est pourquoi ceux qui mangent beaucoup de bœuf sont forts, vigoureux & robustes; mais il resserre un peu. En général, on préfère le bœuf d'un certain âge, & qui a travaillé.

Il s'en faut beaucoup que le veau

puisse , ainsi que le bœuf , convenir à tous les estomacs , soit parce qu'il est relâchant , soit qu'à cause de sa jeunesse , il a les mêmes inconvéniens que ceux que j'ai fait observer sur les animaux trop jeunes.

Le mouton fait , c'est-à-dire celui qui n'est ni trop jeune ni trop vieux , est très-estimé , parce qu'alors il est tendre & de bon goût. Il paroît convenir à tous les âges , à tous les sexes & à tous les tempéramens. Mais il faut que le mouton vieux ait été gardé pendant quelques jours ; car , si on le mange aussitôt qu'il vient d'être tué , il est dur , & a peu de goût.

Le porc doit se considérer sous deux especes différentes ; la domestique & la sauvage. L'espece domestique est celle que l'on nomme le *cochon* , & la sauvage le *sanglier*. L'une & l'autre flattent différemment notre sensualité. Le cochon renfermé sous le toit qui le couvre n'est point sujet aux injures de l'air , aux rigueurs des saisons : il trouve sa nourriture , sans la chercher ; la prend avec plaisir , & profite sans peine. Accablé sous le poids de sa graisse , il ne quitte le repas que pour se livrer au sommeil. Sa vie oisive énerve ses forces ; rend ses fibres plus molles , ses sucs plus doux , mais moins altérés ; ce qui le rend nuisible à la santé. Le sanglier ,

fier de sa liberté , parcourt les forêts ; brave l'intempérie de l'air & des saisons ; cherche sa nourriture , sans souvent la trouver. L'exercice qu'il prend , l'abstinence forcée qu'il éprouve , les frayeurs qu'il ressent à l'aspect des hommes , endurcissent ses fibres ; altèrent son mucilage ; le rendent moins abondant , mais plus âcre , plus irritant , & malgré cela mieux assimilé que celui des cochons ; ce qui peut le rendre d'une digestion plus facile.

Les lièvres ont la chair tendre & délicate , des sucs très-atténués : aussi sont-ils dans un mouvement perpétuel. Un canard sauvage est un mets délicieux : un canard domestique est souvent un aliment fade & insipide. On sent dans les perdrix des champs un fumet , un parfum que n'ont point celle que les hommes ont apprivoisées. L'exercice les rend différentes par le goût.

Les animaux qui vivent de végétaux moins grossiers , ont aussi des sucs plus épurés , plus altérés , qui s'assimilent plus facilement , & qui conviennent mieux aux estomacs foibles & délicats : tels sont les lièvres & les moutons. Parmi les animaux qui vivent de productions de la terre , il y en a qui vivent d'alimens plus grossiers , & qui , pour cette raison , ont un mucilage plus épais & plus visqueux. J'ai nommé les qua-

drupedes : les volatils sont les pigeons , les poulets , les perdrix , les faisans , &c. A l'égard de ceux qui se mangent entr'eux , comme quelques oiseaux aquatiques & quelques poissons , ce sont , de toutes les substances propres à nous nourrir , celles qui ont acquis le plus grand degré d'assimilation : elles se digèrent aisément. Enfin , quoique les beccasses & les beccassines semblent avoir la chair très-dure , cependant il est rare qu'on en soit incommodé.

Il n'est pas d'animaux dans lesquels la circulation soit aussi sensible que dans les poissons. La plupart se dévorent les uns & les autres. Le brochet est le résultat d'une infinité de poissons de la même espèce , qui sont devenus successivement les victimes les uns des autres. De-là il est aisé de juger combien les sucs de ces animaux doivent être préparés. A cet avantage singulier , les poissons en réunissant un autre qui est d'avoir la chair très-délicate , d'une digestion & d'une assimilation très faciles : aussi n'y a-t-il point d'aliment qui fatigue moins l'estomac , & qui nourrisse plus promptement les convalescens , ceux qui digèrent difficilement , & ceux qui mènent une vie oisive & sédentaire.

Parmi les poissons d'eau douce , il s'en trouve rarement qui ne soient indigestes ; car il y en a peu qui vivent

d'autres poissons : tels sont la carpe, l'anguille, le barbeau.

Les poissons de mer sont d'une nature bien différente, & d'une qualité bien préférable aux autres. Le mouvement perpétuel dans lequel ils sont pour sauter sur leur proie, ou pour éviter d'être pris eux-mêmes, & les particules de sel qui pénètrent dans leur substance, & qui circulent dans leurs liqueurs, rendent leur chair d'un goût exquis, & d'une digestion plus aisée. Il faut pourtant excepter de cette règle quelques coquillages, comme les huîtres, les moules, & la plûpart des poissons de mer, qui vivent des plantes marines, ou d'un mucilage qui nous est inconnu. Ces animaux donnent peu d'alimens, & beaucoup d'excrémens. Ils sont plutôt une nourriture de fantaisie, qu'un aliment utile,

Enfin, si l'on compare la façon de vivre des quadrupèdes, avec celles des poissons & des volatils, on aura tout lieu d'être surpris. Toute la nourriture des oiseaux n'est composée que des grains les plus secs, des alimens les plus arides. La nourriture des quadrupèdes, au contraire, est le résultat d'un mélange presque égal de liquides & de solides. En un mot, il est bon d'observer que la nourriture des volatils & des poissons contribue beaucoup à entrete-

nir leur liberté respective , & à conserver la féchereffe de leurs écailles : aussi ces animaux transpirent très-peu , n'urinent point , ne salivent point , & rendent peu d'excrémens. A l'égard des quadrupèdes que la nature a destinés plus directement à nous nourrir & à nous servir , ils transpirent comme nous , urinent de même , & sont , par le matériel , à-peu-près modelés sur nous. Assujettis aux mêmes besoins & aux mêmes fonctions ; ils nous deviennent plus analogues , & méritent la préférence sur tous les autres moyens de nous nourrir.

SECTION III. *Des Boissons.*

De toutes les boissons , l'eau est celle qui paroît la plus analogue à nos liqueurs , celle qui est plus capable de s'y mêler plus parfaitement , & de leur conserver leur fluidité. Les autres liqueurs ne sont que comme des surcrois , dont on ne devoit faire usage que comme des remèdes.

Les liqueurs flattent le goût ; mais elles émoussent le sentiment , dissolvent les humeurs , & les appauvrissent : d'où résultent mille maux ; tels que la privation des facultés de l'ame , la perte de la raison , celle de la mémoire , l'abrutissement , en un mot , l'apoplexie , la

paralyfie , la manie , la goutte , &c.

L'eau pure , au contraire , est un des plus grands dissolvans de la nature. C'est elle qui dissout les sels , qui fond le mucilage , & qui est , par conséquent , le premier instrument de sa perfection. Elle ne fait pas la nutrition ; mais elle la favorise. C'est par elle que commence la fermentation ; & c'est par elle qu'elle finit. L'eau sépare des alimens les parties grossieres ; arrose les fibres ; rend les humeurs plus coulantes , en tempere l'acrimonie. Elle entre dans la composition de la préparation des alimens qui servent à nous nourrir. Cependant le trop grand usage de l'eau est nuisible ; comme l'on peut se trouver très-mal de n'en pas boire assez. Toutes les eaux ne sont pas bonnes à boire. La plus legere & la plus pure mérite la préférence ; aussi l'accorde-t-on à l'eau des rivières. L'eau de pluie n'est bonne à boire , qu'après l'avoir fait bouillir une fois seulement. Il faut observer que j'entends par eau de pluie celle qui descend des nuës , d'où elle est attirée par ces hautes montagnes couvertes de rochers , le long desquels elle forme de petits ruisseaux , & se purifie. Je passe sous silence les eaux des neiges , & celles qui sont dormantes. Les eaux des puits de la campagne ne sont pas aussi mauvaises que celles de nos puits. Les premières

viennent ordinairement des pleurs de la terre , & ont une espece de cours qui , quoique très-lent en apparence , ne laisse pas de les purifier. Enfin les eaux de sources , & qui passent par différens canaux , sont les plus lourdes , parce qu'elles entraînent avec elles des particules du métal par lequel elles passent : aussi ne conviennent-elles pas à tous les tempéramens.

Quoique bien des gens prétendent que le vin est absolument nécessaire , cependant on voit des personnes , qui ne boivent que de l'eau , être très-fortes , très-robustes , en embonpoint , & avoir l'imagination aussi vive que ceux qui , en quelque façon , abusent des liqueurs spiritueuses. On observe encore que les femmes qui , pour la plûpart , sont très-modérées sur le vin , ont le teint beaucoup plus frais , la santé plus integre , que celles qui se font gloire de tenir presque tête aux hommes sur l'usage du vin. D'ailleurs les femmes d'une certaine naissance ne faisant aucun exercice violent , & n'ayant , par conséquent , pas besoin d'augmenter l'action de l'œconomie animale , il semble qu'elles peuvent très-bien se restreindre sur l'usage du vin qui leur fait monter des feux au visage , augmente leurs règles , leur anime les yeux , & donne à la bouche une odeur qui , si elle est

déplaisante chez les hommes , l'est bien davantage chez les femmes.

Malgré ce que je viens de dire , mon intention n'est pas de l'interdire totalement aux femmes & aux filles , parce qu'il y en a d'un tempérament tel qu'elles ne pourroient pas supporter l'eau pure. Mes réflexions regardent seulement ces femmes qui, livrées à la société & aux plaisirs de la table , croiroient manquer aux avantages de leur sexe , si, bien loin de se refuser aux différens vins & aux autres liqueurs que l'on sert à la fin du repas , elles n'étoient elles-mêmes les premières à engager les convives à prodiguer ces liqueurs meurtrières.

Le vin pris modérément , & bien trempé , peut être d'une très-grande utilité. Doué de beaucoup d'esprits , il les porte dans les veines de ceux qui le boivent. Ses effets se manifestent , bientôt après par une aimable gaieté. Les membres ont plus de force , & les discours plus d'énergie.

L'abus du vin s'est perpétué dans quelques familles. Ce défaut pourroit devoir son origine à la malheureuse habitude , qu'ont certaines gens , de faire boire , dès l'âge le plus tendre , du vin & des liqueurs à leurs enfans. A mesure que l'enfant grandit , le défaut croît avec lui : insensiblement, il devient le rebut des sociétés honnêtes , par les sui-

tés funestes & les actions honteuses auxquelles l'excès du vin le réduit. On n'est que trop convaincu de l'avidité avec laquelle les enfans saisissent les mauvais exemples, & les impriment dans leur imagination. Il ne faut donc leur offrir que ce qui peut contribuer à les rendre heureux, en conservant leur corps & leurs sens dans une intégrité qui puisse les rendre utiles à la société. Je voudrois que, jusqu'aux approches des règles, l'eau fût la boisson des jeunes demoiselles.

C'est une erreur de croire que le vin rend les enfans forts & robustes : on peut, si l'on veut, leur donner de l'eau panée. Nombre d'enfans élevés jusqu'à l'âge de huit à neuf ans, sans avoir goûté de vin, si ce n'est en maladies, s'élèvent très-bien : c'est même le vrai moyen de leur rendre cette liqueur plus salutaire, lorsque la nécessité exige de leur en donner. Je crois devoir encore faire observer que l'exemple prouve qu'un homme habitué au vin, & qui tombe dans l'épuisement, ou qui est sujet à quelque défaillance, n'en retire aucun soulagement : au contraire, l'usage de l'eau, ou de quelques autres fluides que la nature peut offrir, ou que l'art peut préparer, produiront un effet plus salutaire. Il en est de l'usage du vin comme de divers alimens. Lorsque la nature y est habituée, elle n'en retire

aucun avantage particulier : alors c'est pour elle un aliment. Ceux qui ne se nourrissent que de végétaux, & qui ne boivent que de l'eau, n'en font point incommodés : l'usage de la viande, & celui du vin, ne peuvent leur convenir que dans la convalescence, à la suite de quelques maladies. De même, ceux qui tirent leurs alimens du règne animal ne se trouvent bien de ceux du règne végétal, que dans des circonstances particulières. Enfin le meilleur vin, ainsi que le plus mauvais, ne produit ordinairement aucune sensation agréable à ceux qui en font excès. On voit même des gens boire de l'eau-de-vie & des liqueurs aussi familièrement que le vin, sans que leur goût en soit flaté. Tout invite donc à ne pas abuser d'une boisson qui est peut être le remède le plus précieux que la nature nous offre dans bien des cas, quand on en fait un usage convenable.

Le cidre est aussi une liqueur très-saine, & convient mieux que le vin à ceux qui y sont originairement faits. Cette boisson est pectorale, rafraîchissante, salutaire aux personnes mélancoliques ou scorbutiques : elle fortifie le cœur & l'estomac, comme on le voit dans les pays où l'on ne connoît point d'autre boisson.

La bière adoucit, lubrifie, & nourrit beaucoup. Elle rafraîchit & relâche

les fibres trop tendues : c'est pour cette raison qu'elle convient mieux que le vin aux personnes d'un tempérament chaud. Les Flamands ne donnent point d'autre boisson à leurs enfans ; & ils ont soin de la couper avec moitié eau. Elle est très-salutaire en été ; mais son excès occasionne quelquefois , par les parties naturelles des deux sexes , des écoulemens que des gens peu instruits peuvent regarder comme suspects. Deux ou trois cuillerées de bonne eau-de-vie , prises le matin à jeun , pendant quelques jours ; remédient à cet accident.

Le café est devenu aujourd'hui à la mode parmi les dames , & même parmi les gens du bas peuple. Je crois que , si l'on vouloit comparer la consommation du café avec celle du tabac , l'on y trouveroit peu de différence. Un bon repas n'est pas complet , si le café manque. On s'imagine n'avoir point dîné ; on se figure ne point digérer , en un mot avoir des migraines , des maux de tête , &c. quand on n'a pas pris son café après le dîner. Il y a même nombre de gens qui ne croient pas pouvoir exister sans cette infusion plus préjudiciable qu'utile. Autrefois le café étoit un médicament : comme tel , il produisoit un bon effet. Aujourd'hui c'est un aliment : aussi les personnes sujettes à la constipation éprouvent-elles divers accidens

qu'elles attribuent à leur tempérament, mais qu'un peu de réflexion leur feroit rejeter sur le café qu'elles n'hésitent pas de prendre deux ou trois fois par jour. Que l'on examine les effets de cette infusion sur les personnes qui en ont contracté l'habitude, & sur celles qui n'en font usage que par hazard, on verra que les premières sont sujettes aux indigestions & aux maux de tête aussi fréquemment, & même plus souvent que celles qui n'en prennent que de tems à autres : on observe même que les dernières en éprouvent de bons effets, dans de certaines circonstances. De ces observations il est aisé de conclure que l'infusion du café n'est pas d'une grande nécessité, sur-tout aux jeunes personnes, & qu'elle ne peut être que nuisible aux tempéramens chauds & maigres. Il n'y a donc que celles qui sont fortes & robustes, qui peuvent en user ; encore faut-il que ce soit modérément. En général, le lait rend le café moins nuisible à la santé.

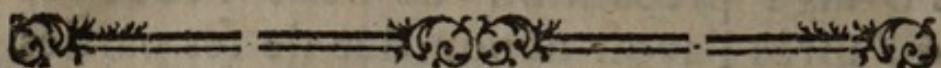
Le thé est une autre espece d'infusion qui n'a pas moins de vogue que le café. Cette boisson dessèche les fibres, affoiblit l'estomac, lorsque l'on est à jeun, ou qu'il y a du tems qu'on n'a pris de nourriture. Les effets nuisibles du thé seroient bien plus sensibles en France, si nous avions cette feuille munie de toutes ses vertus ; mais les Hollandois ont

la sage précaution de nous l'envoyer qu'après l'avoir dépouillée de ses parties les plus actives , en lui faisant subir une premiere infusion.

L'usage du chocolat n'est pas aussi familier que celui du café & du thé , & cela peut-être , parce qu'il est trop cher pour être bon. Mais aujourd'hui qu'on a trouvé le secret de faire une pâte qui a l'odeur & la couleur du chocolat , sans en avoir les qualités , il est à présumer que l'on verra courir dans les rues des marchands de chocolat , comme on en voit actuellement qui vendent du café au menu Peuple , sur les quais & dans les halles. Cet abus a peut-être son avantage , en ce qu'il peut diminuer , chez ces sortes de gens , l'usage immodéré du vin & de l'eau-de-vie.

Le vrai & bon chocolat est une espece d'huile sèche , unie au sucre. Quand le chocolat donne de l'appétit , c'est une preuve qu'on en en peut continuer l'usage. Il faut , au contraire , s'en abstenir , quand il affoiblit l'estomac. Enfin les trois dernieres boissons , dont je viens de parler , ne conviennent point du tout aux jeunes personnes.





CHAPITRE VI.

De la Digestion.

DE quelque nature que soient les alimens que nous prenons pour satisfaire à la faim & à la soif, en un mot, pour nous nourrir, & réparer les pertes que la nature fait continuellement dans tous les tems & dans tous les âges, cependant nous n'en retirerions aucun avantage, si les alimens ne recevoient de la part de l'estomac, une préparation capable de séparer de nos alimens ce qu'ils contiennent de plus fin, de plus délicat, & de plus analogue à notre espece, d'avec ce qu'il y a de plus grossier, & de ce qui seroit nuisible à notre santé. C'est sous ces deux points de vue différens, qu'il faut considérer la digestion.

La premiere préparation des alimens se fait dans la bouche, au moyen des dents qui les divisent & les broient. La salive les humecte, & les charge d'un sel qui contribue à leur dissolution. C'est sous cette forme pâteuse, que les alimens doivent être reçus dans l'estomac, lequel, par une action qui lui est propre & par le secours de la bile & d'une autre liqueur particuliere, les réduit en une espece de bouillie grisâtre. Lorsque l'es-

tomac

l'estomac a fait son opération, il se débar-
 rasse des alimens, & les transmet aux
 intestins qui, après une nouvelle élaboration, les transforment en une bouillie
 blanchâtre & aigrelette. Cette bouillie
 est ce qu'on nomme le *chyle*. Réduits à
 ce second état, les alimens éprouvent
 encore divers changemens. Une partie
 du chylé sert à former le sang, & les
 autres humeurs, telles que la bile, la
 salive, les larmes, la sueur, &c. Quant
 à la matiere prolifique, ou celle qui est
 destinée à la reproduction de l'espece hu-
 maine, elle émane de la partie la plus
 pure, la plus subtile & la plus exquise
 du chyle. Cette matiere prolifique doit
 donc être regardée comme le plus par-
 fait extrait balsamique. Cette réflexion
 doit suffire pour faire concevoir combien
 il est dangereux de la prodiguer inutile-
 ment. Enfin, lorsque le chyle a été ainsi
 dépouillé de ce qu'il avoit de plus essen-
 tiel, ce qui en reste alors n'est plus
 qu'une matiere grossiere, que l'œcono-
 mie animale ne peut conserver sans in-
 conveniens. C'est de ce résidu que sont
 formées les matieres stercorales & l'u-
 rine.

Telles sont, en peu de mots, les ré-
 gles que la nature observe pour tourner
 les alimens à notre profit, quand nous
 sommes assez prudens pour ne point en
 abuser, soit par une conduite irrégulière.

re, soit par des excès dans le boire & dans le manger. Ces deux derniers objets regardent la quantité & la qualité des alimens. En général, on doit être un peu son médecin soi-même. Il ne faut pas toujours suivre ses goûts, ses caprices, & braver la nature, parce qu'elle est toujours la maîtresse de nous rendre les victimes de nos écarts.

La diète est la conduite la plus sage que l'on puisse observer, quand elle est bien entendue. On doit la considérer sous deux points de vue différens : la diète de santé, & celle de maladie.

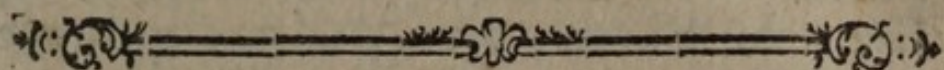
La diète de santé a pour objet le choix, la qualité & la quantité des alimens, eu égard à l'âge, au sexe, aux tempéramens, & aux exercices.

La jeunesse est l'âge où la nature à plus d'action, & le moment où elle perd le plus. Les jeunes personnes doivent donc manger plus que les vieillards ; mais la quantité doit être bornée dans ces deux âges parce qu'il faut toujours que l'estomac ait la liberté de faire ses fonctions, pour bien opérer la digestion. Le choix des alimens est assez indifférent pour les jeunes personnes qui sont fortes & robustes ; mais, pour ceux qui ont atteint un certain âge, ou qui sont d'une foible complexion, il y a des règles à observer, que l'on trouvera décrites dans le second volume du

On pourra me reprocher la liberté que je donne aux jeunes personnes de satisfaire leur appétit jusqu'à un certain degré. Je me figure entendre certaines meres me dire que c'est exposer leurs filles à devenir trop grasses, & à avoir la taille trop matérielle. Il est aisé de rassurer ces meres plus jalouses d'une apparence flatteuse & momentanée, que des intérêts de la nature. Je les prie de vouloir bien observer pour un instant, 1°. que leurs filles sont généralement destinées à être meres; 2°. qu'il est essentiel de ne point gêner la nature dans les moyens qu'elle emploie pour acquérir de la force; 3°. qu'une personne grasse, & en embonpoint, a toujours quelque chose de plus flatteur que ces figures pâles & efféminées, que l'on rencontre assez souvent chez les jeunes personnes auxquelles on refuse, pour ainsi dire, le manger; 4°. que, toutes les fois que les différentes évacuations & les sécrétions seront proportionnées à la quantité des alimens, la nature ne fera point surchargée: si le contraire arrive, il y a des signes qui l'annoncent; 5°. que l'on voit des personnes très-grasses, quoiqu'elles mangent peu, comme on en voit de très-maigres, quoique celles-ci mangent beaucoup.

La nature n'accorde donc l'embonpoint ou la maigreur que par des dispositions qui lui sont particulieres ; & si, on cherche à la contrarier, on la détruit. Enfin, si on veut jeter les yeux sur les enfans de la campagne, on observera que ces enfans, qui mangent à leur gré différens alimens, sans choix & sans préparation, sont, les uns très-gros, & les autres très-maigres, quoique tous pour ainsi dire, assujettis au même genre de vie & d'exercice. Il faut donc souvent abandonner bien des choses à la nature ; car, on aura beau faire, si la personne, que l'on est chargé d'élever, est naturellement disposée à devenir forte & en embonpoint, elle le deviendra nécessairement, à moins qu'on ne la réduise, pour ainsi dire, au jeûne, ce qui fera pour-lors un vice dans l'ordre du régime ; vice d'autant plus dangereux, que bien des jeunes femmes périssent très-souvent dans leurs premières couches, parce que, dans leur enfance, on a restreint la nature dans le développement de ses forces.





CHAPITRE VII.

Des Sécrétions & des Excrétions.

J'AI dit, dans le Chapitre précédent, que la nature tiroit du chyle tout ce qui doit former & composer nos différentes liqueurs. Le sang en est la base ; & c'est de lui qu'elles dépendent toutes. J'ajoute ensuite que le sang est dépouillé d'une partie de ce chyle, qui entre dans les voies de la circulation, comme la lymphe, la graisse, le suc médullaire, & la moëlle. Cette séparation de quelques liqueurs d'avec la masse générale, se nomme *sécrétion*. On a donné le nom d'*excrétion* à l'évacuation des différentes humeurs, dont l'abondance ou le séjour seroient préjudiciables à la santé. Cette dernière classe comprend les parties excrétielles ; l'urine, la sueur, la salive, les larmes, la morve, l'humeur des oreilles, celle des parties naturelles dans les deux sexes, les règles, en un mot, le lait des mammelles des femmes en couche, & les hémorrhoides.

Il est encore essentiel d'observer que, de ces différentes évacuations, il y en a qui se font, presque tous les jours, en différens tems de la journée ; telles que

l'urine & les matieres stercorales , la salive , la morve , &c ; d'autres qui ont lieu à tout instant , sans que l'on s'en aperçoive : telles sont la sueur , les larmes , l'humeur lacrymale , ou qui coule dans le nez , & qui alors est insensible ; (car je n'entends point parler ici de celle qui coule dans les pleurs ;) l'humeur des oreilles , & celle des parties naturelles. Enfin les dernieres , qui n'ont lieu qu'à des tems marqués , sont les régles , le lait , & souvent les hémorrhoides. C'est enfin de la façon dont s'exécutent ces différentes excretions , que l'on en distingue de *sensibles* & d'*insensibles*.

Si la nature observe des régles pour la séparation des différentes sécrétions , ainsi que pour les excretions , elle est également attentive à fixer le séjour des unes , & à procurer l'évacuation des autres. La quantité des excretions , leurs qualités , & les tems où elles doivent se faire , constituent l'état de santé , ou celui de maladie.

SECTION I. *Des gros Excrémens.*

Dans une personne saine , les matieres stercorales , ou les gros excréments , ne doivent être ni trop durs ni trop mols : il faut qu'ils ayent la forme des intestins par où ils passent. Lorsque l'on rend des excréments trop durs , & en

petite quantité, il y a lieu de croire qu'on est échauffé & constipé; ce qui peut dépendre d'épuisement, de travail, de jeûnes, de foiblesse d'estomac, de l'action des intestins, qui est affoiblie, ou enfin des excès de liqueurs spiritueuses.

Si les selles sont trop molles & trop abondantes, on peut attribuer ce défaut à une nourriture trop succulente, & prise en trop grande quantité. Dans ces circonstances, l'estomac surchargé ne produit qu'un chyle mal digéré, & en trop grande abondance, pour passer en total dans des conduits particuliers, destinés à le recevoir: d'où il résulte deux inconvéniens; le premier, que la partie chyleuse, qui est obligée de passer dans les gros intestins avec les excréments, s'y arrête, y fermente, s'y aigrit; & produit des vents, des coliques, & des affections hypochondriaques; le second, que la partie de ce chyle indigeste, qui a passé dans le sang, étant visqueuse & mal élaborée, y cause toutes sortes de dérangemens, dont le principal effet est d'arrêter la transpiration; ce qui a des suites toujours funestes.

Quand les fonctions de l'estomac sont dérangées, ou que les digestions se font mal, on ne considère pas que ces accidens sont une suite de l'intempérance. On se persuade, au contraire, que, vingt-

quatre heures après , s'il n'arrive rien , on peut être en sûreté sur cette cause primordiale. Rien n'est plus dangereux que cette sécurité. Il est très-certain que si dans , l'ordre naturel , l'estomac emploie environ sept heures pour opérer la digestion d'une quantité d'alimens pris d'une façon à ne point gêner ses fonctions , il doit nécessairement employer trois fois plus de tems pour chylier une quantité triplée : j'ajoute même que ce surcroît de tems ne peut être évalué au juste , parce que ce n'est que par des efforts continuels qu'il en peut venir à bout ; efforts qui dépendent de la nature de ses fibres , de celle de l'âge & du tempérament du sujet , de la qualité des alimens , en un mot , des plus ou moins bonnes qualités & de l'abondance d'une humeur particulière , qui est dans l'estomac , & de celle qui arrose les intestins , & contribue à la digestion. A ce que je viens de dire , que l'on réunisse actuellement l'effet de la sécurité dans laquelle on est sur le tems de la digestion , & la liberté que l'on se permet , en conséquence , de manger à son ordinaire , on concevra facilement que l'indigestion n'aura lieu qu'au bout de trois ou quatre jours , & même huit ; mais toujours sera-t-il vrai que cette indigestion aura été occasionnée par l'excès fait précédemment. Je renvoie au

DiCTIONNAIRE de Santé, où l'on trouvera les moyens de remédier à ces divers accidens.

On n'entend que trop de femmes se plaindre de vapeurs après le repas. Il ne leur paroît pas naturel que les alimens, & les liqueurs spiritueuses, dont elles ont chargé leur estomac, puissent y exciter une fermentation dont l'effet est d'attaquer les nerfs, & de diriger les esprits & le sang au cerveau. Qu'elles soient plus sobres; qu'elles s'exercent davantage, elles rétabliront bientôt l'harmonie de leur estomac.

Quand à la couleur des excréments, il est assez inutile de s'en occuper. Quand on se porte bien, elle varie même souvent, en s'emprégnant des alimens que l'on a pris la veille.

Les tems où l'on doit aller à la selle ne doivent pas non plus devenir un sujet d'occupation, ou de réflexion, quand d'ailleurs on n'éprouve pas des dérangemens sensibles. Il y a des personnes qui vont à la selle tous les jours, & d'autres qui n'y vont que tous les deux jours. L'âge, le tempérament & le genre d'exercice régulent ces fonctions. Les jeunes personnes vont ordinairement à la selle plus souvent que celles qui sont d'un âge plus avancé. En général, quand les selles sont proportionnées à la quantité des alimens, on ne doit point s'inquiéter.. D 5

SECTION II. *Des Urines.*

L'évacuation des urines n'est pas moins nécessaire à la santé, que celle des matieres stercorales. Leur quantité & leur qualité conduisent également à la connoissance de l'état de la santé.

Les urines d'une personne en bonne santé doivent être d'une couleur de citron, & chargées d'un léger sédiment qui occupe depuis le milieu du vase jusqu'en bas. Dans cet état, elles caractérisent une bonne digestion. Au contraire, si les urines sont pâles & claires, la digestion n'est pas parfaite, la transpiration a été moindre, & il y a eu quelque excès dans le boire ou dans le manger; ce qui produit souvent un écoulement abondant d'urine, &, par une suite de ce premier accident, un abattement d'esprit, des frissons, un froid aux extrémités, des douleurs vagues de rhumatisme, des maux de tête, des coliques, des tranchées, & d'autres accidens desquels on trouvera la description & les remèdes dans le *Dictionnaire de Santé*.

Les urines troubles, ou chargées d'un sédiment de couleur de brique, désignent que le sang abonde en sels épais & en crudités.

Quant les urines sont en petite quan-

ET DES EXCRETIONS. 83
tité, & rougeâtres, elles présagent ordinairement l'inflammation du sang, & souvent quelques maladies aiguës, si on ne prend pas les mesures convenables pour y remédier, en profitant des avis d'un médecin éclairé.

Les urines ferrugineuses, d'un brun obscur, en petite quantité, & sans sédiment, annoncent que la coction des alimens ne se fait plus; qu'il y a une foiblesse extrême dans toutes les fonctions animales.

Dans la colique néphrétique, les urines sont ordinairement brunes, mêlées de sang, de pus, de graviers, & de débris de filamens.

Enfin il y a des personnes qui rendent quelquefois par les selles une matière blanche, transparente & visqueuse, & avec les urines un sédiment laiteux & gluant. Malgré ce caractère des urines, il ne faut pas toujours s'imaginer, pour cela, avoir des ulcères aux reins: ce qui passe alors avec les selles n'est souvent qu'une partie du chyle, qui n'a pu suivre les routes indiquées par la nature. Il arrive encore que la matière laiteuse, qui se trouve au fond des urines, n'est souvent qu'une portion d'humour lymphatique, ou prolifique, produite, soit par les glandes de la vessie, soit par celles qui contiennent la dernière matière, & qui se voident, ou

qui laissent échapper cette humeur, dans les efforts que l'on fait pour uriner, après s'être long tems retenu, ou parce que l'on aura fait quelques excès qui en auront arrêté le cours, ou provoqué l'écoulement.

Les trois derniers états dans lesquels peuvent être les urines, & que j'ai exposés dans les trois articles précédens, exigent la plus grande attention, & l'examen le plus réfléchi. On peut, à ce sujet, consulter le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, & quelques autres bons Ouvrages de la même classe.

La mauvaise odeur que les urines contractent, après avoir mangé des asperges, dépend de la vertu très-diurétique de ce légume qui détache beaucoup de sels urineux : aussi doit-il être défendu à ceux qui ont les vaisseaux étroits, & qui sont sujets aux coliques néphrétiques. On observe encore que les choux-fleurs produisent quelquefois le même effet sur les urines.

Elles contractent enfin l'odeur de la violette, quand on a pris intérieurement quelques baumes résineux, comme ceux du Pérou, de Copahu, la térébenthine, &c.

La rhubarbe & le safran jaunissent les urines jusqu'au point de tacher le linge. En un mot, on urine plus en hiver qu'en été, parce que le froid rend

la transpiration moins abondante : aussi les urines sont-elles plus chargées & plus jaunes en été qu'en hyver. Une autre observation qui me reste à faire, est que les filles & les femmes doivent uriner plus souvent que les hommes, parce que la vessie est moins grande chez elles, à raison de la matrice qui est posée derrière, & qu'en outre elles ont le conduit de l'urèthre beaucoup plus ouvert & plus court.

SECTION III. *De la transpiration & de la Sueur.*

On entend par la transpiration l'évacuation ou la dissipation insensible, dans l'état naturel, d'une humeur claire & limpide, qui s'échappe par les pores de la peau qui recouvre toutes les parties du corps. Cette évacuation est un des premiers principes constitutifs d'une bonne santé. Sa rétention occasionne des accidens très-graves, ainsi que sa trop grande évacuation qui devient très-sensible, lorsque l'on a trop chaud, ou par quelque cause que ce soit. Quoiqu'elle se fasse ordinairement d'une manière peu sensible, elle est cependant la plus considérable, puisqu'elle se fait continuellement, avec plus ou moins d'abondance, suivant que l'on est plus ou moins éloigné du tems où l'on a mangé. Quand

l'évacuation n'excede point les règles de la nature, l'œconomie animale se débarrasse des humeurs âcres & grossières, qui la surchargeoient. Au contraire, quand elle ne se fait pas, les autres liqueurs, qui s'en trouvent surchargées, s'épaississent, corrompent le sang, en lient toutes les parties, suppriment toutes les autres sécrétions, & troublent les fonctions vitales. Mais, quand ces évacuations sont trop abondantes, elles énervent les liqueurs, les altèrent, & occasionnent le dépérissement du sujet.

La sueur est une transpiration sensible & forcée. Ses causes sont la foiblesse du tempérament & des fibres, le fréquent usage des liqueurs spiritueuses, du café, des aromates; les violens exercices, les longues veilles, la chaleur de l'air, les grandes affections de l'ame, & généralement tout ce qui peut accélérer & animer le sang & les passions.

Il est aussi dangereux d'arrêter subitement cette évacuation, que de la provoquer. Son reflux produit des maladies aiguës très-rebelles; & sa trop grande abondance maigrit & affoiblit.

Comme aux articles de l'*Air* & des *Saisons*, j'ai donné des règles sur la conduite que l'on doit tenir, pour ne point déranger l'ordre de la nature dans ces évacuations, je crois devoir y renvoyer.

SECTION IV. *De la Salive.*

La salive est une humeur claire, transparente, un peu visqueuse & savonneuse, qui coule dans la bouche, & qui l'arrose, ainsi que la langue. Dans l'état de santé, elle n'a ni odeur ni saveur : elle sert à lubrifier les alimens, & contribue à leur division. Elle humecte les lèvres, en augmente le jeu, & facilite la prononciation.

La salive n'est pas moins utile à la santé, que les autres liqueurs émanées du sang. Sa perte peut occasionner l'amaigrissement, la consommation, & même la mort.

La digestion est viciée, quand la salive n'a pas le tems de se mêler aux alimens. Celle du matin est plus savonneuse & plus active, parce qu'en dormant, on ne fait pas une perte aussi considérable de l'esprit animal, que dans le courant de la journée. Elle coule peu pendant la nuit, parce que les muscles, qui compriment les glandes dans la mastication, ou lorsqu'on parle, sont dans l'inaction.

Quand on est trop long-tems sans manger, la salive devient âcre, comme on s'en apperçoit aisément par l'odeur que répand la bouche, lorsque l'on est à jeun. Nos humeurs, n'étant point re-

88 DES S E C R E T I O N S

nouvellées par l'action de la chaleur, deviennent susceptibles d'acrimonie.

En un mot, quand on a faim, la salive est plus claire que lorsqu'on a mangé, parce qu'alors elle coule en plus grande quantité.

On ne doit pas confondre les crachats avec la salive. Les crachats sont produits par les fosses nazales, par les glandes du gosier, & par celles qui sont aux environs. Cette humeur, venant à s'épaissir, communique aux crachats son plus ou moins d'épaississement.

Au reste, de quelque nature qu'ils soit, il faut toujours les jeter; car, outre qu'il est très-mal-propre de les garder, ou de les avaler, comme font les jeunes personnes, elles s'exposent d'ailleurs à nombre d'accidens.

SECTION V. *Des Larmes.*

Les larmes sont une humeur excrémentielle, aqueuse, claire, douce, légèrement salée, séparée du sang par des glandes destinées à cet usage. Cette humeur sert à humecter & à déterger les yeux & les paupières; ensuite elle gagne un conduit particulier, pour se perdre dans le nez. Dans l'état naturel, l'humeur lacrymale s'écoule entièrement par cette voie; mais, si les glandes, qui la fournissent, sont irritées, soit par le

contact, soit par l'impulsion de quelques corps étrangers, ou par d'autres corps chargés de parties âcres; en un mot, si cette humeur devient âcre par elle-même, ou qu'elle soit augmentée par l'effet de la joie, du chagrin, ou par celui de la douleur, alors elle coule avec plus d'abondance.

La rétention des larmes a souvent eu des suites funestes. On a vu des personnes réduites dans l'état le plus fâcheux, pour avoir voulu braver les pleurs. L'étouffement, la suffocation, sont ordinairement les suites de cette magnanimité mal entendue. Il faut quelquefois abandonner à la nature ce qui paroît lui être dû.

Les filles, les femmes & les enfans pleurent plus souvent que les hommes d'un âge viril. Les vieillards pleurent facilement, parce qu'ils résistent moins aux passions, & que leur tempérament humide rend la source des larmes plus abondante chez eux.

Les femmes pleurent aussi plus aisément que les vieillards, parce que, douées d'organes plus délicats, elles s'affectent plus vivement. La douceur doit être leur caractère; &, dès qu'on cherche à déranger chez elles cet aimable attribut de la nature, elles ne peuvent surmonter le trouble qu'on excite dans leur ame, sans répandre des

larmes. C'est toujours par une suite de la douceur de leur caractère, que la joie, chez les femmes, augmente l'écoulement des larmes; ce qui dépend de la promptitude avec laquelle elles saisissent ce qui flatte leurs sens: aussi ont-elles le genre nerveux plus susceptible d'agacement.

Je pourrois comparer les enfans aux femmes: les uns & les autres pleurent facilement, sans savoir pourquoi. Dans l'enfance, le genre nerveux est très délicat; & les passions de l'ame sont très-vives. La joie n'est jamais mieux exprimée que par un enfant qui est hors des yeux de ses surveillans. La colere est égale chez lui, & lui fait même faire des efforts violens pour pleurer. Enfin la douleur excite plus souvent les pleurs, chez les femmes & chez les enfans, que chez un homme fait.

C'est une mauvaise maxime d'empêcher les enfans de pleurer, quand la douleur, la joie ou la tristesse les affectent. Pourquoi exiger que ces foibles créatures soient plus raisonnables que nous? On veut les rendre stoïques; on détruit leur tempérament. On voudroit qu'ils fussent doux & compatissans; & l'on s'efforce de leur former un cœur dur, un caractère féroce.

L'écoulement des larmes, lorsqu'il est excité par des motifs justes, est aussi

ET DES EXCRETIONS. 91
utile à la santé, qu'il y est nuisible,
quand il est trop répété, & sans sujet,
parce qu'alors il est contre les règles
de la nature, & qu'une telle habitude
tient de la maussaderie, & énerve le tem-
pérament.

SECTION VI. *De la Morve.*

La morve, ou mucosité du nez, est
une humeur pituiteuse, glaireuse, épais-
se, blanchâtre ou verdâtre, séparée
du sang par des glandes destinées à cet
usage. Le nez n'est pas la seule source
de cette humeur; elle coule encore de
différentes parties que l'on ne permet-
tra de ne pas nommer, pour éviter les
termes anatomiques: je dirai seulement
que ces parties sont situées à la partie su-
périeure & interne du nez, & à ses cô-
tés. L'usage de la morve est d'humecter
l'intérieur du nez, de conserver l'odo-
rat, de retenir les corpuscules odorifé-
rans, & d'empêcher que, dans l'inspi-
ration, les vapeurs & les exhalaisons
âcres ne fassent impression sur les pou-
mons, & n'altèrent la délicatesse des
nerfs qui constituent l'odorat.

Quand la morve est trop abondante
ou trop épaisse, qu'elle relâche, ou
qu'elle recouvre les houppes nerveuses
qui servent à l'odorat; dans ces deux
cas, cet organe est blessé; & il faut

92 DES SECRÉTIONS

chercher à le rétablir , par les moyens appropriés aux circonstances , & qu'un médecin éclairé ne manquera pas de saisir.

L'épaississement du *mucus* me paroît plus à craindre , sur-tout s'il est d'une nature âcre , que quand il est trop fluide, comme il arrive dans les rhumes de cerveau , qui dépendent de l'impression du froid sur les parties destinées à le filtrer , ou bien de la suppression de la transpiration qui doit se faire par les pores de la peau de la tête. J'ai indiqué au Chapitre *des Saisons* , lorsque j'ai parlé de l'hiver , les précautions que l'on doit prendre pour ne point arrêter la transpiration : on peut consulter cet article.

Lorsqu'on prend par le nez des poudres sternutatoires, ou quelque chose d'âcre , la morve coule plus abondamment , par l'irritation que la membrane pituitaire reçoit. Puisque je suis sur l'article des sternutatoires , je crois devoir parler du tabac.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire l'origine de son introduction en France : je dirai seulement que quelques couronnes étrangères le défendirent , sous peine d'avoir le nez coupé. Si tous ceux qui en usent aujourd'hui étoient soumis à cette loi rigoureuse , on verroit bien des personnes défigurées. L'usage de

cette poudre est presqu'autant en vogue chez les femmes que chez les hommes.

Le tabac est une plante âcre & piquante, qui, réduite en poudre, irrite l'extrémité des fibres de la membrane qui revêt l'intérieur du nez, & en fait fortir l'humeur la plus voisine: c'est pour cela que ceux qui en usent mouchent fréquemment.

Si les personnes d'un tempérament humide & phlegmatique se trouvent bien de moucher beaucoup, celles d'un tempérament chaud, sec & bilieux, éprouvent des effets contraires.

Les femmes, qui ont le cerveau humide, pourroient peut-être bien se dispenser de prendre du tabac, si elles vouloient avoir l'attention de se tenir la tête chaudement, de se faire peigner à fond, de se frotter le derriere de la tête, & sur-tout des oreilles. De cette façon, l'abondance des humeurs qui les incommodent transpirera. S'il leur survient, en hiver, quelque suppression de transpiration, qui intercepte l'écoulement du *mucus*, une legere moiteur qu'elles pourront exciter en se couvrant bien la tête, & l'inspiration d'une décoction un peu chaude de quelques plantes émollientes, rétabliront la nature dans tous ses droits. D'ailleurs elles conviendront, sans peine, que l'usage de cette poudre donne à la plus belle

figure un aspect très-désagréable. D'un côté, si les femmes entendoient un peu leurs intérêts, elles ne s'exposeroient pas à avoir l'haleine forte, & les yeux animés, comme il leur arrive, quand elles usent souvent d'un tabac trop fin, ou qui a trop de montant. D'un autre côté, la couleur jaune, que le tabac laisse au bout des doigts, doit être un motif suffisant pour les déterminer à ne point dégrader les beautés naturelles de leurs mains.

L'usage immodéré du tabac est sujet encore à des inconvéniens beaucoup plus fâcheux, tels que ceux d'altérer ces dons naturels, qui font l'agrément de la société, c'est-à-dire la prononciation, la déclamation, le chant, la mémoire, &c.

Personne n'ignore que ces avantages précieux, que nous avons complètement au-dessus de tous les êtres vivans, dépendent, en partie, du libre passage de l'air dans le nez. On n'ignore pas non plus que, lorsque le nez est naturellement trop étroit, ou qu'il est bouché, la voix ne rend que des sons désagréables.

Quelques réflexions sur ce qui se passe dans le nez des personnes qui font usage du tabac, va me servir à prouver les inconvéniens de cette poudre, principalement chez les femmes & les filles.

Les femmes , qui ne sont point habituées au tabac , éternuent , lorsqu'elles en prennent , & s'en débarrassent promptement. Au contraire , celles qui ont contracté cette habitude , le conservent long-tems dans le nez , où il s'humecte , se gonfle , & prend la consistance d'une pâte croûteuse , qu'on a bien de la peine à expulser totalement. L'humeur muqueuse , par sa qualité glutineuse , en retient & en colle une portion sur les parties latérales des différentes issues destinées par la nature à l'écoulement de la morve. L'étendue des fosses nasales est donc nécessairement diminuée ; & l'air n'y peut passer que difficilement : de-là ces sons incomplets , aigres , faux , ou tirés du nez ou de la gorge , qui n'échappent point aux oreilles délicates : de-là encore ces contractions des muscles de la gorge , de ceux de la face , de la tête : de-là enfin cette gêne si sensible dans l'expression du chant , ou lorsqu'il s'agit de peindre quelques grandes passions.

Il est aisé de pressentir que ces mouvemens forcés peuvent détacher subitement quelques pelotons de tabac , qui , en tombant dans la gorge , la picotent , & excitent une toux qui interrompt la beauté de l'action.

Le tabac fait moucher , dit-on : cela est vrai. Mais pourquoi se moucher sans

cesse ; puisque la nature a établi d'autres voies pour se débarrasser des humeurs superflues ? En supposant que le tabac soit quelquefois utile , & même nécessaire ; est-ce une raison pour en faire un usage continuel ? Un remède pris habituellement perd toute sa vertu , & cesse même , en quelque façon , d'en être un. Lorsque les femmes se sentent le cerveau embarrassé , & qu'elles veulent le décharger , le muguet en poudre avec le café produiront cet effet.

Les plus grands inconvéniens que le tabac entraîne après lui , lorsqu'on en abuse , sont le desséchement du cerveau , son affaîssement , son épuisement , la lésion des organes de l'odorat , l'insomnie , l'ivresse , la diminution des facultés de l'esprit , la perte de la mémoire , les vapeurs , les vertiges , les éblouissemens , & quelquefois l'apoplexie & la léthargie. Ce tableau effrayant devroit , sans doute , engager les femmes , plus particulièrement que les hommes , à se restreindre sur l'usage du tabac.

Il n'est pas moins pernicieux d'en prendre pendant la nuit , parce qu'il bouche le nez , & gêne la respiration ; ce qui oblige à avoir la bouche ouverte : de-là le desséchement de la poitrine , & les maux de gorge.

Mais comment quitter le tabac , s'il
incommode ,

incommode, quand on en a contracté l'habitude? Rien de plus aisé. Il s'agit de le quitter comme on l'a commencé; c'est-à-dire, peu-à-peu; & bientôt on n'y pensera plus. Pour y réussir, l'été est le tems le plus favorable. Dans cette saison, les humeurs se dissipent facilement par l'insensible transpiration. Plus le tabac est fin, plus il affecte le cerveau. On a vu de grands preneurs de tabac d'Espagne perdre complètement l'odorat. Plusieurs observations, faites sur des personnes mortes subitement, constatent que la cause de ces accidens n'étoit dûe qu'à des amas de cette poudre dans deux cavités situées au dessus des sourcils: on a même trouvé plus haut de ces pelotons de tabac.

Le tabac d'Espagne a souvent occasionné des accès de folie très-difficiles à guérir, & qui n'ont cessé qu'en le quittant tout-à-fait.

Enfin nombre de gens, pour avoir fait un usage abusif de ce même tabac, ont été privés de tout sentiment.

Que les parens, & les personnes chargées de l'éducation des enfans, daignent donc apprécier ces réflexions, & qu'ils apportent toute leur attention pour empêcher les enfans de contracter une habitude de cette espece, pour le moins aussi dangereuse qu'onéreuse.

Si je me suis un peu écarté de ce que

j'avois à dire sur l'humeur muqueuse, pour parler du tabac, c'est que je me suis apperçu que l'usage de cette poudre est plus familier en hiver qu'en été. En effet, si, dans l'hiver, on s'expose à un air froid ou à un vent du nord, les glandes, qui fournissent cette humeur muqueuse, se trouvant comprimées, font refluer la matière qu'elles filtrent. Mais, comme les tuyaux, par lesquels cette humeur doit passer, sont resserrés, elle ne peut être qu'aqueuse, & former ce qu'on appelle *la roupie*. Si, dans cette circonstance, on prend beaucoup de tabac, l'écoulement augmente, contracte de l'acrimonie de cette poudre; & le dessous du nez en est coupé ou fendu. Concluons donc que le tabac, au lieu d'être absolument nécessaire, est très-souvent pernicieux.

SECTION VII. *De l'Humeur des Oreilles, ou Cerumen, & de celle des Parties naturelles.*

L'humeur des oreilles a été nommée *cerumen*, parce que c'est une espèce de cire jaunâtre, que l'on apperçoit facilement aux environs des oreilles des gens mal-propres. L'utilité de l'humeur des oreilles est d'enduire le conduit auditif. L'abondance de cette humeur est capable d'occasionner la surdité. Il y auroit

cependant du danger d'en priver totalement le conduit auditif.

Les parties naturelles des deux sexes sont enduites d'une humeur que l'on nomme *sébacée*, parce qu'étant un peu desséchée, elle ressemble à du suif. Son usage est de lubrifier ces parties, & d'empêcher qu'elles ne s'excorient. Si cette humeur s'échauffe & s'épaissit, elle acquiert une odeur forte, désagréable, & produit souvent des excoriations qui se guérissent facilement, quand il n'y a point dans la masse des liqueurs quelques vices particuliers; car, s'il en existe, les excoriations dégénèrent souvent en ulcères qui ont le caractère du vice qui y donne lieu, & qui veut être détruit par les remèdes que la Médecine a reconnus propres à cet effet. L'eau fraîche remédie aux excoriations qui ne dépendent d'aucuns vices particuliers.

SECTION VIII. *Des Régles ou Mois.*

Lorsque les filles sont parvenues à l'âge de quinze ou seize ans, elles sont ordinairement sujettes, tous les mois, à une espèce d'hémorrhagie par les parties de la génération. Quelques personnes ont prétendu que les influences de la lune contribuoient beaucoup à cette évacuation; mais l'expérience,

qui fait voir que le flux menstruel arrive à certaines femmes, de quinze en quinze jours, & à d'autres plus tard, semble détruire cette opinion.

C'est avec raison que Galien attribue les écoulemens périodiques des femmes à la plénitude. Pour bien concevoir l'idée de cet auteur, il faut tenir pour certain, 1°. que, si, après une hémorrhagie, la masse de notre corps est la même que long-tems avant que le sang coulât, il est évident qu'il y avoit plénitude; 2°. que la masse de notre corps n'augmente pas, si la matiere qui sort par la transpiration, ou par la voie des excréments, est égale à la quantité des alimens dont nous usons; 3°. que quand il arrive une évacuation par l'effet de la plénitude, la transpiration, les urines, &c. n'ont pas été égales à la quantité d'alimens que l'on a pris.

Les femmes qui travaillent beaucoup, & qui ont, par conséquent, une transpiration plus abondante, ont leurs règles en bien moindre quantité que celles qui sont sédentaires, ou qui sont exposées à des travaux peu pénibles. Enfin les règles ne paroissent qu'à des distances proportionnées, parce qu'il faut un certain tems pour que la plénitude ait lieu. Ainsi, plus le sang coulera avec vitesse, & moins la transpiration sera abondante; plus la plénitude sera promp-

ET DES EXCRETIONS. 101
te, plus aussi les règles seront promptes à
paroître, & à s'écarter de l'ordre naturel.

Mais, quand les femmes touchent à
leur cinquantième année, les règles ne
paroissent que tous les deux mois; après
cela, plus tard, & enfin elles dispa-
roissent totalement: cela dépend de ce
que, chez les femmes qui avancent en
âge, les extrémités des vaisseaux qui
s'abouchent à la matrice, & qui per-
mettent le passage du flux menstruel, se
durcissent infailliblement, & à la fin se
collent. A mesure que tout ce que je
viens d'exposer s'opère, le sang trou-
vant plus de résistance, emploie plus de
tems pour forcer l'obstacle; & enfin,
devenu trop foible, & les vaisseaux op-
posant trop de résistance, le flux men-
struel se repompe dans la masse des li-
queurs.

Si l'apparition des règles a de quoi
flatter les filles, la suppression de cet
écoulement peut paroître gracieuse aux
femmes. Les premières se font gloire
de n'être plus comptées au nombre des
enfants: elles sont de grandes filles chez
lesquelles tous les charmes de la nature
commence à se développer. Les pro-
portions du corps paroissent avec éclat;
& bientôt la nature se dispose à faire
revivre ses droits. Quant à celles chez
lesquelles les règles disparaissent, elles
y envisagent un bien-être, en ce qu'elles

ne seront plus assujetties à ces précautions de propreté, qu'exige le tems des règles. Elles ne seront point d'ailleurs privées de quelques plaisirs de la société, que certaines petites incommodités, certains désagrémens qui accompagnent souvent les règles, leur enlèvent. En un mot, quel plaisir pour elles de se livrer à leur aise à certaines circonstances, sans en craindre des suites qu'elles ne pouvoient éviter lorsqu'elles étoient réglées !

On ne peut blâmer les jeunes filles d'être charmées intérieurement de se voir au nombre des filles raisonnables. Elles profitent des avantages qui y sont attachés : leur cour devient plus nombreuse & plus brillante ; leur esprit se développe : les talens semblent se perfectionner avec l'âge ; en un mot, elles deviennent l'ame & l'agrément de la société. Les femmes, qui cessent pour toujours d'être réglées, jouissent à-peu-près des mêmes avantages ; mais, pour les obtenir, les unes & les autres sont exposées à des dangers qui influent souvent sur leur santé, qui les rendent languissantes le reste de leurs jours, & qui quelquefois les font périr. C'est ici le cas d'appliquer ce vieux proverbe : „ Point de plaisir sans peine ! „

Enfin, par quelle présomption, ce que les unes se font gloire d'annoncer

par un langage muet, que l'on ne conçoit que trop, les autres veulent-elles cacher ce que leur âge & d'autres circonstances probables confirment ? La décence & cette aimable innocence retiennent les premières. La crainte de perdre leur cour ; l'envie de paroître encore jeunes engage les autres à soutenir que la nature est encore florissante chez elles. La timidité peut perdre les unes ; & l'opiniâtreté peut avoir des suites funestes chez les autres. L'apparition & la cessation des règles demandent également des précautions que l'on ne peut connoître qu'en consultant un médecin éclairé.

SECTION IX. *Des Fleurs blanches.*

Les fleurs blanches sont un écoulement d'humeur séreuse, lymphatique, visqueuse, blanche dans l'état naturel, mais quelquefois verte, jaunâtre ou noirâtre. Celle-ci sont suspectes, quoique toutes deux paroissent se faire par les parties naturelles des filles & des femmes.

Les fleurs blanches forment quelquefois un écoulement continu, rarement bien abondant. Quelquefois elles cessent par des intervalles irréguliers ou périodiques. Elles précèdent souvent le flux menstruel ; & elles subsistent même

quelque tems après qu'il est cessé : d'autrefois elles le remplacent complètement.

Les personnes délicates , celles qui sont d'un tempérament phlegmatique , y sont plus sujettes que celles qui sont d'un bon tempérament , & qui digèrent bien. Les filles en sont moins attaquées que les femmes.

On observe encore que les vraies fleurs blanches doivent cesser dans le tems des règles , sinon elles sont suspectes. Les fleurs blanches viennent des veines lymphatiques de la matrice : au lieu que les règles , proprement dites , sont produites par les vaisseaux sanguins de cette partie. Alors ces derniers vaisseaux , venant à se dégorger , confondent & emportent les fleurs blanches qui pourroient s'échapper. De plus , comme la nature jouit alors de ses droits , quand les règles paroissent en rouge , les vaisseaux lymphatiques , qui fournissoient les fleurs blanches , cessent de le faire. Il n'en est pas de même , lorsque cet écoulement est tout autre que celui des fleurs blanches. 1°. Il ne vient pas de la matrice , mais bien des glandes vaginales. 2°. Il est continuel. 3°. Il est accompagné de chaleur , de douleur , de cuisson , quand on urine , à cause des excoriations qu'il produit aux parties naturelles , qui dans cette

circonſtance, ſont irritées & enflam-
mées. 4°. Les fleurs blanches ne laiffent
ſur le linge qu'une tache ſemblable à du
blanc d'œuf frais, dont on auroit frotté
ce linge qui paroît comme empesé. Il
reprend ſon premier état, quand on le
frotte, c'eſt-à-dire que la tache s'efface;
au lieu que quand l'écoulement n'eſt
point de vraies fleurs blanches, ou que
celles-ci ſont accompagnées d'un écou-
lement d'une nature différente, la tache
des fleurs blanches occupe le milieu de
la tache générale, tandis que toute la
circonférence de cette même tache eſt
ou jaune ou verte, & ne s'en va pas
complètement, quoiqu'on la frotte. De
plus, quand ces fauſſes fleurs blanches
ont un certain degré de malignité, elles
s'impriment tellement dans la ſubſtance
du linge, que la leſſive ne peut en ef-
facer l'empreinte qu'après pluſieurs blan-
chiſſages.

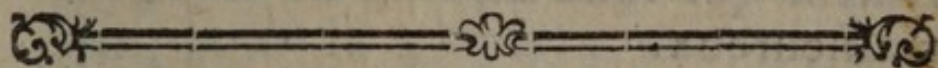
L'expérience démontre encore, tous
les jours, qu'une femme qui a des fleurs
blanches, claires, & abondantes, eſt
ſtérile, parce que cette humeur, qui
abbreuve la matrice & les parties qui
en dépendent, noie & abſorbe la ma-
tière créatrice, que l'homme fournit
dans l'union des deux ſexes. Au con-
traire, l'écoulement, qui n'eſt point
cauſé par les fleurs blanches, ne s'op-
poſe point à la génération.

Je dois cependant prévenir qu'il y a des fleurs blanches qui contractent une certaine acrimonie , & que des personnes peu instruites pourroient suspecter. Mais , dans ce cas , 1°. un homme , qui vit avec une femme qui est dans cet état , ne court pas des dangers éminens. 2°. Ce que j'ai dit devoit se passer dans le tems des règles ; 3°. les expériences que j'ai proposées sur le linge , & l'absence des accidens aux parties naturelles de la femme , doivent rassurer , à tous égards. Enfin les vraies fleurs blanches dépendent de bien des causes. Celles qui peuvent y donner lieu sont l'âcreté & l'épaississement de la partie lymphatique du sang , & son engorgement dans la matrice ; la foiblesse des solides , par quelques vices qui leur ont été communiqués ; le relâchement naturel de la matrice , la délicatesse du tempérament des femmes ; les mouvemens violens & fréquens , que cette partie peut éprouver , tant par le coït , que par des moyens artificiels , que les passions suggerent. Les congestions de la partie blanche du sang ; les différens vices particuliers , comme le scorbut , le cancer , les écouelles , &c. peuvent donner lieu aux fleurs blanches.

Au reste , une des raisons qui favorisent le plus l'épaississement de la lymphe , & , par conséquent , les fleurs blanches ,

ET DES EXCRETIONS. 107
est la foiblesse de l'estomac, & celle du
tempérament, en général. Dans ces cir-
constances, il faut prendre l'avis d'un
médecin éclairé, ou consulter le *Dic-
tionnaire de Santé*, le *Précis de Méde-
cine* de M. Lieutaud, le *Traité des Fleurs
blanches* par M. Raulin.

Comme le lait, les lochies & les hé-
morrhoides n'ont guères lieu, chez les
femmes, que dans le tems des couches,
j'en parlerai à cet article.



CHAPITRE VIII.

Des Passions, en général.

LES passions sont le penchant que
l'on a à une chose plutôt qu'à une autre.
Tous les âges y sont soumis. Si nous
pensons, si nous réfléchissons, il ne pa-
roît pas que ce soit au premier moment
de notre vie. La foule d'objets qui nous
environnent, dans le nouveau monde
que nous habitons alors, ne fait sur
nous aucune impression, & nous est
étrangere. Nos mouvemens partent de
la machine; & nos sens engourdis sont
des voiles épais, qui dérobent à notre
ame ses sentimens & ses pensées. Mais
comment se peut-il que, nés dans cette

espece d'anéantissement, nous paroissions ensuite avec tant d'éclat ? C'est un mystère dont nous ignorons le secret quoiqu'il soit renfermé en nous-mêmes. Le desir est, sans doute, le premier mobile des passions ; c'est lui qui met en jeu les ressorts de la société. Il tire le paresseux de la nonchalance dans laquelle il étoit plongé ; il fait mouvoir le pauvre & le riche, le fort & le foible, le savant & l'ignorant : en un mot, c'est le desir qui rend l'homme heureux ou malheureux.

Cependant ce que je viens de dire mérite quelque éclaircissement ; car, entre les passions & le desir, il paroît y avoir des différences. Quoique les passions excitent nos desirs, ou que les desirs soutiennent nos passions, il faut observer que, si nous naissons avec quelques desirs, c'est avec ceux que nous croyons devoir nous rendre heureux, au risque de nous tromper nous-mêmes & de nous aveugler. Le plus grand criminel envisage son bien-être dans son crime, comme le plus vertueux éprouve en lui-même une certaine satisfaction. Il y a cependant bien de l'éloignement entre l'une & l'autre passion : c'est donc une absurdité des plus grossières d'avancer comme l'a fait un auteur, qu'entre le crime & la vertu, il n'y a que le préjugé de différence. Mais comment

l'opinion peut-elle être certaine ! En pareil cas , il est sur qu'il y a une règle pour connoître la vérité , & que chaque homme a naturellement une idée du bien & du mal , de la joie & de la tristesse ; que tout se présente à notre esprit par le ministère des sens , & que nous nous portons avec vivacité à ce qui les affecte le plus.

Tout bien considéré , & par les différens effets qui résultent des passions , on peut , en quelque façon , les regarder , pour la plupart , comme des espèces d'accès périodiques de folie , qui entraînent l'esprit avec tant de violence & de furie , qu'il ne nous est pas toujours aisé de nous en rendre maîtres ; ce qui est cause qu'ils prennent insensiblement un si grand empire sur nous-mêmes , que nous sommes inhabiles à les surmonter. Pour donner plus de jour à cet article , je crois devoir diviser les passions en quatre Sections.

SECTION. I. *De la colere.*

Toutes les passions dépendent en général , de l'impression plus ou moins vive , que les nerfs * reçoivent , soit

* Les nerfs sont des cordons blanchâtres , qui permettant le passage d'un fluide extrêmement subtil , que l'on appelle *esprit animal*. C'est par l'interméde des nerfs que nos sens jouissent de leurs facultés. Enfin ce que l'on nomme *le tiran* dans le bœuf est la réunion & l'assemblage de plusieurs filets nerveux.

par l'effet de notre propre imagination ; soit que cela dépende d'une cause étrangère, comme lorsque l'on voit quelque chose qui flatte ou qui déplaît. En égard aux circonstances qui nous affectent, les nerfs sont susceptibles de se contracter & de se dilater. Dans la colère, les nerfs sont dilatés. La fatigue, que ressentent ordinairement les personnes qui y sont sujettes, le prouve. Dans cette passion, les esprits se portent sans interruption, avec plus de vivacité & d'action, dans toutes les fibres ; ce qui les entretient dans une tension continuelle : alors le cours des esprits animaux, ainsi accéléré, augmente aussi celui des autres fluides, dilate leurs canaux, & met les uns & les autres dans un très-grand désordre qui peut être suivi de convulsions, d'épilepsies, d'hémorrhagies, de palpitations de cœur, de fièvres, &c. Toutes les veines se gonflent ; les membres se roidissent ; la bouche écume : les yeux sont éteincellans ; le plus souvent même la transpiration & la sueur sont tellement augmentées, que le corps de ces effrénés est tout fumant. Qui ne peut reconnoître, à ce tableau effrayant, une véritable folie qui dégrade autant l'homme, qu'elle est indigne de lui ? Les femmes ne sont point exemptes de tous ces désordres.

SECTION II. *De la Joie.*

Nous sommes assez naturellement portés à cette passion : elle paroît même une de celles qui sympathisent le plus avec notre existence.

La joie & la gaieté excitent la transpiration , parce qu'elles raniment & accélèrent le mouvement. Elles donnent un passage libre aux fluides nerveux , en procurant le relâchement des fibres : elles atténuent les humeurs , & font exécuter à propos les fonctions qui dépendent de l'équilibre de la circulation du sang. Dans cet état, il ne se fait d'autre sécrétion que celle des humeurs qui pourroient être nuisibles au reste de la masse des liqueurs : aussi voit-on les personnes gaies se mieux porter que celles qui sont sombres & taciturnes.

Quelqu'avantageuse que soit cette passion , elle peut devenir dangereuse , quand elle est portée à l'excès. Une joie immodérée affoiblit les esprits. & cause souvent des morts subites. Une trop grande circulation des esprits animaux est fatale dans les maladies convulsives. Quoique la joie soit sujette à des inconvéniens , malgré cela , il vaut mieux avoir cette passion , que d'être sujet à la colere. La gaieté est le charme de la jeunesse , & l'ame de la société.

SECTION III. *De la Crainte & de la Tristesse.*

La crainte & le chagrin affectent les organes du cerveau. Dans les personnes timides, les nerfs ont un certain mouvement, les esprits sont embarrassés & gênés dans le cours naturel de leurs fonctions. Dans la tristesse, le sang circule plus abondamment & plus lentement dans nos vaisseaux, parce que les nerfs sont bouchés, & que les esprits animaux ne peuvent plus arriver au cœur avec la même facilité; ce qui empêche cet organe essentiel à la vie d'exécuter parfaitement ses fonctions. Nous soupirons dans la tristesse, parce que le sang se croupit, pour ainsi dire, pendant un certain tems, dans les poumons qui se trouvant embarrassés, s'irritent & se contractent: de-là la difficulté de respirer. On est pâle dans la tristesse, parce que le sang, qui doit se porter aux extrémités, n'y peut circuler librement faute d'un véhicule suffisant pour le faire avancer. La parole manque, parce que les muscles sont privés des esprits qui leur communiquent le mouvement. Le défaut d'appétit, le mauvais tempérament, la paralysie, le scorbut, les vapeurs sont assez souvent les suites de la tristesse. La terreur & la crainte, pous-

fées à leur plus haut degré, ont aussi des suites assez souvent funestes : elles suppriment tout d'un coup toutes les évacuations des humeurs : elles occasionnent des toux convulsives, & font périr en un moment, comme il arrive assez fréquemment après une frayeur subite. Dans cette situation, les esprits, qui partent du cerveau, n'ont aucune communication libre avec les autres parties du corps : l'obstruction est universelle ; d'où s'ensuit un refroidissement subit, qui porte le trouble dans l'œconomie animale, & qui détruit enfin tous les ressorts de la machine. *

SECTION IV. *Des effets des Passions sur les Tempéramens.*

La volonté est une puissance aveugle ; dépendante de l'entendement, comme l'entendement dépend lui-même des impressions extérieures, qui affectent nos sens. Il est certain que nous naissons avec des dispositions propres à acquérir des connoissances, & à saisir l'image du bien ou du mal qui se présente à notre esprit, par le ministère des sens, ou bien par la combinaison des percep-

* Cet état devient encore plus dangereux chez les filles & les femmes qui sont dans un tems critique. On ne doit jamais les effrayer, ni leur apprendre quelques nouvelles disgracieuses, ou qui puissent leur causer une joie trop précipitée.

tions antérieures : nous approuvons celui-là , & nous détestons celui-ci. Toutes ces dispositions & toutes les autres actions de l'ame naissent , à leur tour , des impressions que font sur nos sens les idées & les objets qui les ont frappés.

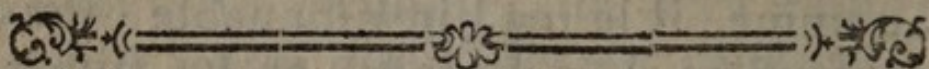
J'ai dit plus haut , que dans les passions , les nerfs étoient affectés ; j'ai fait appercevoir les différens changemens qu'ils éprouvoient , eu égard au genre de passion qui les affecte : d'après cela , il est aisé de pressentir ce que la colere peut produire sur un tempérament sanguin & hystérique , & sur un esprit vif. La colere nuit également à un tempérament phlegmatique , & à un esprit sombre , parce que l'effet de cette passion est d'animer trop subitement les liqueurs , en un mot , de faire succéder le grand chaud au grand froid : elle est souvent plus violente chez la femme que chez l'homme , & n'est ordinairement , chez ce dernier , que le produit d'une passion momentanée. Mais , si la décence & les égards qu'une femme se doit à elle-même la retiennent , le cœur n'y perd souvent rien. L'ame préoccupée saisit tous les moyens d'obtenir la réparation de l'outrage ; ce qui influe sur l'œconomie animale , & la dégrade bientôt dans les tempéramens foibles & délicats. La raison peut seule obvier à cet inconvénient.

La gaieté convient très-bien aux tempéramens phlegmatiques, & aux caracteres doux & tranquilles : elle donne du ressort à toutes les parties, & dissipe les mauvaises humeurs. Mais cette passion doit être amenée par degrés. Si, d'une sombre mélancolie, on passe rapidement à une gaieté complète, on donne à la nature une secousse qui peut lui devenir préjudiciable.

De toutes les passions qui nous affectent le plus, l'amour peut tenir le premier rang. L'avare, comme le riche, s'y abandonne : tout ce qui a vie dans la nature semble soumis à son empire. On fait les excès auxquels il porte l'homme. Il le rend irraisonnable : souvent même il le dégrade, en lui faisant sacrifier son honneur à sa fortune. Combien aussi n'influe-t-il pas sur nos sens & sur notre tempérament ? Le desir d'un moment en est souvent l'objet. S'abandonner sans réserve à l'amour, c'est se rendre criminel ; s'y opposer trop constamment, c'est donner lieu à des maladies souvent incurables, sur-tout chez les filles : de là les jaunisses, les pâles-couleurs, la maigreur, la phthisie ; la pulmonie, les fièvres lentes, la mélancolie, la manie, la folie, &c. On peut consulter le *Dictionnaire de Santé*, pour ces différentes maladies qui affectent plus particulièrement les filles d'un tempérament qui

paroît tranquille ; que celles qui sont d'un tempérament vif & bouillant. Chez les premières, la transpiration ne se fait qu'avec peine ; les esprits se concentrent, & sont même en plus grande abondance ; leur ame s'affecte aussi davantage, & s'arrête plus long tems sur les objets ; au lieu que les filles qui sont d'un tempérament un peu gai, transpirant beaucoup, & conservant moins d'esprits, cette passion ne fait sur elles qu'une impression passagere.

Enfin, quoique toutes les passions semblent légitimes dans leurs principes, un pas de trop les rend quelquefois illícites & pernicieuses.



CHAPITRE IX.

Des Sens en général.

LA formation des sens est certainement un des plus beau chefs-d'œuvres de la nature. Nos sens sont, quand il nous plaît, des ministres actifs, intelligens & fidèles, qui rendent compte à notre ame de ce qui se passe dans l'univers, & de ce qui peut nous affecter dans certains cas. Sans eux, toute la nature nous deviendrait souvent indifférente, sur-tout si nous étions privés de

la vue & du toucher. Les nerfs, qui communiquent tous avec le cerveau, se répandent sur tout notre corps, & sont les instrumens immédiats de nos sensations. Pour les produire, les nerfs ont à subir cinq changemens différens. D'abord ils naissent sous la peau, & ressemblent à de petites houppes nerveuses très-fines, très-déliques & toujours remplies d'un fluide spiritueux, qui les rend sensibles aux moindres impressions. Bientôt après, ces mêmes appendices, ou parties nerveuses, se répandent sur la langue, y acquièrent un nouveau degré de sensibilité, & forment l'organe du goût. Elles se perfectionnent dans la membrane qui tapisse l'intérieur des narines; nous donnent des sensations moins grossières, & forment l'odorat. Dans l'oreille, elles sont encore plus raffinées; aussi ce sens est-il plus parfait que tous les autres: enfin ces houppes nerveuses forment l'œil qui n'est lui-même qu'un nerf épanoui, poussé au plus haut degré de perfection, & dont le sentiment l'emporte sur tous les autres en vivacité & en délicatesse. La perfection de ces différens organes dépend du plus ou du moins de délicatesse des parties qui les constituent.

Les hommes & les femmes ont presque tous le même degré de sensibilité.

La conformation des uns & des autres est à peu-près semblable. Ce sont les mêmes sens , les mêmes organes , les mêmes nerfs , les mêmes distributions. Cependant , si l'on en doit juger par la délicatesse de la peau des femmes , il paroît qu'elles doivent être plus sensibles que les hommes. Elles ont aussi des sens plus vifs , un toucher plus délicat , & des sensations plus distinctes. Il seroit à souhaiter qu'on leur apprit, dès l'enfance, à faire usage de leurs sens , pour les mettre en état de réunir un jour tous les avantages du corps , & tous les talens de l'esprit. La bonne éducation , l'étude de certaine science , & la lecture de quelque bon ouvrage , ne peuvent que rectifier les sensations , & ouvrir l'esprit. On ne sçauroit croire combien les premiers élémens de l'enfance influent sur les sens.

SECTION I. *Du Goût.*

De tous les sens , le goût est un des plus flatteurs , par les plaisirs réitérés qu'il nous donne : c'est même un des plus nécessaires. D'un côté , il nous procure une sensation agréable ; de l'autre , il fait un bien réel à la machine : il est le gourmet de l'estomac , & donne la vie aux autres sens. Il nous apprend à distinguer les alimens utiles , & à rejeter

ceux qui peuvent être nuisibles. La langue, le palais, &c. concourent à former ce sens délicat, qui paroît être le premier agrément dont jouit l'enfant qui naît; & c'est ordinairement le dernier amusement du vieillard qui se croit heureux, quand il en jouit jusqu'au tombeau.

Il y a des alimens qui impriment sur la langue une sensation désagréable, & qui cependant peuvent être salutaires. Les racines des plantes, les écorces des arbres, les feuilles, les fruits même de certaines productions végétales que l'Auteur de la nature a répandues sur la terre, pour nous soulager dans nos maux, & pour remédier à nos infirmités, deviennent des secours inutiles, s'ils répugnent à notre goût. Je conviens que tout ce qui a le caractère de médicament produit dans l'organe du goût un certain dérangement. Mais, combien de fois aussi l'imagination n'y a-t-elle pas de part?

Quand les alimens font sur la langue une sensation douce, tempérée, que les huiles, les sels & la terre y paroissent combinés en égale proportion, pourquoi en chercher d'une nature contraire, qui, en excitant d'avantage l'appétit, détruisent insensiblement la délicatesse des houppes nerveuses de la langue, & diminuent l'organe du goût; ce qui pro-

duit des indigestions, &, par la suite, le délabrement de l'estomac.

Si des alimens d'une certaine qualité, tels que les ragoûts trop épicés, les fruits trop verts, les sucreries, &c. peuvent altérer l'organe du goût, les boissons trop spiritueuses, celles qui sont trop chaudes, ou trop froides, peuvent aussi diminuer sa finesse. On doit également se méfier des substances âcres & mordantes, qui sont les poisons du corps. Quant aux maladies qui portent tout leur effet sur la bouche ou sur la langue, c'est aux médecins à y remédier.

SECTION II. *De l'Odorat.*

L'odorat est un ministre fidèle à qui rien n'échappe, un guide vigilant, qui avertit du danger. Il concourt à augmenter les plaisirs du goût, sans chercher à les partager. Souvent il le détourne, ou il l'approuve dans ses caprices. L'odorat, comme on peut en juger, n'est, à proprement parler, qu'un sens auxiliaire du goût; car, lorsque nous prenons ce qui plaît à la bouche, c'est sur-tout, quand l'odorat lui a servi d'avant-goût. Cependant ce sens a des facultés plus étendues, &, par conséquent, des plaisirs variés, des désagrémens que le goût ne partage point avec lui. Enfin, quoique l'odorat ne paroisse

roisse avoir été formé que comme un supplément du goût, il a cependant des loix séparées, des sensations distinctes, qui ne se confondent point avec celles de la bouche.

Ce qui fait le principe de la vie de l'enfant fait aussi celui de ses peines. A peine est-il né, que l'air qui entre dans ses narines lui cause de la douleur, & met tous ses muscles en convulsion, en un mot, le fait éternuer. C'est ainsi que, par l'effet de l'air sur les nerfs de l'odorat, la machine se souleve; &, par ses efforts, elle met en jeu tout le mécanisme de la respiration : ce que l'enfant ressent, en naissant, nous l'éprouvons, tous les jours. S'il nous arrive de sortir d'un endroit échauffé pour respirer subitement un air froid, nous sentons une vive impression qui nous contraint d'éternuer. C'est ainsi que l'Auteur de la nature, en rendant l'air vif & fluide, lui a donné le pouvoir de faire respirer tout ce qui est animé.

S'il est avantageux de ne point trop fatiguer l'odorat, pendant la jeunesse, il ne l'est pas moins de le ménager, tout le tems de la vie. Les personnes qui font un usage immodéré des odeurs ont ordinairement l'odorat émouffé, & font perdre à cet organe toute sa sensibilité. Les animaux nous donnent des exemples bien frappans du ménagement qu'exige

l'odorat; & des gens sages sont parvenus à perfectionner ce sens par les soins qu'ils y ont apportés, quelques-uns même l'ont poussé à un degré incroyable de finesse, en ne lui présentant, dans la nécessité, que des odeurs qui ne pouvoient y exciter que des sensations délicates.

Pour prouver combien la familiarité que l'on contracte avec les odeurs fortes est contraire à l'odorat, il suffit de jeter les yeux sur l'effet qu'elles produisent, présentées sous le nez d'une personne languissante, ou qui se trouve mal, quand elle n'y est point accoutumée. Le vinaigre suffit, le plus souvent, chez celles-ci, tandis que d'autres, qui ont l'odorat absorbé par cette diversité d'odeurs que la prodigalité & le luxe ont inventées, sont très-long-tems à revenir, parce que, chez ces dernières, les parties spiritueuses & volatiles des odeurs les plus fortes ne font plus d'impression sur l'odorat.

On peut donc conserver ce sens précieux dans toute son intégrité, si l'on a soin d'éviter les odeurs fortes, les essences musquées, & généralement tout ce qui peut affecter trop vivement cet organe.

SECTION III. *De l'Ouïe.*

Sans l'ouïe, le commerce des hommes nous feroit inconnu : nous ne goûterions ni les charmes de l'harmonie, ni les douceurs de la voix. Nous ne pourrions pas encore emprunter les secours de l'éducation pour orner l'esprit & le cœur. Avec le sens précieux de l'ouïe, nous éclaircissons nos doutes, nous rectifions nos idées & nos pensées ; nous voyons d'un coup d'œil tous les progrès de l'esprit humain ; nous comparons les tems, & nous faisons passer devant nous l'histoire de l'univers.

Si le sens de l'ouïe est le plus raffiné de ceux dont j'ai parlé, il est aussi sujet à de plus grandes erreurs. Il nous communique des sensations plus délicates, mais moins fidèles. Enfin il nous trompe, toutes les fois que nous ne pouvons pas rectifier, par le toucher, les idées qu'il produit en nous. Comme la matière qui fait l'objet de cet organe est plus subtile, moins à notre portée, & qu'elle nous donne des sensations qui nous sont plus avantageuses, il est naturel que nous portions un jugement moins sain de la nature des objets dont elle nous rend les impressions.

La première illusion que produit l'oreille est de nous donner des idées faus-

ses de la distance des objets d'où partent les sens. Je crois devoir dire, à ce sujet, comment s'opère l'entendement.

Le son consiste dans les vibrations de l'air. Quand on frappe une cloche, les parties frappées se fléchissent & s'éloignent les unes des autres, en certains points. Cet éloignement doit nécessairement faire reculer les parties de l'air : celles-ci se compriment; &, quand elles veulent reprendre leur premier état, elles se resserrent ou s'avancent : c'est ce débandement qui, venant à frapper l'oreille, produit le son. Quand les parties de l'air se débandent, elles agissent de tous côtés. Mais, lorsqu'en se débandant vers un côté, elles rencontrent quelque corps solide, auquel elles ne peuvent pas transmettre leur mouvement, elles reviennent sur leurs pas; ce qui produit le choc. Mais il faut, pour cela, que les rayons sonores tombent sur une surface concave.

Quelques personnes peuvent être surprises de voir que des sourds entendent, au moyen d'un cornet. Par ce secours, tous les rayons sonores, qui entrent par le pavillon du cornet, ou par sa plus grande évansion, vont se transmettre dans l'oreille, par l'extrémité la plus petite de ce même cornet. Alors la quantité des rayons sonores, réunis dans un si petit espace, occasionnent une plus grande

vibration de l'air , & par-là rétablissent l'ouïe , tant que ce secours agit.

Quand on s'est habitué , de bonne heure , à connoître les corps capables de produire les bruits même les plus forts , on est moins incertain sur leurs distances : on peut alors déterminer la proximité des sons intermédiaires entre le bruit le plus fort , & le son le plus doux. Ceux qui n'ont pas l'oreille habituée à ce manège croient très-éloigné l'endroit d'où vient le coup , tandis qu'il est souvent très-près ; le son très-faux , quand il est très-juste ; & très-aigre , quand il ne l'est que médiocrement. C'est donc de l'habitude dans la comparaison de l'oreille avec le corps sonore , que dépend la justesse & la sensation de l'ouïe. Ce que je viens de dire est indispensable pour ceux que l'on destine à la musique & à la déclamation. J'exposerai les moyens que l'on peut mettre en usage pour y parvenir , lorsque je parlerai de la voix.

SECTION IV. *De la Vue.*

La vue est le plus beau de tous les sens. L'œil , ce globe lumineux , qui ne tient au corps que parce qu'il est uni à sa partie la plus subtile , nous trace le tableau de toutes les beautés de la nature , comme il est lui-même le por-

trait de nos pensées. Combien de fois ne découvre-t-il pas ce que l'ame voudroit cacher ? Si l'œil est la partie de notre corps la plus vive & la plus animée, on n'ignore point avec quel avantage une jolie femme sçait en profiter, & quels charmes il lui donne. Enfin l'œil nous donne la connoissance des choses les plus éloignées.

Quoique l'œil soit le sens le plus fin, il est pourtant sujet à nous tromper. Il semble qu'il ne nous fasse appercevoir les objets, que pour nous donner des idées fausses, des sensations erronées, & des regrets légitimes. En un mot, plus ce sens nous est précieux, plus les sensations qu'il produit sur nous sont capricieuses ; & plus nous devons nous mettre en garde contre l'erreur dans laquelle il nous entraîne assez souvent.

Il y a des circonstances dans lesquelles on doit perpétuellement se prémunir contre les idées que la vue excite. Les jugemens que l'on porte alors doivent avoir l'approbation du toucher. Mais, dans d'autres circonstances, l'œil frappé d'un objet juge aussi-tôt qu'il l'a apperçu. L'effet s'en communique à l'ame ; & cette dernière, une fois d'accord avec l'œil, maîtrise la raison, & détruit son empire. L'œil participe encore à notre instruction bonne ou mauvaise, eu égard aux différens objets que

nous lui présentons. Ce que l'œil dévore l'esprit le saisit.

Si l'on considère les divers phénomènes qui concourent à la formation de la vue, (ce qu'il ne m'est pas possible d'expliquer dans cet ouvrage,) on peut être certain que l'ame n'appercevant les objets, qu'à l'occasion de l'image distincte, qui s'en forme dans l'œil, il s'ensuit de-là qu'on ne sauroit voir clairement les objets éloignés ; car l'angle que forment les rayons qui en viennent est trop petit, quand la distance est grande : par conséquent, la distance d'un grand corps pourra se réduire à un seul point, & sera par-là confuse.

Quand on a été dans un endroit obscur, l'œil ne peut souffrir le grand jour, parce que la prunelle qui a été extrêmement dilatée reçoit, en plein jour, une trop grande quantité de rayons lumineux. Lorsqu'on est sur un vaisseau, ou dans un batelet, à mesure qu'on s'éloigne du rivage, les objets que nous appercevons semblent se mettre en mouvement, parce que nous ne sentons point que nous sommes entraînés par l'action du vaisseau qui nous porte. Enfin, pour que l'organe de la vue procure tous les avantages que nous devons en attendre, il faut que toutes les parties qui le constituent ne souffrent aucun dérangement. Nous serions donc sujets à une

multitude d'accidens dans cette partie ; si l'Auteur de la nature n'y avoit pourvu, en couvrant, pour ainsi dire, l'œil par les paupieres qui sont revêtues de poils que l'on nomme *cils*, & qui lui servent encore de préservatif.

SECTION V. *Du Toucher.*

Le toucher a ses avantages réels, tant parce qu'il est le plus étendu de nos sens, que parce qu'il nous est le plus nécessaire, le moins trompeur, & qu'il contribue à notre tranquillité. Ce sens est le dernier que nous consultons, parce qu'il est comme la pierre de touche de tous les autres : c'est lui qui rectifie nos jugemens ; donne de la précision à nos idées, & de la force à notre esprit. Il met, pour ainsi dire, la dernière main aux ouvrages de nos sens. Il tient notre ame, à chaque instant, à l'abri de l'illusion & de l'erreur. En un mot, le toucher est la ressource de celui qui a perdu la vue : c'est la base de nos sensations, & l'interprète le plus fidèle de notre ame.

Le tact est l'ame de tous les arts. Ce n'est qu'en faisant un fréquent usage de ses mains, que l'homme se perfectionne dans les différens talens qu'il peut exercer. Mais, pour parvenir à conserver le tact dans son intégrité, il faut, si l'on

peut, éviter les travaux durs & pénibles, qui durcissent l'extrémité des doigts, en les privant de leur souplesse naturelle.

Si la structure des doigts & la délicatesse de la peau semblent contribuer à la finesse du toucher, les femmes doivent, à cet égard, l'emporter de beaucoup sur les hommes. Mais un doigt de moins, un doigt mutilé, une main desséchée, ou gouteuse, altèrent inmanquablement la finesse du tact.

SECTION VI. *De la Voix.*

Mon intention n'est pas de mettre la voix au rang des sens. Si je parle actuellement de ce moyen d'exciter dans notre ame les mêmes impressions que ressentent ceux qui chantent, c'est qu'elles ne peuvent avoir lieu, sans que l'ame en soit vivement affectée.

Toutes les fois que l'on veut chanter, il faut nécessairement mettre en jeu les muscles destinés à tendre les cordes vocales de la glotte*; & c'est cette tension qui donne plus ou moins de justesse & de précision dans le chant.

Plus l'ouverture de la glotte** est étroite, plus l'air y passe avec rapidité;

* M. Ferrein, célèbre médecin, est l'auteur de cette découverte.

** La glotte est ce qu'on appelle la *pomme d'Adam*.

& plus le son est aigu. On voit par-là que ceux qui s'efforcent de donner à leur voix un son fort aigu, seroient enfin suffoqués, s'ils continuoient trop longtemps, parce qu'alors, comme ils retrécissent entièrement la glotte, il ne peut sortir que peu d'air : il leur arrive donc la même chose qu'à ceux auxquels on arrête la respiration. Si l'on élargit trop l'ouverture de la glotte, l'air qui passe, sans beaucoup de vitesse & sans peine, ne se brise pas, & n'occasionne point de frémissement. La glotte, comme on peut le voir, est le véritable endroit où se forme le son. L'espace de la bouche & des narines ne contribue en rien à la production de la voix ; mais il peut lui procurer d'autres avantages : l'altération de la voix devient sensible dans les rhumes, lorsque le nez est bouché, ou qu'il y a quelque fente au palais.

La justesse de la voix dépend encore de celle de l'oreille. Quand la sensibilité des oreilles est inégale, les cordes vocales sont tirées par deux puissances opposées, qui changent la disposition de leur tension naturelle : alors on doit entendre des sons faux, & chanter de même. Mais, lorsque, par accident, une oreille devient plus foible que l'autre, cela n'empêche pas qu'on ne chante juste, parce qu'on a d'abord commencé par entendre chanter ainsi, & que l'ha-

bitude corrige assez souvent le défaut de l'organe.

La voix est regardée , à juste titre , comme l'organe de nos pensées. Il est donc nécessaire qu'elle ait avec notre ame une relation intime : sans cela , elle peut nous tromper , comme les autres sens. Elle est tellement l'interprète de l'ame , qu'une voix douce semble annoncer la douceur des mœurs , & celle du caractère : au contraire , une voix dure marque la rudesse des mœurs , & celle du caractère. Quoique cette union de la voix avec l'ame paroisse avoir quelque vraisemblance , on observe pourtant quelquefois le contraire ; car un défaut dans l'ouïe diminue le prix de la voix ; & d'ailleurs le nez & le cerveau sont sujets à certaines maladies qui la privent de tout son agrément. La peur fait encore perdre la voix ; mais cette perte n'est alors que momentanée. Les brouillards , la fumée des lampes mal éteintes , les fruits acides , &c. ne contribuent pas peu à altérer cet organe. On peut remédier à cet accident , en faisant usage de quelques tasses de thé , ou d'une infusion de capillaire avec un peu de sucre.

Les noix , les cerneaux & les amandes sont un mets délicat pour les dames. Cependant , si elles vouloient réfléchir sur les inconvéniens qui résultent

d'une pareille satisfaction, elles se priveroient volontiers d'un tel mets qui, chargeant trop l'estomac, les excite à tousser, & leur cause ensuite une extinction de voix. Enfin les liqueurs fortes, ou trop épicées, produisent l'épaississement de l'humeur bronchique, & font perdre à cet organe sa justesse & son harmonie.

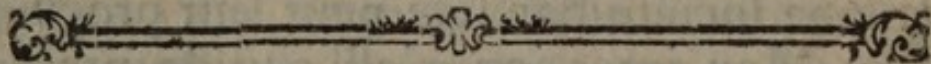
Quand les accidens qui arrivent à la voix dépendent d'une cause simple, c'est-à-dire, d'un défaut dans le régime, on peut y remédier, 1°. en observant une diète exacte, & en s'abstenant soigneusement de tout ce qui a pu donner lieu à l'altération de la voix; 2°. en usant, pendant plusieurs jours, de quelque béchique en infusion, ou d'autres remèdes de la même classe, qu'on laissera fondre dans la bouche, & que l'on avalera doucement avec la salive. Les infusions pourront être composées de fleurs de violette ou des épluchures du cacao. On peut aussi faire usage des quatre fleurs, ou bien de celles de coquelicot, en ajoutant à l'une de ces infusions un peu de miel de Narbonne. Pour la bouche, on doit employer les tablettes de guimauve sans sucre, le jus de réglisse à la reine, ou le sucre candi.

Si l'enrouement ou l'altération de la voix dépendent des brouillards auxquels on s'est exposé, il faut préférer l'infu-

sion des capillaires , celles du thé , de la racine de scorfonnerie , &c.

Si , à l'enrouement & à la difficulté de chanter , il se joint une toux fréquente avec des picotemens & des ardeurs de poitrine , on doit donner la préférence aux bouillons de mou de veau. On fait cuire encore des navets sous la cendre chaude ; & , après les avoir épluchés , on les écrase dans du lait que l'on a fait bouillir auparavant , & qu'il faut faire bouillir , une seconde fois avec les navets. Cette espece de potage est très-agréable , & nourrit , sans que l'on soit obligé d'avoir recours à d'autres alimens. Je crois devoir encore prévenir que , dans cette circonstance , on doit éviter le vin , le café , le chocolat , les salades & les autres mets crus ou épicés.

Je ne parle point des huiles , parce qu'elles ne conviennent pas à tous les tempéramens , principalement à ceux qui sont bilieux ou phlegmatiques.



CHAPITRE X.

De l'Exercice & du Repos.

ON n'ignore pas combien l'exercice est utile à la santé. Si les hom-

mes y sont plus particulièrement destinés, les femmes ne doivent point s'en croire exemptes. Si elles s'y livroient un peu plus, peut-être s'épargneroient-elles beaucoup de maladies. Elles seroient certainement moins sujettes aux vapeurs. La nourriture, sans l'exercice, devient un fardeau; & l'exercice, sans nourriture, ne sert qu'à accélérer notre destruction. Le travail n'est point une chose abjecte, ni une punition; au contraire, il est un préservatif contre les maladies. L'opulence, la médiocrité & la pauvreté ont chacun des travaux qui peuvent leur convenir. Les anciens étoient si convaincus de l'utilité de l'exercice, qu'ils s'en faisoient un devoir indispensable. Mais le luxe & la gourmandise ont insensiblement captivé les hommes, & leur ont fait perdre de vue l'objet le plus essentiel à leur santé.

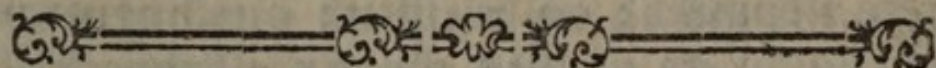
Si le manque d'exercice peut altérer la santé des hommes, la vie que menent la plupart des femmes les prive quelquefois, de très-bonne heure, des plaisirs qu'une société honnête peut leur procurer. Mon intention n'est pas de prescrire un exercice forcé: il faut le proportionner à l'état, à l'âge, au tempérament & aux forces des différens sexes. Quand une femme est jeune, forte, vigoureuse, bien constituée & bien portante, croit-elle faire un exercice

convenable, en sortant de son lit pour aller à sa toilette, de sa toilette à la table, de la table au jeu, & de-là au spectacle? Le plus grand exercice des femmes qui vivent ainsi est donc à peu-près de deux heures; encore leur faut-il une voiture commode où elles soient tranquilles, & souvent les glaces fermées. Le reste de la journée se passe ordinairement devant un miroir ou devant une table de jeu où elles ont presque toujours l'esprit tendu, & le corps sans mouvement: de-là les indigestions fréquentes, & quelquefois la suppression des règles, les grossesses plénibles, & enfin les couches fâcheuses. Les courses à pied, & quelquefois à cheval; la promenade du matin dans un lieu pur & ferein, & le soir, après le soleil couché; le jeu de boule, l'exercice du volant; une danse modérée, un œil attentif aux affaires de leurs maisons, un soin particulier de l'éducation de leur famille diversifieroient leurs plaisirs, & leurs occupations. Que l'on jette les yeux sur soi-même, sur cette machine admirable, qui constitue l'homme; tout y paroît destiné pour le mouvement. Les muscles font mouvoir le cœur, & circuler le sang: ils broient, divisent & altèrent notre nourriture. Il faut donc que leurs mouvemens soient proportionnés à la quantité & à la qualité des alimens que

nous prenons. Les personnes les plus oisives sont celles auxquelles l'exercice est le plus nécessaire, parce qu'elles font un amas plus considérable d'humeurs, & qu'elles regorgent de sucs nourriciers. Celles qui ont l'estomac paresseux, & les fibres délicates, ont absolument besoin de s'exercer; mais elles doivent éviter la danse, les chants forcés & les efforts violens. Ces exercices outrés ne conviennent qu'à des femmes accoutumées à une vie dure & laborieuse, telles que celles de la campagne, & à ces danseuses de profession. Enfin je crois devoir prévenir les femmes de ne point se livrer, pendant l'été, à aucun exercice qui exige certains mouvemens qui peuvent les échauffer & augmenter la transpiration. La promenade est l'exercice le plus salutaire que l'on puisse prendre dans cette saison. La danse convient dans l'hyver, en observant de ne pas s'exposer à un air froid, lorsqu'on a chaud. Il seroit encore à propos que, dans le tems de gelées, les femmes eussent le courage, sauf les précautions requises en pareil cas, de braver un peu cette température d'air, & qu'elles se promenassent, depuis midi, jusqu'à deux heures. Au printemps, & dans l'automne, elles pourroient jouer à la boule, au volant, &c. ou bien se promener; mais il faut qu'elles évitent les brouillards

dont ces deux saisons ne sont pas tout-à-fait exemptes.

Enfin le tems que les femmes donnent à leur toilette , au jeu , à certains petits ouvrages , & à la conduite de leur maison , peut être regardé comme un repos suffisant pour elles , eu égard au genre de ces occupations.



CHAPITRE XI.

Du Sommeil & de la Veille.

LE sommeil & la veille partagent le cours de notre vie. Dans la veille , toute la machine est en action. Dans le sommeil , tout est dans le silence. La veille est un état de contrainte ; le sommeil , un état naturel. Dans la veille , notre ame paroît participer au calme que nous éprouvons ; & nous ne nous apercevons de notre existence qu'à notre réveil qui , en nous rendant nos sens , nous rend aussi nos plaisirs & nos peines.

Si ce sont nos sens qui nous font sortir du sommeil , ce sont eux aussi qui nous forcent d'y rentrer. Les dissipations que nous faisons , pendant la veille , exigent des réparations que nous ne pouvons obtenir que par le sommeil qui diminue les sécrétions , & rend plus

parfaites la coction & la nutrition.

Si le sommeil a ses agrémens, il a ses peines, ses avantages & ses inconvéniens. On ne doit point chercher le sommeil, quand il fuit, ni le fuir, lorsqu'il s'annonce : un trop long sommeil nuit ; un trop court incommode. Quand on ne dort pas assez, on s'énerve, on s'épuise : le sang devient âcre ; la lymphe s'épaissit : on maigrit ; on languit ; & l'ame ne profite qu'aux dépens du corps.

En général, les femmes doivent dormir plus que les hommes : elles sont d'un tempérament plus délicat ; elles mangent & boivent ordinairement moins : en un mot, elles sont sujettes à des pertes & à des dissipations plus considérables, qui exigent une plus grande réparation. Les femmes délicates, & celles qui font peu d'exercice, doivent dormir moins que celles qui sont fortes & robustes, & qui s'exercent davantage. Le sommeil des premières, & celui des jeunes personnes, ne doit donc être que de sept heures, tandis que celui des dernières peut être de neuf heures ; & il est encore à observer que les unes & les autres doivent au moins laisser deux heures d'intervalle entre le repas & le moment de se mettre au lit. Celles qui veulent jouir d'une bonne santé, & ne point altérer leurs

charmes , feroient bien de souper très-légerement.

Du lit dans lequel on se couche dépend souvent de la bonté du sommeil. Les saisons semblent pouvoir servir de règles à la composition du coucher. En hyver , les lits de plumes peuvent être permis ; mais , lorsque la saison est tempérée , ne feroit-il pas plus salutaire pour la santé de se priver de ces enfans de la mollesse ? Un bon lit de plumes cède facilement au poids du corps ; & ses bords relevés , se modelant à la forme du corps , l'échauffent , augmentent la transpiration , & produisent la foiblesse. Au contraire , un lit composé de trois bons matelats , & d'un sommier de crin , met à l'abri de ces inconvéniens : au moins devoit-on faire observer cette règle aux jeunes personnes.

Quand on est couché , le corps doit être étendu , & la tête peu élevée , c'est-à-dire qu'il faut , dans le lit , avoir la même position que quand on est debout. Les bras doivent être étendus sur les côtés , le long du corps , sans les croiser par-dessus la tête. L'une & l'autre de ces méthodes gênent l'action des muscles pectoraux , & s'opposent à la liberté de la respiration.

Si l'on n'a pas cette attention pour les jeunes personnes , on les expose à

avoir le dos voûté , & la tête contre-faite. On doit également éviter de se coucher sur le côté gauche, pour ne point gêner les mouvemens du cœur. Les jambes & les cuisses doivent être étendues, & point rapprochées du ventre ou du derriere. Lorsque l'on relève les cuisses du côté du ventre, on repousse les intestins contre l'estomac dont on diminue le diamettre. Si l'on jette les cuisses trop en arriere, on tire les muscles du bas ventre dont on resserre la capacité. L'un & l'autre de ces inconveniens troublent les indigestions. Les femmes enceintes ne doivent par perdre de vue ces précautions. Pour observer plus exactement ce que je dis, on doit faire faire son lit, de maniere que les côtés soient égaux; &, si quelque chose doit être plus bas, ce sont les pieds; mais il vaut mieux que le lit soit égal par-tout. Si la tête est trop basse, ou trop renversée, le sang, qui doit se porter à cette partie, y venant avec trop de rapidité, il en peut résulter des hémorrhagies, des apoplexies, &c. Il y a des circonstances dans lesquelles on peut avoir la tête un peu plus élevée, comme lorsqu'on a la respiration laborieuse, à raison de quelqu'affection particuliere de la poitrine.

On n'ignore point que la propreté est un objet essentiel à la santé. Des draps,

trop long-tems gardés dans un lit, ou venus tout récemment de la lessive, peuvent avoir des suites funestes. Il faut en changer souvent, & observer que ceux que l'on remettra soient bien blancs, bien secs, & qu'ils aient une bonne odeur de lessive, au lieu de ce goût aigre, rance ou moisi qu'ont ordinairement des draps que l'on a renfermés, aussi-tôt qu'ils ont été rapportés de la lessive : je crois même qu'il seroit prudent de les déployer, & de les exposer à l'air, pendant quelques jours, dans l'été, & pendant trois ou quatre, en hyver, dans une chambre médiocrement échauffée par un feu de cheminée, & à l'abri de toute humidité.

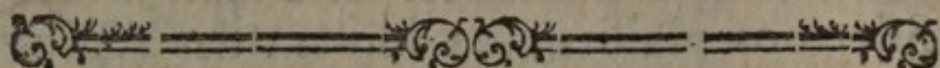
Il suffit, en hyver, de se couvrir de façon à se garantir du froid, sans avoir trop chaud. Un tems plus doux ne doit point engager à changer la façon de se couvrir. Un tems plus froid ne doit point la faire augmenter.

La position des lits doit être telle ; qu'ils ne soient point en face des fenêtres ou des portes. Les rideaux doivent être également fermés. Enfin, dans les appartemens vastes, & dont les planchers sont hauts, il faut, dans l'hyver, entretenir une chaleur douce, pendant la nuit. Les appartemens où l'on couche ne doivent point être exposés au bruit ; car rien n'est plus nuisible à la santé, ni

même quelquefois plus dangereux que d'être éveillé subitement. Il est encore essentiel d'avoir toujours une lampe de nuit, allumée, & quelqu'un couché dans la même chambre, ou du moins tout auprès, pour que, s'il arrive quelque accident, pendant la nuit, on puisse avoir du secours, par le moyen d'une sonnette qui sera placée à côté du lit. Ces précautions sont indispensables pour les jeunes personnes, & pour celles qui sont âgées.

Les coëffures de nuit ne doivent point trop ferrer la tête, pour ne pas gêner la circulation du sang dans cette partie. En été, la tête doit être moins couverte qu'au printemps, en automne & en hyver.

Enfin c'est une mauvaise méthode de coucher la tête nue, en été; de laisser les fenêtres ouvertes, de ne point avoir de rideaux à son lit, & de coucher presque nud, comme le font la plupart des jeunes personnes. Outre que cette façon est indécente, elle nuit à la santé. Si la transpiration, qui a eu lieu, pendant la nuit, vient à se supprimer subitement par la fraîcheur du matin, elle se répercute, & donne lieu aux pleurésies, aux fluxions de poitrine, aux esquinancies & à des rhumes opiniâtres.



CHAPITRE XII.

De la Beauté.

POUR bien connoître la beauté, il faut consulter le tableau de la nature. Quand on ne suit pas son dessein, on s'égare, & l'on s'expose à être les victimes de l'illusion, de la fantaisie & de la bizarrerie. La diversité des sentimens sur ce qui doit constituer la vraie beauté, fait qu'on peut la diviser en *beauté réelle*, & qui réunit ce que la nature a de plus parfait; & en *beauté imaginaire*, qui doit tout son éclat à certains traits ou à certaines influences qui séduisent notre ame, trompent nos yeux, & captivent nos cœurs, sans que les merveilles de la nature y aient la moindre part.

La nature, toujours fertile en beautés, n'a pas encore épuisé ses modèles; & si nous les méconnoissons, c'est à nous qu'il faut s'en prendre: c'est la diversité de notre goût qu'il faut accuser. Jugeons les choses sans prévention: déchirons le bandeau qui nous aveugle trop souvent; & nous serons plus reconnoissans envers une bienfaitrice qui nous offre sans cesse les moyens de re-

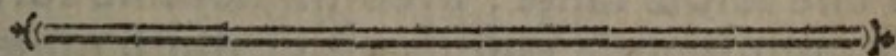
connoître sa puissance. Elle sçait diversifier nos plaisirs , en suivant des règles invariables , & cacher la beauté dans de grands traits , pour la faire reparoître sous des traits fins & délicats. En un mot , c'est dans l'arrangement symétrisé des parties , & dans la proportion exacte qu'elles ont entr'elles , qu'elle fait résider son secret.

Toutes les parties du corps contribuent à la beauté. La figure , la taille , les bras , les mains , les doigts , les ongles même , chez les femmes , augmentent ce qui captive nos cœurs.

En donnant une description exacte des caractères qui doivent faire distinguer la vraie beauté , je ne prétends pas mettre au-dessus d'elle , ni rejeter les personnes qui ne seront point conformes au tableau que je vais tracer. Personne n'ignore qu'une femme peut être belle , sans avoir cette exactitude dans les traits & dans la taille , qu'il est permis de rechercher , quand on veut connoître à fond jusqu'à quel degré la nature peut-être prodigue envers les unes , économe pour certaines , & quelquefois avare envers d'autres. Mais , si la nature refuse à quelques personnes des avantages passagers , elle sçait les en dédommager par la délicatesse des sentimens , par la vertu , la bonté du cœur , la grandeur d'ame , & par mille autres dons
plus

plus flatteurs , aux yeux des gens sensés , que la beauté la plus parfaite.

La beauté dépend autant du feu qui brille dans les yeux , & de la forme du nez , que des différentes habitudes de l'ame. On y remarque souvent la hauteur , la fierté , l'air sérieux , le ravissant , le doux , le tendre , & le languissant *.



CHAPITRE XIII.

Du Mariage , en général.

LA plupart des mariages se font par convenance , par nécessité , & le plus souvent par intérêts , ainsi la dignité de notre existence dépend presque toujours du hazard. D'un côté , la fortune & le rang , de l'autre , les mœurs ou un certain caprice , sont les seules loix que l'on écoute. Qu'il seroit , au contraire , à souhaiter que l'on se guidât suivant les vues légitimes du mariage ! Les époux seroient plus heureux ; & l'Etat y trouveroit son avantage , si l'on avoit un peu plus d'égard à la taille , à la

* Comme tout ce qui doit réellement constituer la beauté est décrit dans l'*Essai sur la manière de perfectionner l'Espece humaine* , par M. Vandermonde , on peut s'en instruire dans cet Ouvrage.

figure, à l'âge, au tempérament & aux mœurs des nouveaux époux. Mais, comme on ne consulte ordinairement que la fortune ou la naissance, on ne craint point d'unir une femme jolie & bien faite, avec un homme laid, & contrefait; une femme grasse & en embonpoint, avec un homme maigre, & souvent épuisé, ou une femme maigre, & d'une foible santé, avec un homme fort & vigoureux; enfin une vieille femme avec un jeune homme, ou une jeune femme avec un vieux homme.

Il est certain que la conformation des peres & des meres est une source des perfections ou des imperfections qui se trouvent dans le corps de l'enfant. En effet on voit, tous les jours, des enfans qui ont tout le beau de leur mere, réuni avec les difformités de leur pere, ou qui, par la suite, sont attaqués de quelques vices particuliers, attachés aux mœurs de leurs parens.

Si les défauts corporels du pere & de la mere peuvent influencer sur l'enfant, la maigreur n'entraîne pas moins d'inconvéniens. Comme, dans cet état, la surabondance des parties nourricieres n'est pas assez grande, la lymphe prolifique est aqueuse & sans vertu; &, si elle est propre à la génération, l'acrimonie qu'elle contracte se communique aux humeurs du fœtus; l'expose

à toutes sortes de maladies & de difformités.

Il y a encore plusieurs difformités du corps, comme les tumeurs de naissance, les taches, les signes, les envies, les boutons, la goutte-rose, qui altèrent la beauté de la physionomie, & dont les nouveaux-nés se ressentent très-souvent.

SECTION I. *De la Saison la plus propre pour marier les Demoiselles.*

Il semble que la nature ne nous ait donné d'autres règles pour accomplir le but du mariage, que celle de nos desirs : néanmoins toutes les saisons ne sont pas également convenables à cet objet. Pendant la chaleur de l'été, le sang est épaissi, la bile trop exaltée ; les fibres sont trop relâchés ; la transpiration est plus abondante : on prend moins de nourriture ; à peine la lymphe suffit-elle pour entretenir les forces. Les froids violens ne sont pas plus favorables. Le printems paroît donc la saison la plus tempérée, & la plus égale ; l'air qu'on y respire est plus pur ; en un mot, la nature offre un tableau frappant des avantages du printems, pour la génération & pour la végétation. Les prés se couvrent de verdure ; les arbres de feuilles. Dans le printems, on voit

éclore les feuilles, les fleurs; les animaux s'accouplent. Dans l'automne, on voit mûrir les fruits.

SECTION II. *De l'Age le plus convenable pour marier les Demoiselles.*

Tous les âges ne sont pas propres à faire goûter les douceurs du mariage. Les premières & les dernières années ont leurs obstacles. Si les enfans sont trop foibles, les vieillards sont trop languissans: le milieu de la vie paroît donc le plus propre au mariage qui exige du feu, de la santé & du courage. La force & le tempérament doivent, par conséquent, servir de règles, dans l'établissement des demoiselles.

On a vu des filles de douze ans pouvoir être meres, tandis que d'autres de dix-huit, & même de vingt, n'auroient pu l'être sans danger, à cause de la faiblesse de leur tempérament.

L'enfance* & la puérilité** ignorent ordinairement ce que c'est que de produire des hommes. Mais à dix-huit ans, il y a dans les deux sexes des sujets assez forts, assez robustes & assez bien constitués, pour être en état de reproduire leurs semblables. Cette préférence, de la part de la nature, s'étend plus

* Son terme ordinaire est celui de quatre ans.

** On compte qu'elle finit à dix ans.

sur les filles que sur les hommes. Il y a d'ailleurs , chez les premières , un symptôme non équivoque qu'elles peuvent être meres ; c'est l'apparition des règles : je passe sous silence les signes qui peuvent caractériser la même possibilité chez les hommes , parce que cet ouvrage ne les regarde pas.

Quoique l'apparition des règles semble le terme marqué pour pouvoir décider l'établissement des demoiselles , on ne doit pas , pour cela , prendre ce terme à la lettre. Les règles sont souvent balancées , tant pour la quantité , que pour le tems où elles doivent paroître. On doit , au contraire , attendre qu'il y ait au moins un an qu'elles soient bien établies. Une simple réflexion suffit pour faire sentir l'utilité de ce que je propose , les règles ne peuvent paroître dans les premiers tems , sans que les parties qui doivent les fournir & les laisser passer se ressentent des efforts que la nature fait pour jouir de ses droits.

Il faut encore observer que les parties essentielles à l'accroissement , & à la vie du fœtus , n'acquierent de force & de proportions convenables , qu'immédiatement après l'apparition des règles : c'est dans ce tems que le ventre & la matrice ont plus de capacité , & que la gorge acquiert le volume qui lui

est absolument nécessaire pour contenir le lait qui doit servir à nourrir l'enfant; ce qui ne s'opere que par degrés.

L'inconséquence qui résulte du préjugé de l'apparition des règles s'éclipsera sans doute, si l'on fait attention qu'il y a des filles qui sont réglées à douze ans, d'autres à quatorze; dans un âge si tendre, peut-on raisonnablement espérer qu'une si foible créature puisse supporter sans danger tous les inconvéniens de la grossesse, & les travaux de l'accouchement. En cherchant à conserver un nom, ou une fortune, on travaille, au contraire, à perdre l'un & l'autre : on donne le jour à des enfans foibles & délicats, dont la vie est souvent de peu de durée, ainsi que celle de la mere qui, si elle survit, traîne une vie languissante, qui la met dans l'impossibilité de réparer les premières pertes. Enfin, si d'un mariage trop prématuré, il peut en résulter la perte de la vie de la mere & celle des enfans, on doit donc écouter la voix de la nature, & la préférer à la fortune ou à d'autres préjugés semblables.

SECTION III. *Des momens les plus propres à remplir les Devoirs du Mariage.*

Si l'on ne veut s'arrêter qu'à la spé-

culatation , il semble , au premier coup d'œil , que , dès que les nouveaux époux sont ensemble , ils peuvent & doivent même suivre leur impatience & leur penchant naturel. C'est aussi l'instant où deux cœurs bien unis , sensibles aux impressions de l'amour le plus tendre , se livrent à toute la vivacité du plaisir. La nature les porte enfin à mettre le sceau à leur bonheur que les loix autorisent , & qui devient intéressant pour la gloire de l'Etat , & le maintien de la société. Des motifs aussi puissans devroient , en effet , ne prescrire aucune règle. Mais comme , en cherchant à remplir toutes les vues du mariage , on doit également s'occuper à la conservation de ceux qui doivent en faire valoir les avantages , les nouveaux époux ne devroient pas se livrer à leurs passions , immédiatement après le repas , parce qu'alors , l'estomac étant rempli d'alimens , il en peut résulter du trouble dans la digestion. Il vaut mieux qu'ils attendent un instant plus favorable ; & la raison , dans un cas semblable , doit l'emporter sur les desirs les plus ardens. D'ailleurs c'est un bien dont on est possesseur ; & la nuit , qui rafraîchit le corps , mettant une égalité parfaite dans la circulation , favorise les sécrétions , & semble promettre des avantages réels , parce qu'alors on a plus de force.

On voit, tous les jours, les suites funestes de la brutalité de ceux qui veulent se soustraire à ces règles salutaires. Les anciens étoient bien persuadés de ce principe. Pour mieux l'inculquer dans l'esprit des hommes, ils ont eu recours à la fable. Ils ont imaginé que Jupiter excité par les fumées du nectar, dont il s'étoit enyvré, avoit voulu donner à son épouse des marques de son amour, & que Junon avoit mis au monde Vulcain, ce monstre qui n'étoit ni dieu ni homme, que l'on avoit chassé de l'olympé, & qui étoit le fruit de l'imprudence de son pere.

SECTION IV. *Tempérament des Hommes, comparé, pour la génération, à celui des Femmes.*

Si l'on doit en croire plusieurs médecins, les femmes ont plus d'aptitude à la génération que les hommes. Ce principe est fondé sur ce que les femmes sont d'un tempérament beaucoup plus chaud, & beaucoup plus sanguin. D'ailleurs les femmes sont plus ingénieuses, & plus agissantes que les hommes; & leurs parties naturelles parviennent bien plutôt à leur état de perfection. Celles qui sont ainsi prématurées croissent & vieillissent en peu de tems, parce que la nature faisant sur elles plus d'impres-

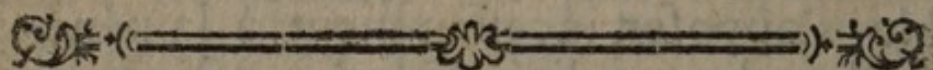
sion que sur les hommes, produit le desséchement des fibres, & la dissipation des humeurs.

D'ailleurs les passions sont plus vives chez les femmes que chez les hommes. Elles en supportent moins les effets ; & elles y périssent même quelquefois. La chaleur naturelle du tempérament des femmes fait encore qu'elles supportent plus aisément la rigueur de l'hiver. Il faut cependant observer, à ce sujet, que, si les choses étoient telles que le prétendent les médecins dont j'ai exposé les sentimens, on ne verroit pas les femmes si sujettes aux maladies de langueur.

La violence des passions, chez les femmes, paroît dépendre plutôt de la vivacité de leur imagination, que de leur organisation particulière. Enfin l'embonpoint dont jouissent particulièrement la plupart des femmes semble s'opposer incessamment à la pénétration des qualités les plus actives de l'atmosphère ; de plus, comme elles perdent moins que les hommes dans l'accomplissement des devoirs du mariage, elles sont en état d'y résister plus long-tems & de s'y livrer plus souvent.

Ce qui semble encore caractériser la force du tempérament de l'homme sur celui de la femme est qu'un mâle est

plutôt formé dans le sein de sa mere , qu'une femelle ; c'est-à-dire que , dans l'ordre ordinaire , le terme de l'accouchement d'un garçon devance presque toujours , de dix à douze jours , celui d'une fille. Cette différence ne peut être attribuée qu'à la force du tempérament du premier , & à la foiblesse de celui de la fille. De plus , les mouvemens d'un garçon dans le sein de sa mere se font sentir plutôt , & plus vivement que ceux d'une fille. Enfin c'est par ces différences entre la force du tempérament des deux sexes que l'on peut expliquer , pourquoi des jumeaux de différens sexes vivent rarement , tandis que ceux du même sexe vivent plus ordinairement , l'inégalité de force du tempérament fait périr les premiers , au lieu que son égalité conserve la vie aux seconds.



CHAPITRE XIV.

De la Génération.

ON ne peut donner des idées justes de ce mystere de la nature , qui est encore caché à nos yeux. Ce qu'ont pu dire là-dessus , les plus grands philosophes , & les plus grands physiciens , n'a servi qu'à obscurcir la matiere.

Le systême des œufs est celui qui a prévalu le plus long-tems ; & , sans les expériences de M. de Buffon , & son desir ardent de connoître la vérité , ce mystere seroit encore en proie à l'obstination de bien de gens qui s'arrêteroient volontiers à l'idée de ceux qui ont travaillé avant ce grand naturaliste. Quoique l'opinion de M. de Buffon paroisse la plus vraisemblable , cependant je n'ose la proposer comme indubitable : je lui donne la préférence parcequ'elle approche plus de la nature , & qu'elle a quelque chose de plus séduisant , d'autant que ses expériences se sont étendues sur les matieres prolifiques des deux sexes , & que si l'une de ces matieres manque de force , d'énergie , ou totalement dans l'un ou l'autre sexe , la génération ne peut avoir lieu : c'est donc prendre les choses dans leurs principes. M. de Buffon ne s'en est pas rapporté à une seule expérience. Différens animaux , tels que les chiennes qui n'avoient point approché du mâle ; des lapines , des vaches ; la laite de carpe , la liqueur féminale du turbot , du brochet , &c. ont servi aux expériences de ce savant naturaliste : le résultat lui ayant offert les mêmes phénomènes , il a cru devoir s'y arrêter.

En examinant la matiere prolifique

ou féminale des différens animaux , M. de Buffon y vit avec plaisir un nombre prodigieux de particules organiques , semblables à celles du mâle de la même espece , & qui étoient dans un mouvement continuel.

Les expériences de M. Néédham sur les décoctions de toutes les parties des plantes , le résidu de la viande rôtie , & la gelée de veau , fourmilloient de petits corps organiques ; d'où l'on peut conclure que , si ces corps organiques avoient été de vrais animaux , le feu les auroit détruit , ces observations peuvent donc faire rejeter l'idée qu'ont eu quelques physiologistes , que la génération dépendoit de certains petits vers ou autres animaux d'une espece quelconque , contenus dans les liqueurs féminales des deux sexes.

D'après ces expériences , & beaucoup d'autres , que l'on peut voir dans *l'Histoire Naturelle* de M. de Buffon , il est probable (dit cet Auteur) que la nature a imprimé à ces molécules organiques un mouvement qui leur est essentiel , & qu'avec cette facilité de se mouvoir elles ont reçu celle de se transformer , & de s'altérer , sans se détruire.

L'homme qui se nourrit de toutes sortes d'animaux doit , par conséquent , être composé de particules organiques mieux assorties , plus actives , plus élas-

tiques, plus vivantes. L'élaboration nouvelle, qu'elles subissent dans les vaisseaux humains, les rendent encore plus parfaites.

Parmi les animaux, l'altération des particules organiques est bien plus sensible : la nature cependant ne se trompe pas dans la production des especes. Un homme produit constamment un autre homme, parce que les particules organiques de sa lymphe sont assimilées & changées. Je vais exposer ce qui se passe dans la matrice, après l'accouplement.

Aussi-tôt que la liqueur féminale du mâle a rencontré dans la matrice celle de la femelle, les particules organiques dont elle est chargée s'unissent & s'agitent avec une rapidité étonnante, comme on le voit à l'aide du microscope. Les étuis qui contiennent les spirales se dilatent, s'ouvrent, & continuent leur mouvement d'oscillation, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé les spirales des mêmes parties organiques de la femme. Il n'est pas possible que cette union se fasse, & que ces spirales concourent à leur union réciproque, sans avoir auparavant rencontré les vraies spirales propres à les engrainer; car elles sont repoussées par leur mouvement d'oscillation, jusqu'à ce qu'elles se présentent de façon à s'emboîter les unes dans les autres : par conséquent, les parties de la

tête de la femme ne pourront s'engraïner que dans les parties de la tête de l'homme , ainsi des autres parties. Chacune se rangera donc dans l'ordre , convenable qui est celui qu'elle occupoit auparavant dans l'animal , puisque , par sa structure particuliere , elle ne peut se ranger ailleurs.

Il n'en est pas de même des parties de la génération. Comme elles sont les plus actives , elles se développent les premières ; & celles du mâle ou de la femelle , qui ont le plus de force & de vivacité se fixent sur le champ. Ainsi , si ce sont les particules organiques du mâle , qui s'unissent les premières , il naîtra un enfant mâle ; & , s'il arrive le contraire , ce sera une femelle.

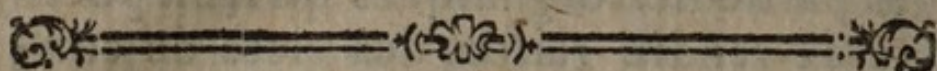
On conçoit , d'après ces principes , qu'il faut qu'il y ait des degrés infinis de précisions dans la façon dont ces petits corps s'entrelacent pour que le nouvel être soit parfait. Si l'homme est trop grand , ou trop petit ou trop fort , ou trop foible , relativement à la femme , la combinaison ne sera pas juste ; & l'enfant qui en naîtra perdra de son élégance dans la conformation.

Il est donc essentiel , quand on veut avoir de beaux & de forts enfans , de bien assortir les deux sexes , pour la grandeur , la force & les autres qualités corporelles. C'est enfin de l'union

des particules organiques qu'il est possible de rendre raison des vices de conformation, parce que les défauts corporels du pere ou de la mere portent leurs impressions sur les particules organiques; ce qui en dérange l'exacte assimilation. C'est encore à la conformation particuliere des particules organiques, & à leur entrelacement réciproque, que l'on peut attribuer la ressemblance des enfans à leurs peres & meres.

Si, dans l'assemblage des parties du nouvel être, il se trouve plus de parties organiques de la femelle, l'enfant fera le portrait de sa mere. Enfin, puisque chaque partie qui provient du pere ou de la mere est un extrait des différentes parties de leur individu, le résultat & l'assemblage de toutes les parties doivent composer un tout qui n'est qu'un petit abrégé d'eux-mêmes. Mais, comme cet assemblage n'est jamais complet de la part de l'un des deux individus, il n'y a point aussi de ressemblance parfaite; car les molécules organiques du mâle, quelque foibles qu'elles soient, dérangent toujours la conformation particuliere de celle de la mere, & varient la production nouvelle.





CHAPITRE XV.

De la Grossesse.

LA grossesse est cet état dans lequel une femme , après avoir habité avec un homme , éprouve , au bout de quelques jours , un état différent de celui où elle étoit auparavant. Tout lui déplaît assez souvent , & la dégoûte. Elle est sujette à des maux de cœur : les règles ne paroissent plus , & de légers picotemens se font ressentir dans les mammelles qui ne tardent pas à se gonfler. Insensiblement le ventre devient plus élevé : le repos de la nuit est troublé ; le sommeil est interrompu. Cet état de souffrance affecte l'ame.

La plûpart des odeurs sont insupportables aux femmes qui sont enceintes : elles éprouvent , de tems à autre , de légers tremblemens , des foibleffes dans les jambes , & assez souvent des douleurs de ventre & de reins.

Il y a des femmes chez lesquelles le ventre est paresseux ; ce qui leur occasionne des douleurs de colique. Les grâces s'effacent ; la pâleur s'empare du visage : les yeux sont languissans , cernés ; & le reste du corps est dans une

espece d'anéantissement qui influeroit beaucoup sur la santé de la femme enceinte, si le plaisir d'être mere ne diminueoit en elle le sentiment douloureux de son état.

Quoique les accidens de la grossesse paroissent naturels & inévitables, eu égard au changement qui se fait dans l'œconomie, & à tout ce que fait la nature pour perfectionner son ouvrage, cependant ils sont analogues au tempérament; car il y a des femmes qui n'éprouvent aucuns maux de cœur, qui dorment très-bien; & d'autres, qui, bien loin d'avoir le ventre paresseux, l'ont, au contraire, très-libre dans les commencemens; ce qui paroît dépendre de l'appétit démesuré des femmes, & du changement qui s'opere dans le sang menstruel; & qui, dans la suite, les femmes sont constipées, il en faut attribuer la cause à la grosseur du fœtus, & au gonflement extraordinaire de la matrice, qui comprime l'intestin qui doit particulièrement laisser passer les excréments.

Quoique la suppression des règles soit un signe certain de la grossesse, chez une femme qui a eu commerce avec un homme, cependant, s'il n'y avoit que ce signe, il seroit quelquefois équivoque, puisque l'on a vu des femmes, qui n'avoient jamais été réglées, de-

venir grosses, & d'autres, qui, quoique bien réglées, n'ont jamais été meres. Enfin on voit des femmes qui sont réglées dans leur grossesse, aussi exactement que dans tout autre tems. Ce sont des variétés de la nature, qui n'établissent aucune certitude dans les jugemens que l'on est obligé de porter, dans certaines occasions. L'attouchement du col de la matrice est au moins aussi équivoque, pendant les six premières semaines, & quelquefois pendant les trois premiers mois. Il n'y a guères que l'état de la gorge, & celui du ventre, qui puissent constater la grossesse : encore voit-on des personnes chez lesquelles la gorge & le ventre augmentent, sans que, pour cela, on puisse assurer qu'elles sont enceintes, quand d'ailleurs leur conduite n'a rien de suspect. Les maux de cœur, les douleurs d'estomac, l'abbatement des forces, les lassitudes, les insomnies sont encore assez souvent les suites de la suppression des règles, sans que, pour cela, on puisse décider l'état de grossesse chez une fille dont on ne peut suspecter la sagesse.

L'expérience prouve encore que quelques filles qui sortent de leur patrie pour habiter les environs, ou les bords de la mer, sont sujettes à la suppression de leurs règles & presque aux mêmes ac-

cidens qui semblent caractériser les commencemens de la grossesse. La joie, le chagrin, la peur, produisent les mêmes révolutions. Si l'on objecte à tout ce que je viens de dire, qu'alors ces filles sont sujettes aux fleurs blanches, il est aisé de répondre, 1^o. qu'il y a des femmes qui, sans être enceintes, voient de la même façon, sur-tout après une ou plusieurs couches : une humeur séreuse, ou laiteuse, qui suinte des mammelles, est encore un signe équivoque de la grossesse ; nombre d'observations constatent que des femmes grasses & replettes ont été sujettes à cette évacuation qui a lieu, même chez certains hommes : l'état du pouls, & l'inspection du sang, sont également incertains dans les premiers tems ; la preuve la plus complète de la grossesse dépend donc de la conduite & de l'aveu de celle que l'on soupçonne être dans cet état, 2^o. des mouvemens & des secousses de l'enfant dont on peut ressentir les effets, au col de la matrice, vers le troisième mois. Mais si, avant ce tems, on veut décider de la grossesse, tant par les autres symptômes que par l'attouchement du col de la matrice, on est souvent dans le cas de porter un jugement faux, & d'autant plus dangereux qu'il peut influer sur la réputation & la fortune d'une personne, quelquefois très-vertueuse, qu'une

bizarrerie de la nature rend alors la victime de la cupidité ou de la haine de ses parens.

Quelqu'incertains que soient les signes de la grossesse, il est cependant vrai de dire que celle qui y a donné lieu doit avoir une forte présomption sur cet état, quand ses règles disparoissent, que le ventre & la gorge acquierent du volume, & qu'elle doit employer, en conséquence, tous les moyens propres à diminuer les incommodités de son état, & ceux qui peuvent la conduire à un accouchement heureux, en procurant au fruit qu'elle porte la force & la constitution dont il aura besoin pour résister aux efforts qu'il sera obligé de faire, & de supporter, pour sortir de son étroite prison, & pour paroître dans un nouveau monde.

Le premier des moyens que la femme enceinte doit employer est le régime. Elle doit éviter tous les alimens échauffans, & les boissons qui sont de la même nature. Les exercices violens, les passions vives, sont également préjudiciables à la mere & à l'enfant. Sans ces précautions, il peut reparoître une portion du flux menstruel ; & alors cette évacuation forcée occasionne presque toujours des dérangemens dans la matrice, & des suites funestes à l'enfant. Si cela arrive, il faut y remédier par

une conduite plus régulière , par la diète , le repos , & quelquefois par les saignées ; le tout , suivant l'avis d'un médecin éclairé.

Dans le commencement de la grossesse , la femme peut-être sujette à une plénitude produite par la suppression des règles. Un exercice modéré , à pied , sur un terrain uni ; l'impression d'un air pur & ferein , une nourriture légère , peu de sommeil ; un verre , le matin & le soir , de quelque infusion légère de graine de lin , de racine de guimauve , de feuilles de bourrache , &c. auxquelles on ajoutera dix grains de sel de nître ou de celui de prunelle , remédiera à la plénitude. Enfin elle doit éviter la saignée , dans cette circonstance , quoiqu'elle paroisse très-bien indiquée dans une autre à-peu-près semblable. Le premier tems de la saignée rend la saignée préjudiciable , tandis qu'elle est très-utile dans un tems plus avancé.

Les maux de cœur & les vomissemens se calment par un régime doux & humectant , si on excepte le lait & le beurre. De bon potage fait avec le bœuf , le mouton , & la vieille volaille , ou quelques poissons de mer frits , doivent servir pour le dîner : une soupe , un bouillon gras , ou une couple d'œufs frais , paroissent devoir former le souper. Enfin , si les femmes étoient

un peu plus sobres , elles feroient moins sujettes aux maux de cœur & aux vomissemens.

Quand , malgré le régime ci-dessus indiqué , les accidens subsistent , il faut prendre , avant le repas , un demi-gros d'opiat de Salomon , quelques gouttes de baume du Commandeur , dans une cuillerée de vin , ou sept ou huit grains d'extrait de genièvre : l'une ou l'autre de ces choses , prises une demi-heure avant le repas , calme les maux de cœur & les vomissemens. Mais , quoique ces remèdes soient très-efficaces , un régime convenable est toujours à préférer. Enfin quelques personnes se trouvent bien , dans cet état , de manger , avant le repas , cinq ou six pépins de citron.

Mais si , aux accidens ci-dessus détaillés , il se joint de la pesanteur , de la difficulté de respirer , des lassitudes , des maux de reins , & que ces incommodités persistent jusqu'au troisième mois , alors la saignée paroît indiquée , si la femme est forte & robuste. Si elle est délicate , il vaut beaucoup mieux qu'elle fasse usage de la limonade en décoction , ou du syrop de limon dans de l'eau. On peut encore employer utilement l'eau de groseilles. Quant aux purgatifs & aux autres remèdes , ils ne doivent être employés qu'avec beaucoup

de circonspection , & quand ils sont prescrits par le médecin. Si les maux de reins paroissent dépendre de chaleur ou de constipation , le petit-lait & les lavemens ne peuvent qu'être avantageux. La liberté du ventre est indispensable chez les femmes enceintes. Si les urines ne s'évacuent pas assez facilement , ou assez abondamment , il faut prendre un peu d'exercice , & boire suffisamment d'une tisane propre à favoriser la transpiration. (*Voyez le Dictionnaire de Santé* , au mot GROSSESSE.

Entre le quatrieme & le cinquieme mois de la grossesse , les femmes éprouvent un mal-aise plus sensible. Ce changement dépend des efforts que fait l'enfant pour se retourner. C'est ici le cas de modérer ses exercices , & de vivre de régime , pour donner aux parties plus de souplesse , & faciliter à l'enfant les moyens de se retourner. L'avis du médecin & celui de l'accoucheur sont souvent nécessaires, dans cette circonstance. Si les lavemens sont indiqués , il faut qu'ils soient administrés avec beaucoup de ménagement , sans le moindre effort , simplement tièdes , & jamais purgatifs ni irritans.

Les femmes enceintes sont encore sujettes , dans les derniers mois de leur grossesse , à avoir les jambes & les par-

ties naturelles enflées. Comme ces accidens dépendent du poids de l'enfant, ils ne cessent guères qu'après l'accouchement. Tout ce que l'on peut faire, en pareil cas, consiste dans le régime & dans l'exercice. Enfin l'usage de l'eau de mélisse des Carmes, celui de l'eau de Cologne, de l'eau d'Ardelle, employées à petite dose & avec précaution, remédient aux défaillances auxquelles les femmes peuvent être sujettes.

Si la grossesse est un tems de peine & d'inquiétude, pourquoi cherche-t-on donc à le rendre plus cruel, en sequestrant de la société celles qui doivent la faire revivre ? Ne se deshabituera-t-on jamais de cette règle austère, d'empêcher les femmes de s'amuser, de faire des exercices modérés, & de se promener à pied ? Il faut les égayer, dans les commencemens ; & l'on prend tous les moyens de les attrister : elles ont besoin d'une plus grande dissipation, eu égard à l'abondance des humeurs, occasionnée par le reflux des règles, jusqu'à ce que le fœtus ait acquis un certain volume, & que la nature ait séparé ce qui doit se porter aux mammelles d'avec ce qui doit être contenu dans la matrice, pour le bien être de l'enfant ; & l'on suit la règle contraire. Non-content des disgrâces qui accompagnent leur état, les femmes doivent être en-
core

core les victimes de la mode. Que l'on jette les yeux sur celles de la campagne: elles vont, viennent, se promènent, travaillent; en un mot, il semble que la nature augmente leurs forces, & leur inspire une certaine vivacité, pour leur faire oublier les peines de la grossesse: cependant ces femmes ne sont pas construites autrement que celles que l'on tient sédentaire, ou qui ne sortent qu'en carrosse ou en chaise à porteur. Bien loin de s'opposer à la pléthore, il semble que l'on cherche tous les moyens de la faire naître. De cette conduite peu réfléchie naissent les accidens qui accompagnent les grossesses de ces femmes que l'on craint d'abandonner aux soins de la nature si favorable, à tous égards, & celles de la campagne, qui ne connoissent la grossesse que par les approches de l'accouchement, tandis que les autres, privées de leur liberté, ont à souffrir pendant neuf mois. Ne restreignons point la nature: tirons-là des entraves que le luxe & la mollesse ont inventées; & nous nous la rendrons favorable. Peut-on croire que le mouvement d'un carrosse, ou que la secousse d'une chaise à porteur, soient moins nuisibles que de marcher à pied, sur un terrain uni? Si l'on examine attentivement la situation d'une femme assise dans l'une ou dans l'autre de ces voi-

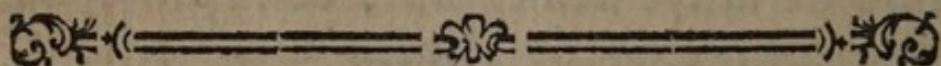
tures, on se convaincra facilement que la matrice & le fœtus doivent être gênés. Les coussins de ces voitures sont ordinairement très-molets, & cèdent facilement au poids du corps. La partie postérieure du corps, qui porte sur le fond de la voiture, fait baisser le derrière du coussin, tandis que le devant de ce même coussin force nécessairement les reins à se déployer, les cuisses à se fléchir, & le bas-ventre à se relever, ce qui diminue son diamètre : d'un autre côté, le contre-coup des soubrefauts de la voiture porte sur le bassin, se communique à la matrice & à l'enfant ; ce qui nuit à l'une & à l'autre : aussi voit-on plus de fausses couches, & quelquefois plus d'accouchement laborieux chez les femmes que l'on asservit à ces loix dures & contraires à la nature, que l'on n'en observe chez celles qui s'abandonnent à cette mere sage, qui ne cesse d'accorder ses bienfaits à celles qui s'y confient.

Si je crois devoir prescrire l'exercice, la dissipation & la promenade aux femmes enceintes, mon dessein n'est pas d'insinuer qu'il faille les abandonner à elles-mêmes. Il y en a d'assez raisonnables pour n'en point abuser. Mais il en est dont le tempérament vif & bouillant ne connoît aucune règle : il est bon de leur en prescrire.

Ce que je conseille aux femmes enceintes leur sera salutaire , quand , pour se promener , elles choisiront un air pur & ferein , qu'elles éviteront le grand soleil , l'humidité & les tems nebuleux ; qu'elles auront soin de ne pas trop se fatiguer à marcher , de se reposer souvent , de choisir un terrain uni , & de se faire donner le bras par une ou deux personnes , sur-tout sur les derniers mois , c'est-à-dire depuis le sixieme , pour éviter les faux pas & ne pas tomber , parce que , dans ce tems , elles ont ordinairement les jambes très-foibles. Il ne leur est pas moins utile de prendre les plus grandes précautions , en montant & en descendant les escaliers. La conservation de la vie de l'enfant , & la santé de la mere , exigent encore que les femmes enceintes ne montent ni sur des échelles , ni sur des chaises , des tables , &c. pour avoir quelque chose qui n'est pas à leur portée. Les efforts qu'elles peuvent faire , en étendant les bras , leur sont souvent funestes. La danse , & sur-tout les contre-danses , peuvent nuire également à la mere & à l'enfant , sur-tout chez les femmes qui n'ont point été habituées à cet exercice , dès leur tendre jeunesse. En général , tous les exercices violens peuvent être dangereux dans le tems de la grossesse. Les femmes qui ont fait quelques chutes ,

ou quelque'exercice violent ; qui ont été effrayées , ou qui ont éprouvé quelques révolutions , risquent beaucoup , pour elles & pour leurs enfans , de ne pas prévenir ces contre-tems qui deviennent moins fâcheux , quand on y apporte à tems les secours convenables. Ces derniers objets regardent les médecins & les chirurgiens.

Enfin les femmes enceintes ne doivent point être gênées dans leur habillement : elles doivent éviter les corps à baleine , les busques , qui compriment les mammelles & le ventre. Des souliers avec des talons trop hauts font perdre au corps son équilibre , & donnent lieu aux entorses.



CHAPITRE XVI.

De l'Accouchement & de ses suites.

JE ne crois pas devoir parler , dans ce Chapitre , de ce qui concerne l'accoucheur. Il suffit d'en choisir un qui soit plus connu par sa réussite dans ses opérations , que par une réputation vague , soutenue par un certain brillant , tant dans l'extérieur que dans les propos. L'habile homme est souvent ignoré , tandis que celui qui n'a que l'art d'en

DE L'ACCOUCHEMENT, &c. 173
imposer fait aisément des duppes. Au
surplus, quand une femme seroit sup-
posée n'être pas complètement atta-
chée à la vie de son enfant, sa propre
conservation doit l'engager à faire le
choix d'un bon accoucheur.

Si je voulois entrer dans le détail des
disputes qu'a suggérées le terme de l'ac-
couchement, je sortirois des bornes de
cet ouvrage ; j'aime donc mieux m'ar-
rêter à la loi commune, qui est que
l'accouchement se détermine, quand
l'enfant a acquis assez de volume & as-
sez de force, dans l'ordre ordinaire,
pour ne pouvoir plus être contenu dans
la matrice ; ce qui s'effectue dix jours
avant la fin du neuvième mois de la
grossesse, ou dix jours après le neuvi-
ème mois accompli.

Ce moment, qui est pour la mere
celui de ses souffrances, pour le fœtus
l'instant de son bonheur, n'est souvent
pour l'une & pour l'autre, qu'un inter-
valle cruel entre la vie & la mort. Le
travail violent de la nature arrache des
cris à la mere, sans arracher l'enfant
des portes du tombeau ; & s'il vient au
monde, c'est avec douleur. S'il vit, ce
n'est pas sans peine.

Les signes précurseurs de l'accouche-
ment sont plus ou moins violens, eu
égard à la souplesse des parties qui for-
ment les obstacles que l'enfant cherche

à vaincre. Ils sont aussi plus ou moins longs, relativement à la force de l'enfant, à la disposition des parties, au courage de la mere, &c.

Il y a des femmes chez lesquelles ces symptômes ne se présentent quelquefois que peu de tems avant l'accouchement. Il y en a d'autres chez lesquelles ils précèdent l'accouchement, de six semaines, de quinze jours, &c.

Dans tous les cas, lorsque la grossesse tire à sa fin, le ventre de la femme tombe, & se porte plus en bas, avec des pesanteurs sur le siege & sur les parties naturelles. Quand l'enfant est bien situé, & que le sommet de la tête porte sur l'orifice de la matrice, une pareille situation ne tarde pas à faire déclarer les douleurs : alors l'enfant a moins de mouvement, & la mere éprouve une espece de tranquillité qui n'est pas de longue durée. Les douleurs de reins commencent insensiblement, & se perdent dans les cuisses ; & la mere éprouve une pression qui répond, tant au fondement qu'aux parties naturelles : c'est ce qu'on appelle *les mouches*. Les parties naturelles laissent échapper une matiere glaireuse dans les premiers jours ; mais, la matrice & l'enfant agissant de concert, l'orifice de la matrice commence à se dilater, & le premier écoulement devient sanguinolent : c'est dans ce tems-

là qu'on dit que la femme marque. Dans cet état, l'accouchement ne tarde pas à se déclarer. La mere doit alors se promener dans sa chambre, en se faisant soutenir par-dessous les bras : ce petit exercice avance le travail, & diminue la force des douleurs. Insensiblement les douleurs des reins augmentent, la mere ne sent presque plus remuer l'enfant ; mais elle éprouve des pressions violentes sur les parties naturelles, qui semblent s'écarter. Cette douleur d'écartement augmente avec les autres symptomes. Ces contractions violentes animent le visage, & augmentent le pouls. Les membres de la femme se roidissent ; &, à mesure que tous ces accidens se suivent, la mere approche de la fin de ses tourmens ; & l'enfant, de celui de son travail personnel. La mere doit alors s'abandonner totalement à ceux qui sont chargés de la secourir. Elle ne doit point s'inquiéter. Il est à propos qu'elle fasse valoir ses douleurs, si elle veut être débarrassée plus promptement, & ménager les forces de son enfant dont le soin ne doit l'inquiéter, que jusqu'à un certain point.

Si l'on suit de près tout ce que la nature fait de son côté dans l'accouchement, on s'appercevra que, pour l'ordinaire, elle seule est chargée de la plus forte partie de l'ouvrage : il est, par

conséquent, inutile de tourmenter une femme, & de la toucher, comme font bien des accoucheurs & des sages femmes. Outre que ces procédés affligent une femme vertueuse, ils ne servent à rien. Que l'enfant soit avancé à un tel ou tel degré, l'accoucheur ne fait pas terminer plus vite l'accouchement. Quand le travail est réellement déclaré, & que, par un seul attouchement, on reconnoît que la tête de l'enfant se présente bien, on ne doit pas aller plus loin.

Le lit des femmes en couche doit être dans un endroit sain, éloigné du bruit, des portes, des fenêtres; & le jour ne doit pas leur donner sur la vue.

L'accouchement terminé, la femme est exposée à des suites fâcheuses, si elle mange avec excès, Quand bien même elle nourriroit. Le troisième jour, qui est ordinairement celui auquel la fièvre de lait se déclare, est souvent très-critique par l'imprudence des femmes: le lait peut se troubler, la fièvre augmenter, & les vuïdanges se supprimer; ce qui peut occasionner des convulsions mortelles.

Dès que les femmes sont accouchées, & qu'on a eu soin de leur garnir les parties naturelles d'un linge doux, maniable, assez épais, & un peu chaud; en un mot, quand elles sont dans leur lit, elles doivent conserver la situation hori-

zontale dans laquelle on les a posées ; se tenir les jambes jointes l'une contre l'autre, & se faire entourer le ventre d'une large bande de toile qu'on ne doit pas trop serrer les premiers jours. Il suffit de contenir le ventre. Il ne faut pas avoir moins de soin de la gorge.

Si, après l'accouchement, il survient des foiblesses, ce qui peut dépendre de la quantité du sang que la femme a perdu, il faut faire respirer un peu d'eau des Carmes, ou du vinaigre des quatre voleurs, &c Les précautions qu'exige le sein sont indispensables. Il faut éviter que le froid ne saisisse cette partie, sans cependant outrer la façon de la couvrir : la trop grande chaleur est aussi nuisible que le froid.

Le peu de soin que l'on a des parties naturelles est souvent la cause des douleurs & des excoriations de ces parties. Quand la fièvre de lait est passée, l'accouchée doit avoir soin de se laver les parties naturelles deux ou trois fois par jour, avec une décoction de cerfeuil, ou de feuilles de mauve. Après les huit ou dix premiers jours, on pourra ajouter à cette décoction une suffisante quantité de gros vin. De huit jours en huit jours, on aura soin encore de resserrer le bandage du ventre. Les linges doux & mollets serviront à garnir les mammelles. On s'est quelquefois bien trouvé d'em-

ployer, en pareil cas, des pieces de soie ouatées.

Les femmes qui aiment la propreté doivent avoir dans leur lit un drap en plusieurs doubles, & des chemises de couche, que les lingères font exprès pour cela. Les camisoles à manches fermées, & terminées en amadices, méritent la préférence sur toute autre espece d'habillement.

Quand au régime que les nouvelles accouchées doivent observer, il doit être doux & tempéré. Les crêmes de sîz, de gruau, d'orge; des bouillons faits avec de la volaille; enfin les panades, les soupes grasses, &c. doivent composer leur nourriture, pendant les neuf premiers jours: ensuite on pourra, selon le degré de leurs forces, leur permettre la volaille bouillie ou rôtie. En général, il faut proportionner le régime à l'âge & au tempérament. Une personne jeune, robuste & de bon appétit, ne doit pas être réduite à ne prendre que de la tisane, de l'eau de poulet, &c. Ce régime est encore moins convenable aux femmes foibles & délicates. Si le tems des couches est celui où les femmes font une si grande déperdition, tant par les lochies que par les sueurs, il paroît naturel de leur procurer les moyens de se rétablir, & de soutenir cet état, pour les empêcher de périr de

foiblesse, comme il n'arrive que trop souvent. Pourquoi les femmes du commun échappent-elles si promptement aux accidens de cet état, tandis que les personnes d'un rang plus élevé ont tant de peine à s'en garantir ?

On est encore dans l'usage d'interdire le vin aux femmes en couche : on se fonde pour cela, sur ce que les liqueurs échauffantes & fermentées peuvent avoir des suites funestes. Croit-on les rafraîchir davantage, en leur permettant l'usage des syrops & des confitures ? Ne vaudroit-il pas mieux leur faire prendre un peu de sucre dans de l'eau simplement rougie avec du vin ?

Enfin c'est une erreur de croire que les biscuits soient un bon aliment pour les femmes en couche : ils sont certainement plus indigeste qu'un morceau de pain bien cuit & bien fermenté.

On attribue fort souvent à l'accouchée les fautes qu'on lui fait commettre dans le régime. S'il est trop relâchant pour un tempérament foible & délicat, il augmente les lochies, & donne lieu à des pertes. Il agit tout autrement sur un tempérament fort & vigoureux. Il faut donc, pour éviter l'augmentation ou la suppression des lochies, avoir égard aux différens tempéramens, & leur prescrire un régime convenable.

On trouvera dans le *Dictionnaire de*

Santé les moyens de remédier à la trop grande abondance des lochies. Les femmes en couche sont presque toujours tourmentées par les tranchées. La trop grande abondance des lochies ou des vuidanges, leur suppression subite, ou quelques portions de l'arrie-faix, ou du sang, arrêtées dans la matrice, y donnent lieu. Une infusion de feuilles de menthe y remédie très-souvent. On peut aussi donner des lavemens faits avec la décoction de mercuriale, & en prendre un le matin, & un autre le soir. Il faut observer de ne pas les donner trop chauds.

Lorsque les accouchées sont sujettes aux vents, elles en éprouvent des douleurs colliquatives : on peut y remédier en faisant prendre à la malade une cuillerée d'eau des Carmes, ou de celle de Cologne, avec parties égales d'huile d'amandes douces, tirée sans feu, en y ajoutant un peu de sucre. Les lavemens faits avec une pincée d'anis dans une décoction de mélilot réussissent très-bien. On peut encore appliquer sur le ventre des cataplasmes faits avec les feuilles d'armoïse & de mercuriale.

Lorsque le lait se porte aux mammelles, son affluence occasionne assez souvent des douleurs très-vives, & même des engorgemens que l'on sent sous le doigt, comme des especes de nœuds

ou de cordes : les cataplâmes avec de la mie de pain & le lait, & les fomentations émolientes ne doivent point être négligées. La diète est requise, en pareil cas, ainsi que les lavemens, pour entretenir la liberté du ventre, & tous les remèdes propres à l'écoulement du lait par les parties inférieures, que l'on trouve décrits dans la plupart des ouvrages de médecine.

L'engorgement laiteux n'a rien que de naturel ; & c'est assez ordinairement l'effet qu'il produit chez les personnes jeunes & robustes, d'un tempérament vif, qui ont la gorge bien proportionnée ; car il est bon d'observer que les femmes qui ont beaucoup de gorge ne sont pas celles qui fournissent le plus de lait. Des mammelles bien arrondies & bien charnues fournissent ordinairement le meilleur lait. Celui des femmes brunes a plus de consistance que celui des blondes. Le lait de ces dernières est ordinairement séreux : leur sein, quoique plus replet, & souvent plus blanc que celui des brunes, se soutient moins, & perd bien plutôt son éclat. On observe même que, dans les maladies, il se flétrit plutôt que celui des brunes. Enfin, si les blondes éprouvent moins d'accidens, lorsque le lait monte, elles sont d'ailleurs plus sujettes que les brunes, à une autre espece d'engorgement des

mammelles que l'on nomme *lait grumele*. La foiblesse de leur tempérament, la délicatesse de leurs fibres, & la qualité de leurs humeurs, donnent lieu à ces différences remarquables.

On sçait combien le froid est dangereux aux femmes en couche. L'impression de cet air agit particulièrement sur les mammelles qui, si elles en ressentent les effets, ne tardent pas à s'engorger. Le lait venant à se grumeler, occasionne la rupture de quelques parties de la peau du sein, & par conséquent, des ulcères qui lui font perdre tous ses agrémens. Les douleurs violentes, que les femmes éprouvent alors, non-seulement aux mammelles, mais encore sous les aisselles, l'inégalité & la dureté de la partie malade caractérisent cet accident. Quand le sein n'est pas ouvert, & que l'inflammation n'est pas violente, on peut encore appliquer dessus un cataplasme fait avec une poignée de feuilles de pariétaire, bien pilées, & y ajouter environ deux onces & demie de pain blanc bien écrasé, & un peu d'huile de lys. Si le sein s'enflamme, il faut se contenter d'y appliquer de la mie de pain & du lait avec un peu de safran ; mais s'il est ouvert, on doit consulter un médecin éclairé, & s'abandonner aux soins d'un habile chirurgien.

Comme le traitement du lait répandu exige la plus grande attention, je me dispense de proposer aucun moyen.

Les mammellons, ou les boutons du sein, se fendent quelquefois : dans ce cas, il suffit assez souvent d'y mettre de la poudre de sucre, ou de les étuver avec parties égales de vin & d'eau, en y ajoutant un peu de miel ou de sucre.

Si le cercle qui entoure les mammellons vient à s'excorier, il faut employer les mêmes moyens. L'excoriation du sein exige à peu près les mêmes soins, sur-tout dans les commencemens.

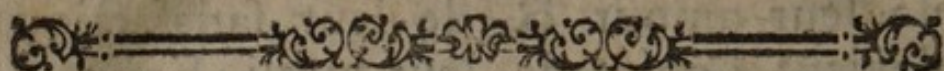
Les sueurs que les femmes en couche éprouvent, & les évacuations de quelques portions laiteuses, forment une crasse & une espèce de croute qui s'attachent sur le sein, & qui causent assez souvent des démangeaisons, & une espèce d'érésipele. Quoiqu'il leur soit expressément défendu de découvrir cette partie, il y en a pourtant qui ont la coutume de changer tous les jours de linges qui couvrent les mamelles, & qui, bien loin de s'en trouver mal, en retirent de grands avantages en ce qu'elles évitent les maladies dont j'ai parlé ci-dessus. Si d'ailleurs elles ont la précaution de se tenir chaudement dans leur lit, & de remplacer par d'autres linges chauds ceux qu'elles ôtent, j'ose croire qu'elles ne courent aucuns risques.

Néanmoins celles qui ne pourroient , sans inconvénient , s'assujettir à cette règle , se baigneront le sein avec une légère infusion de fleurs de sureau , à laquelle on ajoutera très-peu d'eau-de-vie. Elle doit être d'une chaleur supportable , lorsqu'on l'emploie ; & , dans ce cas ; je préférerois au linge une éponge très-fine pour étuver & baigner les mammelles. Si l'on aime mieux l'eau de guimauve , il faut la faire extrêmement légère , c'est-à-dire qu'elle ne soit pas gluante. Enfin les nouvelles accouchées ne doivent pas se presser de se lever , de marcher , ou de faire quelques exercices violens. Autrement elles s'exposeroient aux descentes de matrice , & à des pertes de sang.

La plupart des accidens qui accompagnent les couches feroient moins fréquens , si les femmes vouloient se donner la peine de nourrir elles-mêmes leurs enfans. Les raisons qu'elles peuvent alléguer pour s'en dispenser sont sans fondement : il me semble même qu'elles devroient s'en faire un devoir , au lieu de s'en rapporter à des nourrices dont elles ne connoissent le plus souvent ni les mœurs , ni les facultés , ni les tempérament. Elles sacrifient donc à leur amour-propre & à leurs plaisirs tout ce qui peut réellement leur mériter une certaine considération dans la société. Le fruit

de leur amour & de leur satisfaction devient l'objet de leur oubli. Enfin il n'y a point de mere tendre, qui ne puisse trouver des momens pour donner une seconde vie à un être qui, quoiqu'avec douleur, a marqué le desir qu'il aura de connoître un jour celle à qui il est redevable de son existence physique.

Les femmes un peu jalouses de leurs charmes refusent de nourrir leurs enfans, parce que, disent-elles, la gorge se flétrit. Mais est-ce, en s'efforçant de troubler l'ordre naturel, qu'elles croient la conserver dans son intégrité ? Si elles se donnoient la peine d'examiner le sein des femmes qui nourrissent, elles revien-
droient bientôt de leurs préjugés. Il est d'expérience que les femmes qui avoient une belle gorge, avant que de nourrir, la conservent encore après la nourrit-
ture, & que celles qui ne nourrissent pas perdent presque tout l'éclat de cette belle partie. Enfin, comme les raisons que j'ai alléguées pour faire sentir l'avantage qu'il y a que les femmes nour-
rissent, pourra peut-être en ramener quelques-unes à leur devoir, je vais m'étendre sur les moyens qu'elles doi-
vent employer pour se charger de cet emploi.



CHAPITRE XVII.

De la conduite que doivent observer les femmes qui veulent nourrir.

LORSQU'UNE femme est déterminée à nourrir son enfant, elle doit s'y disposer, un mois ou six semaines avant l'accouchement, pour éviter les douleurs que l'enfant lui occasionneroit par la rupture des vaisseaux mammaires. Elle pourroit s'y préparer, en faisant usage d'un instrument appelé *pipeau*, qui se vend chez les fayanciers. C'est une petite bouteille de verre blanc, avec un rebord plat & très-évasé : l'autre extrémité de ce pipeau est terminée par une tige dont la longueur doit égaler la distance qu'il y a du mamelon à la bouche. Lorsque la mere veut se servir de ce pipeau, elle doit le remplir d'eau tiède, y introduire ensuite le bout de son sein, l'y laisser tremper un instant, & enfin sucer elle-même avec sa bouche par l'extrémité la plus longue du pipeau. De cette façon, les mamelons ne tarderont pas à se rompre, à s'allonger ; & il ne s'agira plus que de réitérer cette opération, une fois par jour, pour les entretenir dans cet état, jusqu'à ce qu'il soit tems

d'en faire usage. Plusieurs personnes prétendent qu'il faut attendre que la fièvre de lait soit passée pour donner le tetton à l'enfant. Cette précaution n'est pas inutile , pour faciliter l'expulsion du *mæconium* , (matiere semblable à de la poix noire,) qu'il a coutume de rendre , peu de tems après sa naissance ; & en attendant, on pourra lui faire prendre de l'eau miellée, pendant les douze premières heures ; & supposé que l'on voulût attendre que la fièvre de lait fût complètement passée, il faudroit suppléer à la nourriture de l'enfant par du lait coupé avec de l'eau, en y ajoutant un peu de sucre ; ce qui suffit jusqu'à ce qu'on lui donne le teton. Il n'est pas moins essentiel de ne pas faire tetter l'enfant qu'il ne soit bien éveillé, & de ne pas lui boucher les narines avec le sein. Il faut aussi le tenir dans une position convenable, pour qu'il puisse bien avaler. Il doit être plus droit que renversé : enfin, pour l'engager davantage à prendre le tetton, il en faut mouiller le bout avec du lait.

Comme le lait se porte également aux deux mammelles, il faut les présenter tour-à-tour à l'enfant, & lorsqu'on présume qu'il peut avoir faim ; car l'abondance ou la privation de cet aliment l'empêche rarement de crier. Au reste, il en est de même des enfans,

comme des hommes faits. Les uns mangent beaucoup , & les autres peu. Si l'enfant n'est pas d'un grand appetit , & que la femme ait beaucoup de lait, les mammelles se gonflent , & deviennent douloureuses. Dans cette circonstance, si l'enfant refuse , deux ou trois fois de suite de tetter , la mere peut y suppléer , en se tettant elle-même avec les pipeaux dont j'ai parlé ci-dessus. On ne peut guères, dans les commencemens , régler le nombre de fois que l'on doit donner le tetton aux enfans : ce qu'il y a de certain, c'est que la nature semble les porter à le refuser , quand ils n'en ont pas besoin.

Quant à ce qui concerne la mere, elle doit observer un régime très-exact, ne vivre que de bons alimens, & n'en prendre que ce qui lui en faut pour se soutenir, elle & son enfant : autrement elle s'exposeroit à des indigestions qui lui feroient préjudiciables , ainsi qu'à son nourrisson.

Les liqueurs spiritueuses, les ragoûts, les salades, les pâtisseries, &c. le maigre accommodé au beurre, les fruits crus, &c. ne conviennent point aux femmes qui nourrissent. Le genre de vie communique au lait de mauvais principes qui occasionnent aux enfans des tranchées, des vomissemens & des diarrhées. Quand ces accidens arrivent,

Il faut leur faire prendre quelques cuillérées de sirop de chicorée délayé dans de l'eau ou dans le lait de la mere. Il faudra quelquefois aussi que la mere donne moins à tetter dans le courant de la journée. Si le devoiement & les tranchées subsistent, l'eau de riz paroît très-bien indiquée. Enfin, si ces accidens dépendent de l'imprudence de la mere, elle ne doit point hésiter à changer de conduite, & à consulter son médecin sur le purgatif qu'elle doit prendre.

La gaieté & le bon air sont utiles à la mere & à l'enfant. L'un & l'autre doivent être à l'abri du grand chaud & du grand froid, du soleil & de l'humidité. Il faut aussi que la mere ait soin de régler ses exercices, & qu'elle ne dorme ni trop, ni trop peu pour conserver la liberté des evacuations.

Il n'est pas moins essentiel aux femmes qui nourrissent de ne point souffrir de froid aux pieds & aux mains ; de ne point marcher nuds pieds, comme font bien de jeunes femmes, en sortant de leur lit : en un mot, elles doivent éviter de se laver les mains dans l'eau froide, en hiver.

Il arrive assez souvent que le tetton ne peut pas suffire à un enfant de deux mois. Pour obvier à cet inconvénient qui nuit à la mere, sur-tout quand elle est jeune & délicate, on y suppléera

par une bouillie faite avec la mie de pain blanc, qu'on aura fait sécher auparavant, pour la réduire ensuite en poudre très-fine. Elle est préférable, à tous égards, à celle que l'on fait avec de la farine ordinaire.

Les besoins de l'enfant augmentent naturellement avec son âge, c'est-à-dire, qu'au cinquième ou sixième mois, on peut lui faire manger de la soupe grasse, de la panade, un peu de crème de riz au gras, ou au lait, &c. & lui donner le tetton, tant que la mere le pourra, sans s'épuiser. De cette façon, la mere diminuera ses peines; & l'enfant, s'habituant insensiblement à des alimens plus solides, le sevrage lui sera moins pénible; car ce passage d'un genre de nourriture à un autre est souvent la cause de la perte des enfans, parce qu'on leur refuse trop brusquement le tetton.

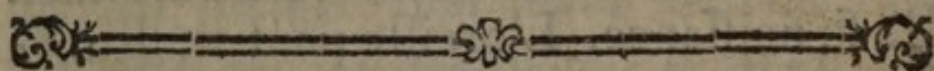
Fin de la premiere Partie.



SECONDE PARTIE.

Des maladies des différens âges.

L'ESPACE de la vie de l'homme & de la femme peut se diviser en six périodes différens. L'enfance commence au moment de la naissance, jusqu'à l'âge de quatre ans ; l'adolescence jusqu'à dix. La puberté se prolonge jusqu'à vingt-cinq ; l'âge viril, jusqu'à cinquante ; la décadence jusqu'à soixante-dix ; & l'âge décrépit conduit au tombeau.



CHAPITRE PREMIER.

Des maladies de l'Enfance.

ON fait assez ce que c'est que l'enfance. Tout y agit machinalement : aussi est-il très-difficile d'en tirer des lumières, lorsqu'elle est affectée de quelques maladies. Les cris sont les seuls moyens qu'elle emploie pour annoncer que la nature éprouve quelques dérangemens. Du moment de la naissance dépend souvent la vie de l'enfant. La bonne ou la mauvaise conformation de certaines par-

ties le confervent ou le font périr en peu de tems. Si l'*anus* ou le trou par lequel les matieres stercorales doivent s'évacuer ; si l'orifice extérieur du conduit de la vessie par lequel les urines doivent s'écouler ne sont pas percés, la nature ne pouvant pas se débarrasser de ce qui l'incommode, la vie de l'enfant est en grand danger, si l'on n'y apporte pas les secours convenables, qui exigent la main du chirurgien. Par conséquent, si l'on s'apperçoit qu'au bout de quatre ou cinq heures, un enfant ne rend rien par les selles ou par les urines, on ne doit point tarder à le faire visiter par quelque personne instruite. Il vaut encore mieux faire cet examen au moment de sa naissance. L'oreille peut aussi n'être pas ouverte extérieurement ; la chirurgie offre des secours pour y remédier. On doit encore observer si l'enfant refuse constamment le tetton. Ce que l'on attribue souvent au dégoût de l'enfant dépend quelquefois de l'impossibilité dans laquelle il est d'allonger & de remuer la langue, parce qu'il y a sous cette partie un ligament qui, s'il est trop court, ou s'il avance trop sur l'extrémité de la langue, en gêne les fonctions. Son action se trouve encore gênée par une ou deux petites tumeurs assez dures, qui prennent naissance aux parties latérales du filet dont j'ai parlé.

Enfin

Enfin l'organe de la vue, qu'on n'examine pas assez attentivement, peut être affecté par l'union trop intime des paupieres. Dans le cas où le vice n'existe qu'en partie, on doit prendre garde si les paupieres n'ont pas assez d'ouverture, ou si elles sont complètement unies; ce qui prive l'œil des usages que l'on a droit d'en attendre. Pour remédier aux inconvéniens qu'on vient d'exposer, on peut consulter le *Précis de Chirurgie* de M. Portal, qui donne les éclaircissimens les plus satisfaisans sur tous ces objets.

A mesure que l'enfant croît, il est sujet à des maladies que l'on peut regarder comme lui étant propres. Du nombre de ces maladies, il en est une qui a presque toujours pour cause principale la façon dont l'enfant a été nourri : les digestions qui résultent du mauvais régime donnent lieu aux vers. Les rapports aigres que la bouche exhale, la salivation, le vomissement, le hoquet, la soif; l'appétit, tantôt vif, tantôt languissant; enfin le gonflement du ventre, les tranchées, la démangeaison du nez, la mauvaise qualité des matieres stercorales, les convulsions & les grincemens de dents ne laissent aucun doute sur la présence des vers dans les premières voies.

On conseille, en pareil cas, d'emplo-

ver le lait bouilli , ou l'eau dans laquelle on a fait bouillir auparavant du mercure crud , enveloppé dans un nouet de peau , enfin la poudre de *semen - contra* , ou poudre à vers. Mais , comme cette maladie est souvent accompagnée d'accidens graves , on ne doit pas s'en rapporter à ses propres lumieres.

La fièvre des enfans n'est pas moins suspecte. On se tromperoit souvent , si l'on s'en rapportoit à la pulsation des artères qui forment le pouls chez eux. La rougeur du visage , la chaleur de la peau , la soif , & les inquiétudes , sont des signes moins équivoques. Quant aux saignées & aux purgatifs , on ne doit les leur administrer qu'avec beaucoup de circonspection. Les sueurs , auxquelles ils sont sujets ; les diarrhées , quand elles ne sont pas trop abondantes , ou d'un certain caractère , sont souvent très-salutaires aux enfans , si l'on a soin de leur faire observer un régime convenable , tant dans les alimens que dans les exercices du corps. On remarque enfin que la plûpart des maladies qui affectent les enfans dépendent presque toujours d'un défaut d'attention sur ces deux points essentiels.

La délicatesse des fibres des enfans , & la finesse de la texture de leur peau , sont autant de causes qui favorisent l'impression de l'air humide sur ces tendres

constitutions : de-là les toux violentes , accompagnées de difficulté de respirer , de douleurs cruelles , & de vomissemens assez souvent sanguinolens. De plus , l'interception de la transpiration occasionne presque toujours cette maladie que l'on nomme *la coqueluche*. Si on la néglige , dans les commencemens , elle peut prendre , par la suite , un caractère de malignité , parce qu'aux causes ordinaires , il s'y en joint quelquefois de particulieres. Comme cet article est très-essentiel , on peut consulter le *Dictionnaire de Santé*, le *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*, l'*Avis au Peuple sur sa Santé*, par M. *Tiffot*, &c.

Les enfans ont à peine atteint leur première année , qu'ils sont exposés à plusieurs autres accidens. La dentition est pour eux un écueil très-dangereux. Le développement de la nature n'a pas toujours les mêmes signes caractéristiques. Chez les uns , la constipation a lieu , & produit des convulsions : chez d'autres , c'est le dévoiement ; ce qui est , à la vérité , moins dangereux. Mais , dans l'un & l'autre cas , le malade peut succomber , si l'on ne porte pas un œil attentif sur l'état de la bouche. La salivation abondante , l'irritation , l'inflammation des gencives ; leur gonflement , leur tension considérable , les légers ulcères , que l'on nomme *aphthes* , atta-

quent assez souvent cette partie. On y remédie , en les frottant un peu avec de miel rosat , dans lequel on aura mis quelques gouttes du collyre de Lanfranc , ou un peu de jus de citron. Enfin la rougeur & les boutons dont le visage est couvert , prouvent clairement que la nature opère la dentition ; ce qui est encore confirmé par la couleur des excréments qui sont , tantôt verts , tantôt blanchâtres. En un mot , on peut dire que cette opération de la nature coûte bien cher aux enfans. Quoique la médecine & la chirurgie proposent des moyens curatifs , cependant je crois pouvoir dire que ces secours ne sont le plus souvent avantageux , qu'autant que la nature elle-même surmonte les obstacles qui s'opposent à ses efforts ; car , si les bords alvéolaires sont trop renversés , ou complètement réunis , on travaille en pure perte , si l'on tarde à les détruire avec l'instrument tranchant ; ce qu'on ne doit faire cependant , qu'après un mûr examen.

Les saignées du pied , & les saignées blanches , calment assez souvent les convulsions des extrémités supérieures , celles de la bouche , des yeux , &c. Les saignées du bras ne sont utiles que dans les convulsions des extrémités inférieures. Mais , dans presque tous ces cas , la liqueur minérale anodine d'Hoffmann

réussit assez bien , quand on en sçait proportionner les doses à l'âge du malade , & au caractère de sa maladie. Malgré tous ces secours , le malade périt quelquefois pour n'avoir pas été secouru à tems. Enfin les délayans , en lâchant le ventre , procurent aussi de très-bons effets. On conseille aussi de frotter les gencives avec la cervelle de lièvre , ou le sang de crête de coq ; de faire fucer des racines de guimauve , bouillies dans le miel , &c. Ces moyens curatifs ne sont pas à rejeter dans les cas simples ; mais , dans ceux qui sont compliqués , il faut absolument consulter un chirurgien-dentiste éclairé , qui décidera si l'opération est nécessaire.

La nature suit , pour les adultes , les mêmes règles que pour les enfans. Leurs évacuations doivent être proportionnées à la quantité d'alimens qu'ils prennent : sans cela , leur santé s'affoiblit. La dentition , comme je l'ai dit plus haut , peut être une cause de la constipation , comme de la diarrhée. D'autres fois aussi , le vice du tempérament de l'enfant occasionne ces deux accidens. Il est évident qu'un lait grossier , & échauffé , est capable de constiper , & qu'un lait trop séreux , ou de mauvaise qualité , un défaut dans le régime , soit pour le choix , soit pour la quantité des alimens , produisent la diarrhée. Dans la constipa-

tion, les matieres stercorales sont dures & recuites, les urines âcres & échauffées. Le visage est couvert de boutons; le teint est animé. Dans la diarrhée, les excréments sont liquides, le teint est pâle, & l'enfant tombe dans une espee d'affaîssement & de langueur qui peuvent le faire périr, si le dévoiement est considérable, & qu'il dure trop long-tems. Mais, s'il n'est pas considérable, on ne doit pas se presser de l'arrêter. Enfin, si la constipation & la diarrhée dépendent du vice du tempérament, il faut en confier le traitement à un médecin habile. On peut cependant consulter le *Précis de Médecine* de M. Lieutaud, le *Dictionnaire de Santé*, l'*Avis au Peuple sur sa Santé*, par M. Tissot; *Les Maladies* de Lommius, &c. Il arrive rarement que le dévoiement ne soit pas accompagné de divers accidens, tels que les tranchées ou douleurs de bas-ventre, l'inflammation ou l'ulcération du fondement, les fréquentes envies d'aller à la selle, les déjections putrides, glaireuses, sanguinolentes. Dans ces cas, le dévoiement prend le nom de *dyssenterie*. Cette maladie peut avoir des suites funestes, si le vice du foie y donne lieu. L'engorgement des glandes du mésentère n'est pas moins suspect. Pour lors, on n'a rien de mieux à faire que de bassiner souvent le fondement, avec du lait

dans lequel on aura fait bouillir du cerfeuil, qu'on pourra même y appliquer, mais toujours avec précaution. Les bains d'eau de tripes, & autres remèdes de la même classe, produisent de très-bons effets. Ils diminuent la violence de l'inflammation; calment les douleurs; préviennent la chute du fondement, & quelquefois la gangrene. Tout ce que je viens de dire suffit pour démontrer combien il est important de ne pas s'en rapporter, en pareil cas, à ses propres lumières. Enfin, si le fondement est légèrement ulcéré, le vin miellé doit avoir la préférence sur les remèdes onctueux, tels que les cérats & les autres onguens, en général. L'eau de M. goulard, une légère dissolution de sel de saturne dans l'eau de frai de grenouilles, ont très-bien réussi, dans les simples fentes de l'*anus*, quand l'inflammation n'est pas violente, & que l'on a soin d'administrer intérieurement les médicamens propres à diminuer le vice qui produit les accidens externes.

J'ai déjà fait sentir l'utilité du régime : je crois devoir encore en parler, sur-tout pour ces meres trop faciles, qui s'imaginent donner des preuves de leur tendresse, en permettant à leurs enfans de suivre leur appétit déréglé; mais il en résulte des vomissemens qui d'abord paroissent naturels, parce qu'on s'imagine que c'est l'es-

estomac qui se débarrasse du poids des alimens. Mais on en juge différemment par leur odeur putride ou leur acidité. Ensuite ils deviennent bientôt contre nature, parce que l'estomac, absolument gêné dans ses fonctions digestives, perd tout son ressort, & ne peut plus rien recevoir. Insensiblement, les liqueurs empreintes d'un mauvais chyle donnent lieu à des vomissemens glaireux, bilieux, & quelquefois sanguinolens. Dans le premier cas, le moyen d'y remédier est très-facile. Il ne s'agit que de donner à l'enfant une nourriture proportionnée à son âge & à la force de son tempérament. Si l'estomac est trop dérangé, on doit, pendant quelque-tems, supprimer le souper; y substituer une prise de thériaque, de confection d'hyacinthe, ou d'extrait de genievre, à la dose de douze grains. On peut encore, à l'heure du diner, faire prendre quatre ou cinq grains de rhubarbe en poudre, entre deux soupes de pain. Mais, dans le second cas, c'est toute autre chose: il ne faut administrer les remèdes qu'avec la plus grande précaution. On doit absolument rejeter les purgatifs violens, qui en produisant une espece d'étranglement dans les boyaux, augmente le vomissement.

La gourmandise, qui est assez naturelle aux enfans, les porte à manger

tout ce qu'ils peuvent attraper, quelquefois même des substances venimeuses, qui leur occasionnent des vomissemens dont la nature décele le poison. Les mouvemens convulsifs, les angoisses, les maux de cœur, l'inflammation de la bouche, & celle des yeux, désignent un poison violent, actif, & qui diffère des narcotiques, tels que l'opium, la graine de pavot, &c. qui ont une vertu soporative. Dans cette dernière circonstance, les extrémités sont froides; le ventre est élevé; les membres sont tremblans. Quant aux poisons communiqués par la morsure des animaux, outre les symptomes ci-dessus énoncés, la plaie extérieure les caractérise suffisamment.

Enfin, comme le vomissement peut être un symptome de la rougeole, de la petite-vérole, des fièvres continues, des intermittentes, &c. on doit juger de la nécessité qu'il y a de ne point les arrêter trop subitement, sans en apprécier les causes & les effets.

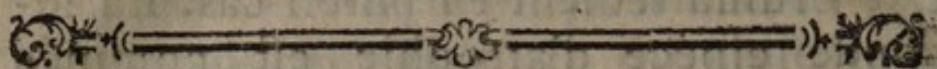
Il n'est pas moins essentiel d'examiner attentivement le ventre des enfans; car, s'il a une élévation contre nature, & que l'enfant soit pâle, languissant, & dans une espèce de maigreur, quoiqu'il mange selon les besoins de son âge, on doit craindre qu'il ne soit atteint de quelque maladie chronique.

qui, le plus souvent, a pour cause l'engorgement des glandes du mésentère. D'autrefois aussi, l'élévation du ventre dépend du séjour des excréments dans le canal intestinal. Si l'enfant ne va pas librement à la selle; si, de tems en tems, il laisse échapper des vents; s'il sent des flatuosités dans les intestins; si sa respiration est gênée; s'il éprouve enfin des douleurs, en s'appuyant sur le ventre, il n'est pas douteux que l'élévation de cette partie est occasionnée par des vents. Quoique, dans ces circonstances, le régime remédie souvent à ces accidens, il est pourtant des cas où l'on doit appréhender qu'il ne se forme des hernies ventrales. Enfin, pour bien juger de la tension du ventre, il n'est pas indifférent d'examiner la conformation de la partie inférieure de la poitrine: car, si celle-ci rentre, le ventre doit paroître plus élevé.

Les maladies dont j'ai parlé occasionnent fréquemment l'exténuation & la maigreur. Cette maladie s'appelle *atrophie*. Celle qui n'est qu'accidentelle dépend souvent de certaines maladies dont la violence a duré peu de tems. Loin d'être dangereuse, elle est quelquefois salutaire, & conduit à un prompt rétablissement, si on ne s'écarte point des règles qu'un médecin éclairé pres-

crit ordinairement en pareil cas. La seconde espèce d'atrophie est nommée *essentielle*, parce qu'elle est presque toujours accompagnée d'accidens très-funestes, à raison de ce qu'elle indique la présence des vers, les ulcères aux poulmons, &c. D'autres fois, elle annonce un vice vénérien, scorbutique, scrophuleux, ou dartreux. L'enflure, ou la dureté du ventre; le dégoût que produit la fièvre lente; une toux sèche, & une mauvaise digestion, sont presque toujours inséparables de cette maladie qui a beaucoup de rapport avec la chartre, ou noueure des enfans. Il en faut voir le traitement dans la nouvelle édition du *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*. Telles sont les maladies du premier âge, ou de l'enfance. Ce n'est pas qu'il n'y en ait beaucoup d'autres; mais, comme leur détail nous meneroit trop loin, il vaut mieux les passer sous silence, que d'en parler trop superficiellement, ou que d'adopter certains traitemens qui sont plutôt dûs au préjugé, qu'aux réuslites de l'art.





CHAPITRE II.

Des Maladies de l'Adolescence.

A Mesure que l'enfant croît en âge, que ses alimens & ses exercices sont variés, que toutes les parties de son corps prennent de l'accroissement, & que la nature se développe sous des formes différentes, l'œconomie animale est aussi sujette à des maladies de différens genres.

Les douleurs causées par la dentition ne se bornent pas toujours aux accidens que j'ai rapportés plus haut. Jusqu'à ce que les vingt dents soient complètement percées, la vie de l'enfant est encore en danger. Si cette foible créature a souffert si cruellement, pour la sortie des dents incisives & canines, il n'a pas moins à souffrir pour celle des molaires dont la configuration se prête difficilement à la division des gencives: aussi les mouvemens convulsifs, qui accompagnent la dentition, sont-ils alors portés à leur plus haut degré.

On remarque enfin que, depuis l'âge de trois ou quatre ans jusqu'à celui de cinq, il périt plus d'enfans, que dans l'espace de tems que l'on nomme stricte-

ment l'*enfance*. Quoique les enfans soient susceptibles de se nouer , dès le moment de leurs naissance , je crois cependant pouvoir faire observer que ceux qui n'ont pas été emmaillotés viennent presque tous très-droits ; au lieu que ceux qui l'ont été , & dont les difformités ont paru quelque tems après leur naissance , ne reçoivent presque aucun secours de tous les moyens qu'on emploie pour y remédier. Le mieux est de leur éviter la peine de rester trop long-tems sur leurs jambes. Dans les premiers tems , leurs difformités peuvent être regardées comme simples ; & l'on ne doit les attribuer qu'à la faiblesse , & au peu de consistance des couches osseuses , qui sont incapables de résister à l'effort des bandes dont on se sert pour les emmailloter. Enfin la position que l'on donne au corps contribue beaucoup au faux *rachitis* qui , sans occasionner une maigreur notable , exige cependant qu'on fasse prendre à l'enfant l'air de la campagne , & qu'on lui prescrive un exercice modéré.

Il n'en est pas de même du vrai *rachitis* produit par la sortie des dents , dont j'ai déjà parlé , & auquel il se joint quelquefois des vices particuliers que l'enfant apporte en naissant , ou qu'il peut contracter , dans le tems qu'on l'allait. Ces difformités s'accroissent sen-

siblement ; & elles sont souvent accompagnées d'accidens très-graves , tels que les écouvées , les fièvres lentes , le dévoiement , la bouffissure , l'élévation du ventre , & même l'hydropisie & la jaunisse. Les purgatifs réitérés ; un verre d'infusion de rhubarbe , pris tous les matins à jeun , sont souvent très-efficaces. La médecine offre encore d'autres moyens curatifs , dont le choix doit être fait par un médecin éclairé , parce que quand il y a complication , cet état tient de la chartre qui suit de très-près la coqueluche. J'ai cru devoir faire cette distinction pour engager les peres & les meres à ne point livrer leurs enfans aux effets de nombre de machines plus funestes qu'utiles , & à consulter , dans les cas douteux , des médecins & des chirurgiens instruits. On conseille cependant l'usage de certains paillassons faits avec de la fougere mâle. Le marc de vin dans lequel on met les enfans pendant plusieurs jours , & plusieurs années de suite , dans le tems convenable , réussit assez souvent , sur-tout si la noueure ou le *rachitis* sont situés aux reins , à l'épine du dos , &c. Mais si quelques vices externes y donnent lieu , il faut agir en conséquence.

Le préjugé donne souvent lieu à des erreurs qui , en se soutenant dans l'esprit des parens sont souvent la cause du

peu d'égards qu'ils ont pour leurs enfans. Si un enfant ne peut retenir ses urines, lorsqu'il a passé sa troisieme ou sa quatrieme année, & même au-delà, on ne connoît pas de punition assez sévère pour le corriger de ce défaut : cette sévérité peut avoir des suites funestes. Quoique la paresse soit souvent le principe de l'incontinence d'urine chez les enfans ; cependant le profond sommeil, la quantité & la qualité des boissons & des alimens qu'on leur donne peuvent les exciter à laisser aller leurs urines, sans s'en appercevoir. Dans de pareilles circonstances, tout le tort vient des parens : le surplus est un effet naturel. Quant à l'incontinence d'urine produite par la foiblesse des parties qui doivent la contenir & la retenir pour ne la laisser passer que dans les tems convenables, elle ne peut être imputée ni aux parens ni à l'enfant. Il est donc bien essentiel de faire cette distinction, particulièrement chez les filles qui sont d'une constitution naturellement foible. Si ce défaut croît avec l'âge, il devient habituel, & ne connoît plus de bornes ; ce qui est susceptible de mille inconvéniens. Un régime un peu sec, un exercice modéré, & quelques boissons astringentes sont les seuls moyens que l'on puisse employer. Des espèces de matelas faits de cendres de ferment, & de

celles de genévrier , ont souvent produit de très bons effets. Si on a l'attention de faire uriner les enfans avant de les coucher , dans le milieu de la nuit , & le matin , dès qu'ils sont éveillés , on leur épargne bien des châtimens qu'ils n'ont pas toujours mérités.

Les accidens auxquels les enfans sont le plus généralement exposés , semblent annoncer que , dès l'instant de leur naissance , ils sont , ainsi que les adultes ; assujettis à plusieurs maladies. La petite vérole devient souvent la désolation des familles , par les suites funestes dont elle est accompagnée. Cet hydre ne ménage aucunes parties du corps : le visage en est presque toujours défiguré. On ne peut que louer le zèle de ceux qui ont cherché à détruire ou à modifier ce venin pestilentiel. Quelques réussites semblent devoir autoriser l'inoculation de la petite verole. Mais , comme il est alors question de donner à un enfant une maladie qu'il n'aura peut-être jamais ; que , d'un autre côté , il est assez difficile d'apprécier la qualité du virus que l'on emploie pour cet effet , & qu'enfin il est nécessaire qu'il se fasse une espèce de révolution dans l'œconomie animale pour que ce vice emprunté se déclare , il n'est pas douteux que cette opération exige beaucoup de réflexions , parce qu'il y a des preuves

constantes que la petite vérole inoculée n'exempte pas absolument de la récédive. Les connoisseurs prennent rarement le change : il est assez difficile de leur en imposer. Au reste , quoiqu'on se soit efforcé de prouver que l'inoculation a des avantages réels , & qu'elle cause moins de ravages que la petite vérole naturelle ; néanmoins , si , par malheur , l'enfant qu'on fait inoculer vient à périr , les regrets sont à leur comble. La tendresse d'un pere ou d'une mere l'emporte alors sur tout autre motif , & fait revivre ses droits. Les signes qui accompagnent la petite vérole naturelle ou l'artificielle , sont ordinairement le frisson , la fièvre , les douleurs de tête , celles du dos ; l'éternument , l'assoupissement ; une espèce de délire ; des nausées ; le vomissement ; des lassitudes ; des coliques ; l'ardeur des urines , la soif immodérée , la chaleur de la peau , &c. A mesure que la maladie s'accroît intérieurement , elle se déclare extérieurement. Les premières pustules paroissent au visage , & à la poitrine , vers le quatrième jour , & quelquefois plutôt. Insensiblement l'éruption se fait ; & différentes parties du corps sont couvertes de pustules dont l'élévation & la couleur caractérisent l'état de cette maladie qui est plus à craindre dans un âge avancé que dans la jeunesse. Les douze

ou quinze premiers jours sont ordinairement le tems critique. Lorsque les croûtes commencent à tomber, le malade est censé hors de danger. Mais, comme il y a souvent des retours périodiques, dont la présence exige un traitement approprié, l'on doit, pour cet objet, avoir recours au *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*. Je me contenterai seulement d'exposer les moyens de remédier au ravage occasionné par les boutons; ravage que l'on doit attribuer au degré de causticité de l'humeur variolique, ainsi qu'à la manière dont on se comporte pour obtenir le dessèchement des boutons qu'il n'est pas moins dangereux de hâter que de retarder.

Si l'on jette un œil attentif sur ce qui se passe dans l'éruption des boutons de la petite vérole, on s'apercevra que la nature opère cette crise, pour transmettre du dedans au-dehors un principe hétérogène qui lésoit ses fonctions. On peut même regarder ces boutons comme des espèces de cauterés naturels, qu'il ne faut laisser subsister que selon l'exigence des cas. Si on les supprime trop tôt, l'humeur se répercure du côté du tissu graisseux de la peau: elle l'épuise, le détruit; donne lieu à des cicatrices & à des dépôts critiques, qui n'existeroient pas, si l'on avoit eu soin d'administrer à propos les purgatifs conve-

nables. Si on supprime trop tard ces boutons, l'humeur variolique attire avec elle une partie de la lymphe nourricière qui, contractant de l'acrimonie du virus variolique, produit ces marques larges & blanches qui ressemblent assez aux cicatrices des brûlures. Enfin, du plus ou du moins d'attention que l'on apporte dans leur desséchement, dépendent presque toujours les convalescences retardées, les ophthalmies rebelles, la foiblesse de la vue, enfin le larmoyement habituel & les fistules lacrymales. Dans cette maladie, la gorge & les yeux sont souvent affectés. Le lait coupé avec égales parties d'eau, où l'on a fait bouillir des figues grasses, ou des feuilles de guimauve, font un très-bon gargarisme. L'eau de guimauve, l'eau d'orge, une décoction de figues grasses peuvent être employées pour bassiner les paupières ; ce qu'on doit réitérer souvent, pour les empêcher de se coller, parce que la présence du pus produit quelquefois des accidens incurables. On peut également se servir d'un collyre fait avec les eaux de roses, de plantain, & un peu de safran.

Quant aux boutons, on ne doit point les piquer : il faut se contenter de les ramollir & de les disposer à une suppuration louable. Le blanc de baleine, dissous dans l'huile d'amandes douces,

tirée sans feu ; la crème que l'on retire du lait , quand il est reposé , réussissent mieux que tous autres remèdes. Quand le pus des boutons est blanc , bien lié , que l'inflammation est passée , il faut abandonner le reste à la nature qui ne manque pas de revêtir chaque bouton d'une croûte jaunâtre , à travers de laquelle s'écoule un humeur claire & limpide. Alors on peut avoir recours à quelques desiccatifs , tels que la crème chargée de craie , ou la céruse qu'on ajoute à du miel rosat. On conseille encore d'étuver ces croûtes avec une légère décoction d'eau de lentilles. Quelques personnes emploient , avec succès , de l'eau de la Reine d'Hongrie , de l'eau-de-vie avec de l'eau ; & d'autres , une dissolution de quelques grains de sel de Saturne dans de l'eau commune. Enfin , comme chacun a son remède particulier , on vante beaucoup un morceau de vieux lard qu'on fait fondre , au bout d'un bâton , & dont on reçoit la graisse dans un vase où l'on a mis de l'eau-rose. On bat bien le tout ensemble ; & on en forme une espèce de liniment dont on frotte les croûtes. Quant aux taches pourprées , qui restent après leur chute , les remèdes qu'on proposeroit , à cet égard , deviennent souvent infructueux. On pourroit cependant adoucir la peau avec un cérat fait avec le blanc de ba-

leine, le beurre le cacao, & l'huile des quatre semences froides. Le lait virginal est également bon.

La rougeole est encore une maladie qui attaque spécialement les jeunes gens. Elle est rarement dangereuse. Ses symptômes, ses périodes & ses accidens ne permettent pas de la confondre avec la petite vérole. Le frisson suivi de chaleur, l'apparition de la fièvre, l'appesantissement de la tête, les envies de vomir, le gonflement des paupieres, le larmoyement douloureux, l'inflammation des yeux, la toux, l'éternument, caractérisent ordinairement la rougeole & la proximité de son éruption qui arrive ordinairement vers le quatrieme jour. Elle s'annonce presque toujours par des taches lenticulaires, ou par des pustules peu élevées, rassemblées en forme de grappes. Ces pustules laissent sur la peau une espèce d'aspérité ou d'inégalité que le tact découvre facilement; elles ne suppurent point: elles paroissent d'abord au visage, & se répandent ensuite sur les autres parties du corps. Lorsqu'elles paroissent dans le tems que je viens d'indiquer, la rougeole n'a pas de suites fâcheuses. Mais si cette apparition est prématurée ou retardée, qu'elle dure au-delà du quatrieme jour, & que les taches noircissent, le malade est en danger, parce que le pourpre peut s'y

joindre ; auquel cas , il faut avoir recours au médecin , pour le reste du traitement.

La délicatesse de la peau des enfans & des jeunes gens les rend sujets à une maladie plus incommode & plus douloureuse , qu'elle n'est ordinairement dangereuse , quand elle est bien soignée dans les commencemens. Tout le monde sçait que les engelures , ou les mules , occasionnent la démangeaison & l'enflure bleuâtre des parties qui en sont attaquées. Comme ces tumeurs n'affectent souvent que les pieds , les mains , & quelquefois le nez ou les oreilles , on ne leur donne le nom de *mules* , que quand elles occupent les talons. Il y a divers moyens de guérir cette incommodité. L'expérience prouve que les plus simples sont souvent les meilleurs , & que les différens emplâtres & les onguens proposés par les charlatans & les bonnes femmes sont , pour l'ordinaire , dangereux , & donnent lieu à des ulcères très-rebelles. *

Le mal s'accroît le plus souvent , sans qu'on s'en apperçoive ; & , d'autres fois , il est annoncé par des tumeurs qui viennent entre le col & les oreilles , & qui sont alors très-douloureuses. Ces tumeurs que l'on nomme *parotides* , ou

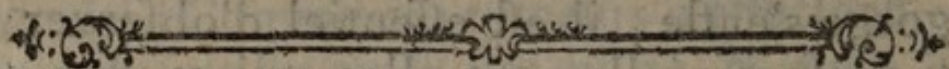
* Voyez l'article ENGELURES , à la suite des Maladies qu'on peut guérir soi-même.

oreillons, ne doivent pas être confondues avec les vraies parotides qui dépendent d'un vice interne & particulier. Celles dont j'entends parler ne viennent point à suppuration : elles font contourner un peu la tête, & gênent assez souvent la déglutition ; mais ces accidens sont passagers. La sortie des dernières grosses dents y donne aussi lieu quelquefois.*

Comme il arrive fréquemment que, dans les parotides dont j'ai parlé, la gorge s'enfle, il est essentiel d'observer si ce sont réellement elles qui y donnent lieu ; car très-souvent la gorge peut augmenter, sans que cette cause y ait la moindre part. Les douleurs & la difficulté qu'éprouve l'enfant, en tournant le col ; enfin, des espèces de noyaux roulans, que l'on sent sous le doigt, caractérisent ces tumeurs. Mais, si aucun de ces signes ne se rencontre, le gonflement peut dépendre de la structure peu solide des glandes du visage, qui, venant à comprimer celles du col, les surchargent & les engorgent par degré : d'où s'ensuit leur distension, & celle des parties voisines ; ce qui donne lieu à cette élévation, & au gonflement du col, connu sous le nom de *grosse-gorge*, ou *gouêtre*. Cette tumeur n'a pas de

* Voyez le *Dictionnaire de Santé*, au mot **PAROTIDES**.

suites fâcheuses, si on y remédie dans le commencement. L'éponge de mer, calcinée, & mêlée avec parties égales de sel commun, & quelques grains de camphre, dont on forme un large collier, ont dissipé, dans l'espace de six mois, des gonèthes assez considérables. La sabine bouillie dans du vinaigre, & appliquée en forme de cataplasme, a la même efficacité, sur-tout dans les commencemens.



CHAPITRE III.

Des Maladies de la Puberté.

CHEZ les hommes, la puberté s'annonce plus tard que chez les filles : l'apparition des règles, qui en est le signe précurseur, indique assez les efforts de la nature. Quand elles sont d'un bon tempérament, c'est l'instant de leur force & de leur accroissement. La forme de leur corps se perfectionne : leur teint prend un nouvel éclat ; leur gorge s'embellit : en un mot, tous les secrets merveilleux de la nature se décelent. Mais, à peine touchent-elles au moment de n'être plus comptées au nombre des enfans, qu'elles éprouvent mille inconvéniens. Ce sont des maux de reins, de

de tête ; des lassitudes, des engourdissemens, des étouffemens, des pesanteurs sur les parties naturelles ; enfin des picotemens au sein, dont le gonflement annonce la prochaine apparition des règles. L'âge auquel ces accidens paroissent ne peut être exactement limité. Il y a des filles qui ne sont réglées qu'à quinze, dix-huit, ou vingt ans ; & d'autres, dès l'âge de dix ans. Ce sont des variétés qui dépendent, en partie, du tempérament, en partie de la structure des organes destinés à cette opération. Relativement encore à ces dispositions, les filles passent ce tems, avec plus ou moins de difficulté. Il peut être le terme de leur bonheur, comme celui de leur perte.

Un air libre, pur & serein ; l'exercice à pied & à cheval, sont, dans ce cas, très-efficaces. Cependant, s'ils sont infructueux, on doit avoir recours aux saignées du pied, aux bains des pieds, & à ceux des vapeurs, faits avec les plantes émollientes. Pour tirer avantage de ces derniers bains, il faut faire bouillir une bonne poignée de plantes émollientes dans trois ou quatre pintes d'eau, l'espace d'un quart d'heure ; jeter le tout dans un vase sur lequel la personne puisse s'asseoir pour en recevoir la vapeur, à une chaleur supportable. L'eau de fleurs d'orange que l'on

peut y ajouter ne sert qu'à augmenter l'efficacité de ce remède, qu'il faut continuer, au moins pendant cinq à six jours, deux fois par jour, l'espace d'une heure chaque fois, à moins que les règles ne paroissent plutôt. On peut encore joindre au moyen que je viens d'indiquer la potion suivante, faite avec le vin rouge, le miel blanc, le safran oriental, la poudre de cannelle. Il faut mêler le tout ensemble, & en faire prendre, le soir, à la personne, une heure après qu'elle est couché. L'eau des Carmes, celle de Cologne, le vin & le miel ont également produit de bons effets, si l'on a eu soin de faire précéder ces remèdes par les saignées, les bains, &c. Les sang-suës appliquées aux grandes lèvres des parties naturelles deviennent quelquefois nécessaires.

Si ce que j'ai proposé ne réussit point, la maladie prend quelquefois un caractère qui peut avoir des suites funestes, telles que les pâles couleurs, la jaunisse, l'hydropisie, &c. Dans les pâles couleurs, le teint perd de son éclat : la peau du visage & le tour des yeux contractent une espèce d'empreinte verdâtre. Les lassitudes, les pesanteurs du corps, la bouffissure des paupières, celle des jambes & des pieds ; les douleurs de tête, les difficultés de respirer, les palpitations de cœur, accompagnent

ordinairement cette maladie. Mais, si la suppression des règles est occasionnée par quelque imprudence, il est plus aisé d'y remédier par les moyens ci-dessus indiqués, que quand elle reconnoît pour cause, dans les premiers tems, un vice dans le sang, ou la lésion des organes destinés à leur évacuation. (Voyez, à ce sujet, le *Précis de Médecine* de M. Lieutaud, & le *Dictionnaire de Santé*.)

La jaunisse annonce toujours quelques dérangemens dans les parties qui concourent à la filtration des règles, & souvent des embarras dans les viscères & les canaux qui servent à préparer & à filtrer la bile. La couleur jaune de la peau, celle du blanc des yeux, la salive & la sueur qui ont quelquefois la même couleur, font connoître évidemment le genre & les accessoires de cette maladie qu'il n'est pas possible de confondre avec les pâles-couleurs caractérisées par le vomissement, & par d'autres accidens. La colére, le chagrin, l'ennui, peuvent aussi y donner lieu.

Quand la jaunisse dépend de la suppression des règles ou de quelque autre évacuation, la saignée n'est pas à négliger, sur-tout si la personne est pléthorique. L'émétique peut être également utile, si l'état de l'estomac ne s'y oppose pas : enfin les purgatifs doux doivent avoir lieu, de même que les

autres moyens indiqués dans l'excellent *Précis de Médecine* de M. *Lieutaud*. Quoi qu'il en soit, il faut, dans ces circonstances délicates, n'administrer des remèdes qu'avec connoissance de cause.

Rien n'est plus à craindre pour celles qui sont dans l'âge où les passions commencent à se développer, que la fréquentation de certaines sociétés licentieuses. Il en est de même de la lecture de certains Livres qui fourmillent d'obscénité, ainsi que de la vue des peintures & des statues indécentes. Les sens extérieurs en sont tellement affectés, qu'ils transmettent aussi-tôt à l'ame l'impression qu'ils ont reçue. Quand une fois, chez les personnes d'un tempérament vif, les passions ont établi leur empire, il est rare qu'elles ne les conduisent au libertinage le plus scandaleux. Enfin les excès de ces fureurs que l'on nomme *utérines* sont quelquefois portés à un tel point, que celles qui en sont atteintes se voient exposées à périr presque aussi-tôt, ou à languir très-long-tems, si on n'y remédie promptement, soit en les mariant, soit en leur administrant les secours que la Médecine indique. Mais il arrive souvent qu'en cherchant, par ces derniers moyens, à calmer ces mouvemens tumultueux, on ne peut y parvenir qu'en affoiblissant la nature qui, dans la suite, guidée par la

raison, reprend toute sa supériorité, si on ne s'obstine pas à lui refuser ce qu'elle demande avec tant d'instance. S'il y a des circonstances où les parens doivent ~~préferer~~ l'inclination à la fortune & à la naissance, c'est, sans doute, dans celle-ci. En conservant l'honneur & la vie à leurs filles, ils ne font souvent que payer eux-mêmes à la nature une dette qu'ils ont contractée envers elle, par le peu d'attention qu'ils ont apportées dans l'éducation de leurs enfans. On n'ignore pas non plus que celui qui cherche à se satisfaire met tout en œuvre pour y parvenir : de-là toutes ces ressources infâmes, que la décence m'oblige de passer sous silence, que la nature a en horreur, & dont M. Tissot a si bien décrit les tristes effets. On peut cependant employer les saignées ; les bains, tant tièdes que froids ; les calmans, les émulsions avec les quatre semences froides, l'*agnus-castus*, les tisanes de nénuphar, &c.

Outre ce que je viens de dire, le dérangement des règles produit encore assez souvent des angines, des esquinancies, & des échauboulures occasionnées par l'ébullition du sang. L'esquinancie, dont je parle ici, consiste dans la difficulté d'avaler, & dans une légère inflammation au voile du palais, à la luvette, aux amygdales. Elle n'est

dangereuse qu'autant qu'on la néglige. Comme elle dépend du volume & de l'acrimonie du sang , elle disparoît promptement par la diète , & par les moyens propres à faire reparoître les règles , à diminuer le volume du sang , & à l'adoucir. Ces moyens étant décrits dans tous les auteurs , je les passe ici sous silence.

Les personnes jeunes , vives , & d'un tempérament sanguin , sont assez sujettes aux migraines , aux maux de tête , aux saignemens de nez , enfin aux éblouissemens. Quand ces derniers accidens reconnoissent pour cause le retard des règles , il faut employer les moyens propres à les rappeler. Mais , s'ils subsistent , malgré le retour du flux périodique , il faut se baigner les yeux avec de l'eau d'euphrase , animée d'un peu d'eau-de-vie. On peut y substituer l'eau de riviere , & mieux encore celle de puits. Si les éblouissemens occasionnent des nuages sur la vue , on conseille une dissolution de quatre grains de sel de Saturne dans quatre onces d'eau de plantain , sur une once d'eau-rose.

Les migraines , ou maux de tête , dépendent assez souvent d'un vice dans l'estomac , ou d'un défaut de circulation. Quand des causes extérieures n'y ont pas donné lieu , il est bon de s'affurer du tempérament de la personne.

La fermentation de la bile peut en être aussi la cause principale. Cette circonstance regarde le médecin. Les sternutatoires ont quelquefois réussi dans les cas où le *mucus* retenu caufoit des maux de tête. Ceux qui dépendent de rhumes du cerveau exigent qu'on se tienne la tête & les pieds bien chauds. L'inspiration de quelques plantes émollientes est alors à préférer aux spiritueux qui ne conviennent que pour les maux de tête occasionnés par une chute, ou par l'épaississement du sang.*

Quant au saignement de nez, on ne doit point s'en effrayer, lorsqu'il n'est ni considérable, ni trop fréquent : au contraire, il est quelquefois très-utile, chez les jeunes personnes, quand il n'est pas accompagné de symptômes particuliers, tels que la rougeur du visage, l'abattement des forces, les maux de cœur, la chaleur d'entrailles, la constipation, &c. Alors, bien loin que cette espèce de saignée naturelle soit salutaire, elle est souvent un signe de quelque maladie critique.

Si le saignement du nez dépend de l'abondance du sang ou de son activité, & qu'il en résulte une hémorragie, il faut l'arrêter par les moyens proposés dans les *Maladies particulières*. Si ces

* Voyez les *Maladies particulières*.

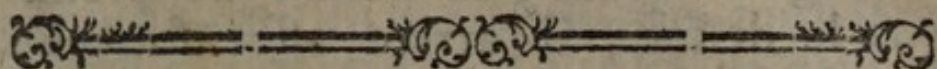
différens moyens ne réussissent pas, il faut avoir recours aux saignées du pied, & à d'autres remèdes convenables en pareil cas. On a vu quelquefois aussi des règles & des flux hémorroïdaux remplacés par des saignemens de nez. Enfin, comme ces évacuations sanguines ont ordinairement pour but de suppléer au flux menstruel, je ne sçau-rois trop insister sur les précautions que l'on doit prendre, lorsqu'on veut les arrêter.

Les maux de cœur, les vomissemens, les douleurs d'estomac, &c. doivent se traiter méthodiquement. Le moindre écart, dans ces circonstances, peut avoir des suites fâcheuses.

Les causes des engourdissemens, des tintemens d'oreilles, des ophthalmies, &c. exigent l'examen le plus sérieux, avant que d'administrer des remèdes, sur-tout à une fille dont les règles ont cessé depuis quelque tems.*

* Voyez les *Maladies particulières*.





CHAPITRE IV.

Des Maladies de l'Age viril.

PREMIERE ÉPOQUE.

LES maladies qui arrivent dans la virilité doivent se considérer sous deux époques différentes. La première regarde les filles qui ont fait vœu de chasteté ; & l'autre appartient à celles qui , en se mariant , ont payé à la nature une dette qu'elles avoient contractées. Si l'on en excepte les maladies critiques & malignes , celles que je me propose d'examiner dépendent presque toujours des suites de couches , ou de la suppression des lochies. Je ne m'étendrai pas beaucoup sur ces articles , parce que j'en ai parlé plus haut. Les maladies qui me paroissent à présent mériter le plus d'attention sont celles de la poitrine , qui se déclarent ordinairement , à l'âge de trente ou trente-cinq ans , chez les filles qui gardent le célibat , ou dont le flux menstruel a souffert quelque dérangement. Ceci regarde particulièrement celles qui , dans leur enfance , ont essuyé quelque maladie grave , ou qui ont eu beaucoup de peine à se dénouer. Quand,

à vingt-cinq ans , la nature ne prend pas le dessus , il arrive assez souvent que la personne maigrit : son teint paroît livide ; ses yeux se cernent & se cavent : la respiration est laborieuse ; enfin la toux s'annonce particulièrement le matin & le soir. Cette maladie se nomme *phthisie* : on l'a souvent confondue avec la pulmonie. Un vice scrophuleux , scorbutique , vénérien ; des douleurs d'estomac , ou dans les hypochondres peuvent y donner lieu. Il peut se faire aussi que l'enfant , apporte ces vices , en naissant , soit qu'il les ait contractés dans le sein de sa mere , soit que sa nourrice les lui ait communiqués. Personne n'ignore que le développement de la nature est souvent pour les filles un écueil dangereux. Comme la phthisie ne fait pas des progrès rapides , on se croit dispensé d'y prendre garde. Si , aux approches de l'âge déterminé pour l'apparition des règles , les symptomes de cette maladie s'annoncent , il faut y remédier promptement , & considérer l'état dans lequel se trouvent la poitrine & le bas ventre : autrement le mal s'accroît insensiblement ; les règles ont de la peine à s'établir , ou bien elles sont remplacées par un écoulement lymphatique d'une nature bien différente : la maladie devient bouffie ; les mammelles sont quelquefois prodigieusement gon-

flées, boursofflées & mollasses, tandis que le reste du corps maigrit considérablement. Enfin la difficulté de respirer s'accroît de plus en plus : les crachats sont épais, blanchâtres & purulens. La bouche exale une mauvaise odeur. Tous ces symptômes augmentent avec l'âge ; & le malade périt assez souvent d'hydropisie. L'on observe encore que les personnes les plus sujettes à ces accidens sont celles qui ont la poitrine étroite ou plate, & les épaules élevées en ailes de chauve-souris. L'usage des corps à baleine ne contribue pas peu à déranger la poitrine, & à occasionner cette maladie, pour la guérison de laquelle on doit être très-circonspect sur les saignées & sur les purgatifs. Le lait, pour toute nourriture, est ce qui paroît le plus convenable. Le syrop de lierre terrestre avec lequel on peut édulcorer l'eau qui servira de boisson, l'infusion des vulnéraires, celle des capillaires sont également bien indiquées. Les crèmes d'orge, de riz peuvent être encore la base de la nourriture. Enfin les suc de laitues & des chicorées ont quelquefois été mis en usage avec succès. Pour appaiser la toux, on se sert utilement d'une infusion de guimauve sans sucre, & du jus de réglisse à la reine, qu'on doit laisser fondre doucement dans la bouche.

La suppression des règles joue différens rôles, en égard à la disposition des organes qu'elle affecte. On remédie facilement aux palpitations de cœur, s'il n'y a pas de vice essentiel dans la structure de cet organe. Il ne s'agit alors que de diminuer le volume du sang; mais, si elles sont occasionnées par un défaut de conformation dans cette partie, elles deviennent presque incurables. Les personnes qui ont les pâles couleurs, celles qui sont hystrériques, ou qui passent leurs jours dans l'oïveté, y sont aussi sujettes. D'un autre côté, si les maladies de la peau ont été mal guéries, si l'estomac fait mal ses fonctions, les palpitations peuvent toujours avoir lieu. Enfin la pléthore, les vieux ulcères, la suppression des pertes habituelles, &c. peuvent aussi favoriser leur retour.

De tout ce que je viens d'exposer, il est aisé de conclure que le traitement exige qu'on apprécie la cause de cette maladie, avant d'administrer les remèdes. Il suffit assez souvent, chez les jeunes personnes, de rappeler les règles, ou les autres évacuations, par les moyens indiqués. Il faut encore observer si les palpitations sont occasionnées par la tristesse, ou par quelque faiblesse de crainte ou de joie excessives.*

* Voyez les *Maladies particulières*;

Enfin, qu'elles que soient les causes de ces palpitations, il faut tâcher de mener une vie douce, & d'observer un régime rafraîchissant. Les saignées & les purgatifs sont quelquefois nécessaires : c'est au médecin à en juger.

On ne doit pas confondre les palpitations avec ce que l'on nomme *tremblement de cœur*. Le tremblement est un état de foiblesse dans les fonctions de cet organe. La foiblesse du pouls qui est languissant & inégal, l'abattement, les défaillances, les sueurs froides caractérisent cette maladie. Dans les vraies palpitations, le pouls est petit, inégal, intermittent ou sujet à d'autres variations. Les douleurs dans la région du cœur, les vertiges, les éblouissemens, les flatuosités, les rots, &c. accompagnent assez souvent ces accidens.

La joie & la tristesse occasionnent encore une maladie qu'il faut distinguer des palpitations & du tremblement. Elle se nomme *oppression cardiaque*. Dans les commencemens, ce n'est qu'une sorte de pesanteur, avec quelqu'anxiété douloureuse à la région du cœur. Ce premier état est simplement incommode. Mais, si les accidens augmentent, les soupirs que la malade laisse échapper désignent clairement le siège de la douleur. Enfin, si le mal fait des progrès, la respiration est entre-coupée par des

sanglots , par des symptomes effrayans ; & quelquefois funestes ; enfin par la violente suffocation que le cœur éprouve. L'inspiration des odeurs fortes , telles que l'eau des Carmes , l'esprit volatil de sel ammoniac , le sel d'Angleterre , l'huile de succin , &c. ne doit pas être négligé. L'eau de fleurs d'orange , les gouttes d'Angleterre , l'eau de Luce , &c. employées à petites doses , sont autant de remèdes généraux , & particuliers , que l'on peut faire prendre intérieurement. Tous ces accidens sont assez souvent précédés ou accompagnés de la syncope , ou défaillance. Cette maladie est ordinairement annoncée par la cardialgie ou foiblesse d'estomac , par celle de toutes les forces , par la pâleur du visage , l'obscurcissement de la vue , le tintement d'oreilles , la diminution , & ensuite la perte du mouvement & du sentiment. La fraîcheur des extrémités ne caractérise qu'imparfaitement la syncope. L'action du poulx , celle de la respiration sont quelquefois tellement interceptées , qu'on regarde la personne comme morte , & qu'on l'abandonne comme telle. Mais la flexibilité des membres doit assurer du contraire. La syncope a plusieurs degrés. Elle s'annonce ordinairement & insensiblement par les signes que j'ai décrits. D'autres fois , elle se déclare

brusquement. Elle dure plus ou moins de tems ; & , quand on en revient , on est tout brisé , tout rompu , &c. Le défaut d'alimens , une simple saignée , ou quelque grande perte ; les excès de la table , du commerce des hommes ; les passions vives , la peur , la vue de quelque objet désagréable , les exercices violens , qui procurent des sueurs abondantes , enfin certaines odeurs peuvent donner lieu à la syncope. Cette affection n'est qu'accidentelle : on y remédie , en faisant renifler au malade quelques eaux spiritueuses. On met du sel dans la bouche : on frappe dans les mains : on fait encore avaler quelques cuillerées d'eau de Carmes , ou d'autres liqueurs semblables. Enfin on étend la malade sur le dos ; mais on doit surtout avoir attention de desserrer les corps , les colliers , les jupons , &c. & de mettre les malades à l'air ; car fort souvent la grande chaleur d'un lieu peu élevé , le trop grand feu des chaufferettes peuvent augmenter le mal. On est encore dans l'usage de jeter de l'eau fraîche au visage , pour faire revenir de la syncope. Cette méthode ne doit être employée qu'avec beaucoup de prudence : on ne doit pas même la pratiquer , si la personne est dans un tems critique. Enfin , quand la syncope dépend des grandes pertes , il faut agir en conséquen-

ce, & ne pas chercher à procurer une suppression trop subite.

La dernière maladie que je crois devoir examiner est le hoquet que l'on distingue en *simple* & en *passager*. C'est une légère indisposition, mais qui devient très-incommode, quand elle dure long-tems. Les femmes hystériques & les hypochondriaques y sont assez sujettes. La suppression des évacuations habituelles, la répercussion des maladies de la peau, les alimens de mauvaise digestion, les excès dans le boire & dans le manger y donnent souvent lieu. L'interception de la respiration pendant quelque tems ; la simple boisson d'eau froide ou dégourdie, la contention d'esprit, & la surprise, sont autant de moyens propres à guérir le hoquet accidentel. Celui qui est habituel exige un traitement méthodique, que cet Ouvrage ne me permet pas d'entreprendre.

II. ÉPOQUE.

Les vapeurs auxquelles les femmes sont particulièrement sujettes sont devenues les maladies à la mode. Il y a peu de maisons où elles ne soient en vogue. Aussi ceux qui se mêlent de les traiter ont-ils cru devoir profiter de cette sécurité, & soutenir à cet égard des disputes qui, si elles ne tournent point

au soulagement des malades, servent au moins à faire connoître leurs auteurs & à leur faire une certaine réputation dans l'esprit de quelques personnes qui, avides de nouveautés, croient devoir faire marcher d'un pas égal le soin de leur santé, & ceux de leur parure. Les vrais & bons médecins ne reconnoissent les vapeurs, que quand elles existent réellement. Ils les définissent » une disposition sensible & irritable des nerfs, qui » les met dans des mouvemens spasmodiques continuels, d'où résultent des » accidens de tout genre, & sous toutes » sortes de formes. »

Le relâchement excessif des fibres, un sang trop raréfié ; dans d'autres circonstances, le trop de fermeté, ou la sécheresse des fibres, (ce qui est rare ;) les embarras des viscères du bas-ventre ; ceux du foie, de la rate, du pancréas : l'irritabilité de l'estomac & du canal intestinal ; les virus scorbutiques, gouteux, rhumatifans, écouelleux, vénériens, &c ; enfin l'imagination frappée, par quelque cause que ce soit, &c. sont, en général, les causes des vapeurs qui tirent le plus souvent leur origine de la mollesse, de la paresse, de la trop grande assiduité à l'étude, de la violence des passions, sur-tout chez les filles & les femmes.

Les vraies vapeurs ne laissent pas

dans un état tranquille celles qui s'en disent attaquées. Les bâillemens, les hoquets, les défaillances, l'augmentation du coloris des joues ; d'autrefois la pâleur du visage, la vivacité des yeux, l'élévation du pouls, les mouvemens convulsifs, l'insomnie ou le profond sommeil, l'affaissement, enfin la tristesse ou l'excessive joie sont ordinairement les symptômes de ces vapeurs. Celles qui mettent l'économie animale dans un état convulsif attaquent le plus souvent les jeunes personnes ; & celles qui produisent l'affaissement portent leur action sur les personnes d'un âge avancé. On observe encore que les vapeurs cessent d'avoir lieu, au-delà de cinquante ans ; mais, depuis vingt jusqu'à quarante, c'est ordinairement le tems de leur violence chez les femmes qui n'ont pas été dans le cas d'accorder à la nature ce qui lui est dû, & chez celles qui en sont trop tôt privées, après en avoir joui, telles que les jeunes veuves qui jouissent de leurs droits. Enfin il est rare que ces dernières en soient attaquées, à moins qu'elles ne fassent des excès de café, de liqueurs spiritueuses, soit en boisson, soit par l'inspiration. De tout ce que je viens d'exposer, il est aisé de conclure que les vapeurs dépendent en général de la bonne conduite des femmes, ou du régime qu'elles observent ;

& que le plus souvent, elles en seroient exemptes, si elles vouloient prendre un exercice proportionné à leurs forces & à leur tempérament; si elles avoient le soin de respirer un air pur & serein, de faire renouveler celui de leurs appartemens, d'éviter le feu des poëles & des chaufferettes; en un mot, si elles s'astreignoient à n'user que des alimens convenables, sans chercher ceux qui ne flattent que le goût. Les viandes tendres, cuites à propos, celles sur-tout qui sont rôties ou grillées, les herbes des jardins ont aussi leurs avantages, ainsi que les fruits bien mûrs.

Pour boisson, elles doivent faire usage d'un bon vin vieux & agréable, coupé avec deux tiers d'eau, & n'en prendre qu'autant qu'il en faut pour réduire les alimens en une espèce de bouillie claire. Le cidre, la bière, les liqueurs fortes ne conviennent point du tout aux personnes vaporeuses: l'eau froide, au contraire, est très salutaire. Le tems du repos doit être limité. Il faut se mettre au lit pour se délasser seulement des fatigues du jour, & remettre l'esprit & le corps en état de suffire aux travaux du lendemain. On feroit bien encore de se coucher assez tôt pour ne pas s'exposer aux impressions de l'air ou des vapeurs de la terre, qui deviennent plus nuisibles après le coucher du soleil.

Dans le beau tems , il faut se lever de grand matin , parce que c'est l'instant le plus favorable aux occupations de l'esprit & du corps.

C'est avec raison que M. Whitt fait encore observer, dans son *Traité des Vapeurs* , que l'usage fréquent des bains chauds mérite des égards, relativement aux personnes vaporeuses. Si les vapeurs ont pour cause le relâchement des nerfs , les bains chauds y sont contraire , à moins qu'en en sortant on ne passe tout de suite dans des bains froids. » Rien » n'est plus propre , (ajoute cet auteur ,) » que cette alternative , pour fortifier les » parties du corps , tant interne qu'ex- » ternes. L'eau de veau peut avoir les » mêmes inconvéniens. » C'est d'après ces réflexions que notre auteur croit devoir distinguer les vapeurs causées par l'*atrabile* , des obstructions du foie , de la rate , des congestions & autres. Les alimens savonneux , les humectans ; ceux qui rafraîchissent légèrement , & les mieux indiqués , en pareil cas , sont les épinars , les cardes , les cardons , la laitue , les plantes chicoracées , les asperges. Les fruits les plus convenables sont les fraises , les framboises , les groseilles , les cerises , les poires fondantes & le raisin. Les légumes farineux ne doivent pas avoir lieu. La chair des jeunes volatils , & celle de quelques pois-

sons des plus légers ne peuvent nuire.

L'eau pure est la meilleure boisson dont on puisse user, pourvu qu'elle soit douce, & dépouillée de sa partie nîtreuse; mais on peut y remédier, en y faisant bouillir de la laitue, de la bourrache, de la buglose, des fleurs de mauve, de guimauve, du riz, de l'orge mondé, &c. On pourroit même y mettre un peu du vin, pourvu qu'il fût d'une bonne qualité.

On doit se couvrir de façon à ne conserver qu'une médiocre chaleur. Au défaut d'un exercice convenable, les frictions légères, principalement sur le bas-ventre, aux régions du foie & de la rate, peuvent produire de bons effets. La gaité & la dissipation sont indispensables dans les vapeurs produites par l'*atrabile*, &c.

Les vapeurs qui dépendent d'humeurs irritantes, dartreuses, érépélateuses, scorbutiques, &c. n'exigent les bains que jusqu'à un certain degré. Un régime doux & humectant, des boissons délayantes conviennent très-bien à celles qui ont pour causes la sécheresse des fibres; ce qui arrive ordinairement à la suite des fortes compressions, d'un frottement rude & fréquent, d'une cicatrice, d'une inflammation, d'un squirre, d'une adhérence. Enfin un travail de corps excessif a produit quelquefois

des sueurs forcées, & une transpiration trop abondante. Il faut encore observer le régime ci-dessus indiqué, diminuer l'action des causes principales, éviter le froid & la chaleur, se reposer & dormir plus long-tems qu'à l'ordinaire, & se vêtir de façon à n'avoir ni trop chaud ni trop froid.

Quand les vapeurs dépendent de certaines maladies de l'estomac ou du canal intestinal, ce qui peut être occasionné par un vice de naissance, ou par quelque autre raison, il faut alors observer un régime doux, humectant & lubrifiant, tel que celui qui est prescrit pour les vapeurs atrabilaires *.

Enfin, si les vapeurs sont l'effet d'une imagination frappée c'est aux personnes familières avec ces sortes de maladies à employer le raisonnement pour les convaincre de la foiblesse & de la fausseté de leur imagination. Les remèdes qui paroissent les mieux indiqués en pareil cas, sont ceux qui fortifient le corps, & favorisent la circulation. La promenade & l'exercice doivent tenir le premier rang. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article, parce qu'il me feroit sortir des bornes de cet ouvrage.

C'est ordinairement depuis quarante-

Voyez encore les Maladies particulières.

cinq ans jusqu'à cinquante, que les femmes éprouvent les accidens les plus graves, par la répercussion des règles. La nature accoutumée depuis long-tems à se décharger d'une portion de sang qui lui est étrangere jusqu'à un certain point, ne peut être surchargée de nouveau, sans qui lui en coûte beaucoup : de-là les pertes abondantes, les maladies qui affectent la matrice, les parties naturelles, & nombre d'accidens fâcheux, qui sont assez souvent les suites du libertinage.

La cessation, ou la répercussion des règles, demande les plus grands ménagemens. Les maux de tête, les étourdissemens, les éblouissemens, les pesanteurs, les lassitudes, les courbatures, & quelquefois les maux de cœur, &c. sont les effets du contraste que la nature éprouve. Cette cessation s'annonce différemment, eu égard à la résistance des vaisseaux de la matrice. Chez les unes, la suppression des menstrues est précédée par des évacuations subites & copieuses que l'on nomme *pertes* ; & chez d'autres, par un retard assez considérable.

Si d'un côté la saignée paroît indiquée pour diminuer le volume du sang, de l'autre, il y a du risque à s'y accoutumer, parce que ce seroit contrarier la nature dont il faut observer scrupu-

leusement les démarches. L'expérience prouve, en effet, que si les femmes qui ont commencé à se faire saigner, dans le commencement de la cessation complète de leurs règles, ne le font pas tous les deux ou trois mois, elles en sont incommodées ; au lieu que celles qui respirent un bon air ; qui évitent l'abus des liqueurs spiritueuses ; qui prennent un exercice modéré ; en un mot, qui menent une vie sôbre & régulière, passent ce tems assez heureusement.

Quoique j'aie déjà dit plus haut qu'il étoit quelquefois dangereux de saigner, dans le tems que les règles cessent, il ne s'ensuit pas de-là qu'il faille absolument rejeter la saignée. Si le pouls est plein, fort & vigoureux, elle paroît très-bien indiquée. Les violens maux de tête, les saignemens du nez, les crachemens de sang, sans toux ni douleur de poitrine, semblent encore exiger la saignée du bras, & rarement celle du pied, parce qu'on doit éviter de surcharger la matrice, en y déterminant la colonne du sang. Les purgatifs ne sont pas à négliger. Les eaux dépurées de Passy sont très-convenables en pareil cas.

Si la cessation des règles paroît dépendre de l'épaississement du sang, alors les vaisseaux de la matrice s'engorgent, se distendent, s'enflamment & se déchirent

rent quelquefois, d'où il peut résulter des ulcères qui acquièrent un caractère conforme au vice particulier, qui existe dans les liqueurs. Cette inflammation est dangereuse, & même assez souvent mortelle, si l'on diffère d'y remédier. Les douleurs du sein, celles du dos, des épaules, des reins, la difficulté d'uriner, le hoquet, le délire, les défaillances, les convulsions, la tension, la chaleur & la douleur de la matrice ne donnent point lieu de douter de l'inflammation de cette partie. Dans cette circonstance, il ne faut pas ménager les saignées, sur-tout dans les trois premiers jours. La diète, les délayans & les adoucissans doivent marcher d'un pas égal. Les cataplâmes émolliens, & dans lesquels il ne doit point entrer de corps gras, produisent de très-bons effets, si on les applique nuds sur la région de la matrice. Les bains de vapeurs, composés de plantes émollientes, dont on injecte la décoction dans la matrice même, au moyen des seringues destinées à cet usage, sont autant de moyens que l'on ne doit pas perdre de vue. On conseille encore les anti-hystérique internes.

La matrice est sujette encore à devenir squirrheuse, à la suite d'un engorgement qui peut s'y faire : l'obstruction, inflammation, le poids que les mala-

des ressentent dans la région de cette partie, & qui se communique à l'*anus* & au col de la vessie; la difficulté d'uriner, des douleurs sourdes aux lombes, aux hanches & quelquefois aux cuisses, enfin la suppression totale, ou en partie des règles ou des pertes considérables, sont les signes qui font soupçonner la présence du squirrhe dont le traitement exige les soins d'un médecin & d'un chirurgien instruits.

Les accouchemens laborieux, les efforts violens, la toux, les cris, l'hydropisie, les fleurs blanches, les pertes, les pierres de la vessie, &c. peuvent déplacer le vagin, & produire ce qu'on appelle les *chutes du vagin*, ou de cette gaine qui commence à l'ouverture extérieure des parties naturelles, & qui communique à la matrice. Dans les premiers tems, cet accident paroît faire peu d'impression; mais le mal s'accroît insensiblement, & devient quelquefois très-sérieux. La fièvre, le délire, les convulsions, & d'autres sytomes plus alarmans & presque toujours funestes, accompagnent ordinairement cette maladie. Quoiqu'il en soit, il faut faire en sorte de tenter la réduction de cette partie, en employant le ministère d'un chirurgien expert en ce genre. Chez les jeunes personnes il suffit quelquefois, après la réduction, de leur faire garder

le lit pendant plusieurs jours, & de leur prescrire la position qu'elles doivent garder. Les astringens pris intérieurement, les bains de vapeurs de la même classe ne doivent point être oubliés. Au surplus, dans des cas de cette importance, il faut avoir recours aux personnes expérimentées.

Le vagin n'est pas la seule partie qui soit sujette à se déranger. La matrice peut être dans le même cas; alors son fond se présente au-dehors. Un homme instruit ne se méprend pas sur la différence des parties qu'il faut réduire. Le vagin laisse toujours une ouverture; au lieu que la matrice forme une tumeur uniforme, sans ouverture. Cette dernière circonstance exige de prompts secours, & beaucoup d'adresse. Si l'on diffère trop long-tems, l'opération est très-difficile, très-douloureuse, & souvent accompagnée de circonstances fâcheuses. Les pessaires, les remèdes internes que l'on emploie pour la chute du vagin, conviennent également dans le renversement de la matrice, après la réduction.

La matrice & le vagin sont encore sujets à des excroissances polypeuses ou fongueuses, qui peuvent en imposer aux personnes peu instruites. Les ulcères de ces parties sont souvent les causes de ces excroissances qui s'opposent non-

seulement au coït, mais encore à l'écoulement des règles.

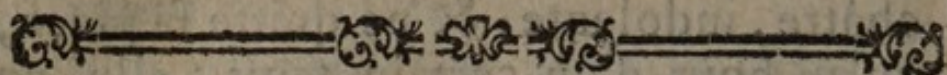
Les polypes dont je parle se distinguent facilement des autres tumeurs de la matrice & de celles du vagin, 1^o. en ce que ces dernières se forment tout d'un coup, au lieu que les polypes viennent lentement. 2^o. Ils diffèrent encore du cancer en ce qu'ils ne sont point douloureux, à moins qu'on ne les ait irrités, soit par des remèdes trop actifs, soit par des opérations particulières. Quoiqu'il en soit, l'opération est le moyen le plus convenable, quand la situation de la partie le permet. Les injections & les fumigations styptiques & astringentes sont plus nuisibles qu'utiles : on s'expose quelquefois même à rendre ces humeurs cancéreuses. Enfin les bains domestiques, continués longtemps, ont eu beaucoup de succès dans cette maladie. *

J'ai parlé plus haut de la hernie du vagin, qu'il faut absolument distinguer d'une autre hernie qui a son siège dans le vagin, sans affecter directement cette partie. Celle dont il s'agit actuellement s'appelle *hernie intestinale*. Elle reconnoît pour cause le relâchement du tissu des fibres membraneuses, qui tapissent

* Il faut voir le détail de cette opération dans le *Traité des Polypes* de M. Levret, célèbre accoucheur.

le vagin. Elle est ordinairement blancheâtre, indolente, & ne quitte sa place, qu'au bout d'un certain tems : elle ne diffère pas même beaucoup des autres hernies. Quand elle est hors du vagin, elle ressemble assez au renversement de la matrice, qui a lieu chez les femmes nouvellement accouchées ; au lieu que la hernie dont il s'agit attaque particulièrement les femmes qui sont hors d'âge d'avoir des enfans, & qui ont le tissu de la peau, mol, flasque & délicat. La réduction est le seul moyen que l'on puisse employer. Le pessaire est indispensable, si la hernie est ancienne, & si les parties ont perdu leur ressort ; au lieu qu'on peut s'en passer, si la hernie est nouvelle, si elle n'est que la suite d'un effort, & si la personne est d'une bonne constitution. Le régime doit être un peu sec, les boissons un peu acidulées ; & l'on doit éviter les liqueurs spiritueuses, les mets épicés, ou ceux qui causent des vents.





CHAPITRE V.

Des Maladies de l'Age avancé, & de celles qui attaquent l'Age décrépit.

CET âge qui préface la cessation des facultés, est plus ou moins sensible, suivant le genre de vie que l'on a mené, & l'abus que l'on a fait de son tempérament. La transpiration & la circulation des liqueurs étant moins abondantes & moins vives, ces deux causes principales occasionnent ordinairement les rhumatismes, la goutte ; des rhumes, des catarrhes, des indigestions, des foiblesses d'estomac, des devoiements, &c La goutte peut se déclarer dans tous les endroits où il y a des jointures & des articulations ; mais communément elle se borne aux pieds & aux mains.

Le caractère de cette maladie se manifeste par une douleur vive, & presque toujours brûlante, dans les articulations où elle établit son premier siège. Au bout de vingt-quatre heures, il survient un peu de gonflement, de la rougeur à la peau, de l'irritation & de l'engorgement dans les reins ; une chaleur plus ou moins vive, enfin une in-

terruption du mouvement de la partie affectée. Quelque violente que soit l'inflammation gouteuse, on n'a point encore observé qu'elle tournât en suppuration, à moins qu'on emploie des remèdes irritans.

Quand elle n'abandonne pas les pieds ou les mains, on la nomme *goutte fixe*. Mais si elle se jette sur d'autres parties, comme sur les viscères, on l'appelle alors *goutte irrégulière*, ou *remontée*. Cette dernière est quelquefois dangereuse, & même assez souvent mortelle.

La goutte peut dépendre du genre de vie que l'on a mené : elle peut même encore être héréditaire. L'âge y contribue beaucoup, soit par la lenteur de la circulation, soit par le défaut de la chaleur naturelle, ou de la transpiration.

Les femmes sont en général moins sujettes à la goutte que les hommes qui, quoiqu'assez réguliers dans leur conduite, n'ont pourtant pas quelquefois assez de retenue dans l'usage qu'ils font des liqueurs spiritueuses, dans celui des femmes, ou des mets de haut goût.

D'ailleurs les exercices auxquels ils sont livrés par état, peuvent contribuer à la production de cette funeste maladie. Mais chez les femmes, même les plus sages, il n'y a qu'une vie sédentaire, & l'usage trop fréquent de certains alimens capable d'aigrir ou de dessécher

la lymphe, qui puissent en ce point les mettre au niveau des hommes.

Quand la goutte n'est point héréditaire, il est rare qu'elle attaque les jeunes personnes; elle a même quelquefois un tout autre principe. Il est certain d'ailleurs, que de tous les vices qu'on apporte en naissant, il n'en est point de plus susceptibles de se perpétuer, que le vénérien & le scorbutique: ils ont l'un & l'autre différens degrés de malignité. Mais, comme les symptômes extérieurs qui caractérisent la goutte ne sont pas équivoques, un homme instruit les distinguera facilement. Enfin il est rare que la goutte se déclare en été: c'est ordinairement dans l'hiver, le printems ou l'automne, qu'elle se fait ressentir plus vivement.

Les douleurs cruelles que les gouteux éprouvent, leur font désirer d'obtenir un état plus tranquille. Cette maladie n'est peut-être que trop soumise à l'empirisme. On ne manque point de gens qui promettent de détruire non-seulement les douleurs, mais la goutte elle-même. La confiance aveugle que l'on accorde à ces imposteurs, a souvent été la cause des accidens les plus graves. S'il étoit possible que la goutte pût se guérir complètement, & sans danger, peut-on croire que la médecine qui ne cesse de donner des preuves de

son zèle pour le bien de l'humanité, ne fût pas aussi bien que ces grands prometteurs, employer à propos les purgatifs violens, les topiques irritans, les caustiques & autres remèdes de la même classe, qui ont toujours fait la base de ces prétendus merveilleux secrets ? Un médecin éclairé se conduit différemment. Après s'être assuré, par un nombre infini d'expériences, de la nature du levain goutteux, il fait se conduire avec ménagement, & se garde bien d'allumer la fureur de l'hydre qu'il a à combattre. Guidé par le flambeau de la raison, il n'administre les remèdes violens que dans les circonstances les plus urgentes, comme lorsque la goutte paroît disposée à se fixer sur quelque viscere essentiels à la vie. Enfin, peu sensibles aux attraites séducteurs d'une réputation brillante, & sujette à s'éclipser, il sacrifie ses intérêts les plus chers au bien-être de l'humanité : trop heureux, à ce prix, d'obtenir la confiance ou l'estime de ses concitoyens !

Quelques cures dûes au hazard, plutôt qu'à des remèdes sagement administrés, ne doivent donc pas faire prendre le change. Il y a plusieurs vices particuliers, tels que les dartres, la gale, la teigne, le feu volage, &c. qui, étant répercutés, semblent avoir les mêmes symptomes que la goutte, quoi-

qu'ils soient d'une nature différente. Un examen particulier de ce qui a précédé le prétendu vice goutteux dévoile assez souvent l'imposture de ces empiriques audacieux, qui se flattent d'avoir guéri complètement des personnes attaquées de cette maladie.

Tout ce que l'on peut faire consiste donc à calmer les accidens, & à rappeler la goutte dans son premier lieu d'élection; à procurer une chaleur modérée, à faire de douces fomentations, en évitant sur-tout de comprimer la partie, les bains, les topiques émolvens, &c. ont produit d'assez bons effets.

Quant aux autres moyens, je crois devoir les passer sous silence, attendu qu'ils ne peuvent être employés que par un médecin instruit, qui, toujours en garde contre les méprises, n'administrera jamais que des remèdes convenables au genre de chaque maladie.

Le rhumatisme & la goutte ayant beaucoup d'analogie, exigent une attention scrupuleuse. On peut cependant distinguer le rhumatisme de la goutte, par les signes suivans. 1°. Le rhumatisme n'occupe ordinairement que les muscles, & presque jamais les articulations qui sont les lieux d'élection où la goutte se caractérise & se dépose. 2°. Le rhumatisme est ordinairement sans gonfle-

ment & sans rougeur extérieure bien sensible , à moins qu'il ne participe de la goutte ; & alors il affecte les articulations. On reconnoît aisément qu'il est vague , lorsqu'il se porte , tantôt sur une partie du corps , tantôt sur l'autre ; mais , à moins qu'il ne soit compliqué , il arrive rarement qu'il attaque les articulations. Ceux qui , par état , sont obligés de coucher en pleine campagne , qui habitent des lieux humides ou marécageux , qui respirent un air épais & grossier , sont sujets aux douleurs rhumatisantes , aussi-bien que les personnes d'un tempérament phlegmatique. Les excès dans le boire & dans le manger , ainsi que dans l'acte vénérien ; la vie trop sédentaire ou trop appliquée ; la suppression de la transpiration ; celle des évacuations particulières aux femmes , peuvent occasionner cette maladie , presque toujours accompagnée d'un sentiment de pression , de tension , de mal-aise , de pesanteur & de fatigue.

Enfin , quoique certains auteurs prétendent que les rhumatismes attaquent plus particulièrement les personnes qui sont à la fleur de leur âge , on observe cependant que cette maladie dépend le plus souvent de l'oïveté & de l'abondance du sang , comme il arrive à la plupart des femmes , sur-tout à celles qui ne sont pas bien réglées. Mais , si

ces deux causes ne prédominent pas , il n'est pas bien prouvé que les rhumatismes aient lieu. La vieillesse est le tems où les rhumatismes se déclarent plus particulièrement , parce qu'alors les efforts de la nature étant affoiblis , & la circulation plus lente , les exercices sont moins violens , les digestions plus laborieuses , les sécrétions moins abondantes , & les engorgemens beaucoup plus faciles. En un mot , ce que l'on prend pour un rhumatisme , à la fleur de l'âge , n'est souvent que la suite d'un travail forcé , ou d'un tempérament épuisé. En effet , quoique , dans l'ordre physique , le travail & la peine soient le partage de l'homme , néanmoins , selon ce que j'ai dit au Chapitre *de la Génération* , une femme , qui s'abandonne aux passions déréglées , travaille , ainsi que l'homme , à la destruction de son individu , soit en suivant les loix de la nature , soit en y suppléant artificieusement.

On peut mettre encore au nombre des accidens qui donnent lieux aux rhumatismes les contusions , les dislocations , les fractures , les plaies anciennes , les vieux ulcères , &c ; causes qui ne s'admettent pas absolument pour être celles de la goutte.

Le peu d'action qu'ont toutes les parties , dans l'âge avancé , & la lenteur

de la circulation , en général , occasionnent des stagnations & des engorgemens qui donnent lieu à une infinité de maladies , & particulièrement au catarrhe qui est une toux opiniâtre , & fatigante pour la malade qui ne jouit alors d'aucun repos. Cette maladie date souvent de plus loin qu'on ne pense. En cherchant à conserver l'éclat de son teint , l'élégance de sa taille , on perd de vue l'objet essentiel. C'est pourtant alors qu'on doit veiller de plus près à la conservation de sa santé. Dans la caducité de l'âge , la perte de la chaleur naturelle devient plus sensible ; & c'est ce qui rend les vieillards plus sujets au catarrhe. Cette maladie est souvent très-douloureuse , & quelquefois même dangereuse : de là ces rhumes de cerveau , dont l'humeur gagne la poitrine , & occasionne des toux opiniâtres , qui fatiguent les malades , nuit & jour.

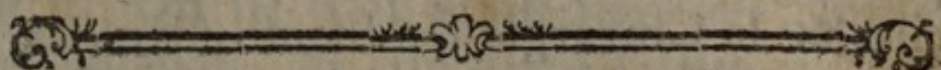
Il ne faut pas confondre l'esquinancie avec les catarrhes qui tombent sur la gorge. Le gonflement plus ou moins considérable de cette partie , la douleur moins vive , & une fonte d'humeurs gluantes & visqueuses , ne permettent pas de confondre le catarrhe avec l'esquinancie.

La démangeaison dans l'intérieur des narines , la pesanteur & les maux de tête , la disposition au sommeil , le dé-

goût, la perte de l'appétit, enfin l'embarras de la vue, & la difficulté de la respiration, démontrent que le catarrhe occupe le cerveau. Si la toux est humide, elle est catarrhale; mais, si elle est sèche, on la regarde comme phthisique. La première cesse au bout d'un certain tems; au lieu que la seconde va toujours en augmentant. Enfin l'oppression, la difficulté de respirer, l'âcreté particulière de l'humeur que l'on crache, la douleur que l'on ressent dans la poitrine, indiquent la présence du catarrhe dans cette partie.

Les causes prochaines de cette maladie sont des levains âcres ou acides, qui épaisissent la lymphe dans ses couloirs. Les causes éloignées sont les évacuations supprimées.

Le catarrhe exige un traitement conforme aux causes qui le produisent. Quand la suppression de quelques évacuations y a donné lieu, il faut employer les moyens propres à les rétablir. Du café en poudre, mêlé avec parties égales de muguet, du sucre candi pulvérisé, enfin quelques petites prises de tabac, quand on n'y est pas habitué, terminent assez souvent le catarrhe du cerveau. Mais, quand il occupe la gorge ou la poitrine, il faut recourir aux avis d'un médecin éclairé. On peut, outre cela, consulter le *Dictionnaire de Santé*, le *Précis de Médecine* de M. Lieutaud, &c.



CHAPITRE VI.

*Précautions à prendre pour corriger les
Difformités naissantes.*

O N pourroit, en quelque sorte, comparer notre enfance à la plante qui vient de naître : tout y est tendre & délicat. Il est donc intéressant de ne laisser prendre aux enfans aucun mauvais pli ; sans quoi, les difformités croissent avec l'âge, & le corps s'en ressent pour toute la vie. Il y en a qui peuvent influer sur les agrémens auxquels nous avons tous droit de prétendre. Le front, le nez, la bouche, le menton, les yeux, les oreilles, &c. augmentent ou diminuent la beauté du visage.

Un col trop long, des épaules trop élevées déparent la tête, & la font paroître mal placée. Si la table de la poitrine est trop aplatie, & que le dos soit voutée, la taille est défectueuse. Il en est de même des extrémités, quand elles ne sont pas bien proportionnées, tant pour la forme que pour la longueur.

Si les jeunes personnes n'apportent résulter des suites fâcheuses, comme la vermine, la gale, & quelquefois la tei-

256 PRÉCAUTIONS A PRENDRE
pas ces défauts , en naissant , la Médecine & la Chirurgie semblent offrir des moyens satisfaisans pour y remédier. On verra , dans l'*Introduction au Dictionnaire de Santé* , comme on doit s'y prendre pour corriger certains vices de naissance ; mais il y en a quelques-uns auxquels on ne pourroit remédier , sans inconvéniens. A mesure que les jeunes demoiselles grandissent , & que , par conséquent , on les destine à entrer dans le monde , on ne doit pas perdre de vue les moyens propres à les conserver belles , & en santé. Les soins du corps & la propreté produisent ces avantages.

SECTION. I. *Des Cheveux.*

Si la chevelure est négligée , cet ornement de la tête en devient l'ennemi , & , j'oserois dire , la honte. Des cheveux mêlés forment des pelotes qui , par leur dureté , compriment la peau du crâne & la tête , & causent des douleurs très-vives. On a vu des maux de tête violens céder par les soins que l'on donnoit à cette partie. D'un autre côté , si la transpiration qui se fait par les pores de la peau du crâne s'épaissit , elle forme des écailles & des croûtes qui interceptent la transpiration. Il peut en résulter des suites facheuses , comme la

gne. On ne doit point négliger, tous les matins, de peigner ses cheveux. Il est même bon de les nourrir avec un peu de pommade. La poudre est utile pour enlever la crasse des cheveux; mais il est intéressant de ne pas laisser séjourner trop long-tems la premiere poudre; car, si on n'a pas le soin de l'enlever, elle s'imbibe de la transpiration, se gonfle, s'aigrit, forme des pelotes, & produit des lentes.

Chez certaines personnes, la transpiration de la tête a une odeur très-aigre, & même insupportable. On remédie à cet inconvénient, en mêlant dans la poudre & dans la pommade quelques odeurs agréables. Le choix de la poudre, & celui de la pommade ne sont pas indifférens. La meilleure poudre est celle qui est purgée à l'esprit-de-vin. On fait beaucoup de cas de la pommade faite avec de la graisse de veau bien lavée, avant sa préparation. Celle dans laquelle il entre de la graisse de porc ou de mouton se rancit facilement, & donne naissance à la vermine.

Comme la teigne, la gale de la tête & la vermine sont quelquefois le produit d'un humeur étrangere, qui existe dans la masse des liqueurs, on ne doit point chercher à en débarrasser trop promptement les jeunes personnes; mais il faut avoir recours aux conseils d'un mé-

258 PRECAUTIONS A PRENDRE

decin éclairé. Il arrive encore assez souvent que les accidens dont nous parlons occasionnent la chute d'une partie des cheveux : on ne doit point , en ce cas , hésiter de les couper , & de les raser totalement. Cette opération est même indispensable , si l'on veut que , par la suite , les tempes & le devant de la tête soient suffisamment garnis.

A mesure que les cheveux viennent , ceux des tempes , & ceux du devant de la tête sont assez sujets à se jeter en devant : il faut alors les relever & les coucher avec un peu de pommade en bâton , & mettre un bandeau qui les contienne pendant la nuit. On aura soin de les poudrer un peu , le matin , & de les peigner , suivant l'ordre qu'ils doivent avoir naturellement , c'est-à-dire , de devant en arrière pour le toupet , & à plat pour les tempes. Lorsque les cheveux sont bien partagés , la partie qu'on appelle communément *le chignon* doit décrire supérieurement une ligne demi-circulaire , autour de laquelle doivent régner extérieurement les cheveux qui doivent former les faces. Quant à la ligne du toupet , elle doit décrire également un demi-cercle dont le centre passe par-dessus la tête , tandis que les deux extrémités touchent les tempes , & les séparent des faces.

Il seroit à propos de choisir un tems

convenable pour la frisure ; car les papillottes cassent les cheveux , & la chaleur du fer les rougit. Un chignon relevé avec un peigne est moins nuisible à la chevelure , que les nattes. L'habitude qu'ont la plupart des coëffeurs ou coëffeuses d'employer de la cendre pour dégraisser les cheveux , ne contribue pas peu à les rendre sec & cassans.

Pour ce qui est de la couleur des cheveux , les bruns & les noirs sont généralement estimés. Après ces deux espèces , viennent les châains foncés , & les clairs qui tirent assez souvent sur le roux. Quand à la rouffeur , c'est un inconvénient auquel on pourroit remédier , en les rasant jusqu'à ce qu'on aperçoive un changement de couleur. On conseille encore de froter la tête avec du jus d'oignon blanc , ou de faire usage d'un peigne de plomb , &c. Il y en a qui prétendent que la graisse d'ours fait croître les cheveux , & quelle les fortifie. Mais , quand ils sont complètement roux , ou exactement blonds de naissance , & que ces couleurs subsistent jusqu'à la dixième année , tout ce que l'on peut faire alors devient inutile , à moins qu'on n'ait recours à des moyens factices , tels que les peignes de plomb , les poudres & les pommades brunes ou noires , dont on peut continuer l'usage , si l'on s'en trouve bien.

Enfin il est nécessaire de faire rafraîchir , de tems en tems , la pointe des cheveux , & de ne les passer au fer qu'avec beaucoup de précaution.

On doit d'ailleurs régler la couleur de la poudre sur celle des cheveux & de la peau. La poudre blanche ne convient point aux personnes brunes de peau : la grise leur est plus favorable. La blanche ne va pas mal aux blondes , pourvu qu'elles y mêlent un peu de jaune , dans le cas où elles auroient quelques taches de rouffeur. En un mot , il faut , autant qu'on peut , assortir les couleurs.

Les cheveux blonds , par exemple , demandent peu de poudre ; & les blancs , point du tout. Les roux en exigent beaucoup plus de blanche que de toute autre couleur.

Quelques blondes emploient , avec succès , de la poudre un peu rouge.

Les racines des cheveux du devant de la tête & des tempes sont ordinairement les parties les plus fatiguées dans l'acomodage. Ces extrémités se cassent facilement ; ou elles se séparent des autres cheveux. Pour y obvier , il faut avoir soin de les renverser , tous les soirs , avec un peu de pommade en bâton.

Quant au bandeau que l'on a coutume de mettre pour empêcher que la frisure ne se déränge dans la nuit , il faut le mettre de façon qu'il ne s'imprime

pas dans le front, & qu'il ne le pousse pas sur les furcils : autrement l'œil devient trop couvert. La liberté, que l'on doit laisser au cours des liqueurs qui se portent à toutes les parties de la tête, ne permet pas de trop ferrer le bandeau destiné à contenir la frisure.

A mesure que l'on avance en âge, leur cheveux changent de couleur. Les noirs & les bruns ont coutume de grisonner, * ou de devenir blancs. Ceux qui sont parfaitement blonds conservent assez long-tems leur première couleur ; mais les roux se foncent, c'est-à-dire, qu'ils deviennent encore plus roux.

Quand la chute des cheveux n'a été précédée d'aucune maladie, soit interne, soit externe, c'est pour lors un défaut du cuir chevelu. Il est bien difficile d'y remédier. Les blonds sont assez sujets à cette espèce d'alopecie : on en attribue communément la cause à la délicatesse, & même à la foiblesse des réseaux capillaires. Les coups, les plaies du cuir chevelu occasionnent aussi la perte des cheveux sans qu'il y ait espérance de les faire revenir ; mais les coëffeurs des dames ont porté leur art à un tel point de perfection, qu'on peut s'en rapporter à eux pour réparer ces défauts.

Enfin les cheveux sont bien placés

* Pour y remédier Voyez l'article *Alopecie*, dans la troisième partie de cet ouvrage.

quand ils n'avancent pas trop sur le front, & que le milieu, aussi-bien que les tempes, est occupé par une petite pointe.

Si le front & les tempes sont trop garnis de cheveux, & que ces parties se touchent & se confondent ensemble, on corrige ce défaut, soit en arrachant avec une pince à poil ce qu'il y a de défectueux, soit en se servant d'une pommade épilatoire. Ces deux moyens sont préférables au rasoir.

SECTION II. *Des Yeux.*

Les sourcils, ainsi que les cils, exigent également des soins. Il faut avoir attention de coucher les premiers, de façon qu'ils forment un bel arc. Cette opération se fait avec le bout du doigt, avec un peigne à sourcils, ou avec une petite brosse. On met de la pommade aux sourcils pour les rendre plus luisans : on en rase une partie, quand ils sont trop épais, ou qu'ils se joignent ; en un mot ; on les ébarbe, quand ils sont trop longs, & on les frotte avec quelques préparations particulières que j'indiquerai à la fin de cet ouvrage, pour les augmenter, quand ils ne sont pas suffisamment garnis, ou qu'ils paroissent se détruire.

Les cils doivent être exactement

droits, de maniere que chaque poil puisse, pour ainsi dire, se compter; ce qu'on obtient facilement, en se servant du peigne à sourcils, dont on garnit les dents d'un peu de pommade pour mieux lisser les cils. Leurs longueur peut intéresser le globe de l'œil. Si les poils sont inégaux ou trop longs, il faut les égaliser avec les ciseaux : ce moyen est le seul que l'on doit employer.

Il est également aisé de changer la couleur des sourcils & celle des cils, & de les assortir aux cheveux. Plusieurs personnes se servent d'une pommade noire pour teindre leurs sourcils. Elle peut se faire avec la pommade ordinaire dans laquelle on mêle un peu de noir d'yvoire ou de fumée, ou de bouchon brûlé. Si cette ressource produit quelques avantages, elle a ses inconvéniens. En général, elle épaisit les poils des sourcils : elle les empâte & les rend trop mols. Il y en a qui, pour imiter le naturel, se servent avantageusement de têtes d'épingles noircies à la lumière d'une bougie.*

Les cils se perdent plus facilement qu'ils ne se reparent. Cela dépend souvent du peu de soin que l'on a des paupieres. Pendant le sommeil, les points lacrimaux & les glandes ciliaires four-

* Les autres moyens sont indiqués à la fin de cet Ouvrage, dans l'*Extrait de la Toilette de Vénus*.

nissent une humeur lymphatique , qui se dépose au coin de l'œil , & le long des paupieres. Dans l'état naturel , cette humeur se dessèche & devient friable sous les doigts. Son accumulation bouche les glandes ciliaires , & les points lacrymaux. Ces différentes parties s'enflamment & s'irritent. Il en sort une humeur âcre , mordante , & quelquefois purulente : on l'appelle *chassie*. Si cette humeur est viciée , elle donne naissance à des ophthalmies rebelles , & même à de petits ulcères. On se met à l'abri de ces inconvéniens , en se lavant les yeux , tous les matins , en hyver , avec un peu d'eau dégourdie ; en été , on l'emploie telle qu'elle est.

Les personnes qui ont la vue foible peuvent mettre quelques goutte d'eau-de-vie dans leur eau. L'eau d'euphrase , celle de bluet , sont très-efficaces en pareils cas. Enfin les eaux de roses , de plantain , d'euphrase , ne peuvent pas nuire. Il feroit pourtant à propos d'y mêler un peu d'eau commune. Comme on trouve dans le *Dictionnaire de Santé* , & le *Précis de Médecine* de M. Lieutaud , un détail circonstancié des Maladies des Yeux ; il faut consulter ces deux ouvrages , ainsi que le *Précis de Chirurgie pratique*.

SECTION III. *Du Nez.*

Pendant le sommeil, une partie des évacuations est suspendue. La morve, les urines & les felles sont dans le même cas. Il est rare qu'en se réveillant on n'ait pas envie de se moucher, de cracher, &c. La nature cherche à sortir de son assoupissement pour reprendre le cours de ses fonctions. Elle demande souvent quelques secours. Le nez ne se débarrasse souvent qu'avec peine de la partie fluide du *mucus*, tandis que la plus épaisse y séjourne, s'échauffe, & exhale une très-mauvaise odeur. Si l'on veut obvier à ces inconvéniens, il faut, tous les matins, se laver le nez, & renifler de l'eau commune, dans laquelle on mêlera quelques gouttes d'eau de fleurs d'orange, de violette, d'œillet, &c. Les personnes qui prennent du tabac doivent être plus exactes que celles qui n'en font point d'usage, à se conformer aux règles que je viens de prescrire.

SECTION IV. *De la Bouche.*

Comme la digestion est plus laborieuse pendant la nuit que pendant le jour, à cause du manque d'exercice, les vapeurs qui s'élèvent de l'estomac sont plus épaisses & plus grossières ; il

réulte donc de leur mélange avec la salive un limon gras & visqueux, qui s'attache, tant sur la langue que sur les dents. Lorsque ce limon est échauffé par le feu naturel qui existe dans l'œconomie animale, la bouche exhale une odeur simplement acerbe, quand il n'y a point de dents gâtées, que les gencives sont en bon état, & que l'estomac n'est pas vicié; car, dans ces dernières circonstances, la bouche a une odeur fétide & cadavéreuse. Les moyens que l'on peut employer pour remédier aux premiers inconvéniens consistent à se grater la langue avec une balaine, ou avec un petit couteau d'écaille ou d'yvoire. Il faut aussi passer une éponge autour de ses dents, haut & bas, tant en dedans qu'en dehors, & se rinser la bouche, plusieurs fois de suite, avec de l'eau commune, dans laquelle on jettera quelques gouttes d'eaux spiritueuses, telles que l'eau vulnéraire de M. Capron, dans les cas simples; & l'eau-de-vie de gayac, ou celle de cochléaria, si les gencives sont en mauvais état. Quand la mauvaise odeur de la bouche dépend de l'estomac, il est hors de doute que ce viscere est lésé dans ses fonctions: alors il faut consulter un médecin instruit, & suivre exactement ses avis. Si, au contraire, elle est occasionnée par quelques dents cariées, il faut en confier le soin

à un dentiste habile, qui jugera s'il est nécessaire d'ôter ces sortes de dents, ou de les conserver par les différens moyens que l'art peut indiquer. Il n'est pas moins essentiel, après le repas, d'ôter ce qui peut rester entre les dents, & de se rincer la bouche, plusieurs fois, avec de l'eau. Les cure-dents de plume, lorsqu'ils sont minces & flexibles, doivent avoir la préférence sur tous les autres.

Il n'est pas indifférent de boire chaud ou froid. Les deux extrêmes en ce genre entraînent la perte des dents. L'usage des liqueurs spiritueuses contribue, aussi bien que les corps trop durs, à leur destruction. Les femmes de chambre, qui n'ont pas la bouche saine, & qui approchent de très-près leurs maîtresses, ne sçauroient éviter que leur haleine ne donne lieu à des petits boutons qui insensiblement altèrent la beauté du teint des personnes qui sont exposées à l'impression de ces exhalaisons. Les endroits aquatiques & marécageux sont aussi nuisibles que le lait aux personnes qui ont les gencives flasques & molles. Les sucreries, par l'acidité de leur *gluten*, causent assez souvent la perte des gencives & des dents.

Les dames devroient examiner encore si les personnes qui apprêtent leurs mets ont la bouche saine. Comme elles ont coutume d'y tremper les doigts, à plu-

seurs reprises , leur salive peut être imprégnée de parties malignes & putrides , qu'elles communiquent aux ragouïts ; ce qui donne lieu à des maladies dont on ignore souvent la cause.

On ne manque pas de poudres, d'opiat, de racines, de spécifiques, &c. dont on vante beaucoup l'efficacité. Mais, de tous ces ingrédients, il n'y en a point de meilleurs que ceux dont les compositions sont simples, & où il n'entre rien de corrosif ni de graveleux. Il s'agit de débarrasser les dents d'un mucilage gluant, qui les recouvre. Tout ce qui sera plus dur que cette pâte mucilagineuse, ou qui le sera moins que les dents, produira un très-bon effet. Le corail préparé, le sang de dragon, les poudres de girofle & de canelle, à parties égales, & réduites en poudre très-fine, sont bien indiqués, & très agréables au goût. La mie de pain blanc séchée au four, bien pulvérisée, & incorporée aux syrops de roses, de meures, de framboises ou de coquelicot, n'ont pas moins d'efficacité que tous ces opiat dont on vante tant les bons effets. On s'est servi long-tems avec succès de la croûte de pain brûlé, broyée dans un mortier de marbre, où l'on mettoit tel ou tel syrop. Enfin si l'on veut donner aux poudres, aux opiates quelque odeur particulière ; on peut y incorporer celle qui

flatera le plus le goût & l'odorat. De tout ce que je viens de dire il est aisé de conclure que nous avons assez de ressources en France, sans chercher à accréditer, sous de noms étrangers, des médicamens que l'on peut composer soi-même. On peut donc rejeter ces opiat noirs, les Prussiens, les trésors de la bouche, &c. les eaux neutro-minérales, &c. & autres remèdes de la même classe, qui sont souvent plus nuisibles qu'utiles, & que les charlatans s'efforcent d'accréditer.

Si les dents sont tellement chargées de tartre, que les moyens que j'ai indiqués soient suffisans, il faut le faire enlever par une main habile. C'est une erreur de croire que les instrumens qui servent à cette opération détruisent l'émail des dents. Quand on s'adresse à un homme instruit dans son art, cette opération ne leur fait aucun tort. L'exemple des personnes qui se font faire nettoyer les dents, & qui les conservent, doit l'emporter sur le préjugé, & même sur les discours de quelques gens de l'art qui ne crient contre les instrumens, que pour se donner un ton. Il est aisé de s'appercevoir de l'astuce de ces charlatans, puisqu'ils emploient eux-mêmes les instrumens, & s'il en résulte des accidens entre leurs mains, leur ignorance est constante. On court certai-

nement moins de risques de s'en rapporter aux soins d'un habile homme, qu'à faire usage de ces opiat's qui ne sont vantés que par ceux qui proscrivent sans raison l'usage des instrumens. Au reste, la décomposition de ces médicamens prétendus merveilleux n'offre qu'une combinaison de différens acides, tels que l'esprit de nître, celui de sel, de vitriol, & autres corrosifs plus nuisibles les uns que les autres. Les seuls avantages qui en résultent sont pour le vendeur qui, avec un peu d'effronterie couverte du voile de la candeur, fait faire payer 3 liv. & 6 liv. ce qui ne vaut souvent que 3 ou 4 sols.

Quoiqu'il y ait des auteurs qui prétendent que les dents séparées les unes d'avec les autres se conservent beaucoup mieux que celles qui se touchent, il est pourtant essentiel d'observer que, si les dents se touchent intimement & dans toute leur intégrité, elles se gâtent beaucoup moins que celles que l'on sépare avec la lime.

1°. Si les dents que l'on sépare avec la lime n'étoit pas sujettes à se rapprocher au bout de quelque-tems, l'opération pourroit être avantageuse. Mais, comme ces mêmes dents ainsi séparées, se rapprochent pour la plûpart, principalement les molaires, & que la lime a diminué d'autant l'épaisseur de

L'émail, il est certain que cet émail est plus susceptible d'altération. Tout bien considéré, la lime a ses avantages & ses inconvéniens. Elle a ses avantages en ce que, si une dent est cariée sur les parties latérales, on peut en la limant, éviter les progrès de la carie, & empêcher par-là que la dent cariée n'altère la dent voisine; mais il faut éviter dans cette opération que la dent limée ne se rapproche de celle qui l'avoisine. Si la carie est étendue, & que malgré cela, la dent ne soit ni douloureuse ni susceptible de l'impression du froid ou du chaud, il faut emporter tout ce qui est carié intérieurement & ne plomber la dent, que quand le fond est exactement solide. Il faut se méfier des dents que l'on plombe sur le champ. Il arrive fréquemment qu'elles deviennent beaucoup plus sensibles qu'auparavant, ou que le plomb devient vacillant, par les progrès de la carie entre le plomb & la dent, sur-tout si les vaisseaux dentaires en suppuration; ce que l'on reconnoît à une tache noire, qui s'imprime sur le coton.*

L'huile de canelle, & les autres huiles essentielle, que l'on emploie pour détruire la carie, & pour calmer & dis-

* J'ai cru devoir donner ces éclaircissemens, pour que les personnes qui font travailler à leur bouche reconnoissent si le dentiste qu'elles emploient, fait ses opérations avec connoissance de cause.

siper les douleurs de dents , ont l'inconvénient de se répandre dans la gorge , & d'y causer des inflammations : c'est pour cela que quelques personnes préfèrent le baume du Commandeur , celui de Fioraventi , &c. & que d'autres cherchent à diminuer l'acrimonie des différentes huiles essentielles avec l'æther minéral , qui est un calmant spiritueux , dont les allemands tirent , dans cette circonstance , un parti très-avantageux.

Enfin , lorsqu'après avoir employé tous les moyens possibles pour calmer les douleurs , & pour plomber les dents , on n'a pas le bonheur de réussir , quelques dentistes assurent que l'usage réitéré du coton sec peut accoutumer les dents à la pression , afin de parvenir plus aisément à les plomber. Si ce moyen n'entraînoit pas avec lui l'inconvénient de la mauvaise odeur , malgré l'attention qu'on a de changer tous les jours le coton , il seroit assez commode. La cire vierge , que quelques personnes emploient , paroît mériter la préférence. On propose aussi de rompre le nerf , pour faire cesser la douleur. Cette opération est plus sûre pour les dents à une seule racine , que pour celles qui en ont deux ou trois.

Rien n'est plus désagréable pour une femme que de manquer de dents pardevant. La figure & la prononciation s'en

ressentent. Heureusement que , tous les jours , on perfectionne l'art merveilleux de replacer les dents ; mais , malgré tout cela , on ne doit pas négliger d'en avoir un grand soin. Il faut les laver soigneusement , & même les détacher tous les quatre ou cinq jours , pour les nettoyer & pour ôter les restes d'alimens qui s'amassent entre ces dents & les gencives. Il est donc bien plus sûr d'avoir ces sortes de pieces doubles pour en laisser tremper une , tandis que l'on porte l'autre ; car , quoiqu'en disent ceux qui ont intérêt à faire valoir ces sortes de ressourcés , il n'en est pas moins vrai que les dents artificielles , quelques bien placées qu'elles soient , & quelque matiere que l'on emploie , exhalent une mauvaise odeur , si on n'a pas soin de les nettoyer.

Comme on est obligé pour obvier à ces inconvéniens , de changer souvent les dents artificielles , il vaut mieux les attacher avec les cordonnets de soie , qu'avec le fil d'or. Ce dernier , quoique moins sujets à casser , coupe les dents naturelles auxquelles on attache les postiches.

Le desir de se faire une réputation , & de tirer de l'art du dentiste tous les secours possibles , a engagé quelques personnes livrées à cette profession d'ôter la mauvaise dent , & d'en substituer une de

favoyard à la place. On a même avancé qu'on pouvoit se servir de dents sèches à la place de celles de Savoyard. A la bonne heure ! Mais ces opérations sont rarement couronnées du succès qu'on ose en attendre. Un moyen plus certain me paroîtroit celui des ressorts en or. On peut de cette façon poser non-seulement une dent, mais même plusieurs, sans fatiguer les dents voisines. On a de plus, l'avantage d'ôter ces sortes de pièces toutes les fois qu'on le juge à propos pour les nettoyer. Enfin, l'orsqu'il reste quelques racines des dents incisives & des canines, on a recours aux dents à pivot : elles sont plus solides, & plus conformes à la nature, quand elles sont bien posées. Si le pivot que l'on introduit dans la racine occasionne de la douleur, il faut ôter la dent artificielle & ne la laisser replacer que quand l'introduction du pivot ne sera plus sensible : autrement on s'expose à des douleurs, & à une fluxion violente.

La plupart des dentistes ont cru devoir suivre les errements des plus grands maîtres. Ils se sont donc bornés à mieux exécuter les pièces artificielles, qu'on ne le faisoit ci-devant. Il étoit réservé à un seul homme de franchir tous principes raisonnables & naturels : *Audaces fortuna juvat*. Cet auteur s'est imaginé qu'il pouvoit sans danger percer l'os de

la mâchoire, pour y attacher un rate-
lier complet avec du fil d'or. Il est
certain que la douleur ne doit pas être
médiocre, lorsqu'on perfore ainsi l'os.
Mais si la bonne chirurgie nous assure
que la moindre altération dans les os
peut être suivie d'accidens graves, ne
doit-on pas également redouter la per-
foration ? L'épanchement, qui doit se
faire des fucs osseux, peut-il être regar-
dé d'un œil indifférent ? D'ailleurs, si
comme en conviennent quelques den-
tistes, le fil d'or coupe les dents qui sont
beaucoup plus dures que l'os de la ma-
choire, que ne doit-on pas craindre
d'une opération aussi peu réfléchie ? Au
reste, quoiqu'il en soit de ce prétendu
prodige de l'art, je ne crois pas que des
personnes instruites puissent y applaudir.
Pour moi, je ne serois pas de leur avis.

Plusieurs personnes font dans l'usage
de se froter le derriere des oreilles tous
les matins, pour s'empêcher, disent-
elles, d'avoir mal aux dents. Si l'on exa-
mine les choses anatomiquement, on ne
voit pas que ce procédé puisse absolu-
ment répondre aux vues que l'on se pro-
pose dans cette opération. Mais, com-
me cette habitude devient un objet de
propreté pour les oreilles, je ne puis
qu'engager à la conserver.

On ne doit point blâmer les artistes
qui cherchent à se distinguer. Quoique

ce qu'ils disent ne soit pas toujours bien utile, il faut néanmoins leur savoir gré de leur émulation. Un auteur moderne, jaloux de faire gémir la presse, a inféré dans une espèce de petite lettre, qu'il ne faut pas s'essuyer les dents avec une serviette, parce que, dit-il, la toile étant mouillée, les fils qui composent son tissu se grossissent, se gonflent, & présentent aux dents un corps dur, qui peut altérer leur émail. S'il avoit réfléchi que, plus les fils se grossissent, plus leurs parties se désunissent & deviennent flexibles, il n'auroit pas tant alarmé certains esprits. En effet, la toile mouillée s'allonge & s'élargit d'abord; ensuite elle se retire & se raccourcit, à mesure qu'elle est privée d'humidité.

Au surplus, en accordant à cet auteur sa proposition, je ne crois pas qu'il soit bien prouvé que le fils soit plus dur que l'émail des dents, puisqu'il arrive très-souvent que les serviettes qui servent à cette opération, sont usées à l'endroit qui a servi à se froter les dents, & comme le linge que l'on emploie pour cela est plutôt fin que gros, il ne paroît pas qu'il puisse causer aucun dommage. Enfin il arrive quelquefois qu'à la suite de quelques maladies particulières, ou que, par un vice de naissance, le palais est percé; ce qui incommode beaucoup en parlant & en mangeant. On remédie à

cet accident par des pièces artificielles, faites en or, & qui sont du ressort du dentiste.

Si les dents sont l'ornement de la bouche, les lèvres ne contribuent pas peu à relever leur éclat. Je donnerai à la fin de cet Ouvrage plusieurs recettes propres à conserver les lèvres en bon état.

SECTION V. *Des Oreilles.*

Quoique les oreilles semblent se dérober à notre vue, en comparaison des autres parties de la face, néanmoins on doit avoir soin de les tenir propres, & d'enlever le *Cerumen* dont l'amas peut causer des accidens très-graves. Il faut donc les laver tous les matins, tant en dedans qu'en dehors, avec de l'eau fraîche, animée d'un peu d'eau de vie. Si elles se fendent par derriere, comme il arrive quelquefois dans les grandes chaleurs, il faut bien se garder d'y appliquer des onguens, ou des corps gras. Les eaux astringentes sont également dangereuses : l'eau fraîche suffit. L'intérieur des oreilles doit se nettoyer avec un petit instrument que l'on nomme *cure-oreille*. On en fabrique d'or, d'argent, d'écaille, & d'ivoire : ceux de cuivre sont à rejeter.

J'ai parlé plus haut des effets de l'air humide ; c'est pour cela qu'il est bon

278 PRECAUTIONS A PRENDRE

de se garnir les oreilles avec du coton, en hyver. Il y a même des personnes qui en mettent, en été pour empêcher les insectes de s'y introduire. Cette habitude deviendrait nuisible, si on boucheroit trop le coton. Il survient enfin plusieurs maladies qui affectent le conduit auditif. On en trouvera la description & les moyens curatifs dans le *Dictionnaire de Santé*, dans le *Précis de Médecine*, & dans celui de *Chirurgie*.

SECTION VI. *Des Parties naturelles.*

Les parties naturelles sont sujettes, en été, à se charger d'une humeur gluante, & d'une odeur très-forte, principalement chez les femmes, si elles sont grasses, & si elles n'ont pas soin de laver ces parties. En effet, il en résulte souvent, outre la mauvaise odeur, des excoriations, des ulcérations suivies de douleurs en urinant. La gravité de ces accidens est proportionnée au degré d'acrimonie qui existe dans les liqueurs, & à la qualité de tel ou tel vice particulier, dont la masse des humeurs peut être surchargée. Ces accidens dépendent du peu de soin que l'on en a. On emploie indifféremment l'eau fraîche, ou l'eau de cerfeuil; celle de laitue, ou de pourpier; & l'on se baigne avec une

éponge fine *. Mais, dans le cas d'une inflammation violente, l'eau de guimauve mérite la préférence. On pourra quelquefois l'animer d'un peu d'eau-de-vie. Les bains de vapeurs sont également bons. Les personnes grasses, qui sont sujettes aux coupures entre les cuisses, ne doivent point négliger de se baigner, tous les jours, avec une décoction de ces feuilles, dans laquelle on aura fait bouillir des roses de Provins; & , sur la fin de l'ébullition, il sera bon d'y ajouter un peu de vin.

Si les parties naturelles deviennent flasques, molles, il faut éviter de les baigner avec l'eau tiède. L'eau froide est préférable, si ce n'est dans le tems des règles dont l'interruption devien-droit préjudiciable, Mais, à l'exception de cette circonstance, l'eau froide doit être employée. Les roses de Provins, l'écorce de grenades, le thym, le romarin, bouillis dans du gros vin, produisent de très-bons effets. Quelques personnes se trouvent bien de se servir d'eau & de vinaigre mêlés ensemble, ou simplement d'eau-de-vie de lavande. Enfin celles qui craignent les odeurs, & qui veulent aller au plus court, se

* Pour la préparation de ces eaux, il ne s'agit que de faire bouillir une bonne poignée des plantes ci-dessus indiquées dans deux pintes d'eau de rivière.

servent d'eau alumineuse toute faite ; dont elles mettent un peu dans une suffisante quantité d'eau , excepté toutefois dans le tems des règles , ou dans l'écoulement des fleurs blanches.

Le tems des règles exige beaucoup de propreté. La qualité du sang menstruel a quelquefois tant de causticité , que les personnes qui sont dans cet état ne peuvent entrer dans les celliers , dans les cuisines , dans les offices , &c. sans qu'il en résulte la perte des différentes liqueurs & des mets sur lesquels se portent les miasmes du flux menstruel.

Les remèdes que l'on peut indiquer , pour remédier à ces inconvéniens , sont en petit nombre. La propreté tient le premier rang. Cependant le camphre porté sur soi a souvent eu du succès , dans cette circonstance. Des ablutions ou lavages faits avec les fleurs de violettes , les feuilles de basilique , celles d'œillets rouges , bouillies dans de l'eau & employées presque à froid , répriment souvent l'âcreté de ces miasmes.

Les femmes doivent avoir attention de se garnir avec ce qu'on appelle *chauffoirs* , & non pas avec des paquets de linge , parce que cette dernière façon meurtrit les parties naturelles. Il est également essentiel de changer souvent de chauffoirs , & de ne les employer que bien secs. L'humidité est à craindre.

Des chauffers chargés de sang , & qui séjournent trop long-tems , donnent lieu à l'inflammation & aux excoriations.

Le soin des parties naturelles est d'une nécessité indispensable. Outre qu'il faut les laver , tous les jours , & mettre dans l'eau destinée à cet usage différente plantes aromatiques , ou quelques eaux spiritueuses , on peut encore très-utilement s'injecter ; mais il faut éviter de faire pénétrer les injections dans la matrice même. Les spiritueux ont tous une vertu styptique & astringente. Ils peuvent racornir la matrice , l'irriter , crisper les vaisseaux menstruels , & rendre l'écoulement des règles beaucoup plus difficile. L'eau tiède peut produire le contraire , & donner lieu à des pertes , aux fleurs blanches , &c. L'eau légèrement froide convient. Les injections dans la matrice même ne sont praticables que dans les cas où cette partie est malade.

Il y a des personnes chez lesquelles la transpiration se fait abondamment. Chez les unes , les conduits de la transpiration sont si dilatés sous les aisselles , que les robes en sont toutes tachées ; & cette transpiration est si âcre , que l'odeur en est insupportable. Chez d'autres , cette évacuation se fait par les mains , par les pieds , ou par d'autres voies. Quel que soit le désagrément de la transpiration , il faut bien se garder de la diminuer ,

& encore moins de supprimer. L'un & l'autre de ces procédés ont des suites très-funestes : il en résulte même quelquefois la perte de la vie. On corrige la mauvaise odeur, sans danger, en se baignant les aisselles avec l'infusion de quelques plantes aromatiques. Pour empêcher les robes d'être tachées, on garnit avec de la toile cirée les endroits qui touchent aux aisselles. Les eaux aromatiques simples sont bonnes pour les mains & pour les pieds. Mais, si elles sont chargées de parties spiritueuses, il faut en diminuer l'action, en les noyant dans suffisante quantité d'eau commune.

SECTION VII. *De la Gorge.*

Il est un tems où la gorge développe tous ses charmes ; mais il en est un aussi où elle en perd une partie. Les maladies & l'âge entraînent ces inconvéniens. J'entends, par maladies, les suites de couches ; car il n'est pas douteux qu'une femme qui a eu plusieurs enfans ne doit pas se flater de conserver l'éclat de sa gorge, sur-tout si elle ne nourrit pas. Les moyens que l'on emploie pour dissiper le lait des mammelles, & le faire passer par les voies inférieures, ou par la transpiration, relâchent le tissu glanduleux, & lui font perdre son élasticité naturelle. Au contraire, les femmes qui

suivent les intentions de la nature en retirent des avantages réels , tant pour leur santé , que pour la conservation de leur gorge.

La façon dont les corps & les corsets sont faits ne contribue pas peu à la perte ou à la conservation de la gorge. Si les corps sont trop aplatis , ils la dépriment & l'affaiblissent , & donnent lieu assez souvent aux maladies de poitrine. S'ils relevent trop la gorge , ils la déplacent. Enfin , s'ils sont trop larges , ils occasionnent l'affaiblissement & la chute de cette partie.

Les bouts du sein sont sujets à s'excorier , par le peu de soin que l'on en a , & par les corps externes , qui les compriment. L'excoriation a encore lieu , quand on n'a pas soin de débarrasser les bouts du sein d'une humeur lymphatique , qui en suinte , sur-tout dans les chaleurs ; qui s'y attache , s'y épaissit & s'y durcit. L'eau fraîche , & l'eau de guimauve , s'il y a de l'inflammation , obvient à cet accident *. Si les bouts sont excoriés par la pression ou par le frottement des corps extérieurs , les précautions que l'on prendra en s'habillant , & le plus

* L'eau de guimauve , pour en tirer avantage , ne doit pas être trop gluante. On prend une racine de guimauve , d'une moyenne grosseur : on la ratisse , & on l'effile en forme de balai : on la plonge ensuite à différentes reprises dans l'eau bouillante ; après quoi on l'en retire.

ou moins de finesse des chemises remédieront à cet inconvénient. En général, lorsqu'on le fait lacer, il faut que la chemise soit bien arrangée, & qu'elle ne fasse point de plis sur la gorge.

Les corps fermés, quand ils sont bien faits, dépriment moins la gorge que les corps ouverts : ces derniers l'applatissent presque toujours. En général, toutes les especes de corps ne sont bons que quand la gorge ne se soutient pas d'elle-même ; mais, lorsqu'elle possède tous ses avantages naturels, l'usage des simples corsets de toile, quand ils sont bien faits, remplit toutes les indications.

Les corps & les corsets ne doivent point être trop décolletés. Une gorge, bien placée, se présente assez bien d'elle-même, sans qu'il soit besoin de lui donner un support qui lui fait perdre sa belle forme, en l'applatissant, en la sillonnant en dessous, & en l'allongeant sur le devant. Ces entraves (les corps) ne sont tout au plus permises que pour soutenir la taille. Mais, au reste, quel avantage y a-t-il d'avoir la taille fine, la gorge haute, si on a une mauvaise poitrine, un mauvais estomac, & souvent des accouchemens laborieux, quelquefois mortels, si, par la suite, on devient mere ? C'est ainsi que pour un moment flatteur, on se frustre, par degrés, des avantages d'un avenir toujours

trop long , par les incommodités que l'on éprouve. Il me reste encore beaucoup de choses à dire sur les soins qu'exige la gorge. J'en parlerai au Chapitre des *Maladies de la Peau*.

SECTION VIII. *Des Mains & des Bras.*

Les épaules , les bras & les mains ne contribuent pas peu à la beauté du corps. Des épaules trop élevées font paroître la tête trop engagée. Sont-elles trop abaissées ? La tête paroît isolée. Il en est de même de la poitrine , quand les épaules sont trop en arriere. Enfin il arrive aussi que le dos se voûte , ou que la poitrine s'affaisse & se rétrécit. Ces défauts naissent avec nous , ou bien ils sont dûs à certaines habitudes que l'on contracte insensiblement , & qui , par le peu d'attention que l'on y fait , croissent avec l'âge , & deviennent pour ainsi dire , naturels.

La Médecine & la Chirurgie semblent indiquer des moyens suffisans pour remédier à la plûpart de ces défauts. Mais , parmi ces moyens , il faut choisir ceux qui ne contrarient pas absolument les vues de la nature. Tout ce qui se fera forcément sera toujours suivi d'accidens graves. On a vu , & on voit encore beaucoup de personnes pulmo-

286 PRECAUTIONS A PRENDRE

niques & asthmiques, parce que, dans leur enfance, on a voulu leur rendre la taille plus parfaite. Ces accidens ont lieu chez les filles & les femmes, plutôt que chez les hommes. On ne manque pas d'en attribuer l'origine à la difficulté qu'ont les règles à paroître, ainsi qu'à leur suppression. Si l'on en excepte les vices héréditaires, les peurs, le chagrin, le mauvais régime, j'ose assurer que la gêne dans laquelle on met les jeunes demoiselles, pour les rendre mieux faites, c'est une des causes principales de leur mauvaise santé. C'est enfin par les mêmes causes que les vices héréditaires se perpétuent de race en race. En général, les enfans contractent plus aisément les vices de leur mere que ceux de leur pere *.

L'action continuelle du bras qui s'articule avec l'épaule, ne manque pas de produire des accidens très-graves, si ces parties ne sont pas à leur aise, & si on n'a pas soin de les tenir propres. Ces causes sont différentes de celles de la sueur. Les aisselles peuvent s'irriter,

* L'analogie du sexe paroît soutenir cette proposition. D'ailleurs, si le pere a quelques vices, il ne peut en faire part qu'au moment de la création. A la vérité, le principe est vicié; mais il est inné chez la mere; & il sert d'aliment à l'enfant tout le tems qu'il séjourne dans son sein. Le premier n'est communiqué qu'à l'instant, & en petite quantité; au lieu que l'autre est permanent, & en plus grande abondance.

s'enflammer , se tuméfier , s'excorier , & les glandes , qui s'y trouvent , s'abcéder , ce qui oblige à porter mal son bras , & à lui faire perdre la belle disposition qu'il doit avoir pour accompagner les parties latérales de la poitrine. Tout semble donc indiquer que nous sommes nés pour laisser à notre corps la liberté d'agir , si nous ne voulons pas lui ôter une partie de son élégance. J'ai eu occasion de voir une demoiselle à laquelle il étoit survenu un abcès sous l'aisselle par une entournure mal faite. L'épaule se souleva. L'abcès bien guéri, l'épaule se replaça , & répara le mal que l'obstination des parens avoit occasionné.

Les soins qu'on doit avoir des avant-bras consistent à ne pas trop les ferrer , pour les faire paroître moins gros. S'ils sont trop ferrés , la distribution du sang est gênée : alors il reflue du côté des épaules , du col & de la gorge , & les rend difformes ; & , si celui qui circule s'arrête dans les mains & dans les bras , il les gonfle , & fait perdre à la peau tout son éclat.

Après la tête & la gorge , le bras est sans contredit , l'objet le plus propre à faire connoître les sentimens de l'ame. Quelles précautions les femmes ne doivent-elles donc pas prendre pour en conserver les charmes ? Ces parties ne

doivent point être exposées aux impressions du grand chaud ni à celles du grand froid. Pourquoi les femmes , destinées à faire le bonheur de l'homme , sont-elles également assujetties à des travaux durs & pénibles , qui effacent leurs graces naturelles ? On n'ignore pas combien certains ouvrages altèrent la délicatesse de la peau. L'eau que l'on peut employer , pour se laver les bras & les mains , peut être nuisible , si , outre sa trop grande fraîcheur ou sa trop grande chaleur , elle est encore animée de certains acides dont on se sert quelquefois pour dégraisser ces parties , ou pour détruire quelques taches naturelles , comme les signes , les lentilles , les taches de rousseur , &c. Il y a d'autres moyens que j'indiquerai. Ce goût décidé pour les acides corrosifs n'est pas plus avantageux pour ôter le noir des cerneaux , des artichauts , l'empreinte du jus de meures , de groseilles , de fraises*. Tous les acides , en général , nuisent à la peau ; mais les minéraux beaucoup plus que les végétaux. On entend , par acides minéraux , ceux qui sont tirés du sel , du salpêtre , du soufre , du vitriol , du mercure , &c. Les jus d'oseille , de

* J'ai cru devoir faire cette observation , parce qu'en pareil cas , plusieurs femmes se sont servies , en ma présence d'esprit de sel , d'esprit de nître dans de l'eau : j'en connois même qui en ont employé pour le visage.

citron , d'orange , de verjus , &c. sont des acides végétaux.

Les corps gras ne conviennent pas aux peaux fines. Pour peu que la transpiration des bras & des mains soit arrêtée , ces parties sont sujettes à des taches rouges , à des démangeaisons , & à des especes d'érésipèles cutanés , que l'on dissipe en employant l'eau tiède , l'eau de fleurs de sureau , ou celle de racine de guimauve , animées d'une légère partie d'eau-de-vie.

C'est aussi pour conserver la beauté de la main & celle des doigts , que les femmes devroient être exemptes de certains travaux auxquels le besoin les assujettit. Si elles veulent conserver la beauté de leurs doigts , elles ne doivent point porter de bagues trop étroites , ni des gants & des bracelets trop ferrés. En un mot , c'est une très-mauvaise habitude que de ronger avec ses dents l'extrémité de ses doigts , ou de couper ses ongles trop courts. Il est encore bon d'observer qu'il ne faut pas couper ses ongles trop souvent ; & , quand on le fait , on doit les couper en rond. Les petites pélicules , ou envies , qui se levent autour des doigts , proche les ongles , produisent quelquefois des accidens très-graves , si on les arrache , de quelque façon que ce soit ; il vaut mieux les couper.

Les femmes , qui ont les ongles courts , sont assez dans l'habitude de les découvrir près de leur racine. Cette opération doit se faire avec beaucoup de délicatesse. On peut se servir d'un petit canif à pointe mouffe. Il faut encore prendre garde de trop découvrir la racine de l'ongle , & sur-tout de ne pas prendre sur le vif , de peur que le sang n'y vienne.

Il arrive quelquefois que l'on se coupe les doigts. Quand la coupure est simple & superficielle , après l'avoir fait un peu saigner , il faut rapprocher les lèvres de la plaie , & les contenir avec un morceau de taffetas d'Angleterre. Si l'on s'est donné quelques coups sur l'ongle , & qu'il noircisse , ce qui prouve qu'il y a du sang extravasé dessous , il faut grater l'ongle , petit à petit , jusqu'à ce qu'il soit perforé. Le sang extravasé sortira : l'ongle reprendra sa couleur naturelle ; & l'on évitera ces abcès douloureux , qui dégénèrent en panaris , & qui ont quelquefois des suites funestes.

Rien n'est plus ordinaire aux femmes que de se piquer avec une épingle ou avec une aiguille , lorsqu'elles s'habillent ou qu'elles cousent. Ces piquures sont souvent douloureuses , & suivies d'accidens , si l'on n'y remédie pas sur le champ*. Après avoir un peu exprimé

* Il en résulte fréquemment des maux d'aventure.

le sang, il faut tremper son doigt dans un peu d'eau & d'eau-de-vie, & l'y laisser environ une demi-heure. L'eau, le vinaigre, & un peu de sel, produisent le même effet.

Il arrive rarement que les femmes aient les mains & les bras garnis de poils. Mais, si elles en ont, au lieu de faire usage des pommades épilatoires, qui laissent leur impression sur la peau, elles doivent avoir l'attention de coucher avec de gros gants de laine, assez longs pour couvrir les bras, s'il en est besoin.

L'eau de son, les différentes pâtes d'amandes, sont ordinairement ce que les femmes emploient pour laver leurs bras & leurs mains, & pour les adoucir. Elles peuvent aussi porter, pendant la nuit, des gants de peau de chien, bien préparée. Les pâtes d'amandes grasses sont également bonnes pour adoucir la peau, quand elle n'est pas couverte de boutons, d'échauboulures, ou disposée à l'érésipèle.

SECTION IX. *Des Pieds.*

La propreté des pieds contribue beaucoup à la santé. Si les pieds sont sales, ils répandent une odeur insupportable ; & la crasse s'oppose à la transpiration. Il faut donc les laver, de tems à autre,

quand des raisons particulieres aux femmes ne s'y opposent pas. A moins que ce ne soit dans les fortes chaleurs , il ne faut pas employer l'eau trop froide , & encore moins quand elle est trop chaude. L'eau fraîche est néanmoins préférable à l'eau chaude , parce que la premiere durcit le tissu de la peau ; au lieu que la seconde l'attendrit & la relâche. Mais , en hiver , comme l'eau froide seroit susceptible d'occasionner des coliques & des rhumes , il faut se servir d'eau dégourdie. Enfin cette opération ne doit point se pratiquer immédiatement après avoir mangé , si on ne veut pas troubler la digestion.

La beauté & la conservation des pieds dépend beaucoup de la maniere de les couvrir. Si les souliers sont trop courts , ou trop étroits , il en résulte des cors , des durillons , la courbure des ongles , & plusieurs autres accidens très-graves. On doit également observer , en se chaussant , si les chausses & les bas sont aisés , s'ils ne sont pas trop rentrer le pied sur lui-même , si les ongles n'en souffrent point , & s'ils ne se renversent pas sur le bout extérieur du doigt. Si les ongles sont durs & recourbés , il faut faire tremper ses pieds dans une décoction émoliente , & ensuite couper ses ongles en rond , & avec beaucoup de précaution. J'indiquerai , à la fin de cet

Ouvrage , les moyens que l'on peut employer pour guérir les cors , les durillons , les engelures , les fentes & les gerfures des pieds.

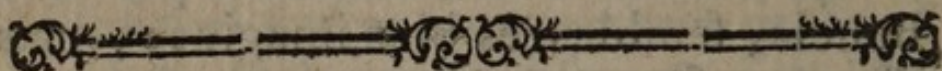
Les chaufsons faits d'une toile trop grosse , & avec des coutures , sont préjudiciables aux pieds. Les bas de laine échauffent les pieds , & donnent lieu à la mauvaise odeur , si on n'a pas soin d'en changer souvent. Les bas de coton & ceux de Castor méritent la préférence en hyver , & , en été , les bas de soie ou de fil sont ceux que l'on doit porter ; mais encore ne doit-on pas omettre de porter des chaufsons , & d'en changer souvent.

Depuis quelques années , les femmes sont dans l'usage de porter des chaussures que l'on nomme *sabots* , ou *souliers sans boucle*. Cette chaussure , qui n'a pas besoin d'être contenue par une boucle , semble très bien imaginée ; mais d'autres femmes s'étant apperçues que les sabots en question mettoient à nud le coup de pied , ont cru devoir substituer une rosette à la boucle. Cette mode galante maintient le soulier , aussi-bien que la boucle ; & elle n'en a pas les inconvénients.

Si la plupart des femmes paroissent mal sur leurs jambes , on peut l'attribuer à la forme & à la hauteur des talons de leurs souliers. On observe , en effet ,

que les Angloises & les Hollandoises ont la marche plus assurée que les Françoises, parce que les premières portent des talons moins hauts, & qui ont, par conséquent, plus d'assiette par leur plus de surface.

Quant à la finesse de la jambe, elle dépend, en partie de la chaussure & de la façon de placer la jarretière. Si le pied & le jarret sont ferrés, la circulation ne se fait pas librement; ce qui produit le gonflement des parties qui sont entre les deux ligatures. Ainsi, si le pied doit être à son aise, la jambe a droit d'exiger la même liberté. Toutes les femmes qui sont jalouses de profiter de ces avantages placent leurs jarretières au-dessus du genou; & elles ont soin de les poser de façon qu'elles ne fassent pas la corde.



CHAPITRE VII.

Des Bains & des Lavages.

LES bains sont de deux espèces; les uns sont, de santé; les autres, de propreté. Ceux que l'on prend pour la santé ont des règles particulières aux bains de propreté. Cependant ces deux espèces de bains se prennent assez souvent ensem-

ble , & dans les mêmes vues. J'ai cru devoir faire cette différence , parce qu'il y a des cas où le bains n'ont d'autre but que le rétablissement de la fanté , comme , dans d'autres , on ne les prend que pour se nettoyer le corps. Par rapport à la fanté , les bains sont complets , ou incomplets. Les premiers sont ceux où le corps est dans l'eau jusqu'au col. Dans les incomplets , l'eau ne doit pas passer le bas-ventre. Les uns & les autres sont simples ou composés. L'eau de riviere est assez ordinairement la base des bains simples , qui deviennent composés , si l'on y ajoute quelques plantes , quelques eaux minérales ou spiritueuses. En un mot , l'on est obligé quelquefois d'avoir recours à certains ingrédients pour leur donner une vertu différente de celle de l'eau simple.

L'origine des bains est très-ancienne. Les Anciens n'avoient garde de les négliger , parce qu'ils en connoissoient les avantages qui consistent à dégraisser le corps , à ramollir les fibres de la peau , suivant leur application. Ils ont aussi , en particulier , la vertu de rafraîchir le sang , bien plus sûrement que ne le feroient beaucoup de remèdes que l'on pourroit prendre à cette intention.

Enfin les bains se prennent chauds ou froids. Mais , quand on est d'un bon tempérament , & qu'on ne les prend que

pour la propreté, les bains de riviere ; de l'invention de Poitevin, méritent quelque préférence sur ceux que l'on peut prendre chez soi.

Quant aux qualités que les bains doivent avoir pour produire tel ou tel effet dans telle ou telle maladie, c'est aux médecins à en prescrire le choix.

On peut prendre des bains dans toutes les saisons ; mais alors les précautions doivent être plus ou moins recherchées. Les bains de précaution, de sensualité, de propreté, &c. ne s'administrent guères en hyver. Le printems & l'été sont les saisons les plus favorables.

Les bains froids conviennent au tempéramens gras, pituiteux, & aux personnes délicates, parce qu'en resserrant les fibres du corps, ils leur donnent plus d'action. Il est cependant bon d'observer que la fraîcheur de l'eau doit être proportionnée à l'âge & à la force du tempérament.

Les bains chauds conviennent aux tempéramens vifs, bilieux & robustes, que ont la fibre dure, & les vaisseaux vigoureux : aussi sont-ils moins propres aux femmes qu'aux hommes. Je crois devoir encore prévenir que les filles qui sont dans le tems de leurs régles, & les femmes qui relevent de couche, doivent s'abstenir de toute espece de bain. Il n'est pas moins dangereux de se mettre dans

le bain , lorsqu'on a l'estomac chargé de nourriture ou de boisson , & que l'on sue. Le matin est le tems le plus favorable pour prendre le bain , ou , le soir , deux heures avant que de se mettre à table. Lorsque l'on sort du bain , si l'on se sent quelques besoins , il faut prendre un bouillon ; s'habiller sans être gêné , après s'être fait bien essuyer , & se reposer , au moins une heure , sur un lit , ou sur une chaise longue. On peut même se mettre au lit , en sortant du bain. Il est bon , lorsque l'on prend les bains pour la propreté , & pour conserver sa santé , d'éviter les exercices violens ; de ne manger que des alimens de bon suc ; d'éviter les liqueurs , les mets du haut goût , les fruits crus , le café , le chocolat , & généralement tout ce qui peut animer le sang , & y porter de l'acrimonie.

Comme l'effet des bains n'est pas égal sur toutes sortes de personnes , on ne doit point s'exposer à y rester seul. Il faut également éviter d'y lire , & de s'y endormir. On a des exemples de personnes qui se sont noyées dans leur baignoire.

Le tems de rester dans le bain est ordinairement d'une heure , quand on le prend tous les jours. Si l'on n'en prend que de tems à autre , on peut y rester , deux ou trois heures , si l'on ne s'en

trouve point incommodé. Rien n'empêche qu'on prenne, dans le bain, un verre de limonade, ou d'eau de groseilles, quand il n'est question que de bains d'agrément, ou de propreté. Si l'on aime mieux les bains chauds, il faut avoir égard à la qualité de l'eau, & la façon de chauffer le bain.

Pour éviter l'embarras, on est assez dans l'usage de se servir de baignoire à cylindre. On fait allumer de la braise de boulanger, ou du charbon, dans le cylindre; &, quand l'un ou l'autre de ces corps combustibles sont bien allumés, on met le cylindre dans la baignoire qui est remplie d'eau, & on y laisse le cylindre autant de tems qu'il est nécessaire pour chauffer l'eau, ayant soin de remettre de la braise, ou du charbon, si la premiere quantité ne suffit pas. Enfin, lorsque l'eau est suffisamment chaude, ce que l'on reconnoît à un barometre destiné à cet usage, on retire le cylindre.

Cette façon de chauffer le bain est bien plus courte, moins pénible & moins coûteuse, & en quelque façon, plus sûre que celle d'apporter l'eau chaude à mesure.

Mais, si l'on gagne d'un côté, on a beaucoup à craindre de l'autre. Quelque bien conditionnés que soient la braise ou le charbon, il ne s'en exhale pas moins

des parties très-nuisibles à la santé, parce que l'un & l'autre sont chargés de parties sulfureuses.

On ne peut être à l'abri de ces accidens, qu'en plaçant la baignoire dans un endroit vaste & élevé, & qu'en laissant les fenêtres ouvertes pendant que l'eau chauffe. Il faut se conduire de même, pendant au moins une demi-heure, après que le cylindre est ôté. Le mieux est d'avoir une baignoire posée sur un chassîs à roulettes, & de faire chauffer l'eau dans un endroit écarté de celui où on doit prendre le bain.

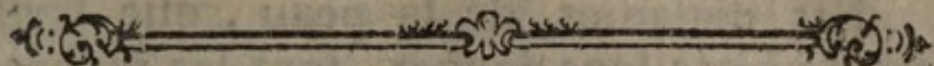
Malgré toutes ces précautions, je ne fais si cette façon de chauffer le bain est aussi salutaire que celle de plusieurs chaudières d'eau bouillante. On ne peut pas assurer que le cylindre qui est de cuivre, & qui reçoit un très-haut degré de chaleur, par le feu qui y est contenu, ne laisse échapper quelques parties vitrioliques, qui peuvent sans doute s'opposer aux avantages du bain. Au surplus, je laisse à des gens plus éclairés que moi à discuter cette question.

Enfin, si les bains chauds produisent la sortie de nombre de petits boutons qui recouvrent la surface de la peau, les femmes ne doivent ni s'en effrayer, ni chercher à faire rentrer ces éruptions cutanées : elles sont salutaires, & font connoître le bon effet des bains sur la

masse des liqueurs , en transmettant au dehors ce qui préjudicioit à l'œconomie animale. D'ailleurs ces éruptions durent peu de tems ; car la peau reprend son premier éclat, lorsque la masse des liqueurs est rétablie dans son intégrité.

Quant aux lavages, ils sont efficaces pour les yeux, les oreilles, le nez, les aisselles, les mains, les pieds, les parties naturelles, & celles qui sont destinées à laisser passer les excréments. Tous ces différens lavages n'exigent pas grande cérémonie. L'éponge trempée dans l'eau peut remplir une partie de leurs indications : ceci regarde les yeux, les dents, les aisselles, les parties naturelles, & celles qui en sont les plus proches. Les jeunes personnes peuvent, de plus, se laver le reste du corps. Un vase rempli d'eau fraîche ou d'eau chaude, suivant les circonstances & l'état de la santé, pourroit servir à laver les mains & les pieds.

Quant aux oreilles, on emploie utilement un linge mouillé ; & les inspirations d'eau servent à nettoyer le nez. Ces différens lavages se font avec de l'eau simple, ou avec des eaux composées seules, ou mêlées avec l'eau commune. Le goût, l'idée, la vogue & la phantasie fournissent plus de règles là-dessus que je n'en pourrois donner.



CHAPITRE VIII.

Des Maladies de la peau , que l'on peut guérir sans danger , & de celles qu'on ne doit point supprimer.

MON dessein n'est point d'entreprendre le traitement de toutes les maladies de la peau. Il y a de ces maladies qui , quoiqu'en apparence peu sérieuses , pourroient devenir très-graves , si on ne les traitoit pas convenablement. De ce nombre sont les dartres , le feu volage , les cloux ou furoncles , la gale & la teigne , &c. qui exigent les soins d'un médecin éclairé. Il est presque toujours dangereux d'employer sans examen les remèdes extérieurs. La poitrine , le foie , les viscères se ressentent très-souvent de l'effet de ces médicamens.

Enfin , si les topiques peuvent avoir lieu , c'est lorsqu'ils sont précédés & accompagnés des remèdes internes. On ne doit pas même en faire usage , à moins qu'on ne connoisse bien leur composition , & qu'elle n'ait été approuvée par des médecins éclairés *.

* Je n'entends pas parler ici de ceux que l'on débite avec approbation : on est trop convaincu de leur altération , dès que ceux qui les ont soumis à l'examen ont la permission de les débiter.

Les maladies de la peau , que l'on peut guérir sans danger , sont les taches de rousseur ; celles de la rougeole , de la petite-vérole ; les inflammations , & les boutons produits par les piquures de certains insectes ; la goutte-rose ou couperose ; les échauboulures , les saphirs ou petits boutons rouges & durs , qui blanchissent à leur pointe. Lorsqu'ils sont rouges , ils sont assez difficiles à guérir ; & , quoiqu'ils disparoissent , la rougeur reste quelquefois assez longtemps. La peau est encore sujette à des taches que l'on appelle *lentilles*. On en distingue de trois espèces. La première est plus particulière ; les taches en sont larges & brunes : on les nomme *signes*. La seconde a lieu , quand on a la peau fine , & le teint délicat , & qu'on s'expose à l'ardeur du soleil. La troisième & dernière espèce dépend de la grosseur : cette dernière n'exige pas de remède , parce qu'elle se dissipe ordinairement à la fin de cet état , ou peu de tems après l'accouchement.

Pour ne point se tromper sur le traitement des différentes maladies de la peau , il est essentiel d'observer qu'elles ont chacune un caractère particulier , qui les distingue entr'elles. La teigne n'occupe que la tête , particulièrement celle des enfans , quelquefois celle des personnes qui ont atteint l'âge de dix-

huit ou vingt ans , presque jamais celle des adultes , assez souvent celle des vieillards. Cette incommodité peut dépendre d'un vice des humeurs , ou du peu de soin que l'on a de sa tête. Les personnes sujettes à suer , qui mettent beaucoup de poudre & de pommade , & qui n'ont pas soin de se peigner , s'exposent à cette maladie. Elle est simple , quand elle ne produit que quelques gales jaunâtres , parsemées çà & là , sans grande démangeaison ni inflammation ; & , si elle ne suppure pas , on lui donne le nom de *teigne sèche*. Mais , si la tête est couverte de gales épaisses , fendues en différens endroits , avec écoulement d'une humeur âcre & fétide , ou , si elle devient rongeante , & qu'elle reconnoisse pour cause un vice interne , on peut la nommer *teigne complete*.

Enfin , de quelque nature qu'elle soit , elle entraîne la chute des cheveux , & elle en occupe les places , sans en avoir les avantages.

Les dartres se reconnoissent à une tache contre nature , qui survient en différens endroits de la peau. Elles sont vives ou farineuses. Leur couleur rouge , & animée ; la démangeaison perpétuelle & douloureuse , que l'on ressent , caractérisent les dartres vives , qui occupent indistinctement différentes places. La seconde espece de dartre se reconnoît à

une multitude d'écailles semblables à celles du son , qui deviennent farineuses , & tombent à mesure qu'on les frotte. Cette seconde espece est moins gênante , moins douloureuse , & moins dangereuse que la premiere , si on ne l'irrite pas , en la frottant trop durement , & en y appliquant des topiques âcres & rongeurs ; car alors ces dartres d'abord farineuses peuvent dégénérer en dartres vives , & en avoir les suites fâcheuses.

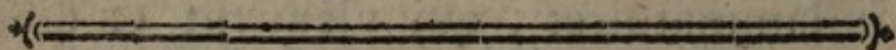
Le feu volage attaque particulièrement le nez , le visage , le tour des lèvres , le menton , &c. Les femmes d'un âge fait y sont rarement sujettes. Ce que j'appelle *feu volage* est plus connu sous le nom de *feu sacré* ou *feu de S. Antoine*. Les suites de couche , par le transport du lait , & la mal-propreté des mains , sur-tout chez les jeunes personnes , peuvent y donner lieu. Comme cette maladie tient assez souvent de l'éréfipèle , il faut bien se garder d'appliquer dessus aucun corps gras.

Le feu volage peut encore dépendre du vice des liqueurs. Quand les enfans en sont attaqués , les bonnes gens disent que les enfans se purgent , qu'ils jettent leur gourme. Ce propos , quel qu'il soit , fait conjecturer que la plupart des maladies de la peau sont assez souvent une dépuracion de la nature que l'on doit ménager ; & , si l'on examine de près

la croûte galeuse du feu volage, quelle que soit sa dénomination, on y observe presque toujours la même nature, la même texture, &, pour ainsi dire, la même couleur qu'aux croûtes ou gales de la teigne. Enfin on a donné le nom de *feu volage* à la maladie dont il s'agit, parce que l'ulcère, qui en résulte, est très-animé & fort douloureux, & que d'ailleurs il n'a point, sur le visage, de place absolument déterminée. Dans cette maladie, de même que dans beaucoup d'autres, on doit plutôt avoir recours aux remèdes internes qu'aux externes; ou du moins faut-il faire marcher d'un pas égal les uns & les autres. Le *Dictionnaire de Santé* donne, à ce sujet, les éclaircissemens nécessaires.

Je ne crois pas qu'il soit plus permis de faire passer les furoncles, que les maladies dont je viens de parler. Si l'on considère attentivement ces tumeurs, on s'apperçoit que ce sont des boutons inflammatoires, qui viennent en différentes parties du corps, & qui ressemblent assez à la tête d'un clou; ce qui leur a fait donner ce dernier nom. Mais, quelle que soit leur dénomination, ce seroit ne pas se tromper beaucoup, que de les regarder comme de petits abcès qui se terminent presque toujours par suppuration. Ces boutons sont très-douloureux, ils sont élevés: leur base est

rouge-violette, & quelquefois pourprée. Ils éprouvent différentes variations, tant dans leur volume, que dans leurs progrès. Tantôt ils sont gros comme des petits pois : d'autres fois ils sont si considérables, qu'ils égalent en grosseur une forte noix, & vont même quelquefois au-delà ; ce qui n'arrive pas sans accidens : alors ils laissent à la peau une cavité qu'il n'est pas toujours possible à l'art de réparer. Un furoncle passager, & de la première espèce, peut avoir pour cause la mal-propreté. Mais, quand il est de la seconde, il mérite les plus grands égards, parce qu'alors il est produit par un vice interne. Il y a beaucoup d'autres tumeurs qui attaquent la peau. Mais, comme mon intention n'est pas de donner un Traité complet de Chirurgie, je me borne aux tumeurs & aux autres maladies que j'ai déjà indiquées.



CHAPITRE IX.

Concernant quelques Incommodités particulières.

QUELQUE soin que l'on prenne du corps, on ne peut se garantir de certaines maladies particulières, qui

sans être bien graves, ne laissent pas d'altérer la beauté. En général, un défaut dans le régime, & quelque foiblesse dans quelques-uns des principaux organes essentiels à la vie; en un mot, les chagrins, les peines, les veilles, & autres fatigues, tant du corps que de l'esprit, influent beaucoup sur la santé, & altèrent la beauté.

La constitution de la femme est bien différente de celle de l'homme, comme je l'ai fait observer. C'est à raison de cette différence, que les femmes, en général, sont plus sujettes aux migraines. Nées avec des organes sensibles & délicats, menant d'ailleurs une vie plus sédentaire, & bien moins capable d'exciter la transpiration, les digestions sont plus laborieuses. Le mauvais état de l'estomac ne se borne pas aux migraines: il en résulte encore le dégoût, la faim irrégulière & le choix capricieux des mets. En s'éveillant, le matin, on a la bouche mauvaise & pâteuse: on sent des maux de cœur; on est sujet aux crampes, aux rots, aux borborygmes, aux envies de vomir; &, par une suite de ces accidens, on ressent dans tout le corps un mal-aise général. Enfin à tous ces accidens se joignent la constipation, les coliques venteuses, les hémorrhoides, l'interruption momentanée des règles, les fleurs blanches, les foiblesses

d'estomac, les bâillemens, les tintemens d'oreille, les vapeurs, &c. Les obstructions auxquelles les femmes sont les plus sujettes dépendent encore du vice des digestions, de l'inaction, & de l'effet des passions qui troublent l'ordre des différentes sécrétions, & principalement celle de la bile; ce qui est prouvé par nombre d'observations. Les nerfs sont, comme je l'ai dit, les instrumens de nos sensations. C'est du plus ou moins d'impulsion qu'ils reçoivent que dépend l'activité de nos perceptions, & le jeu de l'œconomie animale. Si les nerfs sont dans une tension continuelle, ils sont sujets à une irritabilité qui leur est nuisible: s'ils sont trop long-tems dans l'inaction, ils cessent d'avoir le même jeu. Le souci, les inquiétudes, l'ennui & l'affaïssement prennent la place de cette gaieté naturelle, qui nous porte avec plaisir à toutes les actions honnêtes de la vie.

Dès que les nerfs souffrent quelques dérangemens dans leurs fonctions, l'œconomie animale doit s'en ressentir universellement: aussi l'écoulement des règles est-il irrégulier; ce qui donne lieu aux pâles couleurs; & si, chez quelques personnes, le flux menstruel est abondant, on peut attribuer cet effet non-seulement à la disposition des vaisseaux de la matrice, & à la quantité du sang,

mais encore à l'état des nerfs qui sont alors dans une espece d'irritation qui augmente leur action, &, par une suite nécessaire, celle des vaisseaux.

C'est encore à l'état des nerfs que l'on peut rapporter, en partie, la cause des fausses-couches. Les femmes violentes, comme celles d'un caractère paisible, y sont également sujettes. Si la matrice est trop foible par elle-même, l'enfant manque de soutien, parce que les enveloppes & les autres parties qui doivent le contenir & le conserver jusqu'au terme prescrit par la nature n'ont pas assez de consistance. Au contraire, chez les personnes vives, & susceptibles de passions violentes, l'action des nerfs occasionne quelquefois la rupture des parties adhérentes à la matrice. C'est ici l'effet du contre-coup. L'ame éprouve le premier choc : celui-ci se transmet promptement à ce viscere ; & cette impulsion est si violente & si précipitée, qu'on a vu des femmes accoucher sur le champ, & même exposées à des pertes considérables, quoiqu'elles fussent hors du tems de leurs règles. *

Les femmes doivent donc se conduire de maniere à éviter les fausses couches qui non-seulement occasionnent la perte d'une créature qui auroit pu faire leur

* Les accouchemens prématurés sont également précédés ou accompagnés de pertes sanguines.

consolation, & être utile à la société, mais encore parce que ces accidens altèrent & détruisent la santé. Enfin l'on a vu des couches naturelles devenir très-fâcheuses, soit par la disposition du tempérament, soit parce que le lait contractoit un caractère de malignité, à raison de quelques causes particulières.

Il est dans l'ordre de la nature, que quand une femme est enceinte, ses mamelles grossissent & se remplissent de lait après l'accouchement. Alors elles deviennent sensibles, & se tuméfient. Ce transport du lait est annoncé par une fièvre plus ou moins violente, que l'on nomme *fièvre de lait*. Dans cette circonstance, il se fait une révolution sensible, & si à cette première fièvre, dont la cause est naturelle, il s'y en joint de particulières, il en peut résulter des accidens capables de faire périr l'accouchée, si on ne la soigne pas. Le danger devient plus pressant, si le lait, après s'être porté au sein, & l'avoir suffisamment gonflé, disparoît promptement. Si c'est en petite quantité, & qu'il passe par le bas, il y a moins à craindre. Mais s'il arrive que le lait ne prenne aucune des deux routes, alors il existe dans la masse du sang, comme un corps étranger, incapable de suivre les routes de la circulation, & de s'assimiler aux liqueurs. Il n'est plus qu'un véhicule irritant, capable de troubler les fonctions

animales, & de causer les plus grands défordres, si la nature ne s'en débarrasse par les voies ordinaires, telles que la transpiration, les selles, les urines, & les écoulemens de la matrice. Cependant, quand le lait remonte aux mamelles, il n'y a pas tout-à-fait tant à craindre; mais il arrive rarement que ce retour ait tout le succès qu'on en attend.

L'expérience prouve suffisamment les suites funestes des maladies produites par le lait des accouchées. Si la nature ne favorise pas cette évacuation, soit d'une façon, soit d'une autre, il en résulte nombre d'accidens, tant internes qu'externes, tels que des dépôts de différentes espèces, une langueur continue, & souvent la perte de la vie, si l'on s'en rapporte aux promesses flatueuses de certains empiriques, plutôt qu'aux lumières & à la conduite d'un médecin aussi sage qu'instruit.

L'irrégularité du genre de vie des femmes du monde, ou comme on dit, de celles du bon ton, occasionne très-souvent des pertes blanches, qui sont toujours accompagnées d'un abattement continu, de la perte des forces, de douleurs au creux de l'estomac; du dégoût, de la pâleur & de la maigreur. Si cette maladie subsiste, elle ruine la santé.

Il y a encore des femmes qui, dès qu'elles sont enceintes, sont sujettes à

cet écoulement blanchâtre , pendant les premiers mois de leur grossesse , & qui éprouvent pendant ce tems , les accidens dont nous parlons , parce qu'ils sont presqu'inséparables de cet écoulement. Dans cette circonstance , si la femme étoit bien réglée auparavant , il ne faut pas s'effrayer de ces accidens , parce qu'à mesure que la grossesse fera des progrès & se perfectionnera , ils cesseront. Les femmes qui y sont exposées doivent observer un régime exact. Le maigre ne leur convient point. On remarque aussi que celles qui ont les vaisseaux du poulmon extrêmement délicats , & faciles à se rompre , sont sujettes , presque tous les matins à rendre des crachats légèrement sanguinolens. Cet accident dépend de la répercussion des règles , dans les premiers tems de la grossesse. La saignée y remédie promptement ; & elle suffit assez souvent , pour ne point craindre de retour fâcheux , quand on mène un genre de vie convenable , & que d'ailleurs il n'y a point de dérangement dans les fonctions vitales.

Quelque avantage que l'on puisse avoir du côté de l'esprit , on est forcé de convenir qu'il n'y en a pas de plus flatteur que celui d'une bonne santé. Avec un don si précieux , on jouit de tous les agrémens de la société.

Fin de la seconde Partie.

TROISIEME

TROISIEME PARTIE.

Concernant les Maladies particulieres,
auxquelles on peut apporter soi-
même les premiers secours.

ABEILLES & ARAIGNÉES:
leurs piquures.

POUR remédier à la piquure des abeil-
les & des guêpes, il faut d'abord reti-
rer l'aiguillon, s'il a resté; ensuite il
faut frotter la plaie avec de l'huile d'a-
mandes douces, de l'urine chaude, de
la thériaque détrempée dans de l'eau de-
vie. Le vinaigre & le sel fondu sont éga-
lement bons.

Il y a fort peu d'araignées en France,
dont la piquure soit dangereuse. Cepen-
dant, si cela arrivoit, les catapâmes
avec la mie de pain & le lait, si l'en-
flure est forte, réussissent assez bien d'a-
bord: ensuite on a recours aux cata-
plâmes d'ail & de thériaque, au lait de
figuier, à l'eau & au sel, ou à l'esprit-
de-vin-camphré.

Alopécie, ou Chute des Cheveux.

Quand les oignons ou racines des che-

veux ne sont pas détruits, on peut espérer que la tête se regarnira, en se la frottant avec du jus d'oignons blanc, de la graisse d'ours, celle de taupe, de serpent, ou avec une décoction de sauge & de romarin dans du gros vin. La racine d'aunée, brûlée & réduite en poudre que l'on répand sur la tête, & enfin l'huile de laurier sont fort recommandées.

Aphthes, ou Ulceres superficiels de la Bouche.

Si les ulceres n'ont point une cause particuliere, qui les entretiennent, les décoctions d'aigremoine, de feuilles de petites ronces, & le miel rosat suffisent assez souvent dans les commencemens : par la suite, on y ajoûte un peu d'eau vulnéraire, si les aphthes sont douloureux ; les décoctions émollientes, telles que le lait & les figues grasses, bouillies ensemble : l'on peut y suppléer ou y ajoûter les feuilles de mauve ou de guimauve. Enfin, si les ulceres sont larges & profonds, il faut ajoûter au premier gargarisme demi-gros de collyre de Lanfranc sur chopine, ou même dose d'esprit ardent de cochléaria, si l'on soupçonne un principe scorbutique. Une legere limonnade ; ou l'eau & le vinaigre, avec un peu de miel,

réussissent assez bien dans les aphthes ou ulceres superficiels de la bouche que l'on ne doit point négliger de gargariser souvent.

Appétit perdu.

On ne peut guères prescrire de régime, en pareil cas, quand cet accident dépend des peines ou des chagrins : la raison est le meilleur remède ; & c'est ordinairement à un ami fidèle & compatissant qu'il faut s'adresser. Au contraire, quand la perte de l'appétit a pour cause l'épuisement & la foiblesse de l'estomac, comme il arrive à la suite des maladies graves, il faut employer les stomachiques. La rhubarbe en poudre entré deux soupes, le poivre en grains, avant que de manger la soupe, quelques gouttes de baume du Commandeur dans une cuillerée de vin ; l'extrait de genièvre, la confection d'hyacinthe, l'opiat de Salomon, &c ; enfin le macis ou la cannelle, la moutarde, &c. peuvent produire de bons effets.

Ardeur d'Urine.

Le petit-lait, les bains, l'orgeat, la limonade, l'eau de groseille, le repos, un régime doux & humectant, & quelquefois les boissons nîtreuses, & enfin les saignées deviennent nécessaires.

Assoupissement.

Quand cette maladie ne tient point de l'apoplexie, on peut y remédier par le café à l'eau, pris sans sucre; par quelques prises de tabac, par l'exercice. Celui qui dépend de l'abus du vin & des liqueurs se guérit de lui-même, en s'observant sur ces boissons. Les mets aromatisés conviennent encore. Mais, si l'assoupissement dépend de la suppression de quelques évacuations il faut rappeler ces évacuations par les moyens que la Médecine indique: enfin l'assoupissement qui dépend de la fatigue se guérit par le repos.

Asthme, ou courte Haleine.

Un régime doux, l'eau de cannelle, le syrop violat, ou l'oxymel, une once de chaque, mêlés ensemble: on en prend une cuillerée à jeun, & autant, différentes fois la journée, deux heures avant ou après le repas. Le syrop de réglisse, celui de tussilage, à parties égales; le tiers d'oxymel pris de la même façon; la conserve d'*ænulla-campana*, celle de fleurs de violette, le sucre-candi, les raisins de Carême; les figues de Carême, avec un peu de cannelle, de girofle, bouillis dans du vin blanc, sont recommandés. On en prend une cuillerée, matin & soir.

Bâillement.

L'eau à la glace, le café à l'eau sans sucre, l'écorce d'orange, ou celle de citron, que l'on mâche, & que l'on avale; des pastilles ambrées ou musquées, le cachou, la cannelle & autres aromats de la même classe.

Bains.

Les bains de santé & odoriférans se composent avec le thym, le romarin, le fenouil, l'hyssope, la lavande, la marjolaine, le pouillot, la sauge, les roses muscades, l'eau de fleurs d'orange, la quintessence de bergamotte, celle de cedrat. On trouble l'eau des bains pour être nue, sans être vu, avec la pâte d'amandes en poudre, le son, & généralement avec tous les farineux & les résineux dissous d'abord dans l'esprit-de-vin, & jetté ensuite dans la baignoire.

Bégayement.

Cet accident dépend de plusieurs causes. Quand il est né avec nous, il est assez difficile d'y remédier. Il faut, pour cela, en confier l'examen à un médecin, ou à un chirurgien éclairé. Quand il dépend de l'épaississement de

la langue , ou de son gonflement , les gargarismes faits avec le lait coupé , avec l'eau de guimauve , & autres de la même classe , semblent convenir. Si la langue est ulcérée , il faut attaquer & détruire la cause des ulcères. Si cette partie est meurtrie ou contuse , il faut préférer les saignées sous la langue aux scarifications & aux incisions que quelques auteurs proposent. Enfin , si le bégayement dépend de l'abondance de la salive , ou de celle de la pituite , on peut se gargariser avec une décoction d'hyssope , d'écorce de caprier , des feuilles de petites ronces , de chaque parties égales : on passe le tout , & on y ajoute un peu d'oxymel scillitique. On peut encore mâcher de la pyrethre , du raifort sauvage , de l'écorce de citron , du *calamus-aromaticus* , de la racine d'angelique , du cresson alénois : enfin les vésicatoires appliqués à la nuque deviennent quelquefois indispensables. Lanfranc recommande aussi six figues grasses , l'euphorbe clair & luisant , avec le miel : on fait du tout une confection dont on prend gros comme une fève , que l'on met sous la langue. Les pilules de castor , d'*assa-fœtida* , de térébenthine , & la thériaque dont on frotte la langue sont indiquées par plusieurs bons auteurs.

Bosses du Dos.

Celles qui viennent de naissance sont presque toujours incurables : on a cependant imaginé, pour cela, des croix de fer, & autres machines. Il y a des tailleurs de corps, qui font alors valoir toutes les ressources de leur art : il faut les consulter, ayant eu avant la précaution de consulter des médecins & des chirurgiens instruits, pour sçavoir si la difformité peut se réparer, sans danger pour la vie. On a souvent guéri de ces difformités, en faisant coucher l'enfant bien à plat sur de la fougere mâle : on emploie encore les frictions faites avec des linges chauds, la graisse d'ours ; celles de serpent, de taupe ; la moëlle de bœuf, &c. Les pressions faites avec les mains sur la bosse réussissent assez souvent. Quant aux bosses qui ne sont que des loupes, j'en parlerai à l'article des Loupes.

Bruissement des Oreilles.

Les vapeurs de l'eau tiède, à l'aide d'un entonnoir ; * celle d'une forte décoction de sauge, d'absinthe ou de romarin ; les œufs de fourmi, écrasés

* Quand le bruissement dépend de la matiere que l'on doit avoir soin d'ôter.

dans le suc d'oignons ; l'huile d'amandes ameres , introduite dans l'oreille avec un peu de coton ; l'eau-de-vie tempérée. Bligni recommande l'iris fraîchement cueillie , le pannais , la staphisagire & le poivre , de chaque parties égales : on met le tout dans un nouet de linge , pour mâcher , tous les matins. Quelques auteurs recommandent la saignée ; mais elle paroît inutile dans cette circonstance.

Brûlure.

Les brûlures superficielles se guérissent avec de l'eau à la glace , que l'on applique sur la partie , ou que l'on trempe dedans , à l'instant qu'on s'est brûlé. L'encre , la peau de l'empois bleu , l'huile d'œuf , le vinaigre mêlé avec de la farine , l'eau-de-vie camphrée , l'huile d'amandes douces , l'eau chaude ; l'oignon blanc , seul ou mêlé avec du sel & du savon ; le cérat de Galien , la pommade de concombre , &c. Quand la brûlure est un peu considérable , les cataplasmes émolliens , l'huile rosat , celles d'œufs , de lys , réussissent. Les grandes & profondes brûlures exigent des soins particuliers. Enfin on recommande beaucoup , pour les brûlures du visage , le lait de femme , le sang de pigeon , l'eau de frai de gre-

nouille , celle de roses , de plantain ; le mucilage de graine de lin , les pommes de reinette , cuites sous la cendre. Quand la brûlure a été faite par de la poudre à tirer , il faut ôter tous les grains de poudre avec la pointe d'une épingle , ou d'une aiguille , & appliquer dessus l'eau-de-vie camphrée , la thériaque , le baume du commandeur , le vin d'Espagne , l'eau de cannelle , &c. La brûlure faite par le feu du tonnerre se guérit de la même façon.

Carie des Dents.

A l'exception d'un fer chaud que l'on passe sur la carie , les autres caustiques sont pernicioeux. Mais , comme il n'est pas toujours nécessaire d'en venir à ce moyen extrême , on emploie l'huile de cannelle , ou celle de girofle , dont on imbibe un peu de coton que l'on introduit dans la dent creuse. Le baume du Commandeur , celui de Fioravanti , l'esprit-de-vin , l'eau des Carmes , celle de Cologne , &c. l'Æter minéral , le *laudanum* , un grain de sel , &c. peuvent être employés avec succès. Ces remèdes veulent être continués longtemps , & toujours appliqués avec un peu de coton.

Catarrhe.

J'entends parler ici du catarrhe qui dépend simplement du cerveau. Les inspirations des décoctions des plantes émollientes, les sternutatoires, & autres moyens semblables; si la gorge est douloureuse, les figues grasses, bouillies dans l'eau, ou dans le lait coupé avec égale partie d'eau; l'eau animée d'un peu d'eau-de-vie, le petit lait, avec le syrop de violette, ou celui de meure; les décoctions d'aigraimoine, d'orge, de bec-de-gruë, avec le miel, paroissent convenir. L'eau de brunelle, avec un peu de miel, & aiguisée de quelques grains de crystal minéral, a souvent réussi.

Cils : leur chute.

Quand les oignons des cils ne sont pas détruits par l'effet de quelques maladies graves, qui ont attaqué les paupières, on peut espérer de les faire revenir. La graisse d'ours, celles de taupe, de serpent, la moëlle de bœuf battue avec un peu d'eau-de-vie, sont les moyens que l'on peut employer. Les cils trop longs se coupent avec des ciseaux.

Cirons : leurs piquures.

La piquure des cirons est sillonnée.

elle se manifeste particulièrement aux mains où ces petits insectes s'attachent. Les différentes saumures y remédient, & font périr l'insecte. Le suc de lierre terrestre, le vinaigre & l'aloës, l'eau-de-vie dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de thériaque, l'urine, &c. guérissent ces piquures, ainsi que celles des cousins.

Chutes.

Je n'entends parler ici, que des chutes simples, c'est-à-dire, sans fracture ni déplacement des parties. Si une personne est jeune, l'eau & le sel, l'eau & l'eau-de-vie mêlées ensemble, l'eau le vinaigre & le sel, l'eau-de-vie de lavande, &c. suffisent assez souvent. Cependant, si la tête a porté, si la personne est enceinte, ou dans le tems de ses règles, & que la chute ait causé quelques révolutions, la saignée paroît indiquée, ainsi que les inspirations & les boissons vulnéraires.

Si la personne qui a tombé est âgée, il faut employer l'eau-de-vie camphrée, & les boissons ci-dessus indiquées. En un mot, à quelqu'âge que ce soit, si le front a porté, & qu'il s'élève une bosse, il faut sur le champ appliquer dessus une plaque d'or, d'argent, ou de plomb, que l'on soutiendra avec un bandeau.

S'il y a plaie legere , on conseille de la bassiner avec du vin tiède dans lequel on aura mis quelques gouttes de baume du Commandeur , ou de celui du Pérou. On se sert aussi du persil pilé avec de l'eau-de-vie ou du sucre : enfin l'eau vulnéraire rouge , celles de lavande , des Carmes , de la reine de Hongrie , de Cologne , de boule , &c. peuvent aussi s'employer.

Cloux , ou Furoncles.

J'ai parlé précédemment de ces especes de tumeurs. Les décoctions des plantes émollientes , telles que la mauve , la guimauve , dont on bassine la tumeur ; les cataplasmes faits de la pulpe de ces plantes , ceux de mie de pain & de lait , conviennent dans les premiers tems. Si ces tumeurs blanchissent à leurs pointes , ce qui annonce qu'elles suppureront , il faut mettre dessus un emplâtre fait avec égales parties d'onguent de la Mere , & de celui de diachilon simple. Lorsque le pus fera forti , il faut bassiner la plaie avec du vin tiède , & un peu de miel ; & on continuera l'emplâtre ci-dessus , jusqu'à parfaite guérison.

Cochemar.

Cette maladie prend la nuit. Elle se

caractérise par une pesanteur que l'on sent sur la poitrine en dormant ; ce qui donne lieu à des idées effrayantes & chimériques, qui font que l'on se réveille agité, & tout en sueur : alors on éprouve des palpitations & des lassitudes ; mais ces derniers accidens sont momentanés. Quand on est sujet à cet accident, il faut se modérer sur le manger, principalement le soir au souper, & ne pas se coucher sur le dos. S'il dépend de la suppression des règles, ou de quelques autres évacuations, il faut employer les moyens propres à les rappeler.

Coliques.

Les coliques d'estomac, produites par la quantité ou la qualité des mets, se guérissent assez souvent avec le thé en infusion, l'Æther, à la dose de douze ou quinze gouttes sur un petit morceau de sucre, & que l'on avale sur le champ : Quelques gouttes du baume du Commandeur dans du vin, une cuillerée d'eau de mélisse dans trois cuillerées d'eau, celle de Cologne produisent le même effet. Le cassis, le ratafia de broué de noix, le kirsche-wasser, &c. sont également employés. Enfin les vomitifs deviennent quelquefois indispensables.

Si la colique dépend de l'abus des

boissons spiritueuses, l'eau à la glace, le petit lait, la limonade, les bouillons de mou de veau s'emploient avec succès dans ce cas-ci, comme lorsque la colique dépend des poisons que l'on peut avoir avalé : les vomitifs sont aussi d'un grand secours dans ce dernier cas. On emploie ensuite les stomachiques, la thériaque, l'orviétan, l'extrait de genièvre, &c.

Dans les coliques bilieuses, qui se dénotent par l'amertume de la bouche, les envies de vomir, celles d'aller à la selle, & souvent par des tranchées accompagnées de dévoiement, il faut employer l'eau de poulet, celle de veau, le petit lait, &c; l'huile d'amandes douces avec le syrop de limon, la limonade, les lavemens adoucissans avec le son, la graine de lin, & le beurre frais. Ceux de tripes avec un jaune d'œuf frais; des fomentations & des cataplasmes émolliens, appliqués sur tout le bas-ventre, produisent de bons effets. Les purgatifs & les vomitifs sont souvent nécessaires. Enfin, dans les coliques venteuses, qui se reconnoissent à la tension & au boursofflement du ventre, aux vents que l'on a envie de lâcher par haut & par bas, il faut employer des lavemens faits avec la camomille romaine, & le jaune d'œuf. On peut aussi faire usage du julep suivant : Du syrop de capillaire, de

stæchas & d'armoïse , de chaque deux onces , le miel scillitique , le syrop de Byzance ; l'eau de mélisse , celle d'hyssope , à des doses convenables , & mêlés ensemble , sont également indiqués. On en prend , trois fois par jour , à deux heures de distance l'une de l'autre. On peut encore appliquer sur le ventre de fortes & larges compresses que l'on trempera dans de l'eau-de-vie , dans laquelle on aura délayé un jaune d'œuf. Quelques personnes prennent de l'anis & de la coriandre qu'elles mâchent , ou dont elles font une décoction pour un lavement. D'autres enfin prennent des lavemens à l'eau dans laquelle elles ajoutent deux cuillerées d'huile de noix ; ces moyens ne sont point dangereux.

Constipation.

La constipation est la suppression de l'excrétion des matières fécales dans des tems convenables pour que la nature ne soit point surchargée , & qu'elle ait la liberté d'exécuter ses fonctions. Les boissons relâchantes , les lavemens , les bains & les onctions sur le ventre , avec des médicamens émolliens , sont ce que l'on emploie ordinairement : les purgatifs doux deviennent quelquefois nécessaires. Enfin les suppositoires que l'on compose avec le miel cuit & le beurre

frais ; un morceau de lard ou de moëlle de bœuf, ont souvent réussi : on fait ces bougies assez grosses pour qu'elles soient retenues dans le fondement, sans le forcer, & assez longues pour qu'elles puissent se porter à l'entrée de l'intestin. Il est bon de rester couché, quand on porte ces bougies.

Cors.

On sçait assez ce que c'est que les cors : on peut les détruire complètement ou incomplètement. Il faut, dans les deux cas, porter des chaussures aisées, & faire attention que les chaufsons & les bas ne fassent point de plis ou paquets qui portent sur le cor, dont la cure palliative & la radicale demandent une préparation particulière. Si l'on veut simplement couper le cor, il faut avant faire tremper le pied dans l'eau chaude, & encore mieux dans une eau de son, passée, ou dans une décoction émolliente d'une autre espèce. * Lorsque l'on coupe le cor, il faut le faire de façon qu'il ne saigne pas, quoique coupé près. On peut obtenir la cure radicale, en appliquant sur le cor des feuilles de lierre, de joubarbe, de poirée ; un morceau de veau trempé dans

* Les bains ne doivent pas être employés pendant le tems critique, ou les règles.

le vinaigre ; le galbanum, la gomme ammoniac, l'emplâtre de Vigo, la poix noire fondue avec le sain-doux de porc mâle, la peau de l'empois, le navet cuit sous la cendre, &c. L'un ou l'autre produisent de très-bons effets. On peut guérir de la même façon les oignons & les durillons.

Coups de soleil.

Les saignées du bras & celles des pieds sont quelquefois nécessaires dans cet accident. La diète, le petit-lait, la limonnade, les émulsions, les bains, les demi-bains, les lavemens émolliens, les fomentations faites sur le front & sur les tempes, avec le suc de laitue, celui de pourpier ; enfin avec l'eau à la glace, quand on a employé les saignées & les autres moyens. Un gobelet d'eau fraîche, que l'on couvre d'une étamine bien étendue, & que l'on applique, en le renversant sur le sommet de la tête, dissipe assez souvent les accidens produits par les coups de soleil.

Cours de Ventre.

On ne doit point se hâter d'arrêter le cours de ventre : cette évacuation est souvent salutaire, quand elle n'est pas abondante, & qu'elle ne dure pas trop long-tems. Mais, s'il en résulte un des

deux inconvéniens , il faut observer une diète raisonnable , point de vin ordinaire , fruits , salade ni fromage , & ne faire usage que d'alimens d'un bon suc. Le riz , le gruau , le vermicel , la semoulte au gras , ne doivent pas être négligés : la bouillie avec un jaune d'œuf est encore un aliment convenable. On emploie aussi , avec succès , des stomachiques , tels que l'opiat de Salomon , le diascordium , la thériaque de Venise , la confection d'hyacinthe , l'extrait de genièvre , &c. en se couchant. La tisane faite avec une cuillerée de mie de pain blanc , & un gros de rapure de corne de cerf , le tout bouilli dans une pinte d'eau , l'espace d'un demi-quart d'heure , ensuite on passe la décoction , & on y ajoute un gros d'eau de fleurs d'orange , & un peu de sucre , convient très-bien dans cette circonstance : on boit cette tisane tiède , dans le courant de la journée , entre les repas. Enfin la rhubarbe en poudre , le syrop de coings , celui de Berberis , de grenade , l'un ou l'autre dans de l'eau ; le vin de Rota , dans lequel on délaie du jalap , sont également indiqués. Mais , si le cours de ventre est accompagné de coliques violentes , de tranchées , d'excrémens sanguinolens , ou d'une matiere semblable à de la lavure de chair , il faut consulter son médecin.

Crudité d'Estomac.

Les rots, les rapports, la pesanteur & le gonflement de l'estomac annoncent assez sa mauvaise situation. Le sucre mangé avec du pain, le matin, a quelquefois réussi. Quelques morceaux de cannelle, de macis ; de la coriandre, du gingembre mâchés, ou pris en poudre en deux soupes, réussissent assez souvent. La thériaque, l'aloës, le corail rouge ; l'un ou l'autre pris le matin dans de l'eau ou dans du vin. Enfin on recommande le vin de Rota, celui d'Espagne ou de Cahors, après le repas. La rhubarbe, l'agaric en poudre, &c. peuvent aussi s'employer avec succès.

*Dartres simples.**

On ne doit pas s'obstiner à faire passer les dartres, par de simples topiques externes ; & sur-tout par ceux que l'on ne cesse de vanter. La sécurité avec laquelle on adopte ces prétendues recettes a coûté la vie à plus d'une personne. Les dartres veulent être soignées autant, & plus par les remèdes internes que par les externes. Tout ce que l'on doit faire pour l'extérieur consiste à laver

* Les dartres scorbutiques & les véroliques n'entrent point dans cet Ouvrage.

les dartres avec de l'eau de mou de veau ; celles de pourpier , de laitue , de frêz de grenouilles pour en ôter la chaleur , & en diminuer la douleur. L'eau de guimauve animée d'un peu d'eau-de-vie , celles de chardon bénit , de plantain ; la crème que l'on ramasse sur le lait , quand il est reposé , sont les moyens les plus propres & les moins dangereux que l'on puisse employer.

Demangeaisons.

Un régime doux , humectant & rafraîchissant ; l'orgeat , la limonnade , l'eau de groseilles , les décoctions de racine de patience sauvage ; celles de chicorée sauvage , de fumeterre , coupées avec égale partie de lait ; les bains domestiques sont ce que l'on peut employer de mieux. On ne court encore aucun risque de se laver avec de l'eau de guimauve , de l'eau & de l'eau-de-vie , avec une décoction de fleurs de sureau : enfin il y a quelques personnes qui se sont bien trouvées d'appliquer de la crème sur les demangeaisons.

Dérangement des Règles.

L'exercice & la gaieté ont toujours été mis au nombre des moyens les plus favorables de rétablir les règles dans

l'ordre le plus convenable. Les bains des pieds, les saignées, les infusions d'armoïse, celles d'ortie blanche, & le safran, produisent souvent des très-bons effets: c'est encore dans les mêmes vues que l'on conseille la limaille d'acier, le crâne humain séché & rapé dans du vin blanc; enfin les eaux ferrugineuses sont également recommandées. On trouve dans Bligni la recette suivante: Aigremoine, matricaire & persil, de chaque une poignée, que l'on fait cuire avec du son, de l'avoine & un morceau de lard, pour en faire un bouillon à prendre à jeun, tous les matins, pendant huit jours; l'ail, en forme de cataplasme appliqué sur les reins; la vieille thériaque, la sabine, les trochisques Alhandal, &c. dont on forme des pilules à prendre, tous les matins, pendant huit jours, à petite dose. On fait aussi des bains avec les feuilles de mauve, de guimauve, de violette, de mercuriale; des fleurs de camomille, la graine de lin, &c. du tout quantité suffisante, que l'on fait bouillir dans de l'eau, pour en faire un demi-bain, un pessaire fait avec deux onces de graisse de truie, autant de celle de canard, & d'onguent de guimauve ou d'althæa. On fait fondre le tout dans une bassine, & on imbibe des tempons de laine que l'on introduit jusqu'au col de la matrice. Enfin on propose

des injections faites avec la décoction ci-dessus indiquée pour le demi-bain, & dans laquelle on délaie alors une once d'huile de lys, & autant de beurre très-frais. Ces moyens sont également bons, quand un manque de vertu n'a pas donné lieu à la suppression des règles.

Descente de Matrice.

Cette maladie n'appartient qu'aux femmes, à la suite des couches, ou à celles qui sont d'un certain âge. Les vierges y sont rarement sujettes. Un nouvel accouchement remédie quelquefois à cet accident. Dans d'autres cas, quand la matrice est replacée sur le champ, le repos, la diète, quelques bains aromatiques & astringens; de rester couchée sur le dos, la tête basse, les cuisses élevées: les fomentations sur le ventre avec le gros vin, & les roses de Provins, remédient à cet accident. Si ces moyens sont inutiles, on a recours à un pessaire d'ivoire, d'or ou d'argent: cet article regarde ceux qui s'adonnent au traitement des descentes.

Douleurs, en général.

Le repos, la diète, les saignées, les boissons, les bains, les lavemens, les cataplasmes, les embrocations; & quel-

quefois les purgatifs ; les vomitifs , les topiques , &c. renferment les moyens propres à diminuer les douleurs : il s'agit d'en faire une juste application. La saignée , les bains , les lavemens & les boifsons conviennent particulièrement aux inflammations internes : ces moyens peuvent aussi s'employer pour les inflammations externes.

Les catapâmes , les embrocations émollientes appartiennent particulièrement aux inflammations externes.

On guérit les douleurs de poitrine par les remèdes béchiques , tels que l'eau de veau , celle de poulet , l'orgeat bu tiède , le lait coupé , l'huile d'amandes douces avec le syrop de guimauve , l'eau de son miellée , &c. On peut observer la même conduite pour les douleurs de bas ventre. On y ajoute cependant les lavemens adoucissans , & les catapâmes de la même classe , que l'on applique sur toute l'étendue du bas-ventre.

Les catapâmes conviennent aussi aux inflammations des yeux ; & on lave encore ces parties avec l'eau de guimauve , l'eau & l'eau-de-vie mêlées ensemble ; avec une infusion de fleurs de sureau , d'euphrase , &c. L'eau fraîche est quelquefois suffisante.

Les embrocations , les lavemens & les bains conviennent aux rhumatismes.

Les topiques adoucissans , les décoccions des bois sudorifiques , dont on boit pendant la journée , sont souvent employées seules , ou avec égale partie de lait , pour calmer les douleurs du rhumatisme & celles de la goutte.

Les émolliens , tels que le lait tiède , les figues grasses , bouillies dans l'eau , ou dans égale partie de lait & d'eau ; les narcotiques , tels que l'opium , le laudanum , l'æther , calment la douleur des dents. On se sert encore avec succès de l'eau tiède en gargarisme ou en vapeurs.

Les aromatiques , les amers , & les stomachiques , en général , calment les douleurs d'estomac , quand la bile n'en est pas la cause ; car alors il en faut confier le soin à un médecin instruit.

On appaise les douleurs d'oreille avec les cataplâmes émolliens , avec un lardon de vieux lard , l'huile de lys , les injections de lait coupé , &c.

Les sang-suës sont souvent employées pour calmer les douleurs de plusieurs parties externes. Elles remplacent les saignées , dans certains cas.

Les infusions d'absynthe vulgaire , celles d'aigraimoine , de sauge , de camomille romaine , de menthe , de scorfonere , prises avec un peu de sucre , calment souvent les douleurs d'estomac.

Le calamus aromaticus , infusé dans le
vin

vin blanc, quatre gros par pinte, à la dose d'une cuillerée, le matin, à jeun; l'extrait de genièvre, l'opiat de Salomon, &c. un scrupule, le matin, à jeun, ou le soir, trois heures après le souper, calment aussi les douleurs d'estomac. Enfin quelques personnes se sont guéries des douleurs d'estomac en buvant de la limonade, & d'autres en buvant de l'eau à la glace. Ces deux derniers moyens ne conviennent pas à tous les tempéramens.

Le repos, l'eau pour toute boisson, la diète blanche, ou le lait pour toute nourriture; le lait coupé avec une infusion de squine; les catapâmes émolliens, ceux de blanc de poireau bouilli dans le lait, de pulpe de casse, de mie de pain & de lait, avec des jaunes d'œufs frais, & l'huile rosat; enfin la suite, avec une pincée de sel, & des blanc d'œufs, incorporés ensemble, sont autant de moyens que l'on peut employer pour calmer les douleurs de la goutte.

Les frictions sèches conviennent beaucoup aux rhumatismes. Les spiritueux aromatiques y sont quelquefois très utiles. Les peaux de lièvres, celles de chiens, lorsque ces dernières sont préparées, ont souvent réussi. On recommande encore les navets cuits sous la cendre, & incorporés avec du sain-

doux. La farine de seigle , incorporée avec des blancs d'œufs , en forme de cataplâme ; enfin la poix de Bourgogne , saupoudrée de fleurs de soufre , & l'exercice , sont autant de moyens généraux & particuliers , qui calment les douleurs des rhumatismes. D'après ce que je viens d'exposer , il sera possible de connoître soi-même ce qui peut convenir à telle ou telle douleur , pour la calmer.

Dents agacées.

Si l'agacement dépend de ce qu'une partie de l'émail a été emportée en mangeant , le feu , ou le cautere actuel , ne doivent point être négligés. Celui qui reste quelquefois après que les dents ont été limées se guérit ou par le feu , ou par des gargarismes spiritueux , & quelques gouttes d'eau vulnéraire dans de l'eau. L'esprit-de-vin , l'eau-de-vie de cochléaria , celle de gayac , auxquelles on ajoute quelques gouttes de baume du Commandeur , & le miel rosat , peuvent remédier à toutes les espèces d'agacemens. Cependant il faut avoir attention de couper les spiritueux , avec égale partie d'eau , lorsqu'on veut s'en gargariser. Enfin on recommande beaucoup un citron piqué de cloux de girofle , qu'on laisse infuser , pendant quinze jours , dans une pinte d'eau-de-

vie. On y ajoute même un peu de sel ordinaire. On prend plein une cuiller à café de ce mélange que l'on met dans deux cuillerées à bouche d'eau commune, pour s'en gargariser tous les matins, & différentes fois la journée.

Quant à l'agacement qui a pour cause l'effet que produit le son des instrumens, il ne peut se guérir dans le moment de l'effet, qu'en mettant entre ses dents quelques corps étrangers, tels qu'un morceau de bois, de liège, de plomb ou d'étain. Un corps sonore ne produiroit pas les mêmes avantages. De plus, il faut avoir attention de serrer un peu le corps que l'on aura entre ses dents.

Ebullition.

Ebullition, échauboulures, efflorescence, signifient la même chose, & sont susceptibles des mêmes remèdes. Tout ce qui peut rafraîchir & adoucir le sang & les humeurs ne peut être que très-avantageux, dans cette circonstance. L'orgeat, la limonade, l'eau de groseilles, les tisanes faites avec la racine de patience sauvage, ou celle de chicorée; les bains, le petit-lait, les eaux de Passy, &c. renferment ce que l'on peut prendre intérieurement. On peut laver les échauboulures avec une très-légère décoction de guimauve, ou ap-

pliquer dessus de la crème qui se trouve sur le lait quand il est reposé. Quelques personnes emploient l'eau & le sel, l'urine du matin. Ces deux derniers remèdes peuvent êtres bons ; mais on ne doit les employer qu'après avoir fait, pendant un tems suffisant, ceux que j'ai indiqués d'abord à prendre intérieurement.

Il arrive quelquefois que l'on s'effraie de ce que, deux heures après avoir mangé des moules, on a le corps couvert de boutons. Cet accident dépend d'une espèce d'araignée qu'on nomme *crabe*, & qui se trouve dans les moules, pendant les fortes chaleurs. Malgré l'effet externe, cet accident est sans suite. Il suffit, pour le dissiper, de boire abondamment du thé à l'eau, on ajoutant une cuillerée de vinaigre & un peu de sucre sur chaque verre de thé.

Echauffement.

Les résultats de l'échauffement sont toujours nuisibles à la santé, principalement ceux qui ont pour principe les excès dans les passions de l'amour, & dans l'abus des liqueurs spiritueuses.

A examiner la conduite des femmes, on seroit assez porté à croire que la plupart devroient être exemptes des suites de l'échauffement ; mais le peu d'excès auxquels elles se livrent peuvent leur

être nuisibles , eu égard à leur foible constitution.

Le repos , un régime doux & humectant , conviennent à l'échauffement qui dépend des excès dans le travail des mains & du corps. Les bains conviennent aux personnes échauffées par les travaux d'esprit. L'échauffement , qui a pour cause l'abus des passions , demande le repos , des alimens d'un bon suc , du vin vieux , & bien trempé : les bains ne conviennent pas , dans cette circonstance. Enfin les eaux de veau , de poulet , de chicorée sauvage , & le petit-lait , réussissent pour l'échauffement produit par l'abus des liqueurs spiritueuses & des sucreries. On emploie aussi la limonnade , l'orgeat , les émulsions , les lavemens , &c. La saignée est quelquefois nécessaire ; mais c'est au médecin à la prescrire.

Ecorchures.

Si on en excepte les écorchures de la partie antérieure de la jambe , la plupart de celles que l'on peut se faire dans les autres parties du corps ne sont point dangereuses , s'il n'existe pas quelques vices particuliers dans la masse des liqueurs , & si la plaie est d'abord soignée avec attention. L'eau fraîche , l'eau & l'eau-de-vie , ou l'eau & le vinaigre ,

avec un peu de sel , suffisent assez souvent. Les spiritueux purs occasionnent quelquefois l'inflammation. Le repos de la partie est absolument nécessaire. Trop de chaleur ou de fraîcheur lui sont nuisibles. Enfin on ne doit point arracher les linges ou compresses qui tennent sur la plaie. Il faut humecter ces compresses , & attendre qu'elles se détachent d'elles-mêmes.

Quelques personnes mettent tout simplement un morceau de papier humecté de salive , le matin , à jeun ; & d'autres lavent la plaie avec de l'urine. Enfin il y en a qui , au moment qu'ils se sont écorchés , lavent la plaie avec un peu de vin tiède , & qui appliquent dessus un morceau de taffetas. Comme l'expérience prouve la bonté de ces moyens , on peut les mettre en usage , & observer sur-tout que la plaie ne soit point exposée à la mal-propreté.

Embonpoint.

Les suites du trop d'embonpoint sont souvent l'apoplexie , l'hydropisie , l'asthme , quelquefois la mort subite , & presque toujours la peine de se mouvoir & l'oppression que l'on éprouve au moindre exercice.

Une diète raisonnable , des alimens peu nourrissans & aromatiques , peu de

sommeil , & beaucoup d'exercice du corps , réussissent souvent beaucoup mieux que tous les autres moyens que l'on pourroit tenter. Les frictions sèches , faites avec la flanelle sur toute l'étendue du corps , pour agmenter la transpiration ; les bains , & les étuves chaudes ; en un mot , les zestes de citron ou d'orange , & le macis , &c ; l'un ou l'autre tenu dans la bouche , pendant du tems , augmentent la salive , & procurent l'amaigrissement , conjointement avec les autres moyens que j'ai indiqués.

Engourdissement.

Dès que l'on rétablira le mouvement de la circulation , & que l'on rendra aux nerfs leur liberté , l'engourdissement cessera. Le mouvement gradué , & les frictions sur la partie engourdie , la remettent dans son état naturel. Plusieurs personnes portent des jarretieres de peau d'anguille , pour se préserver de l'engourdissement : comme ce moyen ne fait point de mal , s'il ne produit pas de bien , on peut l'essayer. On peut encore se servir des bains tièdes , ou se frotter avec l'eau ou l'esprit-de-vin chaud. Enfin on recommande de frapper sur la partie , & même de la flageller.

Enrouement.

Le syrop de capillaire , celui de guimauve , l'un ou l'autre étendus dans une suffisante quantité d'eau ; le lait coupé , l'eau miellée , ou avec du sucre ; un lait de poule avec du sucre-candi ; l'infusion de fleurs de coquelicot , celle des quatre fleurs , &c. le jus de réglisse noire , épuré , celui dit *à la reine* , les tablettes de guimauve , le jus de réglisse blanc sans sucre , sont ordinairement les remèdes que l'on emploie pour dissiper l'enrouement.

Eternument.

Quand l'éternument n'est pas excessif , on ne doit point se presser de l'arrêter ; mais , quand il fatigue la malade , on peut lui donner un état plus tranquille , en lui faisant respirer du lait chaud , de l'huile d'amandes douces , des décoctions émollientes , &c. On peut encore arrêter l'éternument , en comprimant fortement avec le doigt le grand angle de l'œil. On recommande encore de tenir long-tems les mains dans l'eau tiède.

Excroissances.

Les excroissances que l'on apporte

en naissant peuvent souvent se détruire au moment même. L'instrument tranchant, la ligature, différens topiques, & quelquefois les caustiques, sont les moyens auxquels on a recours pour détruire les excroissances. L'instrument tranchant & la ligature sont souvent à préférer. Les caustiques sont presque toujours dangereux, par rapport à l'inflammation qu'ils occasionnent. La plupart des topiques sont un composé de différens onguens auxquels on ajoute celui de Vigo, dans lequel il entre du mercure. Mais il est bon d'observer que ce dernier moyen est presque toujours infructueux, lorsqu'on l'emploie pour les excroissances charnues. On préfère alors de toucher l'excroissance avec l'esprit-de-vitriol, celui de nître, ou la pierre infernale.

Quelques personnes prétendent qu'une compression bien suivie suffit, dans la jeunesse, pour faire disparoître une excroissance qui a peu d'élévation. L'eau de fougere mâle est aussi recommandée. Enfin on propose de frotter, tous les jours, l'excroissance avec de cette cire que l'on trouve dans les oreilles. Le tartre qui se trouve sur les dents a des partisans. On en prend une certaine quantité dont on recouvre l'excroissance. Il faut renouveler ce topique tous les jours, & continuer ainsi pendant un certain tems.

Faim canine , ou dèmesurée.

Comme cette maladie a presque toujours pour principe un vice de l'estomac , il ne faut pas croire que de manger beaucoup soit le vrai moyen d'appaîser la faim. La diète , & un régime doux & balsamique réussissent beaucoup mieux. L'eau de riz , celle de poulet , le petit-lait , les pilules de cynoglosse , un demi-grain d'ambre gris , la thériaque , &c. conviennent également. Un pain tout chaud sortant du four , & duquel on prend la lie que l'on trempe dans de la lie d'huile , & que l'on mange avec un peu de sucre , appaise assez souvent la faim ; & une once de graisse de bœuf , avec pareille quantité d'huile , pour une potion à prendre le matin , & que l'on doit continuer , différentes fois la journée , pendant un tems convenable. Enfin les personnes qui répugnent à prendre des remèdes peuvent se servir du liniment suivant : Cérat stomachique de Galien , huile de nardin , de mastic ou d'absinthe , que l'on mêlera pour en former un liniment dont on oindra la région de l'estomac ; & , si l'on veut obtenir un effet plus marqué , on peut joindre à ce liniment des huiles de coings , de lentisque & de myrrhe.

Fer - chaud.

Le fer - chaud se caractérise par une douleur brûlante, que l'on ressent à l'estomac, & qui s'étend communément le long de la gorge. L'usage trop fréquent de la bière est sujet à occasionner cette maladie. La diète, l'abstinence du vin ; les infusions de bourrache, de chicorée sauvage, de pimprenelle, de fumeterre, de feuilles de patience ; l'eau de poulet, celle de veau, le petit-lait, l'un ou l'autre bus abondamment, ont coutume de calmer les accidens, & de donner le tems d'avoir recours aux conseils d'un médecin, pour terminer la maladie.

Feu volage.

Le feu volage est une espece de gale humide, plate, large, entre-coupée, formant une croûte blonde & friable sous le doigt : la démangeaison & la douleur sont quelquefois assez violentes ; l'humeur qui en découle est aqueuse, gluante, & quelquefois comme du pus. Cette maladie occupe ordinairement le dessous du nez, le coin de la bouche, le menton & les joues : elle est plus commune chez les enfans que chez les adultes. On ne doit point se précipiter de guérir trop promptement le feu volage.

en appliquant dessus des topiques qui le dessèchent. Les bains domestiques, un régime doux, les tisanes faites avec la chicorée & la patience sauvage; le suc de fumeterre épuré, à la dose d'une cuillerée à bouche dans un verre de petit lait que l'on prendra, le matin à jeun, & les purgatifs doux sont la conduite que l'on doit suivre pour l'intérieur. Quant à ce qui regarde l'extérieur, on peut se baigner avec l'eau chaude, avec du bouillon gras, à moitié fait, sans sel ni légumes, & bien dégraissé: l'eau de guimauve, celle d'orge peuvent être très-utiles; enfin la crème qui se trouve sur le lait a souvent produit de meilleurs effets que tous les onguens, & autres corps gras que l'on pourroit employer.

Fluxion des Yeux.

Si la fluxion dépend de l'âcreté des humeurs, ce qui se dénote par le degré de la douleur, & par celui de l'inflammation, on est souvent obligé d'en venir aux différentes especes de saignées, & même aux bains. Le régime doit être doux, & les boissons rafraîchissantes. Il faut s'abstenir de vin & de tout exercice qui peut fatiguer le corps, & principalement la vue: on doit également éviter le grand jour, la chaleur & le vent. Pour ce qui regarde les remèdes

Externes, on peut avoir recours aux décoctions de racine de guimauve, de fleurs de fureau, animées d'une très-legere partie d'eau-de-vie. La rouelle de veau crud, appliquée en forme de cataplasme; ceux de mie de pain & de lait, de moëlle de casse, &c. calment la douleur, & s'opposent aux progrès de l'inflammation. Enfin, quand la maladie est rebelle, on a recours aux vésicatoires appliqués à la nuque, ou à l'écorce de garou. Enfin on applique quelquefois les sang-sues à la partie même. Il y a encore différens collyres qui produisent de très-bons effets: on peut voir ceux qui sont décrits dans le *Dictionnaire de Santé*.

Flux immodéré des Règles, ou Perte.

Parmi les différens moyens que l'on indique, l'on recommande les pilules de savon, d'aquilégia, du codex, l'agarric trochifqué, incorporé avec du miel rosat pour en former des pilules de la grosseur d'un pois, dont on prendra trois ou quatre, de trois jours en trois jours. Huit jours après, on en prendra cinq ou six; & huit autres jours après, sept à huit, c'est-à-dire quatre le matin, & autant le soir, d'après le conseil de son médecin; eau d'absinthe, de buglose, d'oseille, de chaque

deux gros ; syrop de roses séches & de capillaire , deux onces. On mêlera le tout pour en former quatre doses à prendre , à deux heures de distance l'une de l'autre. On recommande encore l'opiat suivant : la thériaque & le mithridate , à prendre le matin à jeun. La pierre que l'on trouve dans la tête de la carpe vivante , étant séchée & mise en poudre , donnée , à la dose de quinze à vingt grains , dans quatre cuillerées de vin blanc , a souvent réussi. Enfin l'on assure que de prendre le linge qui sort de dessous la femme , & que de le tremper par degrés , dans un sceau d'eau de puits toute fraîche , est un moyen assuré , & l'on a soin de prévenir , en même tems , qu'il faut bien se garder de tremper le linge trop promptement , & encore moins de le jeter tout de suite dans l'eau : au contraire , il faut le tenir par un bout , tremper l'extrémité de l'autre bout , & laisser descendre dans l'eau le surplus du linge le plus doucement qu'il sera possible , & sans le lâcher.

Gale , ou Gratelle.

Il faut se méfier de la plûpart des onguens que l'on donne pour la gale , parce que le plus souvent il y entre du mercure. Après les remèdes internes , & les préparations convenables , on peut faire

usage des pommades suivantes sans danger, & même pour les enfans ;

Racine de patience sauvage bien rati-
fifiée & réduite en pâte , avec égale
partie de beurre frais , pour en faire un
onguent dont on se frottera tous les en-
droits attaqués de la gale ;

Racine d'oseille , ou celle de choux
gras que l'on trouve dans les champs ,
de l'une ou de l'autre une bonne poi-
gnée que l'on pilera dans un mortier ,
avec deux onces de vieux beurre , &
vingt gouttes d'essence de bergamotte :
on formera du tout un onguent dont
on frottera les mains tous les soirs en
se couchant ; on peut s'en servir pour
les enfans. Le bain suivant a souvent
guéri la gale :

Prenez suffisante quantité de toutes
sortes d'herbes odoriférentes , pour en
faire un bain complet dans lequel on se
mettra, ayant soin de se bien laver avec
cette eau , & même de se frotter avec
les plantes qui auront été amorties dans
l'eau. Une forte décoction de lierre ter-
restre , & avec laquelle on se lavera les
mains tous les matins pendant douze
jours , est très-recommandée.

Gergure des Lèvres.

La tuthie & l'huile d'œuf , autant de
l'une que de l'autre pour former une

pommade dont on se frottera les lèvres ; les ayant lavées auparavant avec de l'eau d'orge ou de guimauve ; la graisse qui sortira d'une cuiller à pot de bois, que l'on présentera devant le feu ; une croûte de pain chauffée au feu , & appliquée toute chaude sur la gercure ; l'onguent rosat ; l'huile d'amandes douces , mêlée avec la cire vierge fondue dedans , à une chaleur douce ; du suif mêlé avec de la salive d'une bouche bien saine , & à jeun.

Gouëtre , ou gros-col.

La racine de bryone cuite à petit feu avec du sain-doux de porc mâle , jusqu'à ce que le tout forme une pâte pour en faire un cataplasme que l'on appliquera sur le col , & que l'on changera , deux fois par jour , pendant quinze jours , est regardée comme souveraine. Il est bon d'observer que , pendant tout ce tems , la malade doit garder le lit , & se tenir la tête plus basse que les pieds , On peut vivre à son ordinaire , c'est-à-dire n'user que de bons alimens. Enfin il faut se purger à la fin ; & pour cela , il faut consulter son médecin.

L'éponge calcinée dans un creuset , & reduite en poudre que l'on mêlera avec autant de sel marin pour en former des colliers de la largeur du gouëtre , & que l'on portera , pendant six mois ou un an ,

est regardée comme un moyen très-efficace.

Hâle : le dissiper.

Rien de plus ordinaire que de se ressentir du hâle , quand on a eu le visage exposé au grand air & au soleil. Les femmes qui habitent les campagnes en reviennent ordinairement avec le teint hâlé. L'huile d'amandes douces , d'œufs , des quatre semences froides ; le lait d'ânesse , celui des femmes ; les pommades où l'on fait entrer le beurre de cacao , le blanc de baleine , &c ; un jaune d'œuf battu dans de l'huile de lys ; enfin l'eau de puits toute fraîche , si l'état de la santé le permet , & l'eau de pimprenelle, ont souvent eu beaucoup de succès.

Hémorrhagie du Nez.

Des orties broyées & arrosées d'eau distillée de la même plante , appliquées sous la plante des pieds , & à la paume des mains ; des feuilles de bourse-à-pasteur broyées dans un mortier , avec des blancs d'œufs & du vinaigre , pour faire un cataplasme que l'on appliquera sur le front ; le safran de Mars préparé avec l'esprit de soufre dans l'huile de gui de pommier , que l'on applique aux narines ; des coques d'œufs calcinées sur la pelle à un feu tout rouge , & réduite en

poudre pour en souffler dans les narines ; De la mousse qui croît aux pieds des charmes broyée dans les mains, & prise comme du tabac ; enfin des feuilles de menthe sous la langue, & aux narines ; du sang qui coule du nez, séché sur une tuile ardente, pulvérisé & soufflé dans le nez : on emploie encore la clef dans le dos, & la poudre de sympathie.

Hémorrhoides.

On connoît les bains simples, les composés avec le lait & le cerfeuil, la joubarbe pilée & appliquée dessus en forme de cataplasme : le populéum, la moëlle de casse sont aussi fort en usage ; la racine de grande scrophulaire pilée & broyée avec le beurre ; l'ardoise préparée de la même façon ; l'oignon cuit sous la cendre, & mêlé avec du beurre bien frais ; la graisse d'anguille avec un jaune d'œuf ; & enfin l'eau de morue avec un jaune d'œuf, & l'huile rosat, battus ensemble pour en faire un onguent, sont également recommandés : on a aussi recours aux sang-suës.

Hoquet.

Des alimens d'un bon suc ; le lait d'amandes douces, l'orge mondé, le suc de chapon. On recommande encore

de retenir son souffle le plus long-tems possible; de lever la tête en haut, de tenir la bouche ouverte en fixant quelque chose de se faire éternuer, de se faire jetter de l'eau au visage, ou d'exciter la peur; du suc de menthe, du castoréum le tout mêlé ensemble, & donné à la dose de deux ou trois cuillerées le matin; la poudre d'arum, composée du codex avec de l'oxymel, en consistance assez dure pour en former des pilules du poids d'une dragme, à prendre, le matin à jeun; la corne-de-cerf brûlée, réduite en poudre, donnée au poids d'une dragme dans du vin rouge, le matin à jeun: l'un ou l'autre de ces moyens ont souvent du succès.

Incontinence d'Urine, ou Impossibilité de la retenir.

Pour les enfans, il faut les faire coucher sur de la fougere mâle, ou sur des matelas composés de plantes aromatiques: du suc de plantain dans autant d'huile rosat, de celle de myrtille, un scrupule; de santal rouge; de roses rouges, & de corail rouge pulvérisé: on forme du tout un liment pour en froter le périné, la région de la vessie & les reins; l'onguent rafraîchissant de Gallien, lavé dans l'eau de joubarbe & dans celle de morelle, pour l'appliquer sur

les reins : ces remèdes peuvent servir aux enfans & aux adultes ; de l'encens mâle , des glands de chêne séchés , des balauftes & des noix de galle : on met le tout ensemble , & on en fait une poudre de laquelle on donne six grains à un enfant ; douze , même quinze , à l'âge de douze à quinze ans , dans de l'eau froide , avec un peu de miel rosat , le soir en se mettant au lit , deux heures après le souper ; le féné & les hermodates réduits en poudre subtile , donnés au malade avec un peu d'écorce de citron , le soir en se couchant. On ne donnera que la moitié de la dose à un enfant : on fait aussi des fomentations sur la région de la vessie , avec une décoction de feuilles d'absinthe , de sauge & de petite centaurée , dans du gros vin rouge. En un mot , si c'est une femme qui est attaquée d'incontinence d'urine , on propose de prendre la vessie d'une truie , de la faire sécher dans un lieu fort net jusqu'à ce qu'elle soit réduite en cendre , de laquelle on donnera un gros dans un gobelet de bouillon , ou de décoction d'écorce de grenade.

Indigestion.

La diète , le thé bu abondamment , vingt gouttes d'æther minéral sur un morceau de sucre , & avalé sur le champ ;

l'eau de mélisse dans égale partie d'eau ; quelques gouttes de baume de Commandeur dans une cuillerée de vin ; enfin des lavemens , & quelquefois des vomitifs.

Inflammation des Mammelles.

Un régime doux & rafraîchissant , des cataplasmes émolliens , appliqués sur la partie même ; une décoction de fleurs de sureau , animée d'un peu d'eau-de-vie dont on imbibe des compresses que l'on applique sur les mammelles.

Insomnie.

Tous les narcotiques en général , tels que l'opium , le laudanum , le syrop de diacode , &c. provoquent le sommeil. Mais , comme ces secours sont toujours contre nature , il est mieux de tenter des moyens qui soient plus naturels : l'exercice & le bon air ont souvent réussi ; d'autres personnes emploient avec succès l'orgeât , la limonade , le petit-lait , dont ils boivent un grand verre , en se mettant au lit : le syrop de violette , celui de nénuphar sont également employés. Comme l'insomnie peut dépendre de la difficulté de la digestion , pendant la nuit où les fonctions sont suspendues , il est très-prudent de souper très-légère-

ment, de ne pas rester trop long-tems au lit, & de s'amuser à la musique & à quelques lectures amusantes; en un mot, d'éviter les liqueurs spiritueuses, le café, & les mets épicés.

Lait supprimé, le rappeler.

Une poignée de fenouil & une demi-dragme de semence d'orties bouillies dans une chopine de vin blanc. On en donne à boire plein une cuillier à bouche, différentes fois la journée; & l'on compose avec les mêmes plantes une tisanne de laquelle il faut faire sa boisson ordinaire.

Le lait de vache ou autre, bu en grande quantité avec un peu de sucre, fait venir le lait.

Une quantité suffisante d'aneth que l'on mettra dans le pot, en place de légumes ou d'autres herbes, réussit assez bien.

L'eau dans laquelle on aura fait cuire des pois chiches, employée pour boisson, a été éprouvée plus d'une fois, avec succès. On recommande encore de faire cuire une dragme* de vers terrestres dans une suffisante quantité d'eau & de miel, & de faire prendre le tout à jeun. Enfin la décoction de sésame faite dans du vin, & dont on donne une cuil-

* La dragme est de soixante-douze grains.

lerée d'heure en heure , est un remède prompt & assuré pour faire venir le lait.

Lait : le diminuer sans le faire perdre.

Les feuilles de creffon de fontaine & de buis , cuites avec de l'urine & du vinaigre appliquées sur les mammelles en forme de cataplasme , font perdre le lait.

Les feuilles de romarin préparées comme on le jugera à propos , & mangées , sont également bonnes : le suc de la même plante s'emploi aussi pour froter les mammelles. Le safran en poudre & appliqué entre les deux mammelles , avec du linge , a souvent réussi pour faire dissiper le lait : la rhue verte , contuse & étendue sur du linge en forme de cataplasme que l'on applique sur les mammelles & sur les épaules , a produit de très-bons effets , si on a l'attention pendant cette application de faire pendre entre les mammelles un tuyau rempli de vif argent , & que l'on attachera au col.

Deux onces d'eau-rose avec autant de verjus , dans lesquelles on fera dissoudre cinq ou six grains de sel : on fait chauffer ce mélange sur un rechaud ; après quoi on y trempe un linge que l'on applique chaudement sur les mammelles , ayant soin de mettre par-dessus un autre linge plié en quatre ou cinq doubles.

Lait grumelé, ou Poil.

Parties égales de populéum blanc & vert, fondus sur les cendres chaudes, pour en frotter chaudement les mamelles, ayant soin d'appliquer par-dessus cette onction du papier brouillard, & une serviette pliée en quatre doubles.

Des fleurs de camomille, de fenouil & d'aneth; des semences de lin & de fénugrec, de chacune ce qu'il en faut pour faire une décoction à laquelle on ajoutera des huiles de camomille, d'aneth & de lys, dont on se servira pour fomentier la partie affligée.

Enfin des lentilles bouillies dans de la saumure & du fiel de bœuf, qu'on applique sur les mamelles, produisent de très bons effets.

Lavemens, ou Clystères : précautions à prendre.

Les lavemens se prennent en santé, ou en maladie; mais dans telle circonstance qu'on les emploie, il faut toujours y apporter les précautions convenables, soit pour le degré de chaleur, soit sur la façon de les prendre pour ne pas se blesser. Je n'entre point dans la composition des lavemens, qu'indique l'état de maladie : c'est aux médecins à les prescrire

prescrire. Les lavemens simples, de santé, ou à l'eau pure * se prennent ordinairement le matin à jeun. Si on le prenoit immédiatement après avoir mangé, il en pourroit résulter des inconvéniens, par le gonflement qu'occasionne nécessairement le volume de l'eau que l'on introduit dans les intestins.

Le but que l'on se propose en prenant des lavemens de santé, doit être de débarrasser les intestins des matieres stercorales, qui par leur séjour gonflent le ventre ; produisent des irritations, des douleurs de coliques, &c. On a également en vue de rafraîchir les entrailles, & de leur donner plus de souplesse. L'eau trop chaude produit des irritations, en racornissant & en crispant les fibres des intestins. L'eau trop froide est également nuisible, parce qu'elle diminue la chaleur naturelle des intestins, qu'elle condense, pour ainsi dire, les glandes intestinales, & que par-là elle s'oppose au suintement & à l'écoulement de cette humeur qui entretient la souplesse des fibres intestinales : aussi la roideur dans laquelle elles se trouvent occasionne-t-elle des tiraillemens & des douleurs de coliques.

Un lavement ne doit donc être pris, que lorsque l'eau a un degré de chaleur supportable ; ce que l'on recon-

* L'eau de riviere mérite la préférence.

noît, en appliquant sur la joue la seringue, lorsqu'elle est pleine. A ce degré de chaleur, on peut garder le lavement, pendant un quart d'heure, & même une demi-heure, sans être pressé de le rendre, pourvu toutefois qu'on ne le prenne pas dans un moment où l'on éprouveroit des envies d'aller à la selle. Dans ce cas, il faut s'acquitter d'abord de cette première fonction naturelle. Un moindre degré de chaleur fait conserver le lavement plus longtemps. La situation que l'on prend, après avoir pris le remède, contribue beaucoup à le faire rendre tout de suite, ou à le conserver. Quand on a pris un remède, il ne faut pas se tenir debout ni se promener, il faut s'étendre horizontalement sur le dos, les jambes & les cuisses un peu élevées, & le ventre tenu bien chaudement : c'est pour cela que quelques personnes ont la précaution de faire chauffer des serviettes, & de se les appliquer sur le bas-ventre. Le tems des règles n'est pas convenable aux lavemens de santé.

Quand on donne un lavement, ou qu'on le prend soi-même, il faut faire en sorte de bien introduire le canon, suivant la direction du canal intestinal : aussi les personnes qui se chargent de les donner doivent-elles avoir attention d'introduire tout doucement le canon, en écartant

les fesses avec le pouce & le doigt qui en est le plus proche, ayant eu attention de garnir avant d'un peu de beurre frais, de pommade, ou de cérat, l'extrémité du canon qui doit s'introduire dans l'anus. Quand le canon est introduit, on y adapte la seringue d'une main, tandis que de l'autre on contient le canon entre ses doigts, de façon que les doigts se trouvent entre les fesses & la plate-forme du canon. Ensuite, pour faire passer l'eau de la seringue dans les intestins, il faut pousser doucement le bâton de la seringue, sans secousse. Si l'on sent quelques résistances, il ne faut pas s'efforcer à les vaincre; mais on doit attendre, parce que des vents en sont souvent la cause. Il est encore mieux de laisser un peu d'eau dans la seringue, que de donner le remède jusqu'à la fin du bâton. Lorsque le remède est donné, on retire tout doucement le canon & la seringue ensemble. On sent bien que, pour se faire donner un remède, il ne faut pas être debout: au contraire, on doit être couché sur le côté, & le derrière avancé sur le bord du lit; il ne faut pas non plus fermer la bouche, ni pousser son vent sur le siege, comme si on vouloit aller à la selle: il vaut mieux se tenir la bouche ouverte, respirer naturellement, & avoir les bras étendus le long du corps, que de les porter sur sa

tête. Enfin , eu égard à l'âge & au plus ou au moins de diametre de l'*anus* , la grosseur des canons doit varier.

La pudeur & la commodité ont engagé nombre de personnes à se donner elles-mêmes les lavemens : c'est pour répondre à des vues si légitimes , que l'on a imaginé des seringues à canons courbes , & des espèces de chaises dans lesquelles il y a une seringue dont le canon excède suffisamment pour prendre le remède en toute sûreté. Ces deux façons de prendre les remèdes soi-même sont plus sûres , & moins dangereuses que de poser le bâton de la seringue à terre. De cette dernière façon , si le poids du corps n'est pas bien soutenu , on peut tomber précipitamment à plomb sur la seringue , & se blesser ; ou , si le bâton vient à glisser , le canon peut se casser ; ou , étant posé obliquement , il en peut résulter le déchirement de l'*anus* , & nombre d'autres accidens graves , qui souvent ont coûté la vie aux malades.

Les personnes qui sont sujettes aux hémorroïdes éprouvent presque toutes des douleurs cuisantes , lorsqu'elles veulent prendre des remèdes. Si les hémorroïdes sont externes , elles doivent avoir soin , une heure avant que de prendre le remède , d'exposer le fondement à la vapeur de quelques déco-

tions émollientes : si les hémorrhoides sont internes, elles peuvent employer le même moyen ; mais, dans ce cas, on préfère des espèces d'allumelles faites avec de la graisse de veau fraîche. L'un ou l'autre de ces moyens amortissent les hémorrhoides, diminuent la sensibilité, & permettent l'introduction du canon.

Il arrive encore souvent que l'on ne rend pas tout ce que l'on a pris du remède, & que le surplus tracasse, occasionne quelques tranchées, & même des envies d'aller, qui sont infructueuses. On obviendra à cet inconvénient, 1°. en se tenant le ventre chaudement, 2°. en se faisant soi-même, avec la paume de la main de légères frictions circulaires sur toute l'étendue du bas-ventre, à mesure que l'on rend le remède. Enfin quand on se présente sur le siège, il faut y être posé de façon que le bas-ventre soit libre.

Lessive propre à laver la tête.

L'eau de son, l'eau & l'eau-de-vie, en proportion convenable, une lessive de cendres de farment, une dissolution de savon blanc dans l'eau ordinaire, & souvent l'eau seule, suffisent pour se laver la tête. On rend ces lessives plus ou moins odoriférantes, suivant son

goût : on se lessive la tête avec une éponge fine que l'on trempe dans l'une ou l'autre de ces lessives. En hiver, il faut les faire dégourdir ; & en été, on doit s'en servir sans les faire chauffer. Il faut encore observer qu'on ne doit point se laver la tête, quand on y a chaud. Les personnes sujettes aux rhumes de cerveau, ou à une humeur catharrheuse qui a son siège dans la tête, doivent éviter de se la laver. Enfin, après cette opération, on doit éviter soigneusement de s'exposer tout de suite au grand froid ou à la grande chaleur ; & on ne doit la pratiquer qu'à trois heures de distance des repas.

Luette relâchée.

On reconnoît assez le succès du poivre concassé, que l'on met sur le manche d'une cuillière à bouche, & dont on touche la luette. A ce moyen tout simple, on peut ajouter poivre, noix de galle & alun, de chaque parties égales, & en poudre que l'on incorpore avec du blanc d'œuf, jusqu'à une consistance suffisante pour en former des petites touches ou bâtons dont on se sert pour toucher la luette.

La graine d'aneth mise en poudre que l'on souffle sur la luette, par le moyen d'un chalumeau, produit de très bons effets.

Maladie du Pays.

Ce que l'on nomme *maladie du pays* est toujours l'effet que l'on éprouve, en sortant de son pays natal, pour se fixer dans un autre dont l'exposition & la température de l'air sont différentes : le genre de vie y contribue également. L'ennui, la déplaisance, la perte de l'appetit, l'assoupissement, l'insomnie, le devoiement, les pâles couleurs, &c. sont ordinairement les suites de ce changement de climat. La raison, l'exercice, les amusemens variés sont souvent plus de bien que les médicamens. Malgré cela, s'il se présente quelques symptômes graves, il faut avoir recours aux conseils d'un médecin prudent ; car le retour dans son pays natal est presque toujours le remède le plus assuré.

Migraine.

La conserve de Citro & de Diacathami : on fait du tout un bol avec du sucre, à prendre le matin à jeun, à petite dose ;

Deux gouttes d'huile de soufre, le matin à jeun, dans un verre d'une décoction faite avec feuilles & fleurs de verveine : il faut réitérer ce remède, trois fois la semaine. Le suc des feuilles

de lierre , mêlé avec un peu d'huile rosat , & dans lesquels on trempe du coton que l'on applique sur le front , dans les narines , & sur les tempes : deux ou trois grands verres d'eau fraîche , pris au moment même que la migraine commence , ayant soin de se promener quelque tems ; trois ou quatre feuilles de sureau , appliquées sur le front , & que l'on y contiendra avec le bonnet , ou avec une serviette , le front appuyé sur un oreiller ; enfin la cuisse la plus proche de la tête d'un crapaud vivant , que l'on coupe , & que l'on fait calciner sur une tuile rouge , que l'on pulvérise ensuite pour la mettre dans un sachet de peau , & la porter sur le cœur , sont autant de remèdes généraux & particuliers , qui guérissent la migraine. Il est bon d'observer que , si la migraine dépend du dérangement des règles , ou de quelques levains qui séjournent dans l'estomac , il faut agir en conséquence , pour détruire ces causes primordiales. Les remèdes que j'ai indiqués ne peuvent convenir qu'aux migraines qui dépendent de l'embarras des vaisseaux qui se distribuent au cerveau , qu'à celles qui ont pour cause l'excès du travail d'esprit , l'impression du soleil sur la tête , la fatigue du corps , les veilles , &c.

Maigreur.

Le bon vin, l'exercice, la gaieté, sont des secours préliminaires, qui doivent être accompagnés d'un régime doux, humectant & rafraîchissant. Les crèmes d'orge, de riz, le gruau, le falop, les gelées de viande, les bouillons de poulet, le petit lait, les émulsions conviennent, lorsque l'estomac peut les supporter. Les œufs frais ; de bon potage, du bon vin vieux, du pain bien fermenté, & cuit convenablement, peuvent encore s'employer. Quelques verres de bière, quand on peut supporter cette boisson, peuvent servir de boisson dans le courant de la journée. On conseille encore, pour le déjeuner, le chocolat de santé à l'eau, dans lequel on mettra un jaune d'œuf, lorsqu'on est prêt à le prendre. Il faut éviter les ragoûts, les salades, les liqueurs, le café, &c.

Morsure des Animaux enragés & venimeux.

Le plus sûr de tous les moyens que l'on puisse employer est, sans contredit, de brûler la plaie avec un fer rouge : les autres moyens sont douteux. En général, il faut se méfier de ces fortes

de plaies qui se referment tout de suite, lorsqu'on les abandonne : il faut les tenir ouvertes, pendant quarante jours, & les faire suppurer avec des onguens dans lesquels on fait entrer le camphre, la thériaque, & le sel ammoniac : on conseille encore les frictions mercurielles jusqu'à la salivation, & enfin le voyage de la mer pour y être plongé ; mais tout cela doit se faire, avant que les quarante jours soient expirés, à compter du jour de la morsure : autrement, tout devient souvent inutile.

Quand on a été mordu par la vipere, il faut sur le champ faire une ligature au-dessus de la plaie, & la brûler avec un fer chaud : on conseille encore d'écraser la tête de la vipere sur la plaie ; d'appliquer dessus cette plaie des cataplasmes d'ail, de thériaque, & de sel ammoniac. On traite de même la morsure de l'aspic. La morsure du crapaud, ou plutôt l'effet de sa bave, car cet animal n'a point de dents, se guérit, en lavant l'endroit touché avec de l'eau salée, de l'urine, de vin, &c. L'huile d'olive convient à la piquure du scorpion. L'huile que l'on retire de l'animal même est préférable, quand on en peut avoir : on prétend aussi que l'animal écrasé sur la plaie est un remède souverain. Je passe sous silence les remèdes internes, qui conviennent aux circonstances que j'ai

exposées , parce qu'ils n'entrent pas dans le plan de cet ouvrage.

Mules , ou Engelures.

Lorsque l'on est sujet à avoir des engelures aux pieds ou aux mains , on conseille , lorsque les fraises sont mûres , d'en laver les parties affectées , & d'en former des cataplâmes que l'on appliquera dessus , & que l'on réitérera plusieurs fois. La décoction de raves cuites dans l'eau , ou les raves cuites sous la cendre sont également recommandées. On lave les parties malades dans la décoction , & l'on forme un cataplasme de celles qui sont cuites sous la cendre. Les châtaignes peuvent être utiles , étant employées de la même façon , ayant soin de les peler , avant que de les faire cuire. La graisse de chapon , si recommandée , n'a pas toujours le succès qu'on veut bien en faire espérer. Quelques personnes se trouvent bien de laver les engelures ou mules avec de l'urine d'une personne bien saine. L'eau & le sel , l'eau phagédénique , &c. produisent le même effet. Enfin quelques personnes assurent s'être bien trouvées de s'être lavé les mains & les pieds dans la première neige ; & d'autres annoncent en avoir été guéris pour toujours. Ces trois derniers moyens peu-

vent être bons, quand les engelures ne sont pas entamées; mais, si elles le sont, & qu'il y ait beaucoup d'inflammation, les décoctions émollientes semblent mériter la préférence; après quoi, le vin miellé, & sur-tout le repos de la partie, sont ce qu'il y a de plus convenable.

Odorat offensé.

Les sternutatoires, tels que les différents tabacs, la poudre de muguet, celle de bétouine, &c. suffisent assez souvent. L'huile rosat, l'eau de roses, le vinaigre & le camphre, de chaque égales parties mêlées ensemble pour en faire respirer au malade; des feuilles de rhue pilées dans un mortier avec du vinaigre, & tenues, le plus souvent qu'on pourra, auprès des narines. Il est bon d'observer que l'on doit avoir de l'eau fraîche dans sa bouche; avant & pendant l'attraction ou l'inspiration que j'ai indiquée en dernier lieu.

Pâles-Couleurs.

Le safran en poudre, ou infusé dans l'eau, le vin d'absinthe; les tisanes de patience sauvage, d'orties blanches, d'écorce de citron; la limaille d'acier, les eaux minérales, &c. & par-dessus tout l'exercice & la dissipation.

Palpitation de Cœur.

L'infusion de feuilles de menthe , prise comme le thé ; celles de mélisse & de bourrache ; un gros d'yeux d'écrevilles , & un gros de tartre vitriolé , mêlés ensemble , trois fois par jour. La seignée est quelquefois nécessaire , ainsi que le petit-lait , les eaux minérales , le safran de mars , les cloportes , le savon , &c ; enfin les eaux de fleurs d'orange , de mélisse , de tilleul , &c.

Pieds-bots , ou contournés.

Les pieds-bots sont contournés en dehors ou en dedans. Il est assez rare que ce vice vienne de naissance : ainsi il est possible d'empêcher cette difformité , en veillant , de bonne heure , aux enfans. Le maillot y donne souvent lieu. Quand on s'y prend à tems , les bandages convenables , & les bottines faites exprès , ont souvent du succès. *

Poreaux , ou Verrues.

Les feuilles de caprier , celles de carottes , de rhue , l'un ou l'autre dont on frottera les poreaux sont recomman-

* Le sieur Balin , Bandagiste , place de Grève , a perfectionné ces sortes de machines.

dées. Le lait de figues , celui du thyti-
male , le levain détrempe , sont égale-
ment indiqués. On peut encore appli-
quer dessus des feuilles d'oseille pilées
avec du suif. Si l'on veut les détruire
complètement , il faut les faire trem-
per , plusieurs jours de suite , & assez de
tems , dans l'eau tiède , pour les amollir
& les emporter , le plus qu'il sera possi-
ble , avec la pointe d'un canif , obser-
vant de ne point aller jusqu'au sang. On
peut , après cela , toucher les poreaux
avec quelques gouttes d'eau de vitriol.
Quelques personnes assurent que de se
frotter les mains , tous les jours , avec
de la terre noire de jardin , ou avec de
la terre glaise , suffit pour détruire les
poreaux. On propose encore d'appli-
quer dessus du tartre ou limon pâteux ,
qui se forme sur les dents ; enfin on veut
que l'on coupe une pomme de reinette
par la moitié , & que , de chaque moi-
tié , on en frotte les poreaux , pour réu-
nir ensuite la pomme , passer une ficelle
à travers , & la suspendre au plancher.
A mesure que la pomme se pourrira , les
poreaux s'en iront par écailles.

Poux.

Le poivre & le vinaigre mêlés en-
semble , le jus de coloquinte , dont on
frottera le peigne ; l'oignon blanc , dont

on frottera la tête ; l'onguent gris , à petite dose , mêlé avec la pommade ; l'herbe aux poux , ou l'herbe aux capucins , & la grande propreté de la tête. Je crois devoir faire observer qu'on ne doit pas se presser de détruire ces insectes trop promptement sur les enfans ni sur les personnes âgées , parce qu'ils sont souvent les avant-coureurs , les préservatifs , ou la terminaison de quelques grandes maladies. On connoît encore les ceintures de vif-argent pour les vieillards qui ont des poux au corps. La propreté du corps est souvent le meilleur remède.

Puanteur des Narines.

Des noix muscades concassées & infusées dans du gros vin rouge ; du girofle , du bois d'aloës , & quelques grains de musc bouillis dans du gros vin : on respire de l'une ou de l'autre de ces recettes , tous les matins ; l'eau des Carmes , celle de Cologne , & autres de la même classe , mêlées avec de l'eau tiède pour en respirer , tous les matins.

Puanteur de la Bouche.

On peut mâcher , tous les matins ; du girofle , de la cannelle , du macis , de la coriandre , de l'angélique , de la fleur

d'orange, de fleurs de violette, de la petite sauge, &c. On peut se gargariser avec l'eau vulnéraire, & avec les autres eaux spiritueuses, mêlées avec de l'eau ordinaire : on peut aussi remplir les dents cariées avec de la cire ou du coton, pour empêcher les alimens de s'y introduire, & d'y séjourner.

Rhume.

La tisane faite avec les quatre fleurs béchiques ; le syrop de capillaire, celui de guimauve, l'eau de son miellée, ou l'eau miellée simple ; les infusions de coquelicot, le lait coupé avec le bouillon, les laits de poulet, les navets cuits sous la cendre, & mangés avec du lait & du sucre, en guise de soupe ; les jus de réglisse de toute espèce, les pâtes de guimauve, & autres remèdes que les circonstances peuvent seules indiquer. On observera toujours de manger peu, principalement le soir, & de garder un régime doux & humectant ; d'éviter le vin, les liqueurs spiritueuses, les fruits crus, les fromages, &c.

Sterilité.

La stérilité dépendant d'une maladie de la matrice, ou d'un défaut de conformation dans les parties de la généra-

tion, il faut détruire ces causes principales, si l'on veut que les autres moyens réussissent. Comme la stérilité peut dépendre d'un vice des humeurs, il faut se conduire avec prudence. Si la personne est d'un tempérament froid, & qu'elle éprouve des digestions laborieuses, le fenouil, la noix muscade peuvent être employés dans les mets dont on use. La véronique, la menthe, la mélisse, la racine & les feuilles de chardon-rolan se prennent en guise de thé. Les bains, les tempérans & les apéritifs s'emploient pour les tempéramens chauds; mais rien n'est au-dessus des eaux minérales : c'est au médecin à en prescrire le choix.

Soif : l'appaïser.

L'eau acidulée avec quelques gouttes d'esprit-de-nître, ou avec un peu de vinaigre : on ajoute au tout un peu de sucre; la limonade; l'eau de groseilles, l'eau de fraises, celle de framboises, le syrop de Berberis dans de l'eau, ou celui de vinaigre.

Surdité.

Prenez un oignon : crevez-le du côté de sa racine; remplissez-le de poudre de cumin; couvrez-le d'une ou de deux

de ses paux ; faites le cuire sous la cendre chaude ; & le pressez ensuite pour en retirer le jus dont vous mettrez quelques gouttes dans l'oreille ; la graisse d'anguille mêlée avec de l'eau de la reine d'Hongrie, on en imbibe le bout d'un coton que l'on introduit dans l'oreille ; les œufs de fourmis pilés & broyés avec du suc d'oignon, employés comme ci-dessus ; le suc de choux mêlé avec du vin claret ; le suc de laurier, l'huile de romarin, celle d'amandes amères, de lys, &c.

Syncope, ou Défaillance.

Le vinaigre appliqué sur les tempes, & dont on frotte les narines, & que l'on fait respirer ; les eaux spiritueuses, en général ; l'eau à la glace, que l'on jette au visage, quand l'état de la femme ne s'y oppose pas ; la fumée de papier brûlé, celle du tabac, le sel volatil d'Angleterre : enfin on frappe dans les mains ; on facilite la respiration, en déferrant les corps ou les corsets. On fait encore étendre la personne tout de son long à terre, & quelquefois le derrière à nud sur le carreau.

Tranchées après l'Accouchement.

Fondrée d'huile de noix, du son de

Froment, du vinaigre, & de la mie de pain blanc, de chaque un peu : faites cuire le tout ensemble dans un poëlon pour en faire un cataplême que l'on étend sur des étoupes, & que l'on appliquera sur le ventre ; un mélange de deux onces d'eau de fleurs d'orange : on en donne une cuillerée à bouche, de demi heure en demi heure. On peut faire avaler à la malade de la décoction de camomille & d'armoïse dans un bouillon de poulet ; deux onces d'huile d'amandes douces, une once de syrop violat, & demi once d'eau de bourrache ; mêler le tout ensemble pour le donner à la malade, en une seule prise ; une demi once de sucre avec deux œufs frais du jour ; faire avaler le tout en une seule fois.

Tremblement.

Romarin, sauge, lavande, marjolaine & vers de terre, de chaque une quantité suffisante pour faire une décoction avec du vin rouge, à laquelle vous ajouterez quelques gouttes d'huile de nardin, de castoréum & d'eau-de-vie, pour en frotter la partie tremblante ; huile de tartre, bien rectifiée, & huile de fleurs de trifolium asphalticum, de chaque parties égales mêlées ensemble, pour en frotter chaudement la partie :

les bains des eaux minérales & des thermales réussissent assez souvent.

Vapeurs.

L'eau de Luce, celle des Carmes, d'Ardeſ, le vinaigre des quatre voleurs : on peut respirer de l'un ou l'autre de ces eaux, & même en boire avec de l'eau, quand il n'y a que de l'affaiſſement ou de l'aſſoupifſement ; mais on peut compoſer des pilules avec le caſtoreum, le ſel volatil de corne de cerf, le ſuccin, le baume du Pérou liquide, le diſcordinum, quantité ſuffiſante pour former du tout trente petites pilules, d'un poids égal pour ſix doſes, une le matin, & une le ſoir.

Vers.

La poudre de ſemen-contrà, ou poudre à vers, à la doſe de douze ou quinze grains pour un enfant, & de celle d'un demi gros, & même d'un gros, pour un adulte ; l'ail bouilli dans le lait, l'huile d'amandes douces, dans laquelle on a fait infuſer de la fume terre, l'agaric mâchée, la thériaque, l'orviévan, le viſ-argent crud, enfermé dans un nouet de peau, & bouilli dans de l'eau & dans un pot de terre ; le ſuc de centauree, & le lait de figuier introduits

dans l'oreille font périr les vers qui peuvent s'y former.

Ventre de Chapon.

Cette difformité dépend souvent de l'habitude qu'on laisse prendre aux enfans pour les faire tenir droits, de tendre le ventre. Il faut obvier à cet accident, dès qu'on s'en apperçoit. Les chirurgiens-herniaires, & les tailleurs de corps doivent travailler conjointement.

Fin de la troisieme Partie.





INTRODUCTION

A L'EXTRAIT DE LA TOILETTE DE VÉNUS.

LES maladies , ou plutôt les désagrémens que la beauté ne peut ouvertement tolérer , ne laissent pas que d'influer quelquefois sur le tempérament des femmes délicates. Je ferai d'abord observer qu'il y en a dont on peut assez souvent se débarrasser , & d'autres qu'on ne peut effacer complètement. Ainsi , dans le dernier cas , il faut avoir recours à l'art , pour tromper l'œil surveillant , & lui faire estimer & chérir la nature dans sa propre illusion. C'est ici que le rouge , le fard , les mouches , les colliers , les bouquets , les aigrettes , les bagues , les bracelets & les ceintures remplacent souvent ce que la nature n'a pas été la maîtresse d'accorder ou de conserver. On doit bien pressentir que toutes ces ressources se sont accrues par degrés. Le desir de conserver la beauté , de l'augmenter , d'en approcher , ou de la réparer , a donné lieu à la toilette. Insensiblement , ce qui ne paroissoit qu'un soin pur & simple , est devenu un art très-raffiné ; & , s'il étoit possible de

connoître à fond combien il a éprouvé de changemens , pour parvenir au degré où il est , & combien il est encore susceptible de ressources & de découvertes , on seroit forcé d'avouer que cet art merveilleux , inventé pour embellir la nature , est encore au berceau. Ne nous plaignons donc point des femmes nées avec les graces : elles sçavent assez nous récompenser de nos assiduités par les peines qu'elles se donnent pour perfectionner leur toilette. C'est ainsi qu'elles sçavent nous faire trouver des agrémens dans ce que la nature seule n'offriroit pas toujours avec autant de séduction. Tel est l'homme , en effet. Incertain dans son jugement & dans ses connoissances , il veut être séduit par l'apparence : la raison n'est pas toujours son guide ; & le caprice lui fait faire des sacrifices que la reflexion ne tarde pas à désavouer.

Cette blancheur désirable , qu'une peau basanée ne pourroit acquérir sans quelques secours ; cette peau égale qu'une maladie * ennemie jurée de la beauté se plaît à creuser & à sillonner , & que l'art sçait réparer ; enfin le vermillon bien posé , & une mouche artistement placée au coin de l'œil ; tous ces agrémens sont dûs à la toilette.

Les colliers doivent leur origine au tems où les hommes , après avoir dé-

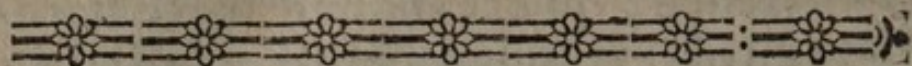
* La petite vérole.

coré leurs dieux , crurent devoir également rendre leurs hommages à la beauté. Après avoir employé des couronnes de fleurs pour embellir la tête de celles qui captivoient leurs cœurs , ils imaginèrent des especes de guirlandes qu'ils mirent au col de leurs maîtresses.

Tout ce qui peut augmenter les charmes à le droit de plaire. Les fleurs ont l'inconvénient de se fletrir & de perdre leur éclat ; ce n'étoit donc qu'un charme passager : il falloit qu'il fût durable. L'industrie vint au secours. Les entrailles de la terre , les endroits les plus périlleux furent mis à contribution. L'homme sçut alors sacrifier jusqu'à sa vie , pour chercher les pierres de différentes especes , auxquelles le goût & le caprice sçurent mettre un prix. Outre l'éclat qu'un collier peut produire , il a , de plus , l'avantage de s'opposer au désagrément d'un col trop long. Les premiers charmes obtenus , l'homme en distribua d'autres sur ce qui peut attacher ses regards. Le bouquet fut placé comme le trophée de son hommage ; le bracelet , la bague & la ceinture , comme des ornemens faits pour relever l'éclat des endroits sur lesquels ils furent placés. C'est ainsi qu'en décorant l'objet de ses vœux , on augmente ses plaisirs , & qu'on soustrait à sa vue des difformités qui font naître cette tiédeur & cette indifférence

indifférence qu'occasionne nécessairement un objet moins agréable qu'un autre.

Quoi qu'il en soit de tous les avantages que produit une parure riche & élégante, cependant il est très-certain que la beauté n'en a pas besoin, & qu'elle en souffre même quelquefois. La simplicité lui est favorable. Belle par elle-même, son amour-propre est bien plus satisfait, quand c'est à ses graces naturelles qu'elle doit ces avantages qu'elle a sur nos cœurs. Elle en conserve les suites; &, jusqu'aux derniers momens de la vie, elle jouit encore des restes de ces empreintes heureuses des dons de la nature. En effet, une femme bien parée ne doit souvent ses charmes qu'à toutes les ressources de la coquetterie & de la toilette, qu'elle a mises en œuvre; au lieu qu'une femme négligée plaît, seulement parce qu'elle est aimable. La beauté de sa figure, sa taille fine & légère, le contour & la forme de son corps l'emportent sur l'art le plus raffiné. Les hommages qu'on lui rend lui sont réellement dûs. La nuit & le jour soutiennent également cette beauté naturelle; & le crépuscule de l'aurore ne fait que découvrir ce que le voile épais de la nuit avoit caché, pour rendre la vue plus jalouse de la contempler, lorsque le jour lui prêtera de nouveaux charmes.



SUPPLÉMENT

En faveur des jeunes Dames.

O U

*EXTRAIT DE LA TOILETTE
DE VÉNUS.*

Balles odoriférentes.

BENJOIN, deux dragmes ; storax très-pur, & laudanum, de chaque une dragme ; écorce de cédre, des limons le jaune seulement ; fleurs de violettes, de roses muscades, de romarin, de santal rouge, & de calamus aromaticus, de chaque une dragme ; cloux de girofle, cloux de cubebes & d'iris de Florence, de chaque deux scrupules : réduisez tout cela en poudre, & en formez une pâte avec la gomme adragante dissoute dans l'eau de roses : faites un peu chauffer un mortier de marbre, en l'exposant devant le feu ; versez dedans une cuillerée ou deux d'eau de fleurs d'orange pour y broyer un scrupule de civettes, une dragme & demie d'ambre gris. Il faut que le pilon soit un peu chaud. Quand le tout sera bien incorporé, mettez-y un scrupule & demi de

musc très-pur ; lorsque ce tout sera refroidi , mêlez ces différens mélanges avec la première pâte pour bien unir le tout ensemble , en le pétrissant ; & , sur la fin , vous y ajouterez vingt gouttes d'huile essentielle de canelle , que vous pétrirez avec la pâte générale , de laquelle vous formerez des balles ou boules , de la grosseur que vous le jugerez à propos.

Bains de modestie.

J'ai parlé plus haut de la préparation de quelques bains ; mais , comme dans ces préparations je n'ai exposé que les plus simples , je crois devoir parler de celles qui sont plus recherchées , & qui font une partie essentielle de la toilette.

Prenez quatre onces d'amandes douces mondées , une livre d'ænulla-campana , une livre de pignons doux , quatre poignées de semence de lin , une once d'oignons de lys : broyez & réduisez ces choses en pâte , & faites-en trois sachets , un fort & deux plus foibles. Quand l'eau sera suffisamment chaude , jetez-les dans la baignoire. La personne qui prendra le bain s'asséyera sur le plus fort sachet ; & elle se servira des deux autres pour se frotter le corps. Ce mouvement & l'eau , dont les sachets se rempliront , détrempera la pâte contenue dans les sachets ; & l'eau deviendra lai-

388 EXTRAIT DE LA TOILETTE

teuse : de cette façon , la personne peut être vue dans son bain , sans qu'on puisse découvrir rien qui blesse la pudeur.

Quand on veut rendre les bains odoriférans , on y ajoute différentes espèces de senteurs , telles que les eaux de roses , de fleurs d'orange , de cedrat , de bergamotte. Les personnes qui veulent des odeurs plus fortes peuvent employer le storax , le benjoin , l'ambre , &c. La poudre des balles ci-dessus indiquée peut servir pour les bains. Une once de cette poudre suffit pour un bain.

Bandeaux pour le Front.

Faites fondre de la cire blanche dans une terrine neuve : trempez-y un linge fin & blanc que vous exposerez ensuite devant le feu , pour qu'il soit bien imbibé ; puis , passez le fer dessus. Il faut conserver cette toile dans une serviette bien propre dans un lieu sec , pour en couper des bandeaux , quand on en a besoin , pour s'opposer aux rides du front.

Beaume contre le Tremblement de la Tête , des Mains , &c.

Feuilles & fleurs de rhue ; de fauge & de camomille , de chaque deux onces ; bayes ou graine noire de laurier , quatre onces ; roses pâles séchées , trois

onces : pilez le tout , & le mettez dans une phiole de verre avec deux livres d'eau-de-vie , & l'exposez au soleil , pendant un mois , au bout duquel vous exprimerez le tout. Il faut se frotter de ce baume un peu tiède les parties tremblantes , les matins , deux ou trois fois par semaine , ayant le soin de frotter auparavant la partie affectée avec un linge chaud & neuf.

*Baume blanc pour l'Embèlissement
de la Peau.*

Le baume blanc n'est autre chose que l'huile de talc par défaillance : on en trouve chez les apothicaires. Lorsque l'on veut employer le baume blanc pour un teint gras & huileux , il faut le mettre avec égale partie d'esprit-de-vin bien rectifié dans une bouteille de verre exactement bouchée , pendant quelques jours , & remuer fortement , de tems en tems , jusqu'à ce que tout soit incorporé ensemble , ensuite le passer par un linge fin. Lorsque l'on veut se servir de ce baume , on en jette trois ou quatre gouttes dans une cuillerée d'eau bien claire ; & , après s'être lavé le visage avec un linge blanc de lessive dans de l'eau ordinaire , & s'être bien essuyé , alors on s'humectera le visage avec l'eau teinte du baume.

390 EXTRAIT DE LA TOILETTE

Si le teint est sec , il faut incorporer le beaume avec de l'huile d'amandes douces tirée sans feu , en ajoûtant , de tems à autre , quelques gouttes d'eau pour réduire le tout en consistance de pommade. On retirera la premiere eau , & on jettera la pommade dans de nouvelle eau fraîche que l'on changera , toutes les vingt-quatre heures , pour conserver la pommade. Quand on voudra se servir de cette pommade , on en prendra au bout du doigt pour s'en frotter le visage ; & on ne l'ôtera que le lendemain au matin avec un linge fin , dans lequel il y aura des pignons pelés , & , en s'essuyant , on aura soin d'appuyer un peu.

*Blancs propres à incorporer dans les
Pommades pour le Teint.*

Mettez telle quantité que vous voudrez de talc de Venise dans un creuset au feu de flamme : laissez-l'y un quart d'heure. Pendant ce tems , faites presque rougir un mortier de fer , & le bout de son pilon : versez le talc dans le mortier , & l'y battez fortement , jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre subtile , que vous passerez par un tamis de soie , & que vous conserverez. On peut encore réduire le talc en poudre , en en mettant une certaine quantité avec des pe-

titis cailloux de riviere, les plus blancs que l'on pourra trouver. On renferme le tout dans des fachets de cuirs assez longs, pour que le talc & les cailloux puissent aller & venir, en les secouant à tour de bras. On passe ensuite par un tamis de soie pour avoir la poudre.

Blanc de Perles, admirable pour le Teint.

Faites dissoudre dans un matras, avec quantité suffisantes d'eau forte, deux onces de semence de perles orientales, & autant de corail pâle réduits en poudre très-fine : mettez dans un autre matras autant d'eau-forte qu'il en faudra pour dissoudre huit onces d'étain de glace pulvérisé. Les deux dissolutions étant faites, mêlez la première avec de l'eau dans laquelle vous aurez fait fondre du sel : versez ces mélanges sur la dissolution de perles & de corail, pour les faire précipiter : versez l'eau par inclination, & lavez la poudre avec de l'eau de fontaine, jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'odeur d'eau-forte, ni d'impression de cette poudre sur la langue, en l'y portant. Lorsque l'on veut se servir de cette poudre, on la fait dissoudre dans les eaux de lys, de pourpier, de laitue, de frai de grenouille, &c.

Lorsque l'on veut incorporer avec les pommades pour le teint l'un ou l'autre

des blancs ci-dessus indiqués , il faut en faire dissoudre la quantité que l'on voudra dans de la gomme adragante fondue dans de l'eau bien claire ; & sans nuage , & à une quantité convenable pour former une pâte mollette : on incorpore alors la poudre avec la pommade pour le teint , observant de ne faire ce mélange qu'avec un petit cuiller de crystal , & non avec les doigts.

Cornettes jaunes de jour.

Prenez un jaune d'œuf , & quatre cuillerées d'esprit-de-vin : battez-les bien ensemble avec une cuiller , & trempez votre cornette dedans , que vous aurez auparavant purgée , trois ou quatre fois avec de l'eau de rose , & la laissez sécher à l'ombre.

La seconde écorce de bois d'épinevine , mise en infusion , pendant vingt quatre heures , dans de l'eau froide , produit le même effet que la recette ci-dessus , si on y trempe la cornette.

Dix grains de safran en poudre dont on retirera la teinture , en jettant dessus de l'esprit-de-vin , jusqu'à ce que le safran ne le teigne plus. Pour avoir une teinture comme on la desire pour le degré de couleur ; il ne s'agit que d'augmenter la dose de l'esprit-de-vin , & celle de vin blanc que l'on doit ajouter à la teinture d'esprit-de-vin.

Cornettes de nuit.

Il faut avoir de la toile jaune de chanvre, telle qu'on l'emploie pour des cornettes ; il faut laver la toile, deux ou trois fois, dans de l'eau-rose, la fêcher & la frotter avec des jaunes d'œufs frais, de façon que la toile en soit bien pénétrée ; ensuite il faut faire fondre de la cire, & la mêler avec égale partie d'huile des quatre semences froides : on trempera les cornettes dans ce mélange : on les étendra sur du papier ; on passera un rouleau dessus ; on les ferrera entre deux papiers, & on les mettra dans un endroit tempéré pour le chaud & pour le froid. Il faut enfin observer d'attendre que l'huile & la cire se fondent très-doucelement, & qu'elles ne soient que tièdes pour y tremper les cornettes, dans la crainte de faire cuire l'œuf. On peut encore faire des cornettes de nuit de la manière suivante.

Pommade de pieds de mouton, une once ; graisse de chevreaux & de porc frais, de chacune demi-once ; cire grainée, une once. Il faut faire fondre le tout à petit feu, dans une terrine vernissée, puis y ajouter une once d'huile de courge. On trempera les cornettes dedans, après les avoir purifiées auparavant, comme il a été dit ci-dessus :

on les frotera de jaunes d'œufs ; & on observera ce qui a été indiqué pour les ferrer & les conserver.

Dents ; les conserver , &c.

On emploie , pour nettoyer les dents , des poudres , des opiat , des racines , &c.

Les poudres se font avec l'iris de Florence , une once ; crème de tartre , un gros ; corail rouge préparé , quatre gros ; sang de dragon , deux gros ; poudres de girofle & de cannelle , de chaque un gros : on mêle toutes ces poudres ensemble , & on s'en sert pour se nettoyer les dents. Les poudres ci-dessus incorporées avec le miel rosat , le syrop de meures , celui d'épine-vinette , &c. forment un très bon opiat. Les racines sont ordinairement celles de luzerne ou de guimauve , & que l'on laisse sécher pour en ôter la première peau ; ensuite on les fait tremper , pendant deux fois vingt-quatre heures , dans une décoction de roses de Provins , dans du gros vin , avec un peu d'alun , & quantité suffisante de sucre ou de miel. Le jus des pruneaux noirs s'emploie aussi bien que la cannelle bouillie dans l'eau avec un peu d'alun , de miel & de sucre. Quand les racines sont ainsi teintes , on les retire , & on les étend sur une table , de façon qu'elle ne se touchent pas. Trois

ou quatre jours après , on leur fait former le balai ou la barbe , en les effilant par les deux bouts , à un doigt de distance , avec la pointe d'un canif ; ensuite on les laisse sécher complètement pour les ratifier avec un morceau de verre , afin de les polir : enfin on les frotte avec de la gomme adragante pour les vernir & les rendre luisantes.

L'esprit de sel dulcifié & employé avec circonspection enleve les taches noires des dents.

La préparation des éponges consiste à les choisir bien fines , d'une couleur bien uniforme , & sans tache. On les coupe de la grosseur qu'on veut ; & on les jette dans l'une des teintures ci-dessus , après en avoir retiré les racines : on les enfile , & on les laisse sécher à l'air.

L'eau vulnéraire , l'eau-de-vie de gayac , celle de cochléaria , les roses de Provins , la petite sauge , bouillies dans du vin blanc , servent à rafermir les dents ébranlées : quelques personnes ajoutent un peu d'alun au vin ; & d'autres font rougir la pomme d'une pelle , & l'éteignent dans le vin. Les essences que l'on peut employer pour dessécher la carie des dents , & en calmer les douleurs , sont l'huile essentielle de cannelle , celle de girofle , le baume de Fioraventi , celui du Commandeur , du Pérou , &c. L'æther minéral , les gouttes anodines

d'Hoffmann, le laudanum, l'opium, &c.
Quelques personnes ont eu recours à un clou aimanté ; & d'autres , à une pression faite avec le doigt sur la gencive malade ; & enfin à des scarifications faites aux gencives de la dent malade , & au caustere actuel ou fer rouge pour brûler un cartilage de l'oreille. Mais , comme il arrive quelquefois que tous ces moyens sont inutiles ou dangereux , on a recours aux gargarismes d'eau chaude , ou aux décoctions de figues grasses dans de l'eau seule , ou avec égales parties de lait. Les bains de vapeurs faits avec de l'eau , ou avec de la graine d'hyèble , ont quelquefois eu du succès ; mais il ne faut pas s'imaginer que l'hyèble fasse rendre des vers : ce que l'on apperçoit sur l'eau , ou sur les charbons , quand on emploie cette graine , n'est autre chose que son germe qui se développe. Les emplâtres vésicatoires , ou les autres faits avec de l'encens mâle ou avec l'extrait d'ail & l'opium , & que l'on applique sur la tempe dans l'endroit où l'on sent un mouvement , ne réussissent pas toujours. On sçait, où l'on a pu entendre dire qu'on pouvoit charmer la douleur des dents , en touchant la dent avec le doigt. Des personnes dignes de foi , & bien au-dessus de ces ressources pour vivre , m'ont assuré avoir soulagé ainsi plusieurs de leurs vas-

faux en campagne. L'intérêt particulier que leur ame bienfaisante prend à soulager les malheureux , les a engagés à me faire part de leur secret , & à le publier sous le nom de *secret d'Isabelle*. Il faut , entre les deux Notre-Dames d'Août & de Septembre , choisir la plus belle taupe toute vivante ; la mettre dans sa main , le dos renversé , & le ventre en l'air , tout le corps dans la main , & la tête dehors. On ferme ensuite la main , les deux premiers doigts , après le pouce , appuyés sur la région du cœur de la taupe ; & les autres doigts doivent contenir la taupe que l'on ne doit pas trop serrer , dans la crainte de l'étouffer trop vite : elle ne doit pas être non plus mollement serrée , parce qu'elle s'échapperoit , ou se remueroit. La taupe ainsi tenue , on appuyera son poignet sur table , de façon que la taupe ait toujours le ventre en l'air , c'est-à-dire , la main renversée. Dans cet état , la taupe doit perdre la vie. Elle se remuera , s'agitiera : elle suera , elle écumera ; & enfin elle périra. Alors on aura un pot de terre neuf vernissé : on prendra la taupe ; on la déchirera par morceaux , & on s'en frottera bien les doigts ci-dessus indiqués ; & , sur le champ , on se garnira la main d'un gant. Quant aux parcelles de la taupe , on les mettra dans le pot de terre : on lutera bien son

couvercle ; & on mettra le tout au grand feu que l'on continuera , jusqu'à ce que l'on présume que toute la taupe est réduite en cendres. On se dégantera , & on se frottera bien la main de cette cendre , & on remettra le gant que l'on gardera encore , pendant trois autres jours , au bout desquels l'opération étant complètement finie , on ôtera le gant , & on se lavera les mains , comme à l'ordinaire. Cette vertu de guérir les dents , par attouchement , peut durer deux ans ; mais il est mieux de recommencer le secret tous les ans. Il suffit de toucher la dent avec l'un des doigts ci-dessus désignés , pendant trois à quatre minutes , pour guérir les dents qui font mal.

Le soin que l'on doit avoir des dents artificielles consiste à ne pas les laisser séjourner trop long-tems dans la bouche , si l'on ne veut pas qu'elles y acquierent de l'odeur. Il faut donc les ôter , tous les deux ou trois jours , & avoir ces sortes de pièces doubles , pour que , tandis que l'une trempe dans de l'eau , à laquelle on aura ajoûté quelques eaux spiritueuses , on puisse porter l'autre , & cela alternativement. Il faut aussi brosser ces sortes de pièces , & les débarrasser du tartre qui peut s'y attacher , & avoir une extrême attention d'ôter les alimens qui peuvent rester

dans leurs interstices, quand on en a plusieurs; enfin, on ne doit pas oublier de se laver la bouche, tous les matins, & après le repas. Comme j'ai donné ci-devant les autres soins qu'exigent les dents, en parlant des soins du corps, je ne m'étends pas davantage sur cet article. Il y a beaucoup d'autres eaux auxquelles on ne manque pas d'attribuer des vertus particulières. Il ne convient qu'à des charlatans d'en imposer ainsi au Public; mais il est honteux, pour des personnes qui exercent un état honnête, d'avoir recours à des moyens aussi bas, pour établir leur réputation. L'insuffisance des remèdes, une fois reconnue, on recherche l'auteur auquel il reste, pour tout avantage, le mépris du Public.

E A U X R A R E S.

Pour rendre la Face vermeille.

Jambe de bœuf ou de veau, c'est-à-dire la partie après laquelle tiennent la peau & le pied. Il faut en ôter la peau, & concasser le tout sans en rien perdre; le faire distiller au bain-marie, & se servir de cette eau tous les matins.

Pour faire ressembler le Visage comme à vingt ans.

Ayez deux pieds de veau , & les faites cuire dans dix-huit livres d'eau de rivière , jusqu'à moitié de consommation ; puis y ajoûtez une livre de riz , & laissez cuire avec de la mie de pain blanc , du lait & du beurre frais , deux livres de chaque : ajoûtez ensuite dix blancs d'œufs avec leurs coquilles & la peau ; faites distiller au bain-marie , & ajoûtez dans l'eau que vous aurez retirée par la distillation , un peu de camphre & d'alun foccotrin.

Pour rendre la Face blanche.

Litharge d'argent broyée , pour deux sols. Mettez-la dans un vaisseau avec du fort vinaigre blanc. Faites bouillir jusqu'à la diminution d'un tiers : laissez reposer ; puis collez & gardez. Le lait & le jus d'orange mêlés avec de l'huile de tartre produisent un très-bon effet.

Eau pour l'Etourdissement de Tête.

Prenez quatre livres de guignes noires , sans les noyaux , que vous broyerez dans un mortier , & que vous mêlerez dans un vaisseau de verre : ajoû-

tez-y une bonne poignée de baume de jardin , & autant d'extrémités de romarin ; de la cannelle , noix muscade , de chacune demi - once. Versez sur le tout deux pintes de bon vin d'Espagne. Bouchez bien le vaisseau , & laissez digérer pendant vingt-quatre heures , & distillez au bain-marie. On y ajoute ensuite autant de sucre qu'il en faut pour adoucir cet esprit. Il faut en boire un petit verre le matin , & un , le soir en se couchant.

Pour les Teints grossiers.

Vinaigre blanc , une livre ; les blancs & les coquilles de six œufs frais ; borax , mastic , aloës , de chaque une once ; un fiel de bœuf : distillez au bain-marie , & vous lavez le visage & la gorge un mois entier : après cela , il n'en faut plus mettre que deux fois la semaine.

Pour les Rides du Visage.

Suc de prunelle , une livre ; racines de couleuvrée bien pilées , demi-livre ; myrrhe , six onces ; sucre candi , quatre onces : distillez par la cornue , au feu de cendre , & vous lavez de cette eau. L'eau de pommes de pins distillées au bain-marie , produit le même effet.

Pour les Tannes du Visage.

Tartre blanc ; alun de roche réduit en poudre , de chaque demi-livre ; farines d'orge & de fèves , demi-livre ; vinaigre blanc , une livre : distillez par la cornue , au feu de sable. Trempez un linge dans cette eau , & l'appliquez sur les tannes , & l'y laissez toute la nuit. Il faut continuer pendant un certain tems.

Pour conserver le Teint.

Prenez deux livres de fleurs de fèves , une livre de jasmin , & deux onces de borax : mettez le tout dans une cucurbite ; versez dessus une chopine d'esprit de vin ; laissez-le infuser une nuit , & distillez jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'humidité au fond du vaisseau ; exposez l'eau distillée pendant quarante jours au soleil. Cette eau s'oppose aux taches de rousseur : elle tient le teint frais , le nourrit & le conserve.

Pour blanchir le teint.

Prenez un chapon bien gras , duquel vous ôterez la tête , la peau , les pates , & tout ce qui sera dans son corps : coupez le reste par morceau , & le mettez dans une cucurbite avec du fromage de de crème douce , le blanc & les coques de six œufs frais , deux dragmes de céruse ,

une once de borax, & un demi-setier d'esprit-de-vin ; puis distilez au bain-marie. Il faut mettre souvent de cette eau sur le visage, & éviter le grand air.

Pour nettoyer le Cuir.

Prenez deux onces de fleurs de soufre, & les faites infuser, pendant trois jours, dans une chopine de vinaigre blanc. Distillez par la cornue, au feu de cendres ; & trempez un linge dans cette eau, & le mettez sur le visage. Il l'y faut laisser pendant la nuit, & continuer pendant quelque tems.

Pour lever les Cicatrices du Visage.

Suc de morue & de couleuvrée, de chaque demi livre : distillez-les au bain bouillant. Faites dissoudre dans l'eau distillée une drachme de camphre ; puis en mettez sur les cicatrices avec une plume, trois ou quatre fois le jour, jusqu'à ce que les cicatrices soient totalement effacées.

Pour nourrir & laver les Teints corrodés.

Oignons de lys, racine de nénuphar, concombres & melons, le tout coupé par tranches, de chaque demi livre ; six pigeonneaux tués sans les saigner, des-

quels vous ôterez la peau & les entrailles, & les couperez par morceaux; sucre fin, quatre onces; borax & camphre, de chacun une drachme; la mie d'un pain d'une livre: faites infuser le tout pendant vingt-quatre heures au bain-marie, dans deux livres de vin blanc; puis distillez au bain bouillant jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Si l'on veut rendre cette eau odoriférante, il faut mettre dans le canal de l'alambic quelques grains de musc, ou d'ambre gris, dans un petit sachet de toile avec un peu de sucre: autrement l'ambre & le musc ne se dissoudroient pas. Il faut mettre de cette eau deux ou trois fois la semaine, le soir en se mettant au lit, sans s'essuyer si ce n'est le lendemain au matin.

Pour fortifier & embellir le Corps.

Fleurs de sureau & d'épine blanche, de chacune deux livres; fleurs de fèves de haricots, une livre; moëlle de citrouille, une livre & demie; borax, trois onces; térébenthine de Venise, une livre; quatre pigeonneaux écorchés & coupés par morceaux; miel de Narbonne, une livre & demie; lait de chèvre, trois livres; les blancs & coquilles de vingt œufs frais; quatre citrons coupés par tranches; sucre candi, demi livre; cannelle & cloux de girofle, de chaque

demi once : pilez ce qui pourra l'être ; mettez le tout dans une cucurbite de verre , & distillez au bain-marie , à l'eau chaude au commencement , & sur la fin à l'eau bouillante. Il faut garder cette eau dans un lieu frais , pour s'en laver tout le corps au commencement du printemps , & sur la fin de l'automne. Pour le visage , il faut s'en frotter une fois la semaine , le soir en se couchant , & le matin en se levant , & s'essuyer avec un linge blanc de lessive.

Pour faire pâlir lorsqu'on est trop rouge.

Eau de plantain , & fleurs de muguet , de chaque deux poignées : versez dessus une chopine de vin blanc , & faites digérer pendant vingt-quatre heures au bain-marie ; ensuite distillez. Il faut se laver tous les soirs avec cette eau.

Pour ôter les Rousses & les Rougeurs.

Vinaigre blanc , eau-rose , & suc de limon , de chaque une livre ; soufre en poudre , quatre onces : distillez le tout par la cornue à feu de roue. Il faut laver souvent les rousseurs & rougeurs de cette eau , & mettre un linge trempé dedans sur le visage pendant la nuit.

Pour la Douleur de Tête.

Feuilles de fauge, de bétoine, de roses pâles, & de muguet, de chaque deux poignées; pilez les dans un mortier de pierre, & les mettez dans une courge de verre. Versez dessus trois livres de sucre de laitue & de pourpier: distillez au bain-marie, à l'eau bouillante jusqu'à ce que les fèces soient sèches. Il faut boire de cette eau pendant neuf jours, à jeun, au poids de deux onces: il faut aussi en étuver les tempes, les narines, & la partie douloureuse de la tête.

Pour les douleurs d'Oreilles.

Térébenthine de Venise, bien lavée, trois livres; mastic, encens, laudanum, de chacun une once: distillez par la cornue au feu de sable. Mettez de cette liqueur un peu chaude sur la partie douloureuse. Si l'on met de cette liqueur dans l'oreille, elle a la vertu d'appaiser les bruits & les siflemens qui s'y forment.

Eau de Chair, admirable pour le Visage.

Prenez quatre pieds de veau, desquels vous ôterez les os, & les mettrez tremper pendant neuf jours dans de l'eau de fontaine, que vous changerez deux fois

le jour : mettez le tout dans une cucurbite de verre , avec le blanc & les coquilles de deux douzaines d'œufs frais ; la mie d'un pain mollet d'une livre , séchée & mise en poudre ; une rouelle de veau de trois livres , bien lavée & bien défossée , & coupée par morceaux ; un poulet écorché tout vif , dont vous ôterez la tête , les pates & les entrailles ; un citron coupé par tranches ; trois chopines de lait de chèvre ; quatre petits chiens nés d'un ou de deux jours : distillez le tout au bain bouillant , jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Il faut pour le moins continuer la distillation pendant trois jours & trois nuits. On se sert de cette eau trois fois la semaine , le soir en se mettant au lit ; & l'on s'essuie , le matin , avec un linge blanc de lessive.

Pour les Teints jaunes & bilieux.

Deux livres de fleurs de sureau infusées , pendant vingt-quatre heures , dans deux livres d'esprit-de-vin. Distillez au bain chaud , réitérez deux fois la distillation sur les fèces , & vous lavez , soir & matin , de ladite eau.

Pour empêcher de faire des Fausses Couches.

Prenez un peu de clou de girofle , de

408 EXTRAIT DE LA TOILETTE

canelle ; une branche de baume de jardin , & une de romarin. Mettez le tout dans une chopine de vin claret qui bouillera un peu , pendant que vous y mettrez le feu avec un papier allumé , puis vous battrez des jaunes d'œufs , que vous mêlerez avec le vin claret : ensuite vous prendrez le germe de douze œufs , & le blanc d'un que vous battrez ensemble , jusqu'à ce qu'ils soient en huile ; vous les écumerez & les mettrez aussi dans le vin ; mêlez bien le tout ensemble avec du sucre , & en faites boire à la femme quatre cuillerées à la fois , quand elle sentira quelques douleurs dans le dos ou dans le ventre.

Pour empêcher qu'un Enfant n'ait jamais la petite Vérole.

Lorsque l'enfant est né , & que l'accoucheur est prêt de lier le cordon & de le couper , il faut qu'il ait l'attention de ne pas ferrer d'abord le fils avec lequel il doit le lier ; mais , étant prêt à nouer , il fera monter & sortir avec son doigt & son pouce tout le sang qui sera à la racine du nombril , lequel , s'il y demeure , cause toutes les galles , cloux , abcès & aposthèmes qui viennent aux enfans & aux adultes. Ayant ainsi fait évacuer ce sang , l'accoucheur doit serrer le fil & couper le cordon.

Pour

Pour empêcher les Mammelles & le Ventre de se rider après les Couches.

Du *sperma-ceti*, * de la cire blanche vierge, & pure, parties égales. Faites premièrement fondre la cire dans laquelle vous mettrez le *sperma-ceti* que vous ferez bien incorporer ensemble : jetez-y un peu d'esprit-de-vin & remuez ; puis le tirez du feu & trempez un linge de la largeur du ventre , pendant qu'il est chaud ; & d'autres pour les mammelles : ceux-ci doivent être percés pour laisser passer les bouts des mammelles. Il faut appliquer ces linges aussi tôt que la femme est délivrée , & les contenir à l'ordinaire , & comme ils peuvent servir des deux côtés , il faut les retourner chaque jour , tous les matins. Huit jours après on en remettra de nouveaux qui suffiront pour s'opposer totalement aux rides de la peau.

Enfans ; leur faire venir le Dents sans douleur.

De la cervelle de lièvre , mêlée avec du miel : il faut en frotter souvent les gencives & les dents. Que la tête du lièvre ait été bouillie ou rôtie , la cervelle n'en est pas moins bonne pour cela.

* On en trouve chez les apothicaires.

Pour faire tomber le Poil.

Polypode de chêne fendu, & coupé par morceaux, ce qu'il vous plaira : mettez-le dans une cucurbite de verre avec assez de vin pour qu'il surpasse d'un doigt le polypode. Faites digérer, pendant vingt-quatre heures au bain-marie, puis distillez à l'eau bouillante jusqu'à ce qu'il ne monte plus rien. Il faut tremper un linge dans cette eau, & l'appliquer sur le lieu où l'on voudra faire tomber le poil ; le laisser toute la nuit, & continuer tous les jours, jusqu'à ce que le poil soit tombé : l'eau de feuilles & de racines de chélidoine, distillée, & appliquée, comme ci-dessus, fait le même effet.

Pour faire croître les Cheveux en peu de tems.

Pilez dans un mortier telle quantité que vous voudrez de tiges de chanvre, que vous arroserez de suc d'ail nouvellement exprimé : mettez-le tout dans une cucurbite de verre couverte de son chapiteau bien luté, mis dans un bain-marie, à un feu tempéré, pour en faire une distillation, qui vous donnera une eau propre à l'usage indiqué. Il faut laver les cheveux, & les endroits à poil, de cette liqueur.

*Pour empêcher les Cheveux & les Poils
de tomber.*

Roses rouges ; feuilles de lierre ; ba-
laustes ; feuilles de sauge & alun de ro-
che , de chaux , parties égales. Faites
bouillir toutes ces choses dans quantité
suffisante d'eau de citerne : faites réduire
à la moitié ; coulez votre décoction ;
& , lorsqu'elle sera encore tiède , faites-
y dissoudre quelque peu de tuthie , d'en-
cens , & du corail pulvérisé , vous la-
verez les cheveux & les poils avec cette
liqueur qui les empêchera de tomber.

*Pour faire revenir les Cheveux aux
Tempes , & le Poil des Sourcils.*

Prenez trois poignées de ces petits
filets qui s'attachent aux échalats de
vignes : broyez-les dans un mortier pour
en tirer le suc ; mêlez-les avec trois cuil-
lerées de bon miel blanc , puis lavez de
ce mélange les temples & les sourcils.

*Pour embellir les Cheveux & conserver
leur Couleur naturelle.*

Mettez digérer au soleil , pendant un
assez long-tems , de l'huile d'olive dans
une bouteille avec de la poudre de verre
très-subtile : il faut oindre les cheveux
de cette huile.

Pour faire friser les Cheveux.

Prenez une once de gomme élémi , &

412 EXTRAIT DE LA TOILETTE

la mettez tremper dans une livre d'eau rose que vous ferez bouillir un demi quart d'heure : quand elle sera froide , il faut en humecter les cheveux , les rouler , les mettre dans des papillotes ou sous un bonnet.

Pour noircir les Paupieres & les Sourcils.

Poix résine & encens , de chacun deux onces ; mastic entier , & en larmes , une once : jetez ces choses sur le charbon ardent , & mettez par-dessus un plat pour en recevoir la fumée qui en exhalera. On prendra de cette suie au bout du doigt , & on s'en frottera délicatement les sourcils & les paupieres de tems à autres.

Pour teindre les Cheveux en blond.

Limaille de cuivre ; sel gemme , de chacun demi livre ; racines de couleurée : coupez les racines , les pilez & les mettez dans une cornue avec le sel & la limaille : faites les infuser une nuit ; puis distillez au feu de roue jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fumée. Lorsque l'on veut se servir de cette eau , il faut faire dissoudre de la gomme adragant dans de l'eau de rose , ce qu'elle pourra en dissoudre. Ensuite on prendra égale partie de cette dissolution & de la liqueur premiere : on fera un peu chauffer ce mélange , & on en mouillera les che-

veux avec un pinceau ou avec une petite brosse douce , & on laissera sécher les cheveux avant que de les peigner.

Pour teindre les cheveux en noir.

Noix de galle , une livre , coupez-les par morceaux , & les faites bouillir dans de l'huile d'olives , jusqu'à ce qu'elles soient tendres ; faites-les sécher , & les pilez très-bien , & en faites une poudre que vous mêlerez avec égale partie de poudre de charbon de fault , & une poignée de sel commun en poudre ; un peu d'écorce d'orange , de citrons , séchées & mises en poudre. Ensuite faites bouillir le tout dans douze livres d'eau , jusqu'à ce que les drogues demeurent en consistance d'onguent , duquel on frotera les cheveux ; puis on les mettra sous le bonnet pour les faire sécher ; & quand ils le seront , on pourra les peigner : il faut mettre de cet onguent une fois par mois.

Pour faire paroître jeune.

Pilez deux onces de myrrhe , deux onces d'oliban blanc , une once de soufre vif. Lorsque ces trois drogues seront pilées , mettez-les dans un alambic de verre : ajoutez une livre d'eau-rose ; adaptez le chapiteau ; lutez-en les jointures ; & faites la distillation au bain-marie avec la plus grande attention. Il

414 ENTRAIT DE LA TOILETTE
faut se laver le visage avec cette eau
tous les matins.

Pour blanchir solidement la peau.

Litharge, mastic, oliban & colophane
broyés sur le marbre, de chaque quatre
onces. Faites infuser ces poudres dans
deux pintes de vin blanc, pendant vingt-
quatre heures au bain-marie, dans une
cucurbite de verre, couverte de son
chapiteau : & faites la distillation, en
observant de tirer tout ce qui pourra ve-
nir. Il faut se laver de cette eau un peu
souvent au commencement, & ensuite
par intervalle.

*Pour conserver le teint fin des personnes
maigres.*

Faites cuire quatre livres d'orge bien
lavé dans une suffisante quantité de lait
de chevre, jusqu'à ce qu'il soit réduit
en consistance de bouillie. Ajoutez en-
core une pinte de lait de chevre, deux
onces de sucre blanc, deux onces de su-
cre d'orge. Mettez le tout dans une cu-
curbite adaptée de son chapiteau & de
son réfrigérant. Faites la distillation
avec beaucoup d'attention & de patience,
& vous aurez une eau très-propre pour
l'usage ci-dessus indiqué : il faut s'en la-
ver le visage tous les matins.

Pour embellir & fortifier la vue.

Mettez dans une cucurbite de verre quatre pintes de bon vin blanc, & six poignées de tige de mauve concassées. Laissez les digérer ensemble pendant vingt-quatre heures, & ensuite placez votre alambic sur un bain de sable : adaptez le récipient ; lutez exactement l'un & l'autre : faites un feu très-tempéré pour votre distillation, & vous aurez une eau qui fortifiera & embellira la vue. Il faut tremper un linge fin & blanc dans cette eau, & s'en servir pour se baigner les yeux tous les matins.

Pour blanchir les mains.

Prenez une livre de graine de jusquiame & la concassez ; mettez-la dans une cucurbite : versez dessus le suc de douze citrons & une livre d'esprit de vin : distillez au bain-marie bouillant. Il faut se laver les mains tous les matins, puis mettre des gants cirés *.

Fente des levres & des mains.

Graisse de cerf ou de chevreau, six onces ; graisse de porc frais, quatre onces. Coupez lesdites graisses par morceaux, & les lavez cinq ou six fois de suite dans du vin blanc, & exprimez de façon qu'il ne reste plus de vin. Mettez

* J'en parlerai à l'article *Gants*.

fondre les graisses dans un vaisseau de terre neuf & plombé. Ajoutez ensuite une demi-once de racine d'iris, une noix muscade, deux ou trois belles pommes de reinettes, pelées & coupées par tranches; une livre d'eau-rose, une once de cire vierge, & une demi-once d'eau de girofle. Faites fondre le tout à petit feu; puis bouillir environ une demi-heure. Passez dans un linge, une terrine dessous, dans laquelle il y aura quelque bonne eau spiritueuse; laissez refroidir, lavez la pommade & la pilez dans un mortier de marbre, & l'incorporez avec deux onces d'huile de cire. Il en faut mettre tous les soirs un peu sur les lèvres, en se mettant au lit. Pour les mains on se les frottera de cette pommade tous les soirs & le matin. Pendant ce tems, il faut s'abstenir de mettre ses mains dans l'eau jusqu'à parfaite guérison.

Gants; les purifier & les cirer.

Prenez de gants de cuir très-mince & pâteux; lavez-les quinze ou vingt fois dans l'eau de fontaine jusqu'à ce que l'eau reste claire; à la dernière fois vous les laverez dans l'eau rose & les laisserez sécher doucement à l'ombre; puis prenez des jaunes d'œufs frais; trempez les gants dedans, & les frottez de telle sorte que les jaunes d'œufs les pénètrent complètement; trempez-les dans de

L'huile de fleur d'orange ou de jasmin, au défaut d'huile d'amandes douces ou de celle des quatre semences froides ; étendez les gants sur un papier, & les laissez sécher doucement entre deux papiers : il faut les mettre une fois ou deux à l'air de peur qu'ils ne se gâtent, & les ferrer dans un lieu sec.

Gants qui embellissent les mains.

Retournez les gants que vous voulez préparer ; faites-les tremper dans de l'eau de fontaine, environ deux heures, ensuite faites chauffer sur un feu doux une terrine de terre vernissée, dans laquelle vous ferez fondre un peu de cire blanche que vous joindrez à quatre jaunes d'œufs frais délayez avec une bonne cuillerée d'huile d'amande douce nouvelle, & tirée sans feu. Il faut faire chauffer un peu les jaunes d'œufs huilés, dans un vaisseau différent de celui dans lequel la cire aura été fondue ; &, lorsque le tout ensemble sera sur le feu ; remuez-le jusqu'à ce qu'il ait acquis le degré de chaleur qui lui convient, de même que votre cire fondue, de peur qu'elle ne se fige trop : entretenez dans un bain-marie ce mélange ainsi tiède, afin d'avoir le tems d'exprimer l'eau imbibée dans vos gants. Quand elle sera toute sortie, passez-les sur ce mélange de tous côtés, sans qu'il en entre dedans :

418 EXTRAIT DE LA TOILETTE

maniez-les comme un linge qu'on empese ; puis étendez-les sur une table bien unie, que vous aurez auparavant enduite de la même composition ; & dans cet état faites-les sécher à l'ombre, prenant garde de les bien étendre dans leur véritable forme.

Hâle du soleil & du froid ; y remédier.

Prenez de la racine de couleuvrée, ôtez-en l'écorce ; pilez-là, & l'humectez avec de l'huile d'amandes douces : quand elle sera bien cuite, incorporez-là avec partie égale de cire neuve blanche ; cette opération doit se faire à un feu doux ; & sur chaque once de cette composition, mêlez-y un peu de sucre candi, & vingt grains de camphre : coulez le tout, & le mettez dans un pot de verre pour s'en servir au besoin. Quand on veut employer cette pommade, il faut en délayer dans la paume de la main avec un peu de salive, & l'appliquer sur le visage : mise par précaution, elle empêche le hâle ; & elle le guérit, quand on en est marqué.

Huile de cheveux

Prenez des cheveux & en faites de petites pelotes ; remplissez-en les trois quarts d'une cornue de laquelle vous adapterez le récipient que vous luterez ; distillez au feu de roue, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de fumée.

Cette huile a l'odeur fort pénétrante ; elle est bonne contre les suffocations de la matrice : il en faut frotter les narines & les tempes ; elle fait aussi venir les cheveux si l'on en met huit ou dix jours de suite sur l'endroit où on veut les faire venir. Avant que de l'appliquer , il faut bien frotter la tête avec un linge un peu chaud.

Lèvres malades.

Prenez de la tuthie & de l'huile d'œufs bien mêlées ensemble ; frottez-en vos lèvres après les avoir lavées avec de l'eau d'orge & de l'eau de plantain.

Prenez de l'huile violat , & du suc de mauve , de chaque une once & demie ; de graisse d'oie & de moëlle de veau , de chacune deux gros : de gomme adragant , un gros & demi : mettez le tout ensemble sur un feu doux.

Si les gersures sont un peu profondes , on peut se servir du cérat rafraichissant de Galien. Si l'on presse fortement du froment entre deux plaques de fer bien chaudes , il en sort une huile que l'on dit être bonne pour les gersures des lèvres.

On connoît encore la croûte de pain brûlée , sur-tout celle du pain bis , appliquée chaudement pour dessécher les petits biberons , ou boutons blanchâtres qui viennent aux lèvres.

Lait virginal , pour ôter les boutons du Visage

Réduisez en poudre subtile une once de litharge d'argent : mettez-là ensuite sur la cendre chaude en digestion pendant vingt-quatre heures, dans une chopine de vinaigre distillé. Filtrez cette dissolution que vous mettrez dans une bouteille : vous aurez dans une autre bouteille la même quantité d'eau commune, imprégnée de sel marin, laquelle sera aussi filtrée. Lorsqu'on voudra s'en servir, on mettra par parties égales de chaque bouteille, autant qu'il en faudra pour une fois : il se formera une liqueur blanche avec laquelle vous vous laverez le visage soir & matin : on réitérera le mélange, & l'application, jusqu'à ce que les boutons soient passés.

On peut encore envelopper du salpêtre dans un nouet de linge fin que l'on laissera tremper dans l'eau, jusqu'à ce que le salpêtre soit dissous : on se sert de cette eau pour en toucher les boutons. L'eau simple pour boisson passe pour le remède le plus assuré contre tous ces boutons qui dépendent presque toujours de chaleur,

Lentilles , ou signes.

Prenez égales parties de racines de concombres sauvages, & de narcisse ;

faites-les sécher à l'ombre ; réduisez-les en poudre très-fine , que vous mettrez dans de la bonne eau-de-vie. Il faut s'en laver le visage , jusqu'à ce qu'il commence à démanger : alors on se lavera avec de l'eau fraîche. Il faut recommencer tous les jours jusqu'à parfaite guérison. En général , tous les sels lixiviels dans l'eau simple , procurent le même effet.

Lustre très-beau pour les Dames.

Ayez un très-gros limon ; faites un trou par-dessus , par lequel vous ôterez du dedans du limon la grosseur d'une noix : vous le remplirez de sucre candi , avec cinq ou six feuilles d'or. Vous remettrez sur le trou le morceau que vous aurez enlevé du limon : vous le recouvrirez avec une aiguille , de façon qu'il soit bien contenu. Mettez cuire le limon sur la braise , la couture en dessus. Tournez-le à mesure qu'il commencera à bouillir , & cela jusqu'à ce qu'il sue extérieurement pendant quelque tems ; ensuite retirez-le du feu. Quand vous voudrez vous en servir , vous mettrez un doigt au trou qui étoit recousu , & vous en frottez la face avec un linge fin.

Mouchoirs de Vénus.

Faites calciner de la terre de Briançon dans un creuset ; détrempez cette

calcination avec de la bonne eau-de-vie, ou mieux avec de l'esprit de vin : laissez bien incorporer ensemble pendant vingt-quatre heures ; ensuite trempez les toiles, & les faites sécher à l'ombre, même loin du soleil. Lorsqu'elles sont sèches, trempez-les de nouveau, & recommencez ainsi jusqu'à trois fois. On taille cette toile en mouchoirs, de la grandeur qu'on le juge à propos ; & l'on s'en sert pour se nettoyer le visage.

Masque, les doubler.

Prenez de la toile de chanvre, de la couleur que vous voudrez : (la jaune, la blanche & la grise sont les plus en usage ;) lavez votre toile cinq ou six fois dans de l'eau-rose, & la laissez sécher doucement à chaque fois. Délayez des jaunes d'œufs dans de l'eau-rose dans laquelle vous aurez fait dissoudre de la gomme adragant. Trempez votre toile dans cette dissolution, & la faites sécher sur une table bien unie ; ensuite vous la taillerez convenablement pour doubler vos masques.

Mouches.

Les mouches ne contribuent pas peu à relever l'éclat de la beauté ; mais pour cela, il faut qu'elles soient bien faites, & variées dans leur forme. En général,

les mouches sont faites avec du beau & bon tafetas noir, gommé & découpé. On en fait de tout-à-fait rondes, d'autres en losange, en croissant, en pleine lune, en étoiles, &c. Eu égard aux places que les mouches doivent occuper, elles ont reçu des noms différens. On nomme *assassine* celle du coin de l'œil ; *majestueuse*, celle que l'on met au front ; *enjouées*, celles qui se trouvent renfermées dans les plis que forment les ris ; *galante*, celle qui est placée au milieu de la joue ; *coquette*, celle qui est auprès des lèvres. On nomme encore cette dernière *précieuse*, *friponne*

Ongles ; leur donner une belle couleur.

Il faut d'abord laver ses doigts avec de l'eau de savon, & frotter ses ongles avec du cinnabre naturel & de la pierre ponce réduits en poudre très-fine. On humecte un peu cette pâte avec quelques eaux spiritueuses odoriférantes ; après quoi il faut se laver les doigts avec un peu d'huile d'amandes douces.

L'esprit de sel dulcifié enleve les taches des ongles. Une compresse trempée dans l'eau de scabieuse, & appliquée plusieurs jours de suite, dissipe le sang caillé amassé sous les ongles. Malgré ces précautions, il arrive très-souvent qu'il faut en venir à la perforation de l'ongle, pour faire évacuer le pus &

le sang qui sont renfermés par-dessous. A la vérité, cette opération entraîne assez souvent la perte de l'ongle; mais ce n'est que pour un tems, car il revient très-promptement; & l'on évite par-là des accidens quelquefois très-graves.

Enfin la langue de chien est recommandée pour faire revenir les ongles dans leur état naturel. La couenne de lard, les différens creffons ont le même avantage. Il en faut frotter les ongles de tems en tems

Ouates ; les parfumer

Le goût doit décider de l'odeur que doivent avoir les ouates: ainsi on se servira de quintessence, ou de poudre que l'on répandra sur le coton qui doit former les ouates; & l'on réitérera ce manège tous les quinze jours, ou tous les mois. L'ambre, le musc se conservent long-tems.

Pastilles de bouche.

Prenez sucre fin tamisé, une livre; ambre gris, deux dragmes; musc, une dragme & demie: pilez & broyez le musc & l'ambre avec un peu de sucre, en y ajoutant peu à peu, jusqu'à ce que le tout soit bien incorporé: faites de cela une pâte avec de l'eau de pepins de coings que l'on a fait, en mettant trem-

per une once de pepins de coings dans un demi-septier d'eau claire, pendant douze ou quinze heures. Cette eau deviendra gluante, & elle vous servira pour faire vos pastilles. Beaucoup de personnes emploient une dissolution de gomme arabique; ce moyen est également bon.

Pomme, ou Cassolette odoriferante

Graissez votre cassolette avec un peu de civette, autant que vous pourrez en prendre sur la pointe d'un couteau, & la versez dessus une bonne quantité d'eau de fleurs d'orange, & de celle de cardamome; mettez par-dessus cela un peu de poudre de buccaros; alors allumez la lampe: ne manquez pas de l'entretenir toujours d'un peu d'eau de senteur, jusqu'à ce que, ce que vous y mettez soit tout consumé.

Pilules pour faire dormir.

Extrait de laitue & de morelle, de chacun deux dragmes; opium toréfié, un scrupule; graine de jusquiame, & de pavot blanc, de chacune une dragme: reduisez l'opium & les graines en poudre, & les incorporez avec les extraits pour en faire des pilules, depuis six jusqu'à huit grains, à prendre le soir en se couchant.

Pomade très-excellente pour tenir le teint frais & uni.

Prenez du beurre de mai, & du suif de taureau, de chacun demi-livre : faites les fondre ensemble dans un pot neuf, avec un demi setier d'eau-rose ; puis les passez par un linge dans un autre pot où il y aura demi-setier d'eau rose. Quand le tout sera froid, vous le leverez avec une cuiller, & vous le mettrez dans un mortier de marbre, & l'incorporerez avec six onces de céruse bien lavée plusieurs fois dans de l'eau de rose, séchée au soleil, & réduite en poudre impalpable ; puis la ferrerez dans un pot bien net, & mettrez du sucre par-dessus. On se sert de cette pommade, matin & soir, & l'on s'essuye une heure après l'avoir mise.

Pomade pour effacer les marques de la petite-vérole, & en remplir les creux.

Prenez deux livres de lard bien gras, de la gorge d'un porc mâle : ratifiez-le avec un couteau de bois, & en ôtez toutes les membranes, & les petites fibres : prenez demi-livre de graisse de porc, & la coupez par morceau : mettez-les tremper neuf jours dans de l'eau de rivière, qu'il faut changer deux fois par jour, & les bien manier avec les mains, quand on changera d'eau ; puis faites-

les fondre dans une terrine avec l'eau-rose & l'eau de plantain, de chacune demi-livre ; deux cuillerées d'eau de girofle, un citron & un orange coupé par tranches ; six pommes de reinettes pelées & pilées dans un mortier de marbre, desquelles on aura ôté le cœur ; iris de Florence, deux onces : couvrez le pot & le mettez infuser vingt-quatre heures au bain marie, puis faites bouillir l'eau du bain, de sorte que ce qui sera dans le pot bouille aussi. Il faut remuer de tems en tems les drogues avec une spatule de bois, & lorsque vous jugerez que l'eau-rose & l'eau de plantain seront consumées, ôtez le vaisseau du feu, & passez par un linge blanc un peu épais, dans une terrine où il y aura demi-setier d'eau-rose ; laissez refroidir, puis levez avec une cuiller ce qui sera sur l'eau, & le mettez dans une terrine sur un petit feu, avec six onces d'huile d'amandes douces, tirées sans feu : mêlez bien le tout ensemble, jusqu'à ce que la pommade soit fondue : ôtez-là de dessus le feu, & remuez jusqu'à ce que le tout soit froid ; puis vous la pilerez dans un mortier de marbre bien propre, jusqu'à ce qu'elle soit exactement blanche : vous la mettrez dans un lieu tempéré, & vous mettrez par-dessus l'eau de riviere que vous changerez tous les jours. Quand on veut se servir de cette

pommade, il faut en prendre au bout du doigt, & s'en frotter le visage matin & soir. Si on veut l'employer pour remplir les trous de la petite vérole, il faut y ajouter une quantité suffisante de blanc de céruse pour en former une pâte d'une certaine consistance: on y ajoute aussi un peu de dissolution de gomme arabique dans de l'eau, & réduite en une espece de gelée claire & transparente: enfin on y mêle un peu de carmin, pour lui donner la nuance de la peau.

Pommade pour les mains.

Prenez des pommes de capendu à discrétion, desquelles vous ôterez les pelures & les pepins; vous les couperez par tranches; puis les pilerez dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'elles soient comme de la pâte. Incorporez cette pâte avec une livre de mie de pain mollet, séchée doucement au four, & réduite en poudre impalpable: imbiblez le tout avec de l'eau-rose & du vin blanc, parties égales; puis pilez une demi-livre d'amandes ameres que vous mêlerez avec, & y ajouterez quatre onces de savon de Gènes rapé: incorporez bien le tout, & le mettez dans un poëlon sur le feu, en remuant toujours avec une spatule, jusqu'à ce que l'eau-rose & le vin soient évaporés, & que la pommade ne se prenne point au

poëlon. Il en faut frotter les mains, le soir & le matin. Cette pommade se garde long-tems, & elle peut servir à faire des savonettes.

Pommade pour ôter la farine des cheveux.

Prenez graisse de porc demi-livre : faites-là fondre dans une petite terrine, incorporez-là avec fleurs de soufre, & alun calciné, de chacun une once : faites jetter un bouillon, puis passez & exprimez. Il faut se frotter la tête deux ou trois jours, & laissez deux ou trois jours d'intervalle entre chaque fois, & se peigner après.

Poudres parfumées pour les mains.

Ces poudres se font avec les pains de pâte d'amandes ameres, après qu'elles sont sorties de la presse, & qu'elles ont été bien desséchées. On en prend une certaine quantité que l'on pile dans un mortier de marbre pour en obtenir une poudre extrêmement fine. On arrose cette poudre : on y met la quantité qu'on juge à propos de quintessence, dont on règle la quantité & l'odeur au gré de la personne. On se sert de cette poudre comme des pâtes ordinaires : il faut seulement avoir le soin de la tenir dans un pot de fayance qui ferme bien.

Poudre pour conserver les cheveux.

Si l'on prend une certaine quantité

230 EXTRAIT DE LA TOILETTE
de plantes aromatiques, qu'on la fasse,
& qu'on la réduise en poudre très-fine
pour l'incorporer avec la poudre ordi-
naire, ou pour l'employer seule, on
obtiendra ce que l'on desire. Les pou-
dres de girofle, de canelle, celles d'é-
corces d'orange, de noix muscades, &c.
produisent le même effet.

Poudres colorées.

L'ochre jaune réduite en poudre très-
fine, & passée au tamis de soie avec la
poudre ordinaire, donne une poudre
blonde. Un peu de carmin mêlé avec
la poudre ordinaire, ou l'ochre calcinée,
préparée comme l'ochre jaune, donnent
une poudre rouge: enfin le papier brûlé,
le charbon de bois blanc, & même le
noir de fumée, l'une ou l'autre de ces
substances en poudre impalpable, &
ajoutées à la poudre ordinaire, donnent
une poudre grise, si on en fait régler la
quantité.

Rouges, leurs différences.

On fait des rouges de différentes fa-
çons, & avec différentes substances. Le
chouan, le bois de Brésil, l'orcanet-
te, &c. peuvent servir pour cela. Mais
les meilleurs rouges ont pour base le
vrai carmin, & le plus beau qui soit pos-
sible de trouver. Les nuances du rouge
dépendent du plus ou du moins de talc

que l'on même avec le carmin pour le pâlir, ou pour lui laisser plus de vivacité. Comme ces premières substances seroient trop sèches par elle-même, on les lie, en les humectant, soit avec de l'huile d'olive vierge, soit avec l'huile d'amandes douces récente, & tirée sans feu. Enfin on emploie en dose convenable la gomme adragant pour donner à toutes ces substances une consistance qui ne soit pas trop dure ni trop molle. *

Sédetif qui charme les douleurs, sans rêver ni dormir.

Prenez de l'opium : calcinez-le légèrement sur une tuile : il sent l'odeur de la violette. De cet opium, & du sel de tartre bien broyés ensemble, de chacun deux onces : ajoutez-y du vin muscat : laissez infuser deux jours ; puis filtrez & laissez dans sa consistance. On en prend avec ménagement : il est même prudent de ne s'en servir que suivant l'avis de son médecin.

Savon pour embellir les mains.

Ayez une livre de savon de Vénise, deux onces de sucre rouge, demi-once de gomme adragant ; mettez-les infuser dans l'eau pendant quelques jours :

* La veuve Mercier, rue de la Comédie Française, au Château de Versailles, en vend des plus beaux, & de toutes les nuances.

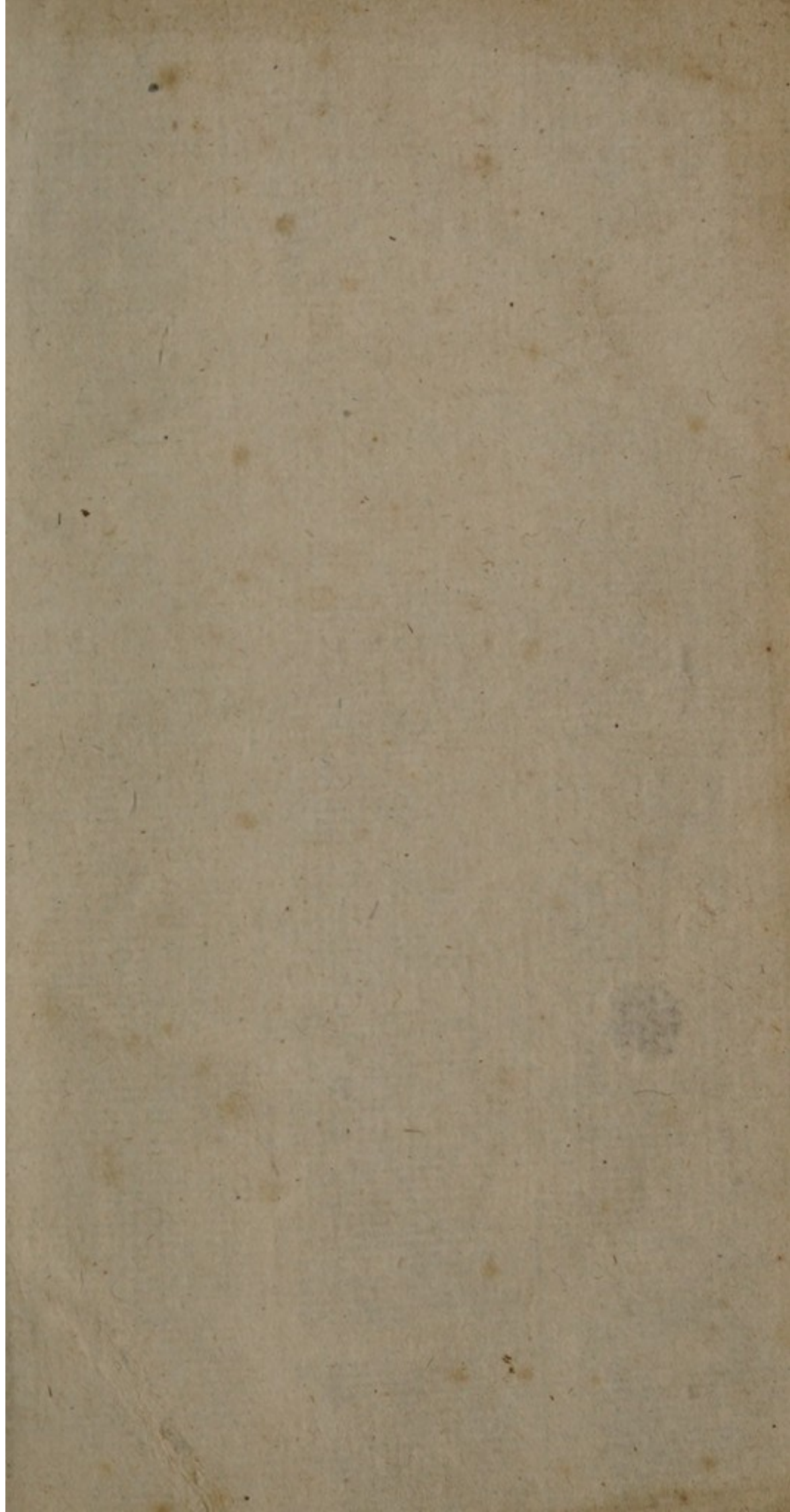
432 EXTRAIT DE LA TOILETTE

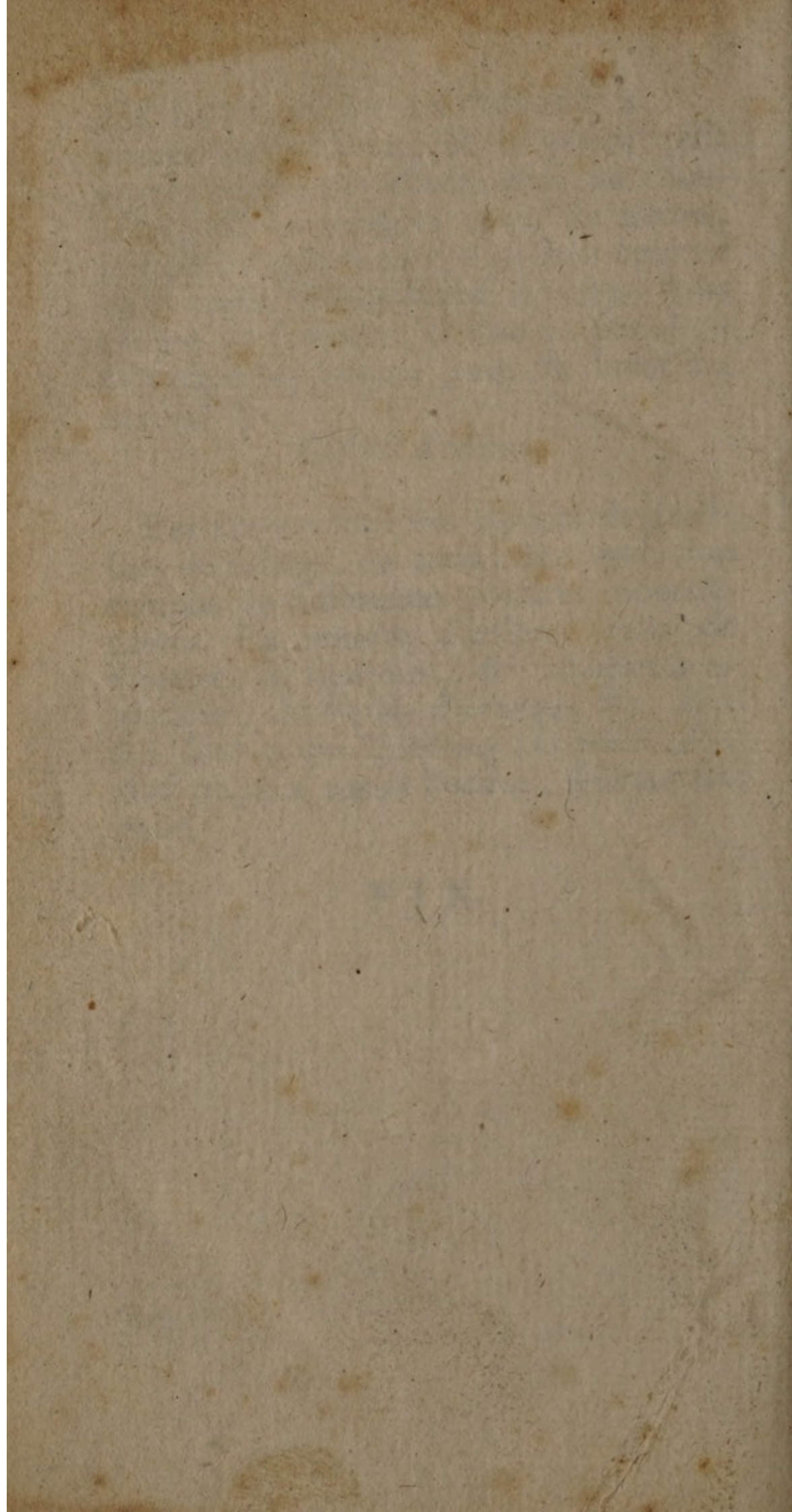
prenez votre savon, & le grattez : puis mettez toutes ces choses dans un chaudron, & les remuez avec un bâton, jusqu'à ce que le tout devienne comme de la colle. On conserve ce savon dans un pot de fayance, & l'on en prend un peu tous les matins pour se laver les mains.

Sachets à odeurs.

Les sachets sont des especes de petits sacs de tafetas, de satin, &c. que l'on remplit de différentes poudres odoriférantes. La poudre d'œillet, celle de violette, de benjoin, de calamus-aromaticus, de fleurs d'orange, &c. &c. &c. sont ce que l'on emploie pour cela : ainsi on peut varier l'odeur, suivant son goût.

F I N.





92

e. lat





